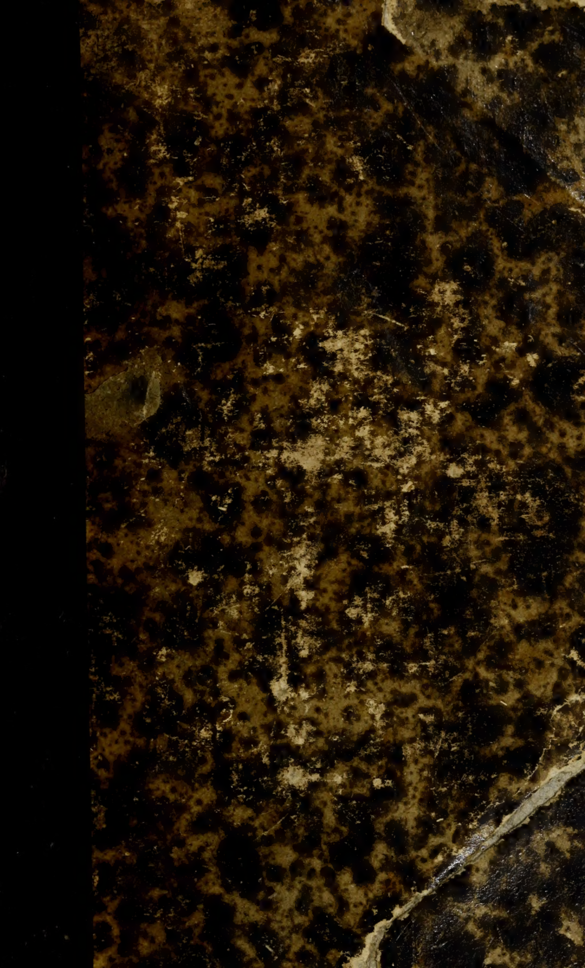



LOUIS.

PHYSIOLOGIE

DES

AMOUREUX

PAR

Étienne de Neufville.

ILLUSTRATIONS

DE GAVARNI.



PARIS.

JULES LAISNÉ, ÉDITEUR, PASS. VÉRO-DODAT.

AUBERT ET Ce, Passage Véro-Dodat. | LAVIGNE, Rue du Paon-Saint-André.

1841.

Paris. —Typ. Lacrampe et Cie, rue Damiette, 2.



PRÉFACE.

Vous me demandez, mon cher Étienne, quel sera le sort de cette nouvelle physiologie que vous allez lancer, toutes voiles dehors, au milieu de la mer orageuse, du monde lisant. Inscrire au front du livre d'un homme d'esprit ce mot magique :

L'AMOUR !... n'est-ce pas s'assurer le succès par avance ?

A ce nom antédiluvien, le premier dans toutes les langues connues, le dernier que prononcera le dernier homme du dernier monde, toutes les chaudes sympathies du cœur se réveillent ; c'est que l'amour, dont Ovide a dit avec sa grâce inimitable :

Venit amor, subitâque animum dulcedine movet,

est le manteau céleste qui couvre et décore le néant de la vie ; c'est la religion de toutes les âmes jeunes et inspirées comme la vôtre, comme il est la dernière illusion de ces intelligences supérieures chez lesquelles le cœur ne vieillit pas.

Que serait la vie, mon cher de Neufville, sans ce bienfaisant soleil qui l'illumine, sans l'amour, cette gerbe de fleurs qui la parfume, ce miel divin qui adoucit si heureusement l'amertume de son calice ?

La sentimentale et railleuse encyclopédie

du cœur que vous offrez au public, opuscule charmant deux fois illustré, par l'esprit facile et par le crayon gracieux, sera recherchée de ceux qui aiment comme de ceux qui ont aimé. Semblable à l'insouciante hirondelle, qui va bâtissant son nid çà et là, sous les portiques comme sous le chaume; rieuse et pimpante, votre œuvre sera la bienvenue dans la mansarde comme dans le boudoir, car l'homme aime partout et toujours : soit que le sentiment sublime où vous avez porté l'impitoyable scalpel de l'analyse, torrent impétueux, déborde avec fracas au delà des saintes limites du devoir, soit que, fleuve heureux et limpide, il coule coquettement entre les bords fleuris des voluptés permises; soit enfin que, ruisseau timide, il effleure à son insu les rives douteuses d'une affection indécise, c'est toujours l'amour!...

« Heureux, disiez-vous hier, l'auteur dont les grands et les petits accueillent

l'œuvre avec un égal empressement ! » — Soyez heureux, Étienne, quelque chose me dit que ce bonheur est réservé à cette ***Physiologie de l'Amour***, qui en possède toutes les coquetteries.

Jeunes et vieux en couperont les feuillets avec une même et impatiente curiosité : celui-ci y cherchera d'une main tremblante l'espérance ; celui-là, vieux cœur qui brûle sous la cendre, un bien non moins précieux, — le souvenir !

Th. POUPIN.





I.

OU L'AUTEUR DÉDIE SON LIVRE A LA PLUS BELLE MOITIÉ DU GENRE HUMAIN.



O femme! femme!.... être énigmatique s'il en fut, à toi dont les magnétiques prunelles, les charmes tout-puissants font ployer tout sous leur empire, à toi ce livre écrit d'abondance, où sur un ton, tantôt sentimental, tantôt railleur, nous allons traiter

le sujet le plus grave, le plus léger, le plus positif, le plus nébuleux, le plus matériel, le plus insaisissable, le plus terrestre, le plus angélique, le plus triste, le plus gai, le plus tout ce qu'on voudra, mais à coup sûr le plus universel qui existe.

Vous toutes qui formez le clavier sur lequel résonne cette gamme éternelle, infinie, qu'on appelle l'amour! quel que soit l'accent sur lequel son hymne divin ait fait vibrer les cordes de votre cœur, amoureuses de tout pays, de tout âge, de tout rang, de tout genre; sylphides vaporeuses, vierges de seize ans qui rêvez le bonheur; prêtresses de la volupté, femmes de trente ans qui le savourez! grandes dames et grisettes, lascives Aspasies et bourgeoises pudibondes, allons! accourez toutes à mon appel, venez! que mon cerveau s'enflamme! que les laves du cœur, ce volcan qui ne s'éteint jamais, me remontent jusqu'à la tête, pour en jaillir par torrents de saillies moqueuses ou d'expansions sentimentales!

Tel que la pythonisse sur son trépied, je sens l'inspiration qui s'empare de mes esprits; le front me brûle, ma vue se trouble, les oreilles me tintent; c'est le moment! Voltigez donc au-

tour de moi, fraîches images, spectres char-



mants, délicieux fantômes! C'est bien! l'illusion est complète... L'orchestre, oui, je l'entends, il vous jette par bouffées ses voluptueuses cadences, dont chaque note est un philtre d'amour! Oh! c'est ainsi que j'aime à vous voir! De grâce, laissez onduler les plis vaporeux de vos robes blanches au tissu de gaze, aux mille nœuds de rubans roses, aux mille bouquets, aux mille parfums! que chacun de vos pas décèle une forme élégante et gracieuse; que les boucles élastiques de vos longs cheveux blonds

et noirs flottent, descendent, remontent, se déroulent sur vos joues animées par le plaisir. Pour Dieu! restez encore, restez toujours; prolongez le ravissement de mes yeux qui caressent le tissu velouté de vos blanches épaules, de mes yeux qui voudraient tordre et replier leurs avides rayons pour se glisser entre les plis d'un gracieux corsage, sous lequel se dérobent mille trésors.

Et maintenant que je ne sais quelle volupté secrète me bout dans les doigts, me pétille dans les yeux, me tourbillonne dans le cœur, je puis saisir la plume et la laisser courir sur le papier; les idées ne lui failliront pas!



II.

QU'EST-CE QUE L'AMOUR ?



GRANDISSIME question à laquelle il est plus facile de donner cent millions de réponses qu'une seule qui les renferme toutes. — L'amour? Eh! mon Dieu, c'est tout ce qu'on voudra; — c'est un prisme à travers lequel l'œil verra tout ce qu'il lui plaira de voir; — un ciel où l'on s'enivre de délices, — un enfer où l'on se tord dans les angoisses, — un effet qui résulte souvent d'un contraste et s'évanouit avec lui, — un délire de la tête, — une soif du cœur, — une faim qu'on spiritualise, — une des plus pures expansions de l'âme, qui tôt ou tard se métamorphose en ce qu'il y a de plus matériellement positif, — une statue de diamant avec des pieds d'argile !

L'amour? oh! je ne suis pas au bout : — L'amour? c'est le rêve, l'espoir, le danger et l'obstacle, — c'est ce que tout le monde défend et ce que tout le monde convoite; — c'est le but, le grand but, le but unique! que tout le monde feint d'éviter, et auquel tout le monde aspire de toutes les puissances de son être.

Tyrannique influence à laquelle personne n'échappe, je ne connais pas de loi plus universelle que la sienne.



III.

OU L'AUTEUR ESSAIE DE DÉFINIR LA JEUNE FILLE.



AVEZ VOUS ce que c'est qu'une jeune fille? — Une jeune fille est une assez jolie poupée dont la maman tient tous les ressorts, une statue de chair et d'os qui attend son Prométhée, une chrysalide qui peut devenir un délicieux papillon aux ailes diaprées, au vol aérien, aux allures vives et agaçantes; mais enfin ce n'est encore qu'une pâle et froide chrysalide, emmaillotée dans mille entraves conventionnelles comme une momie dans ses bandelettes; c'est,

en un mot, quelque chose qui promet beaucoup pour l'avenir, et pour le quart d'heure est souvent moins que rien.

La jeune fille, comme nous venons d'en tracer la portraiture (et elle n'est malheureusement que trop ressemblante); la jeune fille, dis-je, est un petit être excessivement infatué de sa petite personne. Et notez que ce n'est point sa faute, la pauvre enfant! On lui a tant corné que l'amour est la plus abominable, exécrable, infernale chose qui existe; on lui a si bien recommandé de mentir, mentir, toujours mentir, même aux impulsions les plus naturelles, les plus innocentes du cœur, que s'il lui arrive, par je ne sais quelle heureuse rencontre, de partager quelque peu ces sentiments que dame Nature est si habile à réveiller, c'est déjà, à ses yeux, un pas si gigantesque, qu'elle daigne permettre qu'on l'adore; — elle pose en idole, et s'arrête là, comme émerveillée d'une pareille concession.

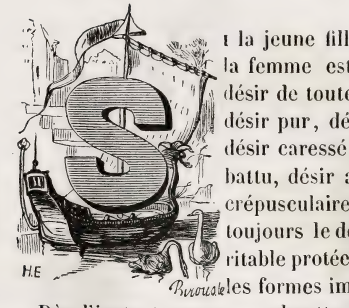
Or, comme rien n'est plus fastidieux que de s'escrimer dans le vide, le soupirant, désappointé, vexé, déconfit, désespérant de jamais inspirer un amour qui cependant fut déjà, de la part de la jeune dissimulée, le sujet de plus

d'une confidence furtive et pleine de passion, abandonne la partie....



IV.

OU L'AUTEUR ESSAIE DE DÉFINIR LA FEMME MARIÉE.



Si la jeune fille est le rêve, la femme est le désir, le désir de toutes les heures, désir pur, désir sensuel, désir caressé, désir combattu, désir ardent, désir crépusculaire ; mais c'est toujours le désir, qui, véritable protée, revêt toutes les formes imaginables.

Dès l'instant que vous admettez, et vous ne pouvez point faire autrement, que la mission de la femme ici-bas est d'aimer, d'aimer partout et toujours, elle aimera quand même.

Si vous ne la mettez pas, ce qui arrive dix-neuf fois sur vingt, dans les conditions voulues pour obéir à la loi la plus impérieuse de son

être, elle aimera dès l'instant où ses aspirations



vers l'amour, devenues plus fortes que la raison, pourront trouver une issue; si ce n'est dans le cercle qu'il vous a plu lui assigner, ce sera en dehors.

Il vous serait plus facile : — D'intervertir l'ordre des saisons, — D'arrêter, comme Josué,

le cours du soleil, — De suspendre au milieu de sa chute la nappe écumeuse du Niagara, — De refouler dans les entrailles du Vésuve ses laves bouillonnantes, — Que de comprimer dans un cœur de femme les incoercibles élans de l'amour.

Et moi, je vous le dis, une femme amoureuse étant donnée, celui qui doit remplir son attente n'est pas loin. — L'amour engendre l'amour.



V.

OU L'AUTEUR JETTE LES GRANDES DIVISIONS DE SON SYSTÈME.



Quoi qu'on en dise, il n'y a qu'un amour; seulement il revêt mille formes plus variées les unes que les autres, dépendantes de mille circonstances assez difficiles à synthétiser, pour parler le langage des philosophes.

L'âge, le temps, les lieux, la saison elle-même, les idées régnantes, la paix ou la guerre, l'éducation, les instincts du cœur, telle ou telle faculté dominante, la santé du corps et de l'esprit, s'il est vrai que ce dernier puisse se bien porter quand on tombe amoureux, la jeunesse ou la décrépitude de l'âge, et bien d'autres causes encore qui m'échappent, la profession entre

autres, sont autant de modificateurs qui font varier à l'infini la tournure et le caractère du sentiment.

Ainsi on n'aime point :

A dix-huit ans comme à quarante,

A la ville comme au village,

Au printemps comme en automne,

Sous telle veine littéraire comme sous telle autre,

Sous le régime militaire comme sous le régime pacifique,

Au sortir du séminaire ou du couvent, comme au sortir du Lycée ou de Saint-Cyr,

Ignorant comme lettré,

Avec l'instinct du merveilleux, comme avec celui du positivisme,

Avec toute la virginité de ses sensations, comme avec la flétrissure des voluptés vénales;

Enfin un marchand n'aime point comme un avocat, et un avocat comme un moine.

Ce sont les développements de toutes ces nuances plus ou moins délicates qui constitueront:

LA PHYSIOLOGIE DES AMOUREUX.

VI.

QUAND EST-CE QUE L'ON COMMENCE D'AIMER?



AR ma foi, pour un peu je répondrais : Dans le sein de sa mère. Mais comme je craindrais de passer pour un mauvais plaisant, je me contenterai de dire que cela se perd dans la nuit des premières années.



VII.

OU L'ON TRAITE DES AMOUREUX EN GÉNÉRAL.

QUICONQUE, possesseur d'un colombier et doué pour une obole d'esprit d'observation, s'est amusé à étudier les mœurs de ses hôtes emplumés, n'a pu manquer d'en conclure qu'entre ce qui se passe chez ces volatiles et chez les animaux à deux pieds et sans plumes, il existe une quantité de rapprochements plus frappants les uns que les autres.

Ainsi :

Dès l'instant qu'un pigeon tout pimpant, tout gonflé de tendresse veut sacrifier sur l'autel de

l'amour, tout le colombier en masse fond sur lui, s'efforce de le traverser dans ses doux projets.

Et combien d'amoureux sont pigeons sur ce point!

Je ne sais quel instinct de malveillance et d'envie les pousse à mêler les écheveaux de quiconque se prend à filer l'amour plus ou moins parfait.

L'objet adoré peu ne leur soucie; ils n'y prétendent rien, c'est égal..., quelqu'un risque d'y trouver du bonheur!!! vite! il faut y mettre bon ordre. O humaine nature! que tu es pleine de toutes sortes de perfections!

Sauf ce travers qui n'atteint que lui-même, — et beaucoup d'autres, — l'amoureux est assez béotien de son naturel.

Rien n'est plus récréatif que de l'examiner dans un cercle nombreux en présence de la dame de ses pensées : l'homme le plus spirituel se métamorphose incontinent en niais de première trempe. — Il a l'air de quelqu'un qui a oublié quelque chose, et ne sait comment s'y prendre pour se lever afin de l'aller querir. Son regard

tantôt fixe, tantôt roulant, toujours inquiet, plongé dans un vague indéfini; son front est empreint d'un stigmate qui le ferait reconnaître entre mille; ses sourcils se dilatent et se relèvent par les angles; ses joues qui s'allongent, s'immobilisent, se montrent plus livides ou plus empourprées que de coutume.

Pour ressaisir une contenance qui lui échappe à toute minute, il pivote sur sa chaise où il semblerait que l'empailleuse a malicieusement glissé des milliers d'épingles. Une des grandes malices des amoureux consiste à regarder leur belle le moins souvent possible, par quoi ils se vendent eux-mêmes, le moindre coup d'œil qui leur échappe bon gré mal gré, s'accompagnant aussitôt d'une telle phosphorescence d'impatiente ivresse, qu'il manque rarement de tout déceler aux yeux des experts et surtout *des expertes*.

Ce qui perd encore les amoureux, ce sont les airs d'indifférence profonde qu'ils jouent, mais qu'ils jouent si mal que c'est pitié.

J'en sais qui font semblant d'être épris de toutes les femmes, hormis de celle qu'ils entourent des soins les plus assidus.

D'autres qui, avec elle, sont en guerre ou-

verte d'épigrammes et de taquineries innocentes. — J'aime mieux ça.

Avant.

Comme il appert par le paragraphe précédent, les amoureux sont ce qu'il y a de plus gauche, de plus niais, de plus emprunté, empêtré et ridicule au monde. Mais s'il est un moment où ces aimables qualités se montrent dans toute leur splendeur, c'est bien lorsque le soupirant chante encore ce refrain d'une vieille romance :

Je donnerais tout pour celle
Qui ne me donna jamais rien.

Alors un rien le jette dans un état d'angoisse et d'anxiété difficile à dépeindre ; une mouche qui bourdonne lui fait monter le rouge au visage, un vieux meuble qui craque lui donne des palpitations, et le pêne d'une serrure qui se détend le fait tomber en syncope.

Est-il en conversation nébuleusement crimi-

nelle, la rentrée *del marito* est pour lui un



coup de foudre; il n'a plus qu'un désir, celui de pouvoir se métamorphoser en sylphe, afin de

s'esquiver par le trou de la serrure. Cependant l'autre monsieur s'assied, je dirai même, il y a cinq minutes qu'il est assis, et l'entretien interrompu, semblable à un wagon sorti des rails, malgré des efforts incroyables de part et d'autre, ne peut venir à bout de reprendre son allure ordinaire. — Le pauvre garçon! dans son trouble, il ne trouve rien de mieux à dire que de demander au malencontreux interlocuteur des nouvelles de ses melons, quand ces derniers ne sont seulement pas encore en fleur. Plus il cherche à s'arracher du bourbier, plus il s'y renfonce; trop heureux s'il pouvait s'y engloutir jusqu'aux oreilles, et par là échapper à la position la plus diaboliquement épineuse qui soit au monde.

Après.

Ca marche comme sur des roulettes.

Tout le monde est à son aise, joyeux, content, enchanté les uns des autres.

La femme est remplie d'attentions,

L'amoureux de complaisances,

Et l'autre ne s'est jamais vu si bien mignoté. Ses jours sont tissés d'or et de soie.

En un mot, c'est le paradis sur terre,

— Pour ceux qui s'aiment sobrement;

— Mais pour ceux qui s'aiment avec passion, avec fureur, juste ciel! Dieu vous préserve des angoisses d'une jalousie d'autant plus terrible, que celui qui l'endure, sous le poids d'une douleur illégitime, est condamné à couver lui-même dans son sein le fer brûlant qui le dévore.



VIII.

AMOUREUX QUANT A L'AGE.

Amour de Jouvenceau.



OMBIEN de jouvenceaux, s'ils trouvaient une jolie fille à qui les dire, répéteraient ces paroles que de Beaumarchais met dans la bouche de son Chérubin :

Tiens, Suzanne, depuis quelque temps j'éprouve à la vue d'une femme un sentiment..... Tout mon sein se soulève, mon visage est en feu ; le besoin que j'ai de dire à quelqu'un — je vous aime — est si pressant, que je le dis à chaque

instant à ta maîtresse, à toi; je le dis tout seul, en me promenant, aux arbres, aux nuages, au



vent qui les emporte avec mes paroles. Hier je rencontrai Marceline.....

— Marceline! s'écrie Suzanne avec un geste de surprise.

— Pourquoi non? n'est-elle pas femme? n'est-elle pas fille? une fille! une femme! que ces noms sont doux, qu'ils sont intéressants!

Si vous avez bonne mémoire, ami lecteur, ne vous rappelez-vous pas les premières lueurs par lesquelles s'est manifesté chez vous le besoin d'aimer? Comme alors toutes les voix de femme

étaient harmonieuses à votre oreille, comme elles vous soulevaient dans la poitrine mille frémissements, mille délices inconnues! A ce beau moment de la vie, pour vous comme pour Chérubin, les femmes n'avaient point d'âge; c'était à vos yeux une seule et même personnification, la femme! c'est-à-dire quelque chose qui vous brûle, qui vous incendie, qui vous fait bondir le cœur à tout rompre; un ange qui n'a qu'à ouvrir la main pour vous inonder d'un bonheur d'autant plus vif, plus désiré, qu'on ignore entièrement ce qu'il peut être.

Tel qu'un passereau qui, dans la saison des frimas, court voletant de buissons en buissons pour y chercher vainement les débris de quelques fruits sauvages, le cœur d'un jouvenceau, affamé d'amour, va cherchant sous toutes les paupières féminines quelques rayons, quelques éclairs veloutés, qui par leur magique reflet provoquent en lui ces secousses enivrantes dont il se repaît avec tant d'avidité.

A son âge, les plus grands écarts de l'amour sont un coup d'œil caressant, un geste d'affection, une fleur échangée. Je sais de ces pures et angéliques passions qui parcoururent toutes leurs phases sans un seul mot de la bouche, un

seul contact de la main. O jeunesse! jeunesse!



que tu es habile à imprégner de je ne sais quel parfum céleste tes moindres impressions!

Amour de Jeune Homme.

A mesure que nous avançons dans la vie, les sensations s'émoussent; nous éprouvons le besoin de stimulants plus vifs pour les renouveler. C'est ce qui arrive au jeune homme de vingt ans. Il commence à sourire au souvenir de ses amou-

rettes virginales; maintenant il veut plus que l'échange d'un regard, d'un geste, d'une fleur.



Chaque chose a son temps : ce n'est plus l'heure des muettes sympathies.

Cette crise est décisive pour tout son avenir : si le ciel permet que celle qui est appelée à répondre aux désirs inquiets de son âme soit une jeune fille libre de disposer d'elle-même,

> Il pourra contre l'amour
> Recourir au mariage ;

et, dans les calmes félicités d'une condition pa-

raphée par MM. le notaire et l'adjoint de l'endroit, s'assoupir petit à petit comme tant d'autres, et troquer ses feux amortis contre les émotions du lucre et de l'ambition. Il deviendra ce qu'on appelle un homme rangé.

Que si — et il ne lui est pas loisible de l'empêcher — il s'éprend d'une passion violente pour quelque jeune et aimable femme, une de ces pauvres créatures mal assorties qui, telles qu'une anémone ensevelie sous des décombres, allongent timidement le front pour atteindre un rayon de soleil; oh! alors, c'en est fait de lui, d'elle et de leur avenir! Tout ce que cette liaison renfermera d'obstacles insurmontables, et voire même de réprobation aux yeux du monde, ne servira qu'à les plonger plus avant au fond de l'abîme où la fatalité les précipite.

J'ai beaucoup entendu parler d'amours malheureux... Il n'est pas dans ma nature d'y croire, ou, si j'y crois, ma persuasion est qu'ils existent bien plus dans la tête que dans le cœur.

Mon jeune homme aime et il sera aimé, s'il ne l'est déjà; mais les soupçons qu'il a sont encore vagues : il n'entrevoit son bonheur qu'à travers ce crépuscule enchanteur plus délicieux cent fois que la réalité.

Je ne sais quel chaînon magnétique l'unit déjà à celle qu'il a choisie, et c'est à peine s'il en a conscience, s'il s'en rend compte. Longtemps encore cette liaison doit s'abriter sous le masque insidieux de l'amitié. Il faudra quelque secousse, quelque événement, pour les faire sortir tous deux du sentier où ils continuent à marcher dans la sécurité et la simplicité du cœur.

Advienne un voyage, une absence, une maladie, et la bombe peut éclater à la première entrevue. Si c'est un départ, on se trouve plus ému, plus contristé qu'on ne s'en fût douté d'abord : les adieux ont provoqué mille protestations d'attachement et de tendresse qui porteront leur fruit au prochain retour. Des jours, des mois s'écoulent : on s'est vivement et longtemps désiré; les regrets de la séparation ont fait sentir combien on est devenu nécessaire l'un à l'autre, et combien l'existence est vide et décolorée quand, loin de ce qu'on aime, les journées s'écoulent avec une morne lenteur.

Ce que nous avions prévu, arrive en effet; ivre de bonheur, notre jeune homme s'en revient un jour avec ce mot magique résonnant

encore à ses oreilles : JE VOUS AIME ! — Brisé d'émotion, il ne peut regagner sa demeure sans s'asseoir plusieurs fois sur le bord du chemin ;



ses genoux se dérobent sous lui..... Dilaté par un de ces solennels moments d'ivresse qu'on ne savoure qu'une fois dans sa vie, son cerveau trop à l'étroit est prêt à faire éclater son front...

Mais le cœur est insatiable ; une force invincible le pousse à gravir les échelons de la volupté; hier il était trop fortuné d'un aveu, aujourd'hui cette faveur ne lui suffit plus. Il se dit :

C'est moi, c'est moi qu'elle aime, et c'est moi, moi seul qui ai droit aux caresses qu'un autre lui extorque! Je le confesse, les amants seraient bien coupables, si pour répondre à de justes reproches ils n'avaient pas cette excuse sans réplique : le débordement de leur amour qui les entraîne et les aveugle à leur insu.

La crue envahissante du torrent de la passion ne laisse au jeune homme de relâche ni jour ni nuit. — Cent fois dans les ténèbres il se réveille sur sa couche de deuil et de souffrance avec ce tableau horrible sous les yeux, — la femme qu'il aime dans les bras d'un autre qu'elle n'aime pas. — Sa tête s'égare, une fureur concentrée s'empare de lui. Hélas! ayez-en pitié, car il est fou, fou de douleur et de jalousie.

Un soir il se rend près d'elle, les yeux caves, le front livide et soucieux. Elle est seule. Il se précipite à ses pieds dont il baise la poussière, sa poitrine déchirée éclate en sanglots, des larmes âcres comme du vitriol ruissellent sur ses joues....., et celle qui n'eût pas cédé à tous les entraînements du plaisir réunis, ne sait pas toujours trouver en elle de quoi résister à un

pareil spectacle... Pauvre femme! pauvre jeune homme!!



Amour d'Homme fait.

Il n'est pas de meilleur moyen de bien caractériser la manière d'aimer de l'homme fait, que de le mettre en parallèle avec le jeune homme.

A vingt ans, on aime sincèrement et sérieusement, on respecte et on vénère la femme qui vous inspire le plus beau, le plus noble sentiment qui existe. — A trente ans, le cœur, en-

durci par bien des déceptions, des mécomptes, préoccupé de mille idées ambitieuses, ne voit plus dans l'amour qu'un passe-temps agréable, dans la femme qu'un jouet bon à briser sans miséricorde aussitôt qu'il n'a plus le talent de vous amuser...

A vingt ans, on est prêt à tout sacrifier pour celle qu'on idolâtre; fortune, considération, avenir, rien ne pèse dans la balance, quand il s'agit de l'existence et de la durée de son affection. — A trente ans, on immole froidement le bonheur et le repos d'une femme aux moindres exigences de sa position, et pourvu que son amour ne gêne ni vos intérêts, ni vos plaisirs, ni votre liberté, ni vos petites liaisons de coulisses, ni l'heure de votre dîner, on est prêt à lui faire les concessions les plus illimitées. C'est ce que j'appelle aimer en amateur.

L'homme de trente ans conduit à ravir plusieurs intrigues de front. Il porte souvent dans son gousset des mèches de cheveux de trois ou quatre couleurs différentes. Avec la blonde, il est léger et badin ; avec la brune, sentimental et mélancolique; avec celle dont les papillotes sont châtain-clair, jocoso-pastoral ; avec toutes, effronté menteur.

Ce sont les hommes de trente ans qui nous gâtent les femmes.



Amour d'Homme mûr.

Après avoir assez bien drapé l'homme fait, c'est le cas de répéter ces paroles de l'Évangile : « Si c'est ainsi que l'on traite le bois vert, que sera-ce du bois sec ! » En effet, l'homme de trente ans mérite qu'on le canonise, si l'on vient à le comparer à l'homme mûr.

La chasse a ses lois; il est certaines pièces que l'on est convenu de respecter, et que les braconniers seuls massacrent sans pitié ni merci. L'homme mûr est au beau sexe ce que le braconnier est au gibier. Tout ce qui lui tombe sous la main est de bonne prise; il ne se fait nul scrupule de l'abattre.

Impatient de jouir d'une vie qui décline, l'homme de quarante à cinquante est animé du courage du désespoir; effrayé à bon droit de la rapidité avec laquelle les années s'écoulent, il ose avec témérité, avec hardiesse, et son audace est souvent couronnée de succès. Comme personne ne se défie de lui, il se glisse, il s'insinue auprès des jeunes filles dont il est la terreur, ce qui ne l'empêche pas de nourrir pour elles une prédilection toute particulière. Il se permet avec elles mille privautés,

Prend une main, un bras, lève un coin du mouchoir,
Toutes sottises dont la belle
Se défend avec grand respect,

mais non sans détester le ci-devant du plus profond de son âme. Cela ne l'épouvante nullement; il a fait un larcin (expression consacrée) qui chatouille ses idées libertines, c'est tout ce qu'il demande. En veut-il davantage? il a soin

de s'adresser à des beautés, sinon précisément vénales, du moins accommodantes, et il n'est pas sans compter de nombreux succès auprès d'elles. Ce qui vous étonnera moins, quand vous saurez que l'homme mûr formule ses madrigaux et ses poulets en cadeaux plus riches et plus recherchés les uns que les autres. Pour des Jupi-



ters cousus d'or, ne se rencontre-t-il pas toujours des Danaës disposées à prêter l'oreille au charme de cette poésie positive?

IX.

AMOUREUX QUANT AU TEMPÉRAMENT.

Amoureux sanguin.

Au bois de Boulogne, dans un salon, aux Bouffes, à Notre-Dame de Lorette, quand il y a concert, partout l'amoureux de cet acabit fixera nécessairement les regards de la gente féminine, et fera dire de lui : Le beau jeune homme! C'est un des plus heureux coureurs au *steeple-chase* de l'amour. Il a la poitrine large, bien développée; son gilet fait l'effet d'une armure; ses membres sont souples et bien musclés; on voit que dans ses veines le sang circule avec aisance, comme une rivière sur une

pente douce et unie ; son teint est vermeil, sa physionomie animée ; son front, médiocrement



élevé, est ombragé par des cheveux châtains qui se contournent en ondulations naturelles : ses yeux, le plus souvent azurés, sont rarement d'un brun très-prononcé. En un mot, c'est le type que les anciens ont personnifié dans l'Apollon du Belvédère.

Quant au moral..., il a au suprême degré le don de plaire aux femmes, parce que, doué d'une intelligence prompte et active, quoique superficielle, ses entretiens faciles et abondants sont

toujours colorés par les saillies et les fusées d'une imagination vive et fleurie.

Comme je le disais à l'instant, c'est l'*enfant chéri des dames*, le type incarné de tous les Jocondes, de tous les don Juans passés, présents et futurs; et cela s'explique : on n'est tenu de lui rendre que ce qu'il donne. Mobile dans ses affections, il adore le changement. C'est l'ennemi né de ces grandes passions qui vous bouleversent toute une existence. Il commence ses liaisons le sourire sur les lèvres, et les achève de même; rien de plus commode que l'amoureux de cette trempe; ardent, passionné dans sa petite sphère,

Brave au lit comme à la mitraille,

Il mène une intrigue au pas de charge, vous plante là sa dame en lui faisant les doux yeux, et tout est dit. Le roi est mort, vive le roi!

Amoureux bilieux.

Cet amoureux arrive ici, comme marée en carême, pour faire contraste avec celui qui précède. De l'opéra comique nous passons au drame moderne. Les esprits de cette complexion

se délectent à des rôles taillés sur le patron d'Hernani, de Didier, et d'Othello surtout.

Si nous les envisageons sous le point de vue physique, ils ont des cheveux noirs, longs quelquefois. On remarque chez eux une de ces belles têtes d'artiste, bronzées par une teinte d'atrabile, une physionomie hardie, des traits vigoureusement accusés, des yeux noirs, étincelants.



Leurs muscles, cuirassés d'une peau épaisse, au moindre mouvement font saillir toutes leurs formes.

Aptes à l'étude s'ils voulaient s'en donner la

peine, leur conception est facile, leur imagination vive. Cette espèce d'amoureux n'a pas trop à se plaindre du beau sexe, qu'elle subjugue par une sorte de puissance magnétique. Vous noterez en passant qu'ici ce n'est plus entraînement, élan passionné; c'est une véritable fascination par laquelle le plus faible obéit au plus fort.

Aussi toutes les natures de femmes ne s'accommoderaient pas du genre bilieux, surtout celles qui chantent *in petto*

> Si l'amour porte des ailes,
> N'est-ce pas pour voltiger?

Celles-là ne tombent qu'à leur corps défendant sous la domination d'un tel homme, qui aime avec ardeur et constance, mais qui entend l'être de même. Ce sont les êtres les plus jaloux qui existent sous le tournant du soleil, toujours épiant les moindres démarches de leur belle, furetant dans son chiffonnier, et regardant par le trou de la serrure si quelque rival ne serait pas descendu par celui de la cheminée.... Pour un peu, Dieu me damne! ils claquemureraient la

dame de leurs pensées. Aussi, combien je les



plains, les malheureux! lorsque, nouveaux Orontes, leur mauvaise étoile les a jetés dans les filets de quelque Célimène.

Amoureux mélancolique.

A cette catégorie se rattache toute la kyrielle

des amants malheureux; pauvres natures tourmentées du désir incessant d'aimer, et ne trouvant pas en elles l'énergie nécessaire pour faire partager leur amour.



Ils ont la poitrine étroite, les chairs dures et rigides; les cheveux châtains, légèrement crépus, s'ébouriffant au moindre coup d'air; leurs yeux sont azurés, mélancoliquement expressifs; une teinte de tristesse et de souffrance se répand sur leur figure pâle et crucifiée.

Ils s'impressionnent vivement et d'une manière durable; exclusifs dans leurs idées, ils fixent opiniâtrement leur attention sur la même, et n'en démordent qu'à bon escient; et voyez quelle contradiction! quand il s'agit de se déclarer, même auprès d'une femme qui leur laisse les coudées franches, ils ont toujours la langue collée au palais par une hésitation désespérante; leur volonté est impuissante à franchir l'étroite barrière qui sépare l'aveu du regard de celui de la parole.....

Tels que leur archétype Jean-Jacques, quand une femme leur a appliqué les deux lèvres sur les leurs, ils commencent à prendre le mors aux dents, et à s'élancer bravement dans la carrière amoureuse; mais comme, moins heureux que l'illustre philosophe, ils ne rencontrent pas tous les jours de jolies voyageuses aussi déterminées, il en résulte que leurs passions sont autant de comédies auxquelles manque le dernier acte.....

Amoureux lymphatique.

Je ne puis considérer, sans sourire, le rapprochement de ces deux mots qui hurlent de se voir accouplés ensemble, — amoureux lym-

phatique! — c'est à peu près comme si l'on voulait marier le feu et la glace, les pôles et les tropiques.

Vous reconnaîtrez l'amoureux lymphatique à sa chair molle et efféminée, à sa peau d'un blanc mat, marbrée de veines bleues imperceptibles, à ses cheveux blonds ou cendrés, à ses paupières infiltrées, à ses lèvres un peu grosses, et surtout à sa physionomie calme et tranquille comme la surface d'un lac où le plus léger zéphyr ne vient pas former le moindre pli.

Quand il aime, ce qui ne lui arrive pas souvent, il aime posément; rien ne le presse, il prend ses aises; à la rigueur, il dirait bien comme Béranger :

Assez de monde concourt
A propager notre espèce;

mais tout émerveillé, ébaubi de voir ses amis travailler de si grand cœur pour conjurer la fin du monde, un beau jour il lui prend fantaisie — pure imitation! — d'y mettre aussi un peu du sien.

Vous croyez peut-être qu'il va se donner le mal de conquérir ce qu'on obtient sans trop se fouler dans les liens du mariage : vous le connaissez bien peu; c'est une compagne très-lé-

gitime qu'il lui faut; de cette façon on est toujours sûr d'en venir à son honneur; si ce n'est un jour, c'est un autre; on a du temps de reste. Ignorant, l'infortuné jeune homme, ce à quoi il s'engage, presque toujours celle qu'un malicieux démon s'amuse à lui faire choisir, est quelque belle brune bien verdissante, au teint vermeil, aux prunelles de feu!!! Hélas! hélas!

La catégorie des amoureux lymphatiques fourmille d'individus des deux sexes plus vertueux les uns que les autres. Ils ont beau se creuser la tête, ils ne comprennent rien à la dépravation du siècle; ils vont même jusqu'à dire qu'un tel débordement est une chose hors nature, qui n'a ni rime ni raison.

Amoureux athlétique.

Si la valeur relative des amoureux était en raison directe de leur surface, de leur volume, de leur taille et de leur poids, celui qui remporterait la palme serait assurément l'amoureux athlétique.

Considérez un peu ce colosse taillé en Hercule; pour une aussi large encolure, voyez quelle petite tête mal ombragée par des cheveux courts et frisés, recouvrant à demi un front déjà assez

rétréci de lui-même. Oui ; mais, en revanche, quelles épaules ! voilà une carrure ! Et cette poitrine ! quelle charpente ! Et ces jambes, ces cuisses grosses comme le corps d'un enfant ! Et dire qu'avec une si belle apparence . . . .
. . . .
l'amoureux athlétique ne l'est pas souvent !

Amoureux nerveux.

Cette classe intéressante se divise en deux familles tout à fait distinctes, tout à fait opposées. Dans l'une, la constitution nerveuse est excitée par des impressions vives, mais permanentes ; en un mot, ce sont tous les caractères du tempérament mélancolique. Dans l'autre, cette même constitution nerveuse est exaltée par la fréquence des sensations, par l'exaltation et la versatilité des idées. — C'est elle qui va nous occuper ici.

L'amoureux chez lequel le système nerveux domine se caractérise par une peau mince et impressionnable, des cheveux fins et soyeux, un front chauve de bonne heure, des yeux vifs, pénétrants, des muscles grêles, une pétulante vivacité dans les mouvements, une physionomie pâle et une santé souvent délicate.

Rien n'est curieux à observer comme cette nature d'amoureux, véritables sylphes qui vont battant de l'aile çà et là, et ne savent où poser; ils voudraient, je m'imagine, parodiant l'exécrable souhait de Sylla, réunir toutes les têtes de femmes en une seule, afin de les embrasser toutes du même coup.

L'amoureux nerveux a une passion, une grande passion dans le cœur, une passion qu'il nourrit depuis si longtemps, qu'il ne sait plus trop quand elle a pu commencer... Là-dessus, il



compose deux volumes de poésies plus larmoyantes, plus lugubres les unes que les autres : le tout pour s'en faire un piédestal sur lequel il puisse poser en martyr de l'amour.

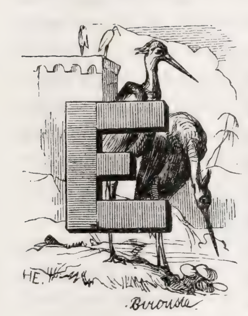
A force de conter aux échos d'alentour les plaintes d'une passion aussi malheureuse, il finit par se mentir à lui-même et à gémir pour tout de bon sur la cruauté de son inhumaine, envers laquelle, du reste, il est loin de se piquer d'une fidélité à toute épreuve. C'est si vrai, qu'il a soin de choisir les plus jolies femmes pour leur confier ses chagrins d'amour. Celles-ci, par un esprit de contradiction qu'elles n'ont point perdu depuis La Fontaine, se mettent de suite en quête de savoir et d'éprouver s'il n'est pas possible à leurs charmes de débusquer une affection inspirée par une autre femme. «Voyons donc un peu, se disent-elles, si son image tiendra longtemps devant le pouvoir de nos séductions. » — Notre amoureux, comme bien vous pensez, ne demande pas mieux que de leur faire gagner leur procès à toutes les unes après les autres.

Par malheur, il expose à bien des mécomptes. A voir son infatigable activité, la phosphorescence de son regard, on s'imaginerait qu'avec lui ce doit être un incendie comparable, pour le moins, à celui du Kremlin : hélas! hélas! c'est un feu de chaume... Fiez-vous-en donc aux apparences!

X.

AMOUREUX QUANT A LA TAILLE.

Grand Amoureux.



En amour, les plus petites choses ont une portée immense. Cette passion est en elle-même si capricieuse, fantasque et bizarre, qu'il suffit souvent de quelques centimètres de plus ou de moins pour décider du succès d'une campagne; et si je ne craignais qu'on ne m'accusât de prêcher pour mon saint, je vous dirais que, dans ces sortes de batailles, les voltigeurs ont souvent le pas sur les grenadiers.

De bon compte, faites-moi le plaisir de me dire quel parti l'on peut tirer de ces beaux grands cavaliers qui rempliraient quatre bou-



doirs de leur personne, pour lesquels on est obligé d'ouvrir la porte cochère toutes les fois

qu'ils viennent incognito, Mesdames, vous rendre leurs hommages.... Est-il une charmille assez haute pour empêcher de voir la forme de leur chapeau, de crépuscule et même de ténèbres assez noirs pour dérober ce grand corps qui essaie en vain de glisser le long des murs comme une ombre légère?

Peut-il s'asseoir sur un divan sans le faire craquer dans toutes ses jointures?

Tousser, marcher, cracher, respirer même sans faire un tapage effroyable?

Changer de place, faire un pas, une génuflexion sans faire trembler toute la maison jusque dans ses fondements?

En vérité, je vous le dis, rien n'est compromettant comme les beaux hommes, et, toute partialité de nabot mise à part, je les crois tout au plus bons à faire des paravents première qualité.

Petit Amoureux.

Les amoureux ont donc cela de commun avec les jockeys, que, pour être accomplis, ils ne doivent pas dépasser une taille donnée. L'amoureux-modèle devrait être assez mignon, mince et

fluet pour pouvoir filer comme une belette entre les barreaux d'une claire-voie, et, au besoin, se blottir dans un étui à chapeau ou un tiroir de commode. Malheureusement, c'est le beau idéal, et bien peu ont le privilége d'y atteindre.

Le petit amoureux passe inaperçu ; rien de si facile à dissimuler. Pour peu que les voisins s'amusent à regarder voler les mouches, leur rayon visuel se trouve juste au-dessus de sa tête, si bien qu'il devient invisible comme une éclipse aux antipodes.

Le petit amoureux veut-il esquiver un regard importun? un tronc d'arbre, une motte de terre, moins que rien, et le voilà caché comme un lièvre dans son gîte.

Le petit amoureux a toujours l'air d'un lycéen en vacances, et, pour peu qu'il ait d'adresse, il se fera traiter et envisager par tout le monde comme un bambin sans conséquence.

La nuit, le petit amoureux glisse comme un lézard le long des maisons, rampe comme une couleuvre dans les touffes d'herbe, grimpe le long des murs comme un rat, escalade deux étages comme un écureuil ; il a des ailes pour sauter les rivières; rien n'est à son épreuve, la

passion quadruple ses forces ; souple et agile

comme un chat , il se sauve par les gouttières en cas d'alerte.

Véritable lutin, il est partout et on ne l'aperçoit nulle part : on dirait que la fée Urgelle lui prête sa baguette enchantée. — Vivent les petits amoureux !



XI.

AMOUREUX QUANT AU SÉJOUR.

L'Amour au Village.



L'AMOUR au village, c'est l'enfance de l'art, les *Grâces* avant le *Benedicite*, la fin avant le commencement, de la bestialité toute pure.

Quand un rustaud s'approche d'une bonne grosse fille de basse-cour, il prend de suite la pose de la Vénus pudique — renversée. C'est ainsi qu'il formule sa déclaration.

Voilà pour les mœurs des hameaux.

Dans les villages riverains des grandes routes, on y met un peu plus de formes. Mais, par

une bizarrerie singulière, chaque fillette, d'assez



bonne composition avec les campagnards, ne peut souffrir l'approche d'un beau Mosieur,

Qui lui débite à bout portant
De belles phrases qu'elle entend,
Mais à coup sûr ne comprend guère.
— Je brûle, ma divinité,
Pour vous d'un amour peu vulgaire,
Et par mon ardeur emporté
Je viens....
Mais il n'a pas conté

Le quart de sa tendre requête,
Que l'autre, d'un ton irrité,
Répond : Taisez-vous, ça m'embête.

Or, à voir tant d'austérité
Pour la gent qui porte écritoire,
Nos saute-ruisseaux pourraient croire
Qu'un tel pays est habité
Par des Suzanne, des Lucrèce :
Hélas ! faut-il le publier ?
Grâce aux caresses d'un bouvier,
Aimable objet de leur tendresse,
J'ai vu maint tablier trop court
Gonfler, gonfler comme un tambour.



L'Amour à la Campagne.

Figurez-vous une jolie maison des champs ; à l'entour de cette maison un superbe jardin et de frais ombrages, et au milieu de tout cela une belle, jeune et charmante femme, oisive, isolée,



livrée aux rêves de son imagination du matin au soir, écoutant une à une les moindres vibra-

tions de son cœur; en un mot, se délectant des plus douces chimères.

Naguère, toute pittoresque qu'elle est, cette solitude était affreuse; l'ennui distillait goutte à goutte les heures glacées qui lui tombaient sur le front comme de la neige fondue en plein cœur d'hiver : aujourd'hui, cette solitude est peuplée pour elle de mille images plus riantes les unes que les autres; elle aime, elle est aimée!

Or, vous autres, Parisiens que vous êtes, soupçonnez-vous seulement ce que peut être l'amour à la campagne, sous un beau ciel, au milieu du parfum des fleurs sauvages, à travers les sentiers d'aubépine, aux clartés resplendissantes d'un beau jour, cette fête perpétuelle de la nature? Eh bien! je vous le dis, c'est là seulement que l'on peut aimer! aimer dans toute la plénitude de son ivresse, aimer en silence, aimer en savourant une à une, sans rien qui vienne vous distraire, les moindres émotions qui vous traversent le cœur.

L'Amour en Province.

En province, — quand je dis province, j'en-

tends ville de province — l'amour est hérissé de mille difficultés; aussi n'y est-il pas commun.

Un amoureux de province dépense plus de ruses et de stratagèmes pour sauver à celle qu'il aime les propos injurieux des commères et des dévotes, que tous les diplomates de l'Europe dans toute leur existence pour tous les congrès imaginables.

En province, les amoureux n'ont qu'une ressource, celle du loto séculaire : on se range autour d'une table sur les côtés de laquelle tombe à larges plis un ample tapis vert, et tandis que d'une voix res-pec-ta-ble-ment monotone et nazillarde les grands-parents appellent les ternes et les quaternes, il y a des genoux et des pieds qui se disent tout bas ce que l'on brûle de se dire tout haut.

Les sermons qui chaque dimanche se prononcent entre vêpres et complies sont aussi d'un grand secours pour la jeunesse amoureuse; tandis qu'aux cadences déclamatoires des périodes édifiantes de M. le vicaire papas et mamans dorment du sommeil des justes, les amants aux aguets, se parlant des yeux, quelquefois même de la bouche, défilent le chapelet du petit Dieu mythologique.

Règle générale : en province l'amour se fait à la manière espagnole, en perspective.

L'Amour à Paris.

Paris, ce tourbillon dont les orbes bruyants



ne vous donnent relâche ni jour ni nuit, imprime à toute chose son activité dévorante.

A Paris, les évolutions de l'amour se succèdent avec une telle précipitation, que ses différentes phases se confondent en une seule. Là, les amoureux pourraient s'appliquer en maintes occurrences le fameux mot du vainqueur des Gaules : — *Veni, vidi, vici.* — En effet, venir, voir et vaincre, voilà le cachet des liaisons parisiennes.

A Paris, on aime partout, et on n'aime nulle part ; les intrigues fourmillent, mais les passions y sont aussi rares que l'herbe dans les rues ; l'amour s'y matérialise de jour en jour. Beaucoup d'industriels ont deux choses dont ils se pourvoient avec une égale sollicitude, un bon cheval de carrosse dans leur écurie, et une femme confortable dans un petit appartement doré de la Chaussée-d'Antin.

A Paris :

Les jeunes dandys, qui professent en général un noble mépris pour les femmes, en consomment autant que de cigares ;

Les hommes faits, quand ils ont du temps de reste, leur concèdent un doigt de cour entre deux affaires commerciales, littéraires ou diplomatiques ;

Les hommes mûrs achètent à prix d'or des

faveurs qui ne valent certainement pas le prix auquel elles sont cotées ;

Et les vieillards, grands consommateurs de vierges apocryphes, se font conter, faute de mieux, mille douceurs idem.

Au total, pour des monceaux de matière et de fange, pas une parcelle d'âme et de sentiment.

Si Paris, vu d'un certain côté, est le sépulcre de l'amour, envisagé sous une autre face, il en est le paradis terrestre, l'Eldorado. Je veux parler des amoureux dont le domicile est en province et l'alcôve à Paris. C'est le point central où convergent toutes les intrigues du royaume; fussiez-vous aux deux extrémités de notre belle France, rien ne vous sera plus facile que de vous donner la main sur les quais non fleuris

Qu'arrose la Seine,

et d'y passer les heures les plus douces, incognito, sans que le diable d'enfer lui-même en ait l'ombre d'un soupçon.

Amants, heureux amants, vous êtes bien ingrats si vous n'avez pas voté pour les fortifications de Paris, ce rempart éternel des franchises et des libertés..... amoureuses !

XII.

INFLUENCE DES LIEUX.

L'Amour en Soirée.



TRANSPORTEZ-VOUS dans un riche salon délicieusement décoré d'une galerie de jolies femmes ; elles étalent à l'envi toute la séduction de la grâce et de la beauté relevées encore par le prestige de la toilette. Les gerbes dorées qui tombent en faisceaux pressés des girandoles, ne sont pas plus éblouissantes que les éclairs qui jaillissent de tous ces yeux noirs,

azurés, à travers le voile de leurs longs cils. Mille regards se cherchent, mille autres s'évitent, et ce ne sont pas les moins amoureux.



Un accompagnateur en renom tient le piano; un beau jeune homme lymphatico-nervoso-sanguin est debout près de lui. Ses cheveux, artis-

tement frisés, ombragent de leurs boucles soyeuses un front fuyant et uni comme glace. Il a le pouce de sa main droite dans le gousset d'un gilet dont la coupe est irréprochable. De tous les doigts réunis de sa main gauche il vient de rétablir l'échafaudage de sa cravate. Une petite toux grasseyante annonce qu'il va commencer; il commence.

Ses yeux, langoureusement insignifiants, décrivent une courbe qui, de son propre individu, aboutit à un groupe de femmes renfermant celle qu'il a daigné distinguer pour toute cette soirée, et il chante :

Ou bien : Jeune fille aux yeux noirs, si c'est un demoiselle;

Ou bien, si c'est une dame, une de ces mille romances taillées sur le patron de celle-ci :

O femme, qui recèles
Tant vives étincelles
Dans l'azur de tes yeux!
A toi ce cœur, bel ange,
Ce cœur où Dieu mélange
Jours tristes et joyeux....

Il roucoule trois couplets *ejusdem farinæ*, et, exténué — il chante avec tant d'âme! — par l'émotion que ces paroles ont soulevée dans son

sein, il courbe la tête comme le lis dans la vallée; sa main droite quitte le gousset de son gilet pour soutenir son front épuisé; son regard, plus langoureux que jamais, décrit exactement la même courbe que ci-dessus, et on lui riposte, — il chante si bien! — et sa figure n'en change ni de couleur ni d'expression, — il est si fade! — Ainsi finit la comédie.

L'Amour au Bal.

Tout est convention. Il y a mille choses identiques, qui, selon telle ou telle circonstance assez insignifiante en elle-même, de permises, ou tolérées, deviennent très-illicites.

L'amour, battu en brèche, du moins quant à la forme, par le décorum social, a bien voulu capituler, mais à la condition expresse qu'on lui laisserait un de ses priviléges les plus imprescriptibles, le bal et la danse. Dieu sait s'il en use!

Il est convenu qu'au bal une femme a le droit d'étaler tout le trésor de ses séductions, afin de plaire. — Afin de plaire: je vois une cause, un moyen: l'effet, le résultat, je vous prie?

Vous menez une jeune fille au bal, tous les



yeux flambent autour d'elle, et vous lui dites : Pareille à la salamandre, tu ne brûleras pas ! — Vous êtes ébouriffants ! ma parole d'honneur.....

Les maris en disent autant à leurs femmes.

Et l'amour va son train.

Et ce qu'il y a de bizarre, et ce où je vois un triomphe bien inconcevable de l'opinion, c'est que telle femme dont vous avez bel et bien serré la main, pressé la taille, le lendemain trouverait cela fort impertinent, je vous jure. Une fois

qu'elle a changé son spincer décolleté pour un corsage montant, tout rentre dans l'ordre.

Drôle de machine que la femme!

L'Amour au Spectacle.

Dis-moi lequel tu hantes, je te dirai qui tu aimes. — Profond!!!



L'Amour à l'Eglise.

Quand les orgues font vibrer tous les cœurs de leurs accords religieux, qui tantôt s'enflent, se déroulent avec une majestueuse ampleur, tantôt se modulent finement en gracieuses et touchantes mélodies, les impressions d'a-

mour, qui se font jour partout, se réveillent imprégnées d'un parfum d'encens qui leur prête un charme plein de mélancolie et d'onction.



L'âme n'est jamais plus tendre, jamais plus accessible aux infiltrations du sentiment que lorsque les poésies du culte romain ont fait vibrer ses cordes les plus intimes... Car, je l'ai dit et je le répète, quoi que l'on fasse, l'amour est toujours là, sentinelle avancée aux avenues du cœur, pour escamoter à son profit et tourner à

son avantage toute émotion, de quelque nature qu'elle soit.

Ces petites passions qui naissent dans un regard furtif et meurent dans un imperceptible sourire, ne sont jamais plus suaves, plus pénétrantes, plus exquises que sous les voûtes sombres et recueillies d'une belle cathédrale gothique.

Innocentes amours, qui n'engagent à rien, et font du bonheur.



XIII.

L'AMOUR QUANT AU RANG SOCIAL.

L'Amour avec les Grandes Dames.

TROP souvent en amour la forme l'emporte sur le fond, l'accessoire sur le principal. Telle femme qui, en négligé, ne vous inspirait absolument rien, dans sa robe de bal vous fait tourner la tête. L'amour adore les pierreries, la soie et les parfums; il aime à s'étendre sur les riches coussins d'un boudoir ravissant d'art et de co-

quetterie, à se bercer sur les moelleux ressorts d'une calèche élégante; il aime à se glisser fur-



tivement derrière le grillage doré d'une loge

tapissée de velours et de glaces resplendissantes....

L'amour est l'enfant du luxe, il y puise son charme le plus puissant. Qu'est-ce qui fait qu'à l'instar de Ruy-Blas il n'est pas un jeune homme qui, dans ses vagues désirs, n'ait rêvé duchesse, marquise ou comtesse? C'est que ces femmes ont dans la désinvolture un je ne sais quoi de délicat et de voluptueux qui, à première vue, vous fait battre le cœur.

Rien ne poétise les femmes comme le prestige de la toilette; et le goût exquis, la distinction qui président à la leur, sont ce qui séduit dans les grandes dames; avec elles tous les sens jouissent à la fois; ce qu'on voit est harmonieux de couleur et d'arrangement; ce qu'on touche est souple et soyeux; ce qu'on respire, suave et parfumé; ce qu'on entend, plein de douceur et de mélodie... En un mot, elles exhalent autour d'elles une magie qui quadruple les délices du cœur... Pourquoi faut-il que le dedans ne réponde pas toujours au dehors!

L'Amour avec la Femme comme il faut.

Avec une de ces femmes qui tiennent le mi-

lieu entre la bourgeoise et la châtelaine, qui vous offrent l'heureux mélange des meilleures qualités prises dans les deux classes, l'amour est ce qu'il y a de plus fin, de plus exquis, de plus délicat.



La vanité y trouve encore son compte, et l'amour-propre ne se sent plus humilié par l'éclat d'une trop haute naissance; la distance

étant moins grande, quand elle existe, le nivellement se fait sans effort. Pudique et timide comme une bourgeoise, érudite et spirituelle comme une grande dame, la femme comme il faut est à mes yeux le beau idéal de la perfection.

Pénétré d'amour et de vénération, on restera des années à l'idolâtrer au fond du cœur, avant d'oser se l'avouer à soi-même.

L'Amour avec la Femme honnête.

La femme comme il faut mène un train de maison qui la dispense d'ôter ses gants à toute heure du jour.

La femme honnête ne peut garder les siens que quand elle s'habille.

Voilà toute la différence, et elle est immense.

La goutte n'atteint que les oisifs, l'amour aussi.

L'Amour avec la petite Bourgeoise.

La petite bourgeoise ratisse ses légumes, écume son pot, époussette ses meubles, et fait des reprises à ses bas.

La petite bourgeoise est rieuse, active, frétillante, et au milieu du train-train de son ménage trouve très-bien le temps de faire l'amour. Si son légitime est bon coureur, vive la vertu! Sinon, — non.



Avec la petite bourgeoise, on fait l'amour en folichonnant; on lui prend la main, la taille, et même des baisers qui vous valent d'excellents petits soufflets. La petite bourgeoise n'accorde rien, mais on peut tout lui prendre.

Si la grande dame est un faisan doré dont ne mangent que les grands seigneurs et quelques braconniers ; la femme comme il faut, un ortolan exquis, le rêve éternel des gourmets ; la femme honnête, une poule d'eau qui trompe le chasseur à l'improviste ; la petite bourgeoise est une alouette vive, gaie, agaçante, que tout le monde croque avec délices.

L'Amour avec les Actrices.

Ces dames sont jeunes ou mûres.

Jeunes, — l'amour se résume à leur égard en 15,000 écus comptant par an pour elles, et en épingles pour les procurateurs complaisants, épingles qui ne montent qu'à la modique somme de 4 ou 5,000 livres aussi, par an bien entendu.

La jeune actrice est une précieuse balle de marchandise sur laquelle spéculent le papa et la maman, quand elle en a ; l'oncle et la tante, à leur défaut. S'il se présente un acheteur, on informe, et les sûretés étant prises, on la livre sans trop s'inquiéter de son avis ; et quand elle est livrée, on la surveille impitoyablement nuit et jour, de peur qu'un coup de canif donné dans

le contrat — de vente, ne fasse évanouir le magnifique entreteneur.



Comme vous voyez, c'est la parodie du mariage.

Mûres. — Elles disposent d'elles-mêmes, et en disposent largement; disons la vérité, plus universellement jadis que par le temps qui court. Elles ont l'ami du cœur qui les ruine, et les oiseaux de passage qu'elles plument, — ça fait équilibre.

Depuis quelques années, l'actrice tourne au bon motif. Je connais certaines actrices de certain théâtre sur le compte desquelles la mé di-

sance n'a pas le plus petit mot à dire; ce qui ne les empêche pas de déguster l'amour—à la sauce à l'ail. —Passez-moi l'expression, mais elle rend parfaitement mon idée.

Elles *posent* et font *poser*.—Ceux qui posent se moquent d'elles, et elles se moquent de ceux qui posent : c'est réciproque.—Mais au milieu de ce cortége d'adorateurs imposés par les nécessités d'une position qui dépend de tout le monde en général et de tous les feuilletonistes en particulier, il y a toujours un préféré qui enrage *in petto* de voir s'éparpiller sur tous une affectionnivité qu'il voudrait bien accapârer à lui tout seul.

Voilà pour la ville.

Maintenant voyons la rampe. La rampe est, pour une actrice, une sorte d'apothéose. Entre elle et le spectateur il y a tout l'orchestre à franchir, et l'on sait qu'il est infranchissable; et cependant quand elle est jeune, belle et passionnée, tout le monde la convoite, l'admire, l'idolâtre, et au milieu de l'illusion fiévreuse qui s'empare de tous, il ne vient à l'idée de personne qu'il y a derrière les coulisses une issue pour arriver jusqu'à elle. On s'habitue à la considérer comme une statue pleine de vie

et de séductions posée sur un piédestal, inabordable parce qu'il faut une échelle d'or pour y atteindre. Et cependant on l'aime, on l'aime avec frénésie! — entre le premier coup d'archet et la dernière tombée de la toile inclusivement : une fois ce voile entre elle et le spectateur, éclipse complète; on remet sa passion frénétique à la plus prochaine représentation, si on a un billet.

L'Amour avec la Femme de Lettres et autres.

La femme de lettres fume le cigare et chausse des bottes; elle s'est faite homme.

Or, comme l'amour résulte des contrastes, il n'y a plus harmonie entre elle et le sexe barbu.

C'est de la Régence toute pure.

L'Amour avec certaines Grisettes.

Avec une de ces grisettes pas trop vénales, qu'a si bien poétisées J. Janin, l'amour ressemble beaucoup à celui des petites bourgeoises quant à la forme; mais quant au fond, il en diffère essentiellement.

A une grisette, vous prenez les mains, la taille, le cou, toutes sortes de choses; vous l'embrassez sur tous les sens; elle rit, vous

agace, vous provoque; — et vous vous croyez bien avancé,—conquête assurée! selon vous...



Crac! elle fait une pirouette, et... croulé le château de cartes! tout est à recommencer.

La grisette est une anguille qui vous glisse de la main au moment où vous croyez le mieux la tenir.

Mais la grisette, après avoir échappé à toutes les embûches, échappe rarement à la séduction d'un bal masqué chez Musard suivi d'un copieux bol de punch.

Gentil moucheron qui se prend dans une toile d'araignée après avoir mis bien des lions en déroute.

XIV.

AMOUREUX QUANT A LA SAISON.

L'Homme aime en toute Saison.



n des nombreux amis de madame de La Sablière lui disait un jour :

— « Ah çà ! Madame, espérez-vous vivre longtemps de ce train-là ? De grâce, tempérez cette ardeur.... Voyez les bêtes elles-mêmes, elles ne prennent qu'une saison de l'année pour l'amour.

—Oui, reprit-elle, mais ce sont des bêtes !...»

Au Printemps.

Au printemps, tout chante, tout s'aime, tout se marie dans la nature, les oiseaux sur les arbres, les lièvres dans leur gîte, les poissons dans les rivières, les insectes dans la mousse, et le genre humain partout, avec plus d'entrain qu'à toute autre époque de l'année.

Les amoureux les plus platoniques, au milieu de ce branle-bas universel, ne sauraient se dé-



fendre de ce qu'on appelle, en style mystique, l'aiguillon de la chair.

Mais... c'est une époque dangereuse, les

choux, y compris ce qui pousse sous leurs feuilles, ne prennent que trop vite et trop bien.

En Eté.

RELACHE.

En Automne.

C'est le règne du sentiment : les animaux n'aiment plus; le genre humain aime encore; mais surtout par le cœur. Je ne sais quelle mélancolie pénible et douce à la fois s'empare de tous les esprits : le soleil est pâle dans le ciel; les oiseaux ne chantent plus qu'à de longs intervalles; la feuille jaunie tombe en bruissant de la cime décolorée des forêts; c'est une image de destruction et d'anéantissement qui nous afflige toujours. On se hâte d'aimer parce qu'on songe avec douleur qu'un jour peut-être on n'aimera plus!...

Salut donc à toi, langoureux automne! De toutes les saisons, tu es celle où j'ai le mieux aimé, le plus souffert et goûté le plus de bonheur.

En Hiver.

Il fait nuit de bonne heure : tandis que la

neige fouette contre les vitres ses flocons glacés, on se serre, avec le sentiment d'une joie égoïste toute particulière, à l'entour de l'âtre qui flambe et pétille.

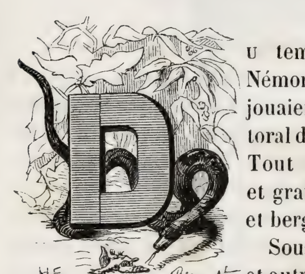
Nulle part le tête-à-tête ne recèle plus de délices qu'au coin du feu : il y fait bon, il y fait chaud; on se douillette amoureusement dans une causeuse bien moelleuse, bien élastique. D'abord on se trouve à une distance tout à fait parlementaire; mais à mesure que l'entretien s'anime, les deux véhicules mobiles convergent l'un vers l'autre sur leurs roulettes, tant et si bien que les genoux finissent par s'effleurer, les mains par se trouver l'une dans l'autre; et les cheveux eux-mêmes.... permettez-moi de laisser mon tableau inachevé.



D'où je conclus que, pour l'homme, l'hiver est la reine des saisons. Vive l'hiver et le coin du feu!

XV.

AMOUREUX QUANT A LA VEINE LITTÉRAIRE.



Du temps d'Estelle et Némorin, les amoureux jouaient le genre pastoral dans la perfection. Tout le monde, petits et grands, était berger et bergère.

Sous Panard, Collé et autres, on devint grivois.

C'était la Régence alors,
Et, sans hyperbole,
Grâce aux plus drôles de corps,
La France était folle! etc.

Plus tard, le classique pur sang prit le dessus, on n'aima plus que par rondeaux, sonnets et



madrigaux; toutes les femmes étaient fraîches comme l'aurore, gracieuses comme les trois sœurs, et belles comme Vénus, quand elles n'étaient pas sages comme Minerve.

Et puis vint le romantique, qui, sa bonne dague au poing, souleva une croisade contre tous les dieux vermoulus du bon Homère, et leur fit prendre un fâcheux bouillon dans sa large coupe empoisonnée.

L'amour devint fantastique, ténébrifique et frénétique. Tous les amoureux se roulaient comme des possédés, se tordaient, se mor-

daient ou se mordillaient (*ad libitum*) selon



l'effervescence intime de leur passion plus ou moins torrentueuse et échevelée.

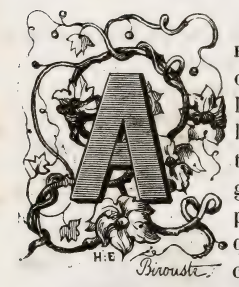
Aujourd'hui, comment aime-t-on?

Quelque Lamennais-Gentil-Bernard qui s'aviserait de faire un livre sur l'indifférence en matière d'amour, ne saurait éclore plus à propos.



XVI.

AMOUREUX SELON LA PAIX OU LA GUERRE.



Ah! ah! sous l'Empire, c'était le bon temps pour le militaire de toute couleur, de toute arme, de toute taille et de tout grade; la pointe de l'épée était le pivot sur lequel tous les mondes, y compris le monde féminin, gravitaient dans un cercle de lauriers.

L'esprit militaire, infiltré partout, avait étendu *le despotisme du sabre* jusque sur les bivouacs de Cythère, où tout péquin était considéré comme

un vil espion entré dans un camp ennemi, et par conséquent digne d'être fusillé sur l'heure.



Les dames qui, du moins en province, ont conservé un reste de faiblesse pour l'uniforme, prêtaient admirablement leurs petites mains blanchettes à cet ostracisme imposé à quicon-

que ne portait pas une botte de foin sous les narines et une rapière au niveau de la hanche gauche. Que dis-je? pour mieux complaire à leurs ardents et belliqueux adorateurs, elles portaient sur le coin de l'oreille de charmants



petits bonnets de police de velours, bordés de duvet de cygne en guise de galons; leurs corsages étaient à la hussarde, et leurs jupons à la mamelouk.

Comme, sous ce doux règne du briquet grognard et de la poudre à canon, les amours marchaient au pas de charge, tambour battant.

mèche allumée! Toutes les femmes étaient des redoutes que ces gaillards-là se disputaient au tranchant du sabre et à la pointe de l'épée, procédé aussi infaillible qu'expéditif pour se défaire d'un rival dangereux.



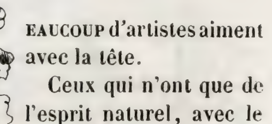
Et depuis, — hein! comme tout a changé! Qui eût pensé qu'un jour viendrait où les péquins pourraient dire à leur tour : *Cedant arma togæ*, que l'épée cède le pas à la plume! Qui eût pensé que le beau sexe, inconstant comme la fortune, devait aussi faire un demi-tour de

conversion et passer au grand ennemi, le péquin!!! — C'est pourtant ce qui arrive. — Messieurs les officiers, vous êtes de beaux hommes, de très-beaux hommes, des cavaliers bien retroussés, comme disaient les dames de la cour sous François Ier; votre uniforme ne vous fait pas un pli sur les reins, vous portez le colbak et le shako avec une grâce incontestable : eh bien! malgré tous ces brillants avantages, dix années de paix vous ont fait perdre cent pour cent dans l'esprit du sexe qui n'a jamais porté moustaches.



XVII.

AMOUREUX QUANT A L'ESPRIT.



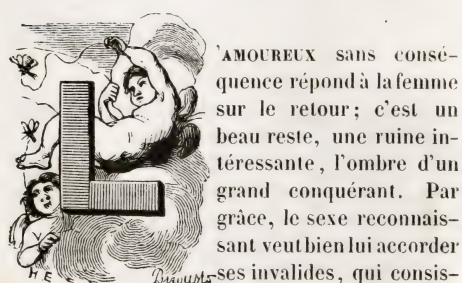
BEAUCOUP d'artistes aiment avec la tête.

Ceux qui n'ont que de l'esprit naturel, avec le cœur.

Les sots, comme ils peuvent.

XVIII.

AMOUREUX SANS CONSÉQUENCE.



'AMOUREUX sans conséquence répond à la femme sur le retour ; c'est un beau reste, une ruine intéressante, l'ombre d'un grand conquérant. Par grâce, le sexe reconnaissant veut bien lui accorder ses invalides, qui consistent en une foule de cajoleries plus innocentes les unes que les autres. Les faveurs dérisoires qui chatouillent encore l'amativité du ci-devant, pour mon compte, je les envisagerais comme l'affront le plus sanglant qui pût m'advenir.

L'amoureux sans conséquence se reconnaît à la facilité, à la confiance avec laquelle un mari



lui pend sa femme au bras, lorsqu'il a fantaisie de se dédoubler, c'est-à-dire d'aller humer l'air libre sans la chair de sa chair et les os de ses os.

L'amoureux sans conséquence est le com-

missionnaire obligé de toutes les dames de sa connaissance. Ont-elles besoin de son ministère, elles prennent leur bouche en cœur, leur regard en coulisse, et voilà le pauvre invalide battant le pavé pour de la laine, de la soie, ou bien encore pour la romance nouvelle. Il se donne, comme vous voyez, énormément de mouvement; mais, en revanche, il a ses petits priviléges, tels que de renouer les cothurnes de Madame, de lui poser son cachemire sur les épaules, et de lui détirer sa collerette, ce qu'il n'exécute jamais sans égarer quelque peu la dernière phalange de ses doigts sur un cou blanc et satiné. On ne fait qu'en rire, — c'est sans conséquence....

Béranger l'a terrassé d'un trait, en disant de lui :

Qu'il met des épingles aux dames
Et ne leur en ôte jamais.

XIX.

AMOUREUX D'APRÈS LE CARACTÈRE.



ROYEZ-VOUS au système de Gall ? — Si vous n'y croyez pas, c'est fâcheux, car je vous eusse renvoyé à lui pour catégoriser les amoureux selon leur caractère, qui, selon moi, résulte des combinaisons diverses de leurs penchants et de leurs facultés dominantes.

Vous auriez vu pourquoi il en est qui sont :

Timides, — Audacieux, — Lubriques, — Séraphiques, — Larmoyants, — Folichons, — Langoureux, — Dévots, — Merveilleux, — Superstitieux, — Sentimentaux, — Bourrus, — Complimenteurs, — Prosaïques, — Poëtes... Poëtes ! ceci m'intéresse.

Un peu d'attention, s'il vous plaît. Je deviens sérieux.

XX.

AMOUREUX POETES.

Oui, vous êtes l'espoir que mon âme caresse,
L'arbre qui doit verser l'ombre sur mon chemin;
Car en moi je ne sais quel parfum de tendresse
Se répand quand ma main renferme votre main.

Sentez-les toutes deux frémir comme la feuille
Qui sous l'aile du vent palpite avec amour;
En de pareils liens, n'est-ce pas qu'on recueille
Un céleste avant-goût du bienheureux séjour?

Moi, le poëte obscur qu'on raille et qu'on méprise,
C'est moi qui m'agenouille à vos pieds... éperdu!
Moi pauvre et souffreteux; moi dont le cœur se brise
Sous le faix d'un bonheur, hélas! inattendu...

D'où vient qu'en ce tumulte ineffable d'ivresse
Où la félicité tourbillonne en mon sein,
Mes regards ont vu poindre un germe de tristesse
Comme un nuage obscur au bord d'un ciel serein?

C'est que de vos bontés je ne me sens pas digne...
Je tremble, en possédant le plus beau des trésors,
Que du destin changeant l'influence maligne
Ne me replonge au fond du gouffre d'où je sors.

C'est un affreux penser qui s'obstine à me suivre,
Et s'il se réalise, il faudra succomber....
Car j'ai besoin de vous, et je ne saurais vivre
Si du faîte où je suis, grand Dieu! j'allais tomber!

Oh! voyez-vous, mon sang au vôtre se répare,
C'est comme ces jumeaux qui n'en formaient plus qu'un.
Votre vie est ma vie, et si l'on nous sépare,
Je m'en irai dormir où l'on dort en commun.

Mais pourquoi m'effrayer de ces sombres images?
Oublions l'avenir au profit du présent...
Puisque de moi chétif les timides hommages
Ont touché votre cœur tendre et compatissant;

Puisque, loin d'imiter la femme qui se joue
Des regards suppliants attachés sur les siens,

A mon culte naïf votre âme se dévoue....
Laissez, laissez vos doigts frissonner dans les miens.



Tu n'es point de ce monde, ô femme noble et franche!
Sous le poids du dégoût tu vis mon front pencher,
Ton cœur s'apitoya, tu me tendis la branche
Où ma vie à l'espoir courut se rattacher.

Toi qui sèches mes pleurs, belle âme, sois bénie!
Ton regard angélique est descendu sur moi,
Et depuis ce moment tous les jours de ma vie
S'en vont dans le bonheur, car ils sont pleins de toi!

XXI.

AMOUREUX QUANT A LA PROFESSION.



Il est certaines professions qui comptent plus d'hommes à bonnes fortunes que d'autres. Nous allons en énumérer rapidement quelques-unes.

Les avocats, les juges, — les plaideuses.

Les médecins, — les convalescentes.

Les dentistes, — une foule de jolies clientes.

Les régisseurs de théâtre, — toute jeune fille qui veut débuter.

Les auteurs dramatiques, — les actrices.

Les cousins, — leurs cousines.

Le premier clerc, — la femme du patron.

Les journalistes, — les femmes de lettres, — feuilletons adultères.

Les piliers d'estaminet, — la dame de comptoir.

Les marchands, — leurs demoiselles de boutique.

Les officiers en garnison, — toutes les Ninons de l'endroit.

Les députés, — les femmes d'électeurs — pour influencer les maris.

Les ministres et les gens en place, — les solliciteuses.

L'héritier présomptif, — les femmes d'ambassadeurs et autres.

Et, le roi, si la fantaisie lui en prenait, — toutes les belles ambitieuses de son royaume.



XXII.

OU L'AUTEUR SE MET EN COLÈRE.



'ÉTAIT grand' fête au Palais, procès en adultère; beaucoup de scandale, et, par conséquent, beaucoup de beaux messieurs et de belles dames, jusque dans le prétoire.

L'avocat *contre*, parce qu'il n'avait pas été payé *pour*, en était à sa péroraison, et, sans pitié ni miséricorde, écorchait à coups de langue une de ces pauvres et faibles créatures repentantes, à l'occasion desquelles le Christ

avait dit : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre !... »

Or, l'avocat continuait de plus belle à lapider sa victime sous une grêle d'apostrophes injurieuses, et, bourreau mercenaire, lâchait pour la millième fois son grand mot à effet, — femme adultèrrrrre ! ! ! — quand, dans un geste plus tra-



gique que tous les autres, il fit tomber de sa poche la lettre suivante :

« Mon Arthur chéri,

« Je t'attends ce soir sans faute, pour t'ap-

« prendre de vive voix une nouvelle qui te com-
« blera de bonheur : je suis enceinte, et ce n'est
« pas certainement mon mari, ton imbécile de
« président, qui..... »

Voilà le monde ! Que vous en semble ?



XXIII.

LE PARAVENT.



E paravent est le gâteau de miel qu'Énée jeta dans la gueule de Cerbère quand il voulut forcer la consigne infernale, l'agneau que l'on sacrifie à la voracité du boa constrictor quand on veut l'assoupir. Les argus, de quelque nature qu'ils soient, gobent aussi les paravents à faire plaisir; quand je dis paravent,

ce ne sont pas ceux sur lesquels, de temps immémorial, des Chinois pêchent à la ligne; ce



sont paravents de chair et d'os, buvant, mangeant et soupirant comme une personne naturelle.

Paravent équivaut à Raton.

Raton donne le bras à Madame ; Bertrand lui serre les mains.

Raton essuie le feu roulant des cent yeux de l'argus ; pendant ce temps-là Bertrand reluque Madame tout à son aise.

Raton attend, portant une ombrelle sous un bras et un cachemire sur l'autre, que Madame ait achevé... de se laisser conter fleurette par Bertrand.

Et cependant Madame assomme Raton de caresses ; vingt fois par jour elle serait tentée de lui passer la main sur le cou comme à son angora. Est-il deux jours sans venir, c'est une inquiétude, une anxiété si grande, qué le mari ne trouve de repos qu'après être allé s'informer de la santé de ce pauvre ami.

Fin finale : Ce Raton-ci, au rebours de celui de MM. La Fontaine et Scribe, met les marrons sous la cendre, et Bertrand ne les en croque que mieux.

XXIV.

QUAND EST-CE QUE L'ON FINIT D'AIMER.

A cette question, ma première idée fut de prendre un ton railleur; mais aussitôt je me suis dit : Quand tu seras vieux toi-même, as-tu songé combien tu seras à plaindre, si le besoin d'aimer qui te dévore ne s'éteint qu'à demi sous la main glacée du temps ? Et soudain une tristesse anticipée vint refouler la moquerie dans mon sein.

Chose pénible à penser! ce sont souvent les belles organisations qui présentent cette déplorable anomalie, l'amour dans la caducité.

Les hommes d'un tempérament mélancolique, les grands poëtes, ont le malheureux privilége de conserver, même dans un âge très-avancé,

toute la jeunesse de leurs sensations. Pareille à ces plantes attardées qui fleurissent sous la neige, leur âme voudrait s'épanouir encore sous un regard de jeune fille. Un cœur de vingt ans bat dans leur poitrine de vieillard; ce sont eux surtout qui offrent le spectacle affligeant d'une intelligence supérieure gémissant sous le poids d'un amour auquel il ne reste pas même l'espérance.

Et les femmes?... Les femmes ne cessent pas d'aimer; dans la décrépitude la plus avancée, le souvenir de leurs jeunes amours, comme une tiède brise du matin, vient encore asseréner leur figure sous le réseau glacé des rides qui l'enveloppent; c'est un éclair de joie qui, pareil à une étincelle électrique, ravive et secoue un instant la léthargie de leurs traits immobiles. Je connais une bonne vieille femme presque séculaire; eh bien! elle conserve précieusement une petite boîte parfumée, gage d'un premier amour; le sens de la propriété s'est aboli en elle pour tout le reste, mais il a survécu pour cette relique vénérée, dont elle ne se dessaisira qu'au seuil de la tombe.

Quand est-ce donc que l'on finit d'aimer?

JAMAIS.

XXV.

DIFFÉRENTES PHASES DE L'AMOUR.



E reviens à mon colombier.

Au début, madame est fugitive et coquette, elle va voletant sur les toits, à droite, à gauche, du sud au septentrion; et son adorateur essoufflé, traînant de l'aile, a fort à faire, je vous jure, pour la suivre dans le labyrinthe de ses capricieuses fantaisies.

Cependant, il ne perd pas courage ; afin de fléchir l'inhumaine, il se rengorge de plus belle,



fait étinceler au soleil l'arc-en-ciel de son jabot chatoyant, et module sa grosse voix en roucoulements furibonds.— Quand il a bien trimé, bien prié, bien roucoulé, la belle enfin se laisse attendrir, et nous arrivons

Au milieu — accord parfait : sa douce amie lui rend ses caresses avec usure, leurs deux becs, haletants d'amour, s'enlacent l'un dans l'autre, et leurs ailes frémissent à l'unisson....

Quand approche la fin, messer pigeon est maussade, bourru, glacial; toutes les avances de sa compagne, qui brûle d'autant plus qu'il brûle d'autant moins, ne sont pas toujours accueillies d'une façon fort galante; en un mot, il se fait tirer l'oreille; les rôles sont renversés.

Voilà la vie..... dans mon colombier....



XXVI.

AMENDE HONORABLE.



A tâche d'écrivain est achevée, il me reste un devoir à remplir : bien spécifier les limites dans lesquelles je veux restreindre les idées émises dans ce livre.

Le jour où j'ai conçu le projet d'écrire la physiologie des amoureux, je n'ai pas entrepris un cours de morale... Comme les peintres de mœurs de tous les temps, j'ai vu des faits, je les ai enregistrés, et rien de plus. Partout où j'ai trouvé l'amour, je l'ai pris, et comme il

existe dans toutes les classes, dans toutes je l'ai dépeint avec la physionomie et les allures que j'ai cru lui reconnaître.

Maintenant, comme ceux qui ont lu ce livre— et il y en a beaucoup, grâce au titre, — doivent nécessairement faire partie d'une des classes où j'ai crayonné mes esquisses amoureuses, je serais désespéré qu'ils prissent pour tous collectivement ce qui n'appartient qu'à la portion plus ou moins galante de leur caste.

Donc,

Aux jeunes filles qui se plaindraient de se voir un peu trop *insignifiées*, je dirai qu'il y en a de charmantes, et qui, pareilles à Rosine, n'attendent pas qu'on les émancipe pour le faire.

A ceux qui m'accuseraient de montrer la femme mariée comme étant de préférence l'objet des hommages universels, je dirai d'abord que ce n'est pas ma faute; et qu'ensuite, si on les mariait un peu moins stupidement, les choses se passeraient peut-être d'autre sorte.

Aux athlétiques qui pourraient maugréer du peu de capacités que je leur accorde, je dirai: — Faites vos preuves.

A ceux qui m'attaqueraient pour avoir niché l'amour jusque dans les lieux saints, je dirai:

— Fermez Notre-Dame de Lorette, et choisissez vos quêteuses un peu moins jolies.

Aux champions du mariage, qui me sauraient mauvais gré de certains lazzis quelque peu entachés d'irrévérence, je dirai que je suis dans l'esprit de mon rôle, ce qui ne m'empêcherait pas de confesser, à l'occasion, que sérieusement parlant je ne puis me refuser à croire au bonheur ainsi qu'à la vertu dans quelques ménages, puisque chez certains de mes amis j'ai lieu de l'observer tous les jours.



TABLE.

Typographie Lacrampe et comp. rue Damiette 2



PHYSIOLOGIE

DU

CÉLIBATAIRE

ET DE LA VIEILLE FILLE:

PAR

L. COUAILHAC.

Illustrations d'Henri Monnier.



PARIS.

J. LAISNÉ, ÉDITEUR, PASSAGE VÉRO-DODAT.

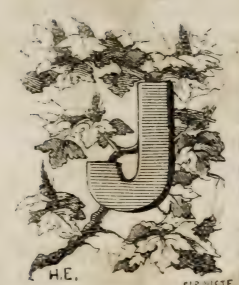
AUBERT ET Cie, place de la Bourse. | LAVIGNE, rue du Paon

1841

IMPRIMERIE SCHNEIDER ET LANGRAND,
1, rue d'Erfurth.

INTRODUCTION.

—



e commence sur le ton des poëmes épiques ! Muses, venez à mon aide.... Je m'attaque à la lèpre du célibat.... Je sais que je vais me faire beaucoup d'ennemis.... Je sais que j'ai à lutter contre un corps nombreux qui tient à ses prérogatives et qui est disposé à les défendre vaillamment. Mais rien ne m'arrête, j'accomplis une mission sacrée... Je ne faillirai pas dans la carrière où je suis entré, dussé-je être bientôt couronné de la palme du martyre.

Mais, auteur, mon ami, pourra me dire l'un des lecteurs de mon petit livre, avant de te voir commencer ce beau travail, nous voudrions savoir si tu as le caractère voulu pour l'entreprendre ? Quelle est ta position sociale ? Montrenous ton état civil ?

Lecteur, mon ami, vous êtes bien curieux ! Je ne vous répondrai point, je ne vous éclairerai pas sur la difficulté que vous soulevez ; qu'il vous suffise de savoir que si par hasard je ne

suis pas célibataire, je pourrais l'être, et que si je le suis encore, je pourrais ne l'être plus. Ce n'est pas très-clair, mais c'est très-vrai. Tout homme a connu, connaît ou connaîtra les inconvénients du célibat. Il est donc permis à un bon citoyen de les signaler, dans quelque position qu'il se trouve. Je crois rendre un service à la société. Il faut espérer qu'elle me le rendra. — Voilà encore une énigme. — Expliquez-la si vous pouvez.

Lecteur, un dernier mot.



Si je ne vous ai pas dévoilé les secrets de mon intérieur, si je n'ai pas tiré devant vous les rideaux de mon alcôve, si j'ai voulu que ma maison fût pour vous de pierre de taille et non de verre, n'allez pas croire que je me cramponne à la même discrétion sur tous les points. — Non. — Je vous donnerai volontiers sur mon compte d'autres renseignements qui vous feront peut-être plaisir. Je vous dirai donc que je ne suis ni membre de l'Institut historique, ni tambour-major de la garde nationale, ni fabricant d'allumettes chimiques allemandes, ni pair de France, ni phalanstérien, ni décoré de la Légion d'honneur, ni mari de reine constitutionnelle, ni tout ce que vous voudrez...! Êtes-vous

content, lecteur? Oui, vous devez l'être, et j'espère qu'un jour vous viendrez déposer sur ma tombe une couronne d'immortelles de cinquante centimes, en prononçant d'une voix entrecoupée de sanglots ces mots touchants :

« Sapristi ! qu'il fait donc chaud, aujourd'hui ! »



Ou bien ceux-ci :

« Sapristi ! qu'il fait donc froid, aujourd'hui ! »

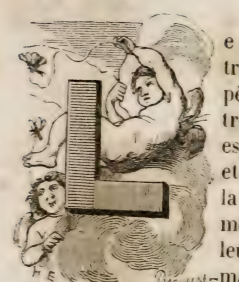
Ad libitum. — suivant la saison.



I.

DU CÉLIBATAIRE EN GÉNÉRAL.

—



Le célibataire est un monstre tout particulier à l'espèce humaine. On ne le trouve dans aucune autre espèce du règne animal, et les différents règnes de la nature en sont absolument privés dans toutes leurs espèces. Si j'avais à ma disposition la loupe de M. de Buffon, l'écrivain en manchettes, je vous le prouverais beaucoup mieux encore que je ne pourrai le faire.

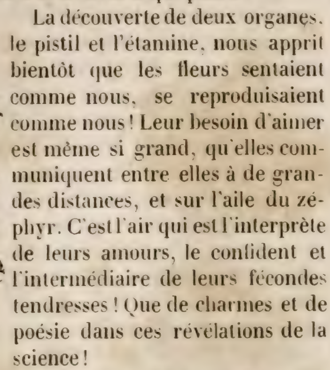
Dans la république des moineaux souffrirait-on qu'un friquet rebelle et indocile déclinât

toutes les charges de la vie commune? qu'il ne prît pas une compagne? qu'il ne se construisît pas un nid au printemps? qu'il ne multipliât pas honnêtement son espèce? qu'il n'allât pas chercher pour ses petits la nourriture de chaque jour? qu'il courtisât les femelles de ses voisins et amis, et qu'il mêlât à leur couvée un œuf adultère et coupable? non, sans doute... Le peuple entier des moineaux ferait justice de ce misérable, de cet égoïste, et lui apprendrait bientôt à respecter les lois de la société, de la propriété et de l'union des sexes!

Montrez-moi des célibataires chez les lions, chez les serpents, chez les poissons, dans quelque genre que ce soit, bipède, quadrupède, herbivore ou ovipare. L'ours, lui-même, malgré la sauvagerie de son caractère, malgré son amour pour le silence et la solitude, se soumet à la règle générale. Il choisit une compagne, et ne va pas braconner sur les terres des autres.

On avait longtemps cru que les fleurs ne connaissaient pas les doux liens de l'hyménée, et que leur existence était solitaire, isolée, triste et dépareillée! Et cependant il était si facile de comprendre que les roses sont faites pour aimer! qu'elles ouvrent leur calice aux baisers d'un époux! qu'elles sont l'image la plus parfaite de la passion qui naît, puis de la passion

qui s'éteint et s'effeuille ! Pourquoi les marguerites et les violettes se pareraient-elles de ces couleurs si brillantes et si tendres, si elles ne voulaient plaire et trouver à qui plaire ?



La découverte de deux organes, le pistil et l'étamine, nous apprit bientôt que les fleurs sentaient comme nous, se reproduisaient comme nous ! Leur besoin d'aimer est même si grand, qu'elles communiquent entre elles à de grandes distances, et sur l'aile du zéphyr. C'est l'air qui est l'interprète de leurs amours, le confident et l'intermédiaire de leurs fécondes tendresses ! Que de charmes et de poésie dans ces révélations de la science !

Vraiment, en admirant un parterre bien garni de fleurs, on prend en pitié les célibataires.

Plus d'un savant en *us*, plus d'un naturaliste renforcé, plus d'un pédant de collége communal sourira peut-être en lisant ce chapitre. Les âmes tendres et sensibles me comprendront... Je me contente de leur suffrage...! il en vaut bien un autre.



II.

SIGNALEMENT DU CÉLIBATAIRE.

—



On n'est guère célibataire bien avéré qu'à l'âge de quarante ans. Jusque-là on est encore tous les jours exposé à se marier, du moins on en nourrit la pensée.

Un homme véritablement respectueux pour les exigences légitimes du monde dans lequel il vit, peut quelquefois rester en célibat jusqu'à quarante ans. Il y est arrêté par l'amour de la retraite, par l'horreur du bruit, par sa passion pour l'indépendance,

quelquefois par ses goûts volages et ses inclinations tant soit peu libertines.



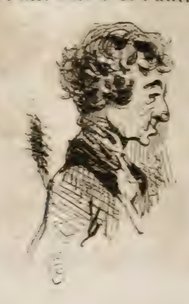
Mais une fois qu'il a vu briller son neuvième lustre, il comprend ce qu'il doit et à lui-même et à la société. Il prend femme, et jouit de tous les agréments de la vie conjugale. C'est ainsi qu'agit un homme bien intentionné.

Mais lorsque vous verrez un particulier de quarante ans ne pas demander la main d'une demoiselle ou d'une veuve quelconque, ne pas faire publier ses bans à la mairie, ne pas prendre les habitudes débonnaires, la redingote à la propriétaire, les souliers de castor et la canne à bec de corbin du mari modèle, lorsque vous le verrez persister à porter des bottes vernies, à s'habiller chez Zang ou chez Humann, à lorgner les femmes au spectacle ou dans la rue, à faire belle jambe et fine main... vous pourrez dire à coup sûr : « Voilà un célibataire. »



Lorsque dans une soirée du Marais ou du faubourg Saint-Germain vous verrez assis dans un coin un individu du sexe féminin qui a des moustaches, une toilette ridicule, un carlin sur ses genoux ; qui prend du tabac à plein nez, qui médit sans cesse, surtout des jeunes femmes, qui a l'air de s'ennuyer et d'ennuyer les autres, qui repousse les enfants et les gronde sans cesse, qui est sec, roide, compassé, exigu et bâti en angle de rue, vous pourrez dire à coup sûr : « Voilà une vieille fille ! »

Je ne sais qui est le plus à plaindre du vieux garçon ou de la vieille fille. Ce qu'il y a de positif, c'est que j'aimerais mieux être condamné à vingt ans de détention ou à la lecture de toutes les œuvres de l'un de mes amis que je ne vous nommerai pas, que d'être forcé à passer ma vie, soit avec l'un, soit avec l'autre.





III.

LE CÉLIBATAIRE PROVISOIRE.

S'il n'y a de célibataires avoués, reconnus, définitifs, avérés, qu'entre quarante et quarante-cinq ans, ce n'est point une raison pour qu'il n'en existe point de plus jeunes. Ceux-là, nous les nommerons les *célibataires provisoires*. Nous rangeons dans cette catégorie les clercs de notaire, les sous-lieutenants, les écrivains imberbes, les fils de famille en état de mue, les auditeurs au Conseil d'Etat et les garçons de café. Le célibat est pour eux une salle d'attente qui précède le ma-

riage. Puis le maître des requêtes devient conseiller d'Etat et épouse une position, le premier clerc devient notaire et épouse une dot, le garçon de café devient restaurateur et épouse un comptoir. A la rigueur, ces messieurs pourraient ne pas être cités dans la *Physiologie du Célibataire*. Mais nous voulons tracer un tableau complet.

Il arrive qu'une jeune fille éprouve, non point de la haine pour l'hyménée, mais de la répugnance à quitter la maison où elle est née et l'aile de sa mère. Elle se décide le plus tard possible à s'engager dans les chaînes conjugales. Il arrive aussi qu'elle est difficile, qu'elle repousse bien des prétendants, qu'elle laisse échapper bien des occasions de former une union sortable.

Mais une jeune fille de ce caractère, quelle que soit sa tendresse pour ses parents, quelle que soit la délicatesse de ses goûts, ne laisse guère passer vingt-sept ou vingt-huit ans sans songer à s'établir. La nature est plus forte que tous les obstacles qu'on veut lui opposer, et elle sait se faire entendre. Il n'y a que les femmes sans chair et sans cœur qui se montrent rebelles à sa voix.



IV.

RÉPONSE A UNE THÉORIE.

—



Un philosophe, dans les lumières duquel j'ai la plus grande confiance, et devant qui je soutenais naguère ma thèse sociale contre les célibataires, entreprit de me réfuter sur un certain point. Il me concédait mes prémisses, mais il exceptait de la proscription une certaine classe d'hommes qui n'ont pas adhéré au *conjungo*. Il soutenait qu'il existe des êtres mal organisés, auxquels le mariage est tout à fait antipathique, et qui font bien de ne pas s'y livrer. Ces êtres n'aiment pas le tapage, et battraient leurs enfants toute la journée. Ces êtres sont d'un tempérament éminemment papillon, et fe-

raient, à force d'infidélités, une existence fort malheureuse à leurs moitiés délaissées. Ces êtres... enfin, ces êtres sont doués d'une infinité de travers qui les rendent impropres à la vie commune du toit domestique, et qui les autorisent, dans leur intérêt comme dans celui des autres, à fuir le partage d'une couche légitime.

J'accorde à ces êtres tous leurs travers, pour ne pas dire tous leurs vices... Je reconnais qu'ils peuvent d'abord être mal disposés pour les douceurs du lien éternel; mais je soutiens que le mariage les rendrait meilleurs, et serait la piscine salutaire d'où ils sortiraient corrigés et purifiés. Qu'ils viennent donc à résipiscence. Je ne monterai pas en chaire pour leur rappeler les obligations que la société leur impose... Ils profitent des avantages de la communauté, pourquoi ne pas se soumettre à ses obligations?... Que diable! on est homme des bois, ou on ne l'est pas. Mais je ne veux pas prêcher: je n'ai pas assez d'éloquence et de poumons pour cela. Je me contenterai de prendre les récalcitrants par le raisonnement matériel. Je m'adresserai à leur sens le plus grossier. Je ferai appel à leur intérêt le plus palpable et le plus vulgaire... Je prouverai que dans presque tous les cas qui se présentent, et malgré le préjugé contraire, le

sort des maris est de beaucoup préférable à celui des célibataires. *Quod est demonstrandum!* Et lorsque j'aurai accompli cette tâche, si tous les maris de Paris, de la banlieue, des quatre-vingt-six départements, d'Europe, d'Asie, d'Afrique, d'Amérique et d'Océanie veulent se réunir et se cotiser pour me voter une pension annuelle de 100,000 fr. et une timbale d'argent, je déclare que je ne connais pas de loi, pas de règlement de police, pas de commandement de l'Église qui s'y oppose! Qu'on se le dise d'un bout de l'univers à l'autre. — Allez, trompettes! Allez, cimbales!





V.

LES PSEUDO-CONQUÉRANTS.

—



On a fait aux célibataires, en général, une réputation de Lovelace et d'enleveurs de cœurs. Jamais réputation n'a été plus complétement usurpée que celle-là. Le célibataire est de toute manière dans les conditions les plus défavorables pour aspirer aux bonnes fortunes.

Quand un homme a passé un certain âge et qu'il est bien convenu qu'il est voué au célibat, il devient très-gênant, très-compromettant pour le beau sexe. D'abord il lui est défendu de s'approcher des demoiselles à marier : sa seule présence effaroucherait les mères. Voilà déjà une ressource qui lui manque pour tous les petits,

manéges de la galanterie et de la passion. Mais il ne trouve pas un accueil plus favorable auprès des femmes mariées : toutes l'évitent et le fuient. Elles savent qu'un entretien de cinq minutes seulement avec lui pourrait donner naissance à de fâcheux propos sur leur compte. Son souffle attire la peste de la médisance ; son voisinage est contagieux. Un célibataire entre-t-il dans un salon, on se rapproche, on se forme en cercle, il n'y a plus de *traînardes* sur les ailes. Tout le monde a rejoint le bataillon. La prudence tient lieu ici de science stratégique.

Une femme qui a des faiblesses et de l'esprit en même temps, cherche presque toujours son cavalier servant hors du groupe des célibataires. Elle préfère l'amour d'un homme qui est dans la même position qu'elle, et qui a les mêmes ménagements à garder. Avec un amant marié, son crime est plus caché et mieux couvert ; elle est plus à l'abri des surprises et des bavardages. Elle n'est pas aussi complétement astreinte à surveiller ses démarches et ses moindres gestes. L'amant célibataire est par lui-même un révélateur ; son état social le dénonce et dénonce en même temps sa complice. Avec lui il n'y a qu'un secret à découvrir pour connaître à fond toute l'intrigue ; avec l'amant marié il faut passer par la découverte de deux secrets bien gardés, avant d'arriver au but.

Les femmes comptent davantage sur la discrétion d'un amant marié, discrétion à laquelle il est fort intéressé lui-même. Le célibataire, qui n'a rien à ménager pour son compte, aime assez à se vanter de ses conquêtes et à en faire



gorge chaude avec ses amis. Ses petits bonheurs sont à jour ; il joue cœur sur table Il

n'a pas appris dans la difficile pratique du mariage le grand art de la dissimulation. Le mariage est l'école diplomatique par laquelle il faut passer pour apprendre à vivre. Le célibataire, qui n'a fait aucun apprentissage de ce genre, et qui en est toujours à ses vingt ans et à sa vie de garçon, est évaporé, imprudent, léger, sans tenue et sans réserve. Il prend cela pour du bel-air, et ce n'est que de la maladresse. Il n'y a rien qui effraye tant les femmes, et surtout celles qui valent la peine qu'on les possède et qu'on tienne à leur possession.

Vous ne verrez guère les célibataires jouir d'un grand crédit qu'auprès des filles perdues, des lionnes de bals masqués, des héroïnes d'avant scène de l'Ambigu. Celles-là prétendent qu'elles ne tiennent qu'aux hommages des célibataires, et qu'elles repousseraient l'amour d'un homme, du moment où elles sauraient que cet homme est marié. Remarquez d'abord que les Lorettes ne mettent jamais en avant ces grands et beaux principes que devant les célibataires, et en quelque sorte pour les rassurer et flatter leur amour-propre; mais Dieu et les maris savent combien de démentis elles se donnent à elles-mêmes lorsque les célibataires ne sont plus là. Du reste, elles seraient même sincères, que pour beaucoup de raisons nous n'accorderions pas

grand prix à leur opinion. La principale est celle-ci : leur intérêt est engagé dans la question, leur intérêt est tout à fait du côté des célibataires. En effet, le célibataire peut leur prêter son bras pour aller aux Tuileries, au Ranelagh, au bois ; le célibataire s'affiche avec



elles et pour elles, et elles n'aiment rien tant que

prouver aux femmes honnêtes qu'elles peuvent encore trouver un homme présentable et qui s'affiche pour elles. — Enfin, avec le célibataire elles ont une ressource d'avenir qu'elles n'ont pas avec l'homme marié. Ne peut-il pas devenir assez amoureux d'elles pour faire la folie de les épouser! Quelle perspective! C'est que le mariage, oh! le mariage! elles le rêvent comme un dédommagement et comme une vengeance! Elles l'ont méprisé autrefois; maintenant que la fougue des passions s'est un peu calmée, et qu'elles ont étudié de près les réalités de la vie, elles le désirent, comme on désire quelque chose qu'on ne peut plus avoir. Elles ont besoin de rendre à leur tour à d'autres le mépris qu'on leur a jeté à la face, et d'entrer victorieusement et de plain-pied dans cette société qui s'obstine à leur fermer ses portes! Et cet avenir est possible avec le célibataire. Voilà ce qui, à leurs yeux, lui prête un charme très-grand. En se donnant à lui, elles mettent à la loterie un quaterne qui sortira peut-être. Ce *peut-être* les enivre! Aussi entourent-elles leur victime de prévenances, de séductions, de sourires et de larmes; elles l'attirent peu à peu vers le piége, et entonnent un chant de triomphe, un chant sauvage et plein d'intonations cruelles, lorsqu'enfin il y est tombé. — Cela est

de notre temps moins rare qu'on ne le pense. On a vu des rois épouser des bergères. Si les Anglais conduisent à l'autel nos actrices, et les Russes nos marchandes de modes, nos beaux fils de Tortoni et de Gand finissent bien souvent par se laisser prendre aux filets des déesses du Ranelagh! La chronique scandaleuse cite bien des exemples; nous ne nous ferons pas son écho. Résumons cette courte divagation sur un terrain brûlant, en rapportant le mot d'une Lorette qui justifiait ainsi sa préférence pour les célibataires : « Avec Alfred (le célibataire), je suis un premier rôle; avec M. de Larcy (l'homme marié), je n'étais qu'un accessoire. Or, j'ai précisément quitté le théâtre du Panthéon, parce qu'on ne me faisait jouer que des accessoires, et que je n'aimais pas à rester sur le second plan. »

Parmi les motifs qui tendent à établir des rapports plus sûrs et plus intimes entre une femme mariée et un homme placé dans la même condition, nous en avons oublié un, et qui n'est pas sans importance. L'amour-propre tient une grande place dans les passions des femmes, et il n'est pas souvent sans intérêt pour elles de se donner pour amant celui qui n'est que mari pour une autre. Quelquefois cette autre les a choquées par ses grands airs, par l'étalage de sa toilette, par l'orgueil que lui inspirait l'amour

de son mari ; on se venge de ses grandes manières et de tous ses étalages en le lui prenant. C'est là un plaisir qui, pour être savouré en secret, n'en est pas moins très-vif, et qui manque tout à fait dans le commerce du célibataire. Le célibataire n'est lié à rien, ne tient à rien ; on ne l'enlève à rien. Le beau succès pour une femme qui se respecte un peu, de triompher de mademoiselle Carabine, rat de la rue Lepelletier, ou de mademoiselle Florinde, deuxième amoureuse du théâtre des Folies-Dramatiques !

Donc le célibataire se présente dans le monde et vis-à-vis des femmes dans une position fort désavantageuse. Si au titre de célibataire il joint la profession d'homme beau, son malheur prendra des proportions plus effrayantes encore. Il restera dans un isolement complet au milieu de la société, et fera tout aussi bien d'aller vivre dans le désert de Sahara, ou dans la solitude la plus solitaire du Nouveau-Monde.

Pour être moins redouté, le célibataire laid ne sera pas mieux accueilli. On ne lui tiendra aucun compte du désagrément qu'il a d'être laid. On le redoutera moins, voilà tout ; mais on ne l'aimera pas davantage.

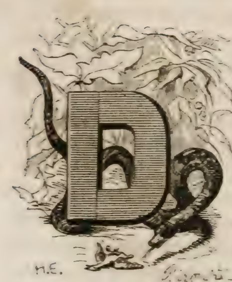




VI.

D'UNE AUTRE ESPÈCE DE DIVERTISSEMENT.

—



Dans toutes les bonnes familles bourgeoises et autres, où l'on regarde comme indispensable qu'un jeune homme soit marié à trente ans au plus tard pour avoir une dot et un entourage, le célibataire est considéré comme une espèce de fou ou plutôt d'enfant qui a besoin d'être surveillé, dirigé, conduit. On ne lui épargne ni les remontrances, ni les conseils. Ses cousins eux-

mêmes et les valets de chambre de confiance croient pouvoir lui exprimer leur opinion sur tous les actes de sa vie.—Achète-t-il une redingote bleue? une vieille tante le gronde et lui dit qu'il aurait mieux fait d'acheter une redingote noire. —Mange-t-il du melon à table? un oncle lui fait observer qu'il en est à sa troisième tranche, et qu'il va se donner une indigestion. — Annonce-t-il qu'il va se mettre en voyage? on suppute ce que le voyage lui coûtera, et on lui recommande d'apporter au retour la note de ses dépenses.

Enfin on le traite tout à fait en mioche; peu s'en faut qu'on ne lui propose de mettre un bourrelet pour ne pas se faire de bosses quand il tombera, et de porter des pantalons sans sous-pieds, afin de ne pas être gêné pour courir et jouer au cerceau. On le respecterait plus, s'il s'était conduit tout à fait en homme.

Mais ce qui doit le tracasser et le tourmenter davantage, c'est qu'il est la proie de ces vieilles femmes qui n'ont plus rien à faire dans la société, et qui, pour passer le temps, s'occupent à marier tout le monde. Elles s'attachent à lui avec d'autant plus d'opiniâtreté qu'il s'est montré jusque-là plus rebelle à leurs petits manéges. Tous les jours elles rêvent pour lui une nouvelle union: tous les jours elles lui préparent une nouvelle

surprise. Il entre dans un salon ; il voit tous les assistants rire et chuchoter. Les vieilles femmes sont dans un coin ; elles l'appellent et le présentent à une espèce de Clarisse Harlowe de trente-cinq ans et plus, qui est au milieu d'elles sur un tabouret. C'est une veuve qui arrive de province, et qui a sept mille livres de rente dans son endroit. « Voilà la femme qu'il vous faut, » lui crie-t-on de toutes parts. — Il recule épouvanté, se tire fort mal de ce mauvais pas, et ne revient pas le lendemain dans la maison. On le tient pour un homme inconvenant, grossier, mal élevé ; et, grâce au bavardage des vieilles femmes, beaucoup de salons se ferment pour lui.

Ce qu'il y a de plus triste, c'est que cette plaisanterie se renouvelle plusieurs fois dans une saison ; le célibataire n'en finira avec elle que le jour où il consentira à se sacrifier. Et alors, au lieu d'épouser une fille jolie, riche et spirituelle, comme il aurait pu le faire autrefois, lorsqu'il n'était pas encore *brûlé* dans les familles, il sera réduit à s'unir à quelque coureuse d'aventures, femme de lettres ou veuve de la grande armée, bien tannée, bien ridée, faiblement pourvue d'argent, qui l'aura adroitement conduit dans le piége, et lui aura persuadé qu'il l'avait compromise aux yeux du monde, et qu'il

fallait absolument qu'il lui accordât cette réparation. Puis, lorsqu'il se plaindra de ce mariage auprès de l'une des vieilles femmes qui le lui auront fait faire, elle lui répondra avec beaucoup de raison : « Que voulez - vous, mon cher, rien n'est difficile à placer comme un célibataire, et surtout un célibataire opiniâtre... Les filles le redoutent, les mères s'en défient, les siens ne l'estiment pas... On hésite à confier son enfant à un homme qui, jusque-là, n'a voulu se charger du bonheur de personne... A l'âge où vous étiez arrivé, vous ne pouviez trouver rien de mieux que ce que vous avez trouvé... Au lieu de vous plaindre, vous devriez me remercier... »



Il arrive encore bien d'autres accidents au célibataire. — Il n'est pas marié. — Alors l'imagination de tous les parents un peu oisifs qu'il peut avoir au nord ou au midi, à Dunkerque, à Marseille ou à Tours, s'exerce pour lui trouver un parti. Et l'on comprend bien que le choix de gens aussi éloignés les uns des autres ne tombe pas sur le même sujet. Ainsi le céliba-

taire est exposé à voir le facteur lui apporter des lettres ainsi conçues :



I.

Dunkerque, ce...

« Mon cousin,

« J'ai un parti charmant à vous proposer. Vous épouserez la fille de mon notaire, M. Laurent. Il y a trop longtemps que vous reculez devant le mariage. Si vous ne vous décidez pas cette fois à faire ce que j'exige de vous, je vous déshérite.

« Marie Frotté, veuve Falempin. »

II.

Marseille, ce...

« Mon neveu,

« J'ai un parti charmant à vous proposer. Vous épouserez la fille de mon associé, M. Fibochon. Il y a trop longtemps que vous reculez devant le mariage. Si vous ne vous décidez pas cette fois à faire ce que j'exige de vous, je vous déshérite.
« CHARLES COQUARDEAU, fabricant de peignes. »

III.

Bordeaux, ce....

« Mon petit-fils,

« J'ai un parti charmant à vous proposer. Vous épouserez la fille de mon compère, M. Tartempion. Il y a trop longtemps que vous reculez devant le mariage. Si vous ne vous décidez pas cette fois à faire ce que j'exige de vous, je vous déshérite.
« CLAUDE LAMBERT, propriétaire-vigneron. »

Comme le célibataire ne peut épouser tout à la fois la fille de M. Tartempion, la fille de M. Fibochon et la fille de M. Laurent, à moins

de se faire condamner aux travaux forcés à perpétuité comme trigame, il prend la résolution de ne pas répondre à ses chers parents. Il espère que le temps calmera leur manie de joindre ce qui veut rester disjoint! Vaine prudence des hommes! il reçoit avant la fin du mois trois nouvelles lettres dans lesquelles on le maudit et on le déshérite! Il a déjà perdu ainsi sept héritages, ce qui forme, suivant son addition, un total de 103,556 fr. 15 c. Ajoutez à cela la dot qu'en ne se mariant pas il a manqué de palper, et vous me direz si c'est toujours un bon calcul que de rester dans le celibat.

N. B. Nous ne comptons pas les ports de lettres.





VII.

DE PLUS FORT EN PLUS FORT.

—



e célibataire n'est pas heureux en amour ; mais sa fatuité lui dit qu'il doit l'être. Il n'épargne rien pour se donner tous les ridicules d'un homme à bonnes fortunes. Il est hardi, entreprenant, confiant en lui-même, et les échecs les plus éclatants, les leçons les plus sévèrement appliquées ne peuvent diminuer l'intrépidité de son amour-propre.

Et cependant que de défaites !

Le célibataire est dans un château quelconque, en Normandie ou en Bretagne : le lieu n'y fait rien. Il est parti de Paris pour séduire des provinciales, et il compte sur une abondante moisson de cœurs. Pendant une promenade au bois, il croit s'apercevoir qu'une petite dame, épouse du commandant de gendarmerie, jette de temps en temps sur lui un coup d'œil bienveillant. La petite est venue sans son mari, et habite un pavillon qui tient au bâtiment, mais qui donne sur le parc. Le soir même notre séducteur se blottit sur le balcon. La dame rentre ; il sort de sa cachette, entr'ouvre la fenêtre, et fait des signes. La dame crie au voleur et pousse des gémissements à réveiller toute la maison. Plusieurs domestiques arrivent, entremêlés de quelques gardes-chasse et de plusieurs fusils. Le célibataire n'a d'autre ressource que de se jeter du haut du balcon dans un fossé bourbeux ; il en sort à grand'peine, et est assailli par des chiens de très-belle taille. Il leur abandonne les basques de son habit et quelques parties notables de son pantalon. Il rentre dans sa chambre avec la fièvre chaude et plusieurs contusions. Le lendemain matin il reçoit une lettre du maître de la maison, qui lui fait les plus vifs reproches

et lui donne congé. Ses amis viennent le visiter sur son lit de douleur, et le plaisanter à propos de son singulier goût. « Madame D… n'est-elle donc pas une femme charmante ? —Oui… si elle ne louchait pas ! — Elle louche ! Et moi qui ai pris cela pour des regards amoureux ! — Ah ! ah ! voilà le secret ! — Oui, je suis victime de l'infirmité de cette dame… Fichtre… l'opération du strabisme est une belle découverte ! »



A peine remis de ses... morsures, le célibataire quitte le château. Il va attendre la diligence de Paris dans la petite ville la plus prochaine. Un beau matin il voit entrer dans sa chambre un monsieur décoré et porteur de très-belles moustaches. Ce monsieur a en outre l'air rébar-



batif, l'œil méchant et de l'écume sur les lèvres. C'est le mari de madame D..., — le commandant de gendarmerie enfin.

« Monsieur, dit-il d'une voix de tonnerre, vous avez compromis ma femme.

— Monsieur...

— Vous avez compromis ma femme...

— Je n'ai pas l'honneur de la connaître...

— Si fait... si fait... madame D...

— Ah!... vous êtes...

— Précisément, monsieur... J'ai à vous parler... vous comprenez...

— Oui... oui... une légèreté...

— Ah! vous appelez cela une légèreté!... C'est pour cette légèreté-là que nous allons nous couper la gorge...

— Monsieur, j'ai déjà été blessé... Respect au courage malheureux...

— Pas de mauvaises plaisanteries, monsieur... et marchons.

— Soit... Je n'ai pas de témoins...

— Nous en trouverons en route... Il y a une garnison ici...

— Soit encore...

— Allons, monsieur...

— Allons... »

Sur le terrain, le célibataire reçoit une énorme entaille. Il passe encore six semaines dans son lit, entre une garde-malade et un médecin de chef-lieu d'arrondissement. Ce temps écoulé, il retourne dans la capitale, pâle, exténué, boiteux, mais non découragé.

Autre Anecdote.

Un célibataire voit au spectacle une femme qui lui plaît. Avec son aplomb ordinaire, il lui glisse dans la main un petit billet, et lui donne rendez-vous sur une promenade écartée. La femme remet le billet à son mari. Celui-ci se rend sur ladite promenade avec plusieurs de ses amis ; tous ces messieurs sont armés de bâtons plus ou moins longs et de chaudrons plus ou moins creux. Le célibataire paraît ; on commence par lui donner un charivari très-complet, puis on lui



administre ensuite une volée de bois vert.



Il reste sur la place, et la patrouille le ramasse comme un ivrogne. Sa famille est obligée d'aller le réclamer le lendemain à la Préfecture.

Autre Anecdote.

Un poëte célibataire fréquente beaucoup le foyer d'un théâtre de vaudeville. Il devient éperdument amoureux d'une jeune actrice, très-

jolie et très-blonde, qui est mariée avec l'un des musiciens de l'orchestre. Il remet un soir à l'objet aimé une pièce de vers qui commence ainsi :

Je t'aime, ô Néala! toi, dont la chevelure ..
Etc., etc.

L'actrice se fait des papillotes avec la pièce de vers. Le mari ramasse l'une des papillotes par hasard, et voit la signature du monsieur. Il va trouver le célibataire, et lui dit, avec le plus



grand sang-froid du monde et en lui donnant la papillote : « Dites donc, un tel, ma femme m'a communiqué vos vers… Je n'ai pas le temps cette semaine de vous les mettre en musique… mais, soyez tranquille… à la première occasion, je ne vous manquerai pas… »

Autre Anecdote.

Un célibataire se prend d'une grande passion pour la femme d'un médecin d'aliénés. Il ne voit pas de meilleur moyen, pour s'introduire auprès de l'objet aimé, pour pouvoir lui parler à son aise et lui révéler l'état de son âme, que de se faire passer pour fou. Donc, un beau jour, il se fait conduire dans la maison de santé du docteur par l'un de ses amis qui passe pour son frère aîné et le recommande vivement aux bons soins de l'Hippocrate ; — le voilà pensionnaire de l'établissement. On le traite d'abord comme un malade doux et commode. Mais certain soir, le docteur croit s'apercevoir qu'il fait, derrière son dos, des signes très-lucides à sa femme. Il sait aussitôt à quoi s'en tenir, et son parti est pris. Mon célibataire est enfermé par son ordre dans une cellule très-étroite où ses repas se composent

invariablement de pain et d'eau. Le matin, on



lui administre des douches; à midi, il reçoit une petite correction à coups de verges de la main de trois robustes gardiens, et le soir, avant de se coucher, il a l'agrément d'avoir tout le corps frotté avec un paquet d'orties. Il mène cette heureuse vie pendant un mois. Son prétendu frère aîné vient un matin le voir et lui demander des nouvelles de sa bonne fortune. Il le trouve dans une cage et à l'état de chakal. Il se

le fait rendre, et le conduit aux bains russes pour lui faire un peu transpirer sa rage! Le malheureux était sur le point de devenir fou furieux! Et pas moyen de déposer la moindre plainte entre les mains de M. le procureur du roi!



Autre Anecdote.

Un célibataire, très-gracieux et très-gant jaune, fait la cour à une marchande de porcelaine en gros. Tous les jours il vient acheter quelque objet nouveau dans la boutique, et la

dame lui adressant toujours le sourire le plus large qu'elle peut trouver, comme à un chaland très-assidu et très-précieux, notre Alexandre croit déjà qu'il touche au bonheur. Dans son opinion, il en est arrivé au point où la présence seule de l'adorateur peut compromettre une femme. Un jour, qu'ayant suivi la dame dans son arrière-boutique, il lui débite quelques fadaises et qu'elle lui répond par son sourire ordinaire, tout à coup on entend retentir le pas du mari dans un corridor. Le gant-jaune cherche une cachette, et voyant là un grand panier ouvert, il s'y précipite... La dame étonnée, confuse, n'a ni le temps, ni la force de l'arrêter...

« Eh bien?.. Nini... dit le marchand, notre envoi pour Pontoise est prêt?...

— Oui...

— Ce panier en est?...

— Oui... répond Nini avec embarras.

— Il faut le fermer alors.

Ses garçons ficèlent, goudronnent et cachètent le panier.

Le gant-jaune est fort ballotte, mais il ne se plaint pas, persuadé que la dame use d'un stratagème très-ingénieux pour le faire transporter dans quelque autre pièce de la maison où elle pourra le voir tout à son aise.

Le panier est placé sur une voiture de roulage, et le dandy ne se doute encore de rien.



Seulement il lui semble que la porcelainière tarde bien à venir lui donner le signal du bonheur A la barrière il reçoit dans le bras un

coup de sonde de gabelou qui lui emporte toute une manche de son habit ; cela commence à lui donner à réfléchir. Il veut sortir de son panier ; impossible ! Le couvercle est très-bien attaché... « Je suis prisonnier ! » s'écrie-t-il. Il veut briser les murs de sa prison... ils sont très-solides! Il veut crier... mais sa voix résonne comme dans un souterrain ! Il lui semble qu'il est à trois cents pieds sous le sol ! Au-dessus il n'entend rien, si ce n'est un bruit semblable à celui que ferait dans le lointain une roue sur le pavé ! Oh ! alors la vérité commence à luire à ses yeux ! Il est emballé, emmagasiné, enroulagé, enregistré.. Il n'est plus qu'un colis à destination de Marseille ou de Bordeaux... qui sait ? peut-être de Rio-Janeiro ou de Pékin... A cette idée le désespoir le prend... Il compare son sort à celui d'un infortuné qui aurait été enterré tout vivant... Il ronge ses poings, il agite ses jambes, il pleure à chaudes larmes, il est pris de mouvements frénétiques, il maudit sa sotte passion. Puis, quand la rage lui laisse quelque répit, il tombe dans des réflexions philosophiques... Il pense à sa sœur Chouchou qui va se marier, à son joli petit appartement de la rue Neuve-Bréda, à ses sept mille livres de rente, aux figurantes des Variétés, à sa compagnie de la garde nationale à cheval et à son groom auquel il n'a

laissé qu'une pièce de quinze sous pour tout potage... La faim, la faim cruelle commence à lui faire sentir ses atteintes... la soif y joint ses terribles angoisses. Il se prépare à adresser une dernière prière à Dieu... Tout à coup il lui semble que le bruit qu'il entendait a cessé... il a été remplacé par un bourdonnement confus... Il veut crier encore... effort inutile! il ne crie que pour lui seul... Adieu à la vie!

Le panier s'ouvre!..... ô bonheur! Notre



martyr n'a pas la force d'en sortir... Il lève seulement la tête et se trouve en face d'une respectable famille de Pontoisiens qui fuit épouvantée. Elle attendait de Paris un service complet de porcelaine, et voilà qu'il lui arrive un homme en très-mauvais état. Ce n'est pas tout à fait la même chose.

Enfin tout s'explique ou plutôt ne s'explique pas. Le gant-jaune, qui ne veut pas raconter comment il se trouve dans le panier et qui prétend qu'il y a été enfermé par des gens mal intentionnés au moment où, en sa qualité de membre du jury de l'exposition nationale, il examinait intérieurement l'un des chefs-d'œuvre de la vannerie française, est mis à la disposition de M. le procureur du roi, qui le fait reconduire à Paris de brigade en brigade.

Autre Anecdote.

Le célibataire est aux eaux. Il y remarque une Paméla de trente-cinq ans, aux cheveux blonds, aux yeux langoureux, aux poses mélancoliques, qui est venue refaire sa santé à Vichy dans la compagnie d'un employé supérieur des contributions directes qu'elle appelle son ami et qui l'appelle sa femme. Il pousse sa pointe de ce côté-là. La Paméla, d'abord fort dédaigneuse,

se laisse prendre peu à peu aux propos du beau parleur. Elle accorde enfin un rendez-vous. Tout à coup nos deux amants sont troublés par la survenue inopinée de l'employé supérieur des contributions directes et d'une bonne partie des habitants de la ville.



« Monsieur, je vous dois une réparation, dit noblement le célibataire à l'employé... je vous l'offre...

— C'est bien, répond l'autre... mais ce n'est pas à moi qu'elle est due... mais à mademoiselle...

— Je ne vous comprends pas... Qui appelez-vous mademoiselle?...

— Eh! parbleu ! votre victime...

— Mais... c'est votre femme...

— Du tout... c'est ma sœur...

— Grand Dieu !... Mais pourquoi cette ruse ?...

— Une jeune personne... seule... aux eaux... avec un vieillard... les convenances... Vous m'entendez...

— Que le diable vous emporte !... »

Le célibataire est forcé par le cri public d'épouser la Paméla, qui a l'âge que vous savez, de faux cheveux, de fausses dents, de fausses hanches et pas un sou de dot.

Autre et dernière Anecdote.

Arthur de Lucenay a vingt-cinq ans; c'est un joli cavalier. Il court les bonnes fortunes; mais chacune d'elles lui a coûté un de ses membres qu'il a laissé sur un champ de bataille quelconque.

Malgré toutes ses mésaventures, de Lucenay porte la tête plus haut que jamais. Il est vrai

qu'il n'est pas encore au bout de ses peines, et que l'avenir lui prépare de nouvelles mystifications.

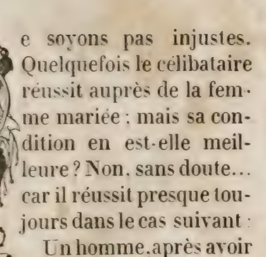




VIII.

LE SECOND MARI.

—



Ne soyons pas injustes. Quelquefois le célibataire réussit auprès de la femme mariée : mais sa condition en est-elle meilleure ? Non, sans doute... car il réussit presque toujours dans le cas suivant :

Un homme, après avoir prolongé ce qu'on appelle *la vie de garçon* jusqu'à son automne, se décide enfin à faire comme tout le monde. Il prend femme. Mais son but n'est pas de trouver le bonheur dans le ménage ; non... Il est

blasé, ou plutôt usé. Une existence vouée tout entière aux plaisirs les plus effrénés ne lui laisse plus que des souvenirs. Il n'a pas d'avenir ; il cherche seulement à passer le présent dans une situation tranquille. Egoïste jusqu'au



bout, il se marie pour se réconcilier avec le monde, pour qu'on ne le tracasse plus, pour pouvoir faire enfin entendre la voix du maître. Il ne peut plus abuser de ses facultés physiques et morales ; il faut qu'il leur accorde le repos.

Eh bien ! il veut que ce repos soit complet ; c'est encore une manière de jouir. Il sera viveur jusqu'au bout, c'est-à-dire qu'il cherchera son plaisir partout où il pourra le rencontrer ; autrefois c'était dans l'agitation et les excès, aujourd'hui il le demande au calme et à l'immobilité la plus absolue. Cet homme s'est fait une théorie qu'il pratique imperturbablement.

Vous concevez qu'avec son caractère il ne se chargera pas de tous les soucis, de tous les tracas de la vie domestique ! Fi donc ! Sa femme est pour lui un intendant qui ne lui laisse rien à faire et se charge de toute la grosse besogne. Il n'a, lui, que les agréments de sa fortune. Mais au moins récompensera-t-il la compagne de sa vie par des égards, par des prévenances, par les attentions et les assiduités d'un bon mari? Lui, conduire sa femme au bal, au spectacle, aux Tuileries ! présider aux apprêts de sa toilette, avoir quelque souci de lui procurer des distractions nouvelles ! Pour qui le prenez-vous ? Ne songe-t-il pas à lui tout d'abord ? S'est-il condamné, en se mariant, à faire de pareilles corvées ? — Mais, à force d'être négligée, sa femme peut devenir infidèle. — Eh ! l'a-t-il donc prise pour autre chose?

Un célibataire s'introduit dans la maison. Il est galant, empressé auprès de la dame, qui

l'accueille d'abord avec étonnement, puis avec reconnaissance. Le mari le voit d'un œil indifférent. Cette position est avantageuse; le célibataire en profite. Bientôt ses soins sont agréés, et il triomphe, ou plutôt, disons le mot... il s'enfonce, le malheureux!

Dès ce moment le voilà tout à fait substitué à l'époux véritable, le voilà devenu second mari!

Et remarquez-le bien, c'est lui qui a toutes les charges, tous les ennuis de l'état, tandis que son co-tenant ne moissonne que des fleurs.

Le numéro 1 a toujours devant les yeux une figure agréable et souriante; on le choie, on le caresse, on feint de l'aimer. On craint tant qu'il ne s'aperçoive de quelque chose!

Mais les mauvaises humeurs sont réservées pour le numéro 2. C'est sur lui qu'elles éclatent, c'est sur lui qu'on se venge d'une trop longue contrainte, c'est à lui que sont réservées les chicanes et les querelles, c'est lui qui porte le poids des vapeurs et des attaques de nerfs.

Dans les parties de campagne, tandis que le numéro 1 se promène tranquillement, cueillant çà et là des marguerites sur le penchant de la colline, cherchant l'ombrage, remplissant ses poumons de l'air pur du vallon, le numéro 2 traîne les enfants, s'occupe du dîner, s'inquiète

des moyens de retour, et supporte toute la chaleur de la journée.



C'est le numéro 2 qu'on envoie faire la queue au spectacle pour retenir des places.



C'est le numéro 2 qui va trois fois par jour chez la couturière et la marchande de modes.

C'est le numéro 2 qui reconduit les moutards le dimanche soir à leur pension, et se voit chargé de courir les bureaux de placement pour chercher une nouvelle cuisinière.

C'est le numéro 2 qui arrête les fiacres dans la rue par une pluie battante, et y monte le

dernier, quand depuis cinq minutes le numéro 1 a déjà pris sa place dans le meilleur coin.



C'est le numéro 2 qui donne au jour de l'an une tabatière à monsieur, un châle à madame, des joujoux à tous les enfants, et des étrennes à tous les domestiques.



C'est le numéro 2 qui reçoit les créanciers ou relance les débiteurs.

C'est le numéro 2 qui fait la partie de piquet du vieux cousin dont on doit hériter, et porte

le carlin de la tante qui demeure dans l'île Saint Louis et sur laquelle on a des espérances.



C'est le numéro 2 qui est la bête de somme de la communauté. Ne vaudrait-il pas mieux être marié vingt fois de la bonne façon que de l'être une seule fois de celle-là ?



IX.

QUESTION DE BUDGET.

—

Il y a beaucoup de gens qui vous disent avec le plus grand sang-froid du monde : « Ma foi ! je ne me marierai pas... une femme coûte trop cher... Je resterai célibataire par économie... »

Mais, malheureux, où avez-vous donc la tête ? Par économie ! L'ai-je bien entendu ? Mais il n'y a rien de moins

économique que le célibat! Si le mariage est un gouffre, le célibat vaut trois gouffres, lorsqu'il n'en vaut pas quatre et cinq.

Quand une fois vous êtes marié et que les premières dépenses de noce et de trousseau sont faites, vous pouvez vous en tirer à bon marché. Trois chapeaux, quatre robes, un châle par an, et l'addition est faite. Si votre femme vous en demande davantage, vous avez le droit de lui



chercher querelle, de l'appeler prodigue, co-

quette, dépensière... Elle baisse la tête, ne dit mot, et se contente de ce que vous lui avez donné. Si dans un jour de galanterie vous ajoutez quelque chose à la toilette annuelle, vous devenez un ange ; on vous cajole, on vous embrasse, et on tâche de vous rendre, au moins pendant une semaine, le plus heureux des hommes !

Une maîtresse est exigeante et met le prix à ses faveurs. Elle sait, vous savez vous-même qu'elle peut vous planter là d'un moment à l'autre, et vous vivez incessamment sous le coup de cette menace. Si votre femme vous fuyait, vous pourriez mettre à ses trousses le commissaire de police et la gendarmerie royale, et c'est une consolation ! Que dis-je, une consolation ? c'est une garantie. La crainte du commissaire de police a retenu plus de femmes qu'on ne croit dans le chemin de la vertu, et cette crainte-là rassure les maris. Elle leur donne la force de refuser les colifichets qu'on leur demande, et de se montrer avares des deniers conjugaux. Le code est pour eux un oreiller sur lequel ils peuvent reposer mollement leur tête. Mais endormez-vous donc, lorsque vous aimez une femme qui n'est point attachée à vous par le lien de la loi, et qui peut vous dire d'un instant à l'autre *au revoir*, sans avoir à redouter les conséquences

de son lâche abandon. Toutes les fois que votre maîtresse sollicite de vous quelque nouvelle parure, c'est toujours avec la formule des Aragonais : sinon, non. Il faut bien céder quand l'on aime, et charger son groom de cartons pleins de



chapeaux, d'étoffes, de bijoux, etc., etc. Vous

m'avouerez que, pour peu que cette petite scène-là se renouvelle deux ou trois fois par semaine, au prix où en sont les plumes et les diamants, cela peut devenir fort cher. Où est donc l'économie? Avec ce que vous coûte une maîtresse par an, vous auriez de quoi entretenir très-richement cinq ou six femmes légitimes si le code ne s'y opposait pas! Vous pourriez jouer au sultan et viser au sérail. Je le répète... où est donc l'économie?

J'ai dit qu'une maîtresse coûte plus que cinq ou six femmes légitimes. Mais le célibataire ne doit pas arrêter là son compte et se hâter de faire le total. La maîtresse ne coûterait que cela (combien ce *que cela* a de puissance d'ironie!), la maîtresse ne coûterait que cela, si on était sûr de conserver la même maîtresse pendant un an ou deux; mais ici j'en appelle à tous les célibataires... Les lorettes sont d'une nature essentiellement volage: les retenir un mois dans ses filets, c'est faire un véritable tour de force.

Or donc, célibataire, tous les mois votre nid est vide, tous les mois il faut y attirer une nouvelle fauvette... Or, n'oubliez pas que c'est vous qui payez son plumage. Et rien ne coûte cher comme le premier plumage d'une fauvette-lorette. J'aimerais mieux faire la dépense de plusieurs noces que d'être forcé de satisfaire aux fantai-

sies d'une seule lorette qui entre en ménage.

Post-Scriptum. Qu'on ne m'oppose pas qu'il y a des femmes fort dépensières, fort prodigues, fort capricieuses, et qui peuvent ruiner leurs maris dans un très-court espace de temps. Ces femmes-là ne sont que des exceptions. La majorité des femmes mariées est rangée, et sait mettre de l'ordre dans ses affaires. Une mère n'a-t-elle pas toujours devant les yeux l'avenir de ses enfants? et n'est-ce point là une excellente et continuelle invitation à l'ordre et à l'épargne?

La lorette, au contraire, n'a aucun intérêt d'avenir à ménager. Elle dépense l'argent à mesure qu'il lui vient, et, comme elle le dépense vite, il lui en faut toujours d'autre.

Parmi les lorettes, c'est l'économie qui est une exception. La prodigalité est le vice général. User vite, changer souvent, porter toujours du nouveau, voilà leur système. Elles n'ont pas même d'ordre dans leur désordre. Rien ne reste chez elles, tout est jeté par les fenêtres. Ramasse qui voudra! La revendeuse à la toilette et le Mont-de-Piété, voilà l'éternelle balançoire sur laquelle se meuvent les revenus de la lorette, voilà les deux points extrêmes du va et vient auquel ils se livrent sans relâche, voilà les deux stations, les deux pôles sud et nord de leur voyage sans fin. La revendeuse apporte, le Mont-

de-Piété engloutit, et le Mont-de-Piété rend à son tour à la revendeuse. C'est le débit perpétuel de la même marchandise, qui revient toujours sur l'eau, parée de nouvelles couleurs. Dans tout cela il n'y a qu'une chose qui ne revienne jamais... c'est l'argent de la lorette. Heureusement elle a le célibataire pour trésorier; disons plutôt les célibataires... car elle va de l'un à l'autre avec une intelligente avidité. C'est là son salut. Aussi regarde-t-elle le célibat comme la plus belle des institutions sociales d'un pays bien civilisé.

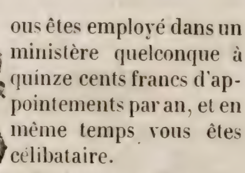




X.

NOUVEL ATOUT QUE REÇOIT LE CÉLIBATAIRE.

—



Vous êtes employé dans un ministère quelconque à quinze cents francs d'appointements par an, et en même temps vous êtes célibataire.

Il n'y a pas d'expéditionnaire plus zélé que vous ; vous êtes le premier au bureau et vous en sortez le dernier. Vous vous acquittez loyalement et courageusement de tous vos devoirs. Vous ne composez pas, au lieu de faire la besogne du gouvernement, des vaudevilles pour les Funambules, des charades pour un petit journal, ou des romances pour les musiciens ambulants. C'est à vous que l'on confie tous les travaux un

peu difficiles et qui demandent de l'attention et du soin. Vous avez un parapluie, des bouts de manche, des galoches et une paire de lunettes vertes.

Enfin vous êtes un employé modèle, mais vous êtes célibataire !

A côté de vous, ou plutôt au-dessus de vous, se trouve un monsieur qui a trois mille francs



d'appointements. Il vient au bureau à midi, et s'en va à deux heures. Il ne met pas moins de quinze jours à copier un rapport ou une circulaire ministérielle. Il porte des bottes vernies, un habit de Burle et des éperons.

C'est un employé-amateur ; mais il est marié ! Vous consentiriez bien à parier cent contre un qu'à la première promotion c'est vous qui aurez de l'avancement. Si le ministre ou plutôt si M. le secrétaire général veut récompenser l'assiduité et le zèle, c'est sur vous et non pas sur lui qu'il doit jeter les yeux. Eh bien... c'est ce qui vous trompe !

Mais, malheureux célibataire, est-ce que le passé ne devrait pas être pour vous en cette matière la leçon de l'avenir ! Qu'avez-vous donc vu jusqu'ici ? Quel est celui de vous deux qui a l'avantage sur l'autre? N'est-ce pas lui qui a une place de trois mille francs, tandis que vous êtes piteusement réduit à quinze cents livres ! Malheureux célibataire, la fortune n'aura donc pour vous que d'inutiles rigueurs, et l'expérience ne vous touchera jamais de sa baguette de fer?

Voici le jour de l'an qui arrive : c'est l'époque de l'avancement, c'est l'époque des gratifications. L'avancement, les gratifications, — cette double bonne fortune des employés ! Le cœur vous bat d'avance, ô célibataire, et, le 31 décembre, vous êtes sur le point de vous évanouir deux ou trois fois dans la journée...

L'heure vient de sonner...la volonté ministérielle se fait connaître...

L'employé-modèle a une gratification de cent francs, ni plus ni moins.

L'employé flâneur a une gratification de trois cents francs.



Passons à la question de l'avancement.

L'employé-modèle, mais célibataire, est maintenu dans son poste de quinze cents francs et menacé même d'une diminution dans le chiffre du traitement si, à l'avenir, il ne forme pas mieux ses *o* et s'il ne met pas des points sur ses ***i***.

L'employé flâneur, mais marié, obtient une place de quatre mille francs où il aura encore moins à faire que dans celle qu'il va quitter : car il y a cela de particulier dans notre bien-

heureuse administration, que plus on monte en grade, plus on a de loisirs. C'est sans doute ce qui fait que tant de gens cherchent à se pousser et à s'élever sur les degrés de l'échelle hiérarchique.

Voilà donc la justice distributive!

Et maintenant, célibataire, tu t'arraches les cheveux, tu vas frappant de la tête contre les murs de ta mansarde, tu dis des sottises à ta portière, tu casses ton pot à l'eau, tu éreintes tes plumes métalliques, et tu ne parles de rien moins que de donner ta démission!

Eh bien... dussé-je encore augmenter ta fureur et te mettre dans l'état de l'Amour piqué par une abeille, je te dirai que tu as tort, et que c'est ton secrétaire général qui a raison!

Cela t'étonne... cela te fait dresser les cheveux sur la tête...

Ecoute-moi un peu...

Il existe contre les célibataires un préjugé très-moral et très-heureux: on les regarde comme des gens sans position sociale, sans garantie, sans aveu. La porte des salons n'est qu'entre-baillée pour eux, et il faut des occasions solennelles pour qu'on les admette dans l'intérieur d'une famille. Dans ces cas-là nécessité fait loi.

N'est-ce pas ce qui t'arrive avec ton secrétaire général, ô célibataire? N'est-il pas vrai

qu'il ne t'envoie de lettres d'invitation, pour ses soirées, qu'au jour de l'an et aux fêtes fériées? N'est-il pas vrai que tu n'as jamais pu pénétrer dans le sanctuaire de son intimité? C'est qu'il a une femme, c'est qu'il a des filles, et quoique tu sois peut-être moins redoutable qu'un autre, ton caractère te rend suspect!

Ton collègue, au contraire, celui dont tout à l'heure la fortune te jetait dans le désespoir, celui dont tu enviais le sort, en le comparant douloureusement au tien, ton collègue est marié. Il est appelé avec madame son épouse dans toutes les réunions intimes de votre chef commun. Sa femme parvient à contracter amitié avec celle de ce pacha du ministère. Cette liaison lui est utile et le pousse dans la carrière. Par sa femme, il connaît tous les petits secrets domestiques de son supérieur, et peut en causer confidentiellement avec lui. Par sa femme il fait mettre adroitement son nom sur le tapis lorsqu'il s'agit de dresser la liste des heureux! Par sa femme enfin, il demande ce qu'il n'oserait pas demander lui-même. Sa femme lui tient lieu de talent et d'assiduité.

Étonne-toi donc après cela qu'il soit proposé pour l'avancement, tandis que tu restes dans l'ombre! Et crois-tu que ces mots écrits en marge de son nom : *Homme bien établi, père de*

famille. ne fassent pas d'effet sur le ministre lui-même ?

Cesse donc de te plaindre, insensé, et prends femme! Et peut-être pourra-t-on te faire encore un reproche .. celui de l'avoir prise trop tard.





XI.

AUTRES ATOUTS.

—



Je viens de te saisir là, mon ami, dans une situation toute particulière, et je t'ai prouvé que le célibat nuisait souvent à tes intérêts matériels. Je pourrais généraliser l'inconvénient et te le montrer se dressant comme un obstacle sur toutes les routes que tu veux parcourir.

Un ou deux exemples seulement :

Tu es sans place, et, par désœuvrement, tu lis les Petites-Affiches. Il est difficile de trouver une

occupation moins agréable; mais enfin elle est dans tes goûts. Je ne veux pas te contrarier. Tout à coup tes yeux tombent sur le paragraphe suivant, aux offres et demandes : « Chez M. Michonneau, parfumeur, rue Saint-Denis, 580, on a besoin d'un teneur de livres. Trois mille francs d'appointements et la table. De bons renseignements sont de rigueur. »

Tu sautes de joie... tu daignes reconnaître qu'il y a une Providence. Tu prends l'omnibus, tu descends au numéro 580 de la rue Saint-Denis, et tu pénètres chez M. Michonneau. Bonne maison, bourgeois à physionomie heureuse, table parfaitement servie pour le déjeuner, bourgeoise piquante, magasin ouvrant très-tard... Tout te plaît dans cette heureuse maison. Les renseignements que tu fournis, les attestations que tu apportes plaident en ta faveur... Mais M. Michonneau termine son interrogatoire par cette terrible question : « Êtes-vous marié? » Tu réponds avec ingénuité : « Je ne suis pas marié. » Et M. Michonneau te met à la porte le plus vite qu'il peut, en te disant que tes services ne peuvent pas lui convenir. — Tu as, en sortant, jeté un coup d'œil sur la bourgeoise, tu as compris la difficulté, mais tu n'en es pas moins à la porte.

Tu as vingt mille francs à placer. Tu trouves

une occasion excellente. Il s'agit de t'intéresser dans une entreprise qui doit, en moins d'un an, doubler ton capital. On t'adresse à l'industriel. Tu trouves un vieillard entouré de ses enfants, parmi lesquels sont trois filles charmantes. Ta proposition lui convient, mais ta personne ne peut lui convenir. Il s'agirait de vivre tous les jours avec lui, de manger à sa table, de partager ses travaux et ses plaisirs, — et il a des filles. Ce n'est pas qu'un célibataire soit très-effrayant dans ce cas-là. Un père surveille la marche des choses, et change bien vite une amourette en un mariage. Rien de si facile que de faire d'un célibataire un bel et bon mari; c'est l'histoire du ver à soie qui sort de sa coque dans un temps donné. Mais pour cela, il faut que le célibataire soit jeune et présentable. Quand ses filles sont jeunes, jolies, appétissantes, un père cherche autant, que possible, à faire leur bonheur. Or, toi, par suite du système stupide qui a présidé à l'arrangement de ta vie entière, tu es déjà un célibataire sur le retour. Ne t'étonne donc pas encore une fois si l'industriel, chez lequel tu devais doubler ton capital en un an, repousse à première vue et tes offres et ta société.

Il me serait loisible de multiplier les exemples à l'infini. Mais je m'arrête là, célibataire, en

laissant à ton imagination le soin de compléter le tableau.

Le célibataire est-il content ?





XII.

CHAPITRE QUI DEVIENDRA PEUT-ÊTRE UNE FLEUR, CAR IL EST TOUT EN BOUTONS.

—



Qu'est-ce qu'il y a de plus gênant au monde?

Est-ce de se trouver face à face avec un créancier dont on évite la poursuite depuis six mois? — Non.

Est-ce d'etre assis en diligence entre deux



gros époux qui font péniblement leur digestion?
— Non.

Est ce de porter sur les épaules une malle chargée de vieille ferraille?



— Non.

Est-ce d'être rencontré par un tambour-major, maître d'armes de son régiment, en com-

pagnie de la femme qui a bien voulu agréer vos hommages, et qui le trompe pour vous?



— Non.

Est-ce d'avoir deux cors écrasés par deux



Auvergnats simultanément et en duo? — Non.

Est-ce de recevoir, en plein chapeau, un pot



de fleurs qui descend en ligne droite d'un quatrième étage? — Non.

Est-ce d'avoir le corps pris pendant cinq mi-



nutes entre une roue d'omnibus et une roue de charrette ? — Non.

Est-ce de se voir tomber sur les épaules, au bain Deligny, un monsieur qui pique une tête du haut de l'amphithéâtre, et qui vous fait boire deux ou trois pintes d'eau ? — Non.

Est-ce de recevoir la visite d'un oncle qui,



pour faire mentir la tradition, vous arrive d'Amérique avec des bottes percées à jour et une redingote à ventouses ? — Non... mille fois non !

Ce qu'il y a de plus gênant, ce qu'il y a de plus désagréable, ce qu'il y a de moins gracieux, c'est de sentir tout à coup en s'habillant un



bouton de culotte céder sous la tension de la bretelle, et de le voir rouler sur la poussière !

Votre vêtement indispensable se dérobe sous vous... vous êtes obligé de le tenir à deux mains...

vous faites la plus laide des grimaces, et vous avez la plus disgracieuse des tournures!... vous n'avez là personne pour vous recoudre votre bouton, et vous ne possédez que cette culotte!... d'ailleurs l'heure vous presse... il faut marcher.

Vous allez à un rendez-vous d'amour... vous êtes embarrassé, contraint; la sueur coule sur votre visage à grosses gouttes, et la femme que vous courtisez vous rit au nez. Vous êtes grotesque; vous voilà perdu dans son esprit...

Vous allez à une assemblée électorale... vous montez à la tribune pour donner des explications à ceux dont vous sollicitez le mandat. Mais votre culotte vous préoccupe; votre parole s'en ressent. Vous êtes lourd, traînant, obscur, et votre concurrent l'emporte sur vous!

Vous allez à l'audience d'un ministre qui doit faire quelque chose en votre faveur — et vous lui paraissez si singulier, qu'il vous prend pour un niais, vous congédie brusquement, et vous fait consigner à la porte par l'huissier de service.

Et tout cela est l'affaire d'un bouton.

De pareils accidents ne viennent pas troubler l'existence de l'homme marié. Avant qu'il sorte, sa femme *visite ses boutons*, suivant la locution de ménage, et il est toujours ferme sur ses hanches. — C'est bien souvent un moyen de parvenir.



XIII.

OU L'ON DIRA BEAUCOUP DE CHOSES, SANS EFFAROUCHER PERSONNE.

—



On s'est beaucoup moqué des maris.... On a prétendu qu'il n'y avait rien de plus facile à tromper qu'un mari, et qu'aucun être sur la terre n'était plus souvent trompé que lui. Le théâtre, le roman et les œuvres badines ont re-

tenti de ses mésaventures : il est devenu un lieu commun. Molière, mari lui-même et mari malheureux (c'est une circonstance atténuante), s'est beaucoup moqué de ses confrères, et les a affublés d'une épithète très-verte et très sonore qui est bien souvent le seul argument que leurs adversaires aient à leur opposer.

Mais parlons un peu du célibataire.

Si le mari est souvent trompé, croyez-vous qu'il ne le soit pas — lui — le célibataire ? Les Phrynés de la rue Neuve-Bréda et les grisettes



du passage du Saumon, qu'il fréquente avec tant

de laisser-aller et de complaisance, sont-elles donc des modèles de constance? Non.. non... les fréquentes ruptures auxquelles il est forcé nous prouvent bien le contraire. — Le célibataire change quatre fois de maîtresses par an... c'est qu'il a été trompé quatre fois. Le mari a au moins l'avantage de ne l'être qu'une ; le chiffre est pour lui.

Et puis, hâtons-nous d'ajouter que le mari trompé a au moins une consolation. Il peut jeter son malheur sur le besoin de changement qui travaille la nature humaine. Sa femme était liée à lui pour la vie ; cette chaîne éternelle, grâce à la lecture de certains romans contemporains, a excité une révolte dans son cœur — *de femme!* Elle s'est demandé de quel droit on l'avait attachée pour toujours au sort d'un homme ; enfin, elle s'est enivrée de toutes les déclamations qui ont cours dans la littérature moderne. Puis, s'en prenant moins au mari qu'au mariage, elle s'est jetée hors de la bonne voie par dépit et par ressentiment contre la société. Mais le plus souvent, si on allait bien au fond des choses, l'amour-propre du mari n'aurait point du tout à souffrir de cet écart conjugal. — On le trouve gracieux, aimable, spirituel, mieux tourné que bien d'autres; mais on se met en opposition avec lui, justement parce que l'on est sa femme. On

rend justice à ses qualités, on ne veut point reconnaître *sa qualité;* on accepterait son joug, s'il était amant; on veut conserver sa liberté vis-à-vis du mari. On lui garde rancune du serment que l'on a été forcé de prononcer devant M. le maire. C'est une petite vengeance préparée depuis le jour de la noce. Le mari peut se dire victime de l'institution!

Cette compensation s'offre-t-elle donc au célibataire? Quand on le quitte, c'est bien pour lui-même. Il n'a qu'à s'en prendre à son manque de mérite. Une femme n'est point liée éternellement à lui; elle est libre de ses mouvements, elle a son indépendance, elle peut écouter ses caprices, consulter ses goûts. Donc le célibataire trahi peut être sûr qu'il l'est par un motif quelconque pris sur sa personne ou dans son caractère. Qu'il aille au miroir, et certainement il trouvera quelque défaut dans sa figure: — soit un nez épaté, — soit un œil en Champagne, — soit un sourcil jurant avec l'autre, — soit une bouche en queue de cor de chasse.

Qu'il relise La Bruyère, et il y trouvera des ridicules ou des travers dont il pourra se faire l'application!

« Tu es difforme au moral ou au physique, « voilà ce que crie au célibataire une trahison féminine... Pour le mari, cela signifie tout simple-

ment qu'il aurait dû faire un meilleur choix, et que les torts ne sont pas de son côté.

Je préfère encore dans ce cas la condition du mari à celle du célibataire.

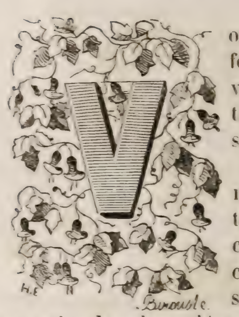




XIV.

RETOUR A QUELQUES DÉTAILS DE TOILETTE.

—



Vous est-il arrivé quelquefois, monsieur, de trouver, au moment de sortir, toutes vos chaussettes déchirées?

Vous est-il arrivé, monsieur, de passer la tête dans le dos de votre chemise qui offrait, en cet endroit, une grande solution de continuité, en guise de col supplémentaire?

Vous est-il arrivé, monsieur, de revoir, le lendemain matin, à la manche de votre redingote, le trou que vous y aviez laissé la veille?

Vous est-il arrivé, monsieur, de faire craquer votre unique pantalon noir collant, en passant la seconde jambe, et d'être forcé de vous abstenir d'aller au bal pour cause d'inexpérience des travaux de l'aiguille?

Vous est-il arrivé, monsieur, de ne pas mettre la main sur votre bonnet de nuit au moment de vous coucher, et d'en être réduit à livrer votre chevelure soyeuse au contact d'un oreiller pluchonneux?

Vous est-il arrivé, monsieur, de ne pas avoir de draps dans votre lit, à l'instant de vous coucher, parce que votre femme de ménage avait donné la dernière paire le matin à la blanchisseuse?

Vous est-il arrivé, monsieur, de n'avoir plus un seul faux col huit jours après en avoir acheté deux douzaines, et vous est-il arrivé de les rencontrer sous la cravate du mari de votre portière?

Vous est-il arrivé, monsieur, de voir disparaître en trois semaines une voie de bois que vous aviez achetée pour votre hiver?

Vous est-il arrivé, monsieur, de ne jamais retrouver les bouts de chandelle que vous aviez mis soigneusement de côté pour assaisonner la pâtée de votre caniche?

Vous est-il arrivé, monsieur, d'assister à l'a-

gonie d'un serin que vous aimiez, et que votre vieille voisine avait absolument privé du mouron que vous lui aviez cependant payé?

Vous est-il arrivé, monsieur, d'être abandonné aux soins mercenaires d'une garde-malade qui dort toute la nuit, vous sert les yeux fermés, et vous donne à boire un verre d'encre, au lieu d'un verre de tisane?



Vous est-il arrivé, monsieur, de voir votre appartement complétement dévalisé en rentrant

chez vous, et de ne plus même posséder un mouchoir pour pleurer votre malheur?

Vous est-il arrivé, monsieur, d'être pris tout à coup, pendant la nuit, d'une attaque de choléra, et de n'avoir là personne pour vous frictionner et vous porter les premiers secours?

Eh bien! monsieur, si tout cela vous est arrivé, c'est que vous êtes célibataire, et si vous étiez marié, monsieur, tout cela ne vous serait pas arrivé.





XV.

MORALITÉ PAR COMPARAISON.

—



Je sais qu'il est de bon goût, à notre époque, de faire fi des joies domestiques. On se moque des enfants par les pères, et des pères par les enfants. Robert Macaire nous a appris ce que notre siècle, ou du moins certaines gens de notre siècle, pensent, et de l'union conjugale, et de la famille, et des liens les plus sacrés. On a tout tourné en dérision ; on a vu l'exploitation partout. Le mariage lui-même a été mis en commandite. On a matérialisé les sentiments les plus purs, et nous sommes si bel et si bien tombés dans la boue du positif, que lorsque pour ma

part je vois deux beaux jeunes gens qui s'aiment bien là, sans arrière-pensée, sans inté-



rêt, de cœur et de bouche, je me prends à les admirer, et à m'étonner que quelque spéculateur passant par là n'ait pas déjà cherché à tirer un parti quelconque de leur passion !

Passons des amoureux aux époux.

Croyez-vous que ce ne soit pas un grand bonheur, dans la vie, d'avoir à côté de soi une compagne qui vous soutienne dans vos mauvais jours, qui se réjouisse avec vous dans vos bons jours, qui vous prodigue les consolations, les encouragements, qui partage tout avec vous et vous fasse tout partager ?

Je ne sais... mais il me semble qu'il est aussi triste d'être heureux seul, que d'être malheureux seul.

Le célibataire se réveille... et il n'a pas en ouvrant les yeux un beau gros enfant à embrasser.



C'est souvent bien doux, allez, d'embrasser son enfant, aux premiers rayons du soleil qui dore votre chambre, alors que tout rit sous le ciel — et que les oiseaux chantent, — et que la fleur s'est ouverte sur votre fenêtre... On sent alors qu'on tient à quelque chose, que l'on s'intéresse à quelque chose, et l'on s'attache à la vie et pour soi-même et pour d'autres...

Le réveil du célibataire est salué par un chat noir et par un caniche, horribles bêtes qui règnent au logis et qui lui donnent l'aspect d'une ménagerie en faillite. Il faut avoir peu de cœur pour s'attacher à de pareils êtres, quand il y a dans la nature tant de créatures nobles et belles, intelligentes et douées de la faculté d'aimer avec une âme.

Le célibataire trouve sa maison telle qu'elle était la veille, silencieuse, nue, solitaire... Il s'y ennuie... que voulez-vous donc qu'il y fasse, à moins qu'il ne soit doué de l'une de ces organisations exceptionnelles qui aiment l'étude, s'y absorbent et y concentrent toutes leurs facultés ? Mais ces organisations-là sont rares.

A peine le célibataire a-t-il fait le tour de son *Louvre*, comme dit l'ami Gobillard, qu'il n'a rien de plus pressé que d'en être sorti. Il se hâte de s'habiller, et le voilà parti pour toute la journée... le voilà errant sur les quais, sur les bou-

levards, sur les places publiques, — sa demeure à lui...



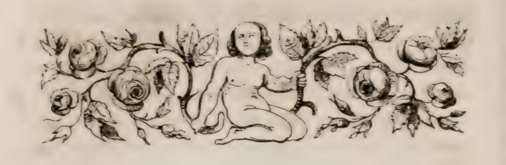
Et puis la journée faite, au lieu de rentrer chez lui, au lieu d'y retrouver une femme, des enfants, une famille, au lieu de goûter les joies

que procure une table large, joyeuse, bien entourée, au lieu de se délasser dans une douce familiarité et dans de tendres ébats, il va demander une hospitalité mercenaire à l'un de ces établissements publics où chacun est traité suivant l'argent qu'il dépense, et où les soins des garçons sont tarifés comme le sourire de la demoiselle de comptoir.

Au spectacle, voyez-le dans sa stalle! il s'agite, il se retourne, il cherche à qui parler, il demande une conversation à son voisin comme un pauvre demande un sou... enfin lâchons le mot, *il s'ennuie*. L'ennui le reconduit jusqu'à sa demeure, s'y installe avec lui, et se retrouve le lendemain à son chevet pour le poursuivre encore!

Affreux compagnon que l'ennui, — et qu'il faut éviter à tout prix, même au prix de vingt mariages et de cinquante paternités!





XVI.

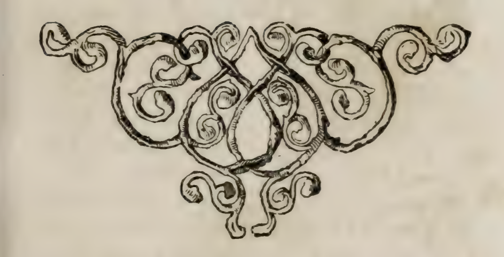
LES CONCUBINS.

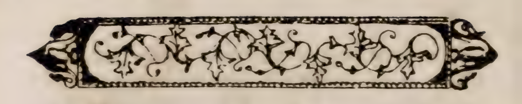
—



e nom ne m'appartient pas... il a été inventé par une gazette, et une gazette, — rédigée par des femmes. La redactrice en chef nommait ainsi les gens qui, pour se passer de divorce, se sont passés du curé, et elle rompait vaillamment des lances en leur faveur! Eh mon Dieu! oui... je connais de ces ménages-là fort unis, fort heureux, et qui se maintiennent par intérêt, par système, par passion... Paris en fourmille...

Mais comme la différence entre un mariage véritable et un mariage de contrebande est à peu près nulle, sauf les procès en séparation, et qu'en définitive ces brebis égarées finissent toujours par rentrer au bercail, je ne vois pas pourquoi je m'en occuperais : tout cela rentre dans la grande légion du *conjungo*, et qui parle des uns parle des autres !





XVII.

LA MÈRE EN DÉFENDRA LA LECTURE A SA NIÈCE.

—



Il y a des célibataires qui le sont par des motifs tout à fait extraordinaires. Ceux-là eussent été enfermés deux mille ans dans le Paradis terrestre avec notre mère Eve, que Caïn et Abel ne seraient pas nés et que le monde se trouverait encore à faire.

Mais distinguons bien... il y a deux catégories dans cette classe des célibataires extraordinaires :

Les uns sont à plaindre, les autres... mais n'en parlons pas... Je formulerai mon opinion sur leur compte en une seule phrase : Je regrette vivement qu'on ne les brûle plus en pleine place publique, comme du temps de nos bons aïeux !... — On a beau dire, l'ancien régime avait du bon.



XVIII.

LE CÉLIBATAIRE MARIÉ.

—



Nous avouerons que le mariage a ses mauvais jours.

Oui... il y a des maris séparés de leurs femmes, des célibataires mariés. Mais dans cet accident même, nous trouvons encore un argument contre le célibat! La vérité est que, de tous les celibataires, le plus malheureux, le plus mécontent, le plus ennuyé, c'est le célibataire marié! C'est à celui-là que sa demeure paraît solitaire, vide et silencieuse! c'est celui-là qui, moins que tout autre, peut y passer les heures de sa journée. Il a beau n'avoir pas été très-

heureux en ménage, les douceurs de l'existence à deux lui reviennent toujours en mémoire. Il ne peut supporter l'isolement et l'absence de toute agitation et de tout bruit. On en a vu de ces déserteurs du mariage aimer mieux reprendre leur chaîne que de rester dans les limbes du célibat. On en a vu d'autres passer à l'état de concubins et se montrer dans cette situation équivoque meilleurs époux qu'ils ne l'étaient au naturel ou plutôt au légitime. Les plus opiniâtres se brûlent la cervelle ou prennent dans la Seine un bain éternel. Fous qu'ils sont ! A un pareil mal le remède est si facile ! Les femmes ont le cœur bon, et elles pardonnent toujours !





XIX.

LE VIEUX GARÇON.

—



Cet homme à la figure ouverte, aux manières cordiales, à l'abord engageant, cet homme qui porte si bien ses cheveux blancs et qui marche entouré de jolies petites filles et de petits garçons tapageurs, qui s'arrête de temps en temps pour leur sourire, pour les baiser au front, pour leur acheter des bonbons ou des gâteaux, c'est un grand-papa. Celui-là ne s'aperçoit guère qu'il vieillit ; il arrive au but sans s'en douter. Il se repro-

duit dans ses enfants ; il rajeunit en les voyant ; toutes ses journées sont bien pleines, bien occupées. Il ne songe qu'à ceux par lesquels il revit.

Cet homme au front plissé, à l'air morose, à la démarche traînante, qui se promène seul, ne parle à personne et semble être à charge à lui-même, c'est le vieux garçon.

Si le célibataire, dans sa jeunesse et son âge mûr, n'a pas été toujours couché sur un lit de roses, je vous défie bien de trouver quelque chose de plus triste que lui lorsqu'il a atteint la cinquantaine, lorsqu'il est devenu vieux garçon.

L'ennui qu'il connaît si bien s'empare alors de lui avec plus de puissance que jamais. Il ne le quitte plus, ne lui laisse plus de répit, voyage avec lui, se promène avec lui, s'installe à son foyer et lui montre sans cesse sa face hideuse.

Il n'a personne qui l'aime et qu'il puisse aimer. Il n'est entouré que de gens indifférents qui guettent son héritage et lui font mauvaise mine quand il ne meurt pas assez vite. A travers tous les soins qu'on lui prodigue il voit grimacer la cupidité, et il n'a pas même la consolation de pouvoir compter sur les regrets qu'il laissera après lui.

La plupart du temps il tombe sous la tyrannie de l'une de ces gouvernantes, de l'une de ces

servantes-maîtresses qui, sans avoir l'affection d'une femme, exigent cependant qu'on leur en abandonne tous les droits. Elles dirigent, elles règnent. Le malheureux n'a plus de volonté à lui ; il est malade, impotent, cloué dans son fauteuil, et il a tant besoin d'une assistance continuelle ! cette assistance, on la lui fait payer au



prix d'une renonciation absolue à son libre arbitre. On l'isole des parents qu'il peut avoir

encore ; on ne lui laisse voir personne, pas même ses anciens amis, s'il a pu en conserver ; on le met en état de siége ; on trace autour de lui un cercle dans lequel personne ne peut entrer et d'où il ne peut lui-même sortir. Quand il veut lever la tête, une main de fer la lui rejette sur la poitrine. A qui se plaindrait-il? On l'a oublié, on ne le connaît plus!

Dans l'origine la gouvernante a cherché à capter sa bienveillance par beaucoup de prévenances et de caresses. Mais maintenant qu'il s'est livré, maintenant qu'il a abdiqué le droit de se plaindre, maintenant qu'il a vanté lui-même à ceux qui l'approchaient encore, et qui ne l'approchent déjà plus, les bonnes qualités de la mégère, maintenant qu'il est sans force, paralytique, cul-de-jatte, presque muet, et qu'on l'a même fait passer dans le voisinage pour un peu fou, on ne prend pas la peine de dissimuler ce qu'on ressent pour lui. On ne le sert qu'avec répugnance, et on ne s'approche de lui qu'avec dégoût. On lui dicte son testament, et il n'ose pas résister!. . S'il allait être abandonné par le seul être vivant qui soit encore auprès de lui, que deviendrait-il? quel malheur! A cette seule idée ses cheveux se dressent sur sa tête, et il tremble de tous ses pauvres membres. Aussi est-il bien décidé à faire tout ce qu'on lui demandera. Il déshéritera

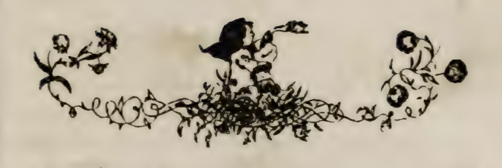
tous ceux qu'on lui dira de déshériter, et il donnera son bien à qui on voudra qu'il le donne.

Mais voici le vieillard qui sent la vie s'en aller. Croyez-vous que cette femme est là auprès de lui pour adoucir ses derniers moments, pour l'encourager, pour lui fermer les yeux!... A cette heure suprême elle a éloigné de lui tous ceux qui pouvaient encore, ne fût-ce que par pitié. remplir un saint devoir... Aura-t-elle, au moins, assez de cœur pour remplacer auprès de sa victime ceux qu'elle a empêchés d'être là?... Non... non... elle n'a plus rien à attendre de lui, il n'a plus besoin de rien... Qu'il meure seul, comme il a vécu!

Voyez... dans cet appartement sombre et froid toutes ces armoires ouvertes, tous ces tiroirs mis au pillage, toutes ces hardes et toute cette argenterie étendus sur le plancher!... On en est déjà au sac de la maison mortuaire... La gouvernante et la séquelle de la gouvernante, trois ou quatre misérables de sa famille, portiers. claqueurs ou marchands de contremarques, sont là qui fouillent dans tous les coins avec leurs doigts crochus, qui sondent les murailles, qui font des paquets et les expédient au dehors. Tous ces gens-là sont si peu habitués à posséder. que pour jouir ils n'ont pas le temps d'attendre l'accomplissement des formes légales. Il leur

faut un à-compte sur la succession, et ils se font une part de leur propre main.

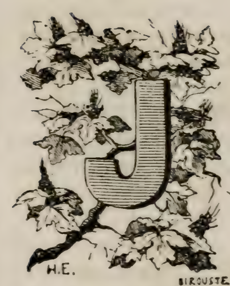




XX.

LA VIEILLE FILLE.

—



Je ne sais pas si cela vous produit le même effet qu'à moi... mais toutes les fois que je m'approche d'une vieille fille, j'ai froid...

Quand on a traversé la vie sans se laisser prendre aux plus nobles passions qui puissent agiter l'espèce humaine, quand on a été en contact avec les sentiments les plus affectueux et les plus tendres, et qu'on n'en a point été touchée comme d'une commotion électrique, quand on est restée glacée et insensible, c'est que l'on n'a

pas de cœur, c'est que Dieu a oublié de vous en donner un.

La vieille fille a un visage de marbre ; sa réserve a quelque chose de froid, de guindé et de déplaisant. Ce n'est point de la dignité, c'est de la sécheresse. Vis-à-vis d'elle, on se sent mal à l'aise. On craint toujours de n'être pas compris de cet être qui n'a rien compris, qui ne doit plus rien comprendre. On lui parle sans oser lui parler. On n'a rien de commun avec elle, et l'on craint qu'elle ne tienne un langage tout particulier comme sa position On hésite, on a peur, on l'évite. Elle-même est gênée et embarrassée. Elle éprouve comme vous l'espèce d'indisposition morale que ressentent à première vue deux individus d'espèce différente.

On s'aperçoit tout d'abord que la vieille fille est privée de cette faculté d'aimer qui porte à l'affection et à la sympathie. Elle est au milieu de la société, comme l'obélisque de Luxor au milieu de la place de la Concorde. Elle ne se rattache à rien, et rien ne se rattache à elle.

Toutes les fois qu'elle voit s'avancer une femme entourée, comme la mère des Gracques, d'un collier de beaux enfants, elle a mal aux nerfs. Les caresses d'époux à épouse, de mère à enfants, la blessent et la fatiguent. Toutes les fois qu'il y a autour d'elle de l'amour et de l'affection dans

l'air, elle est malade. Il lui faut une atmosphère sans énergie et sans chaleur. Ce spectre de femme n'a point d'organes ; c'est tout au plus si elle a des ressorts qui la font exister et végéter machinalement. Ce serait une curieuse étude anatomique que celle qui se ferait sur la vieille fille. Je la recommande à l'École de Médecine.

La vieille fille a la race humaine en horreur. Elle reporte, comme par une sorte de protestation, toutes ses affections sur les animaux. Elle



nourrit des chats, elle promène des chiens, elle a des serins et des perroquets en cage. On lui a souvent fait entendre qu'elle n'aimait rien ; elle a des bêtes pour prouver qu'elle peut aimer quelque chose. Mais elle déploie vis-à-vis d'elles un luxe de petits soins et de caresses qui a quelque chose d'exagéré, de forcé, de préparé

evidemment pour la représentation et le spectacle. Le lit qu'elle fait faire à Zozor malade signifie : « Vous voyez bien que je suis sensible... j'aurais pu en faire autant pour un mari. » Mais le fait est que ce lit de Zozor est lui-même un mensonge. Le roquet n'est qu'un prétexte ; il ne compromet pas, et on peut faire semblant de l'adorer sans nuire en aucune façon à sa réputation.

« Marguerite, s'écrie la vieille fille... Marguerite, prenez garde... il va faire de l'orage... Jacquot est à la fenêtre... enlevez la cage de Jacquot... » Elle prononce ces mots bien haut... elle veut être entendue de toute la maison... Mais au vrai elle se soucie fort peu de Jacquot ; elle n'éprouve rien, pas même pour Jacquot. Elle est morte à tout sentiment : son cœur, en supposant qu'elle en ait un, ce que j'ai déjà nié, et ce que je nie encore, son cœur est fait de mauvais amadou qui n'a jamais pris feu. Si Jacquot pouvait jamais croire qu'il lui a fait battre quelque chose sous la mamelle gauche, Jacquot ne serait qu'un fat : il faudrait un miracle pour donner des palpitations à l'airain.

La vieille fille est essentiellement égoïste ; elle ramène tout à elle ; elle cherche avant tout ses commodités ; elle est morte au moral, mais d'une complaisance extraordinaire pour tout ce

qui tient chez elle aux appétits brutaux. Elle est gourmande et même un peu gloutonne. Elle surveille elle-même sa table, et ne dédaigne pas de mettre la main au garde-manger. Elle est très-habile à faire les confitures et les chatteries. Elle met de l'amour-propre à y bien réussir; puis elle s'enferme, elle se repaît dans la solitude, elle se bourre l'estomac, elle se gave. J'ai entendu dire à un docteur de mes amis que, pour bien étudier une indigestion, il fallait aller chez les vieilles filles.

La vie lle fille est poltronne; personne plus qu'elle ne craint la douleur et les infirmités. Elle a d'elle-même un soin tout particulier. Son lit est le meilleur de tout l'arrondissement; elle fait son lit elle-même, calfeutre sa porte et met du coton dans ses oreilles. Mais elle n'a aucune pitié pour les souffrances des autres. Sa charité n'est qu'une charité d'ostentation. Elle l'exerce avec une dureté tout à fait cruelle; elle y apporte de l'inquisition, de l'espionnage, de la torture. Elle a soin d'accompagner chaque pièce de monnaie d'une parole dure; elle a trouvé le moyen de corrompre l'aumône, cette chose divine. Il y a de pauvres gens qui aiment mieux ne rien recevoir d'elle que de supporter ses hypocrites méchancetés; ils ont peur de sa main, car sa main est armée d'ongles sanglants.

La vieille fille ne veut plaire à personne ; on s'en aperçoit. Elle n'a jamais connu l'élégance, la distinction, enfin cette belle franchise de manières qui fait ressembler une femme à une rose épanouie. Sa tournure est anguleuse ; sa toilette est pauvre, maigre, étriquée. C'est une poupée mal habillée.

La vieille fille n'a pas de plus grand bonheur que de dire du mal des autres. Eût-elle eu la jeunesse la plus orageuse et la plus éhontée, elle est impitoyable pour tous ceux qui l'entourent. Elle sait trouver à toutes les actions, et surtout à celles des femmes, des motifs abominables ; son imagination est sous ce rapport d'une fécondité satanique. On est étonné de tant de perversité ; on en est effrayé, car rien n'est plus effrayant que ces vices qui se couvrent du masque de la vertu, et que l'on ne sait comment confondre. Il se débite plus d'horreurs dans une seule conversation de vieilles filles s'occupant à déchirer le prochain, que dans vingt orgies de mauvais sujets et de femmes perdues. Les propos y sont d'autant plus affreux qu'ils sont couverts à la surface d'un vernis de charité et de pudeur. C'est le cours d'immoralités le plus dangereux qui se puisse faire. L'immoralité y manque de verve, d'entrain, de tout ce qui étourdit un instant, et elle est d'autant plus

laide et plus repoussante qu'elle se montre froide et sans apprêt.

Cette médisance est, à vrai dire, le seul plaisir réel de la vieille fille ; aussi s'y livre-t-elle avec une ardeur frénétique. Elle recherche à cet effet les conciliabules de ses semblables ; elle y prend siége depuis le matin jusqu'au soir ; elle y déride sa figure ridée ; elle y montre les dents et les griffes… elle est heureuse… Il ne lui faut pas huit jours pour dévorer la réputation la mieux établie…

C'est de ces épouvantables conciliabules de vieilles filles que sortent ordinairement ces coups de foudre subits qui jettent la désolation dans une famille, déshonorent les femmes et les filles, et frappent tant d'avenirs à la racine… Un livre plus terrible et plus repoussant que tous les livres connus, serait celui qui reproduirait toutes ces histoires inventées par les vieilles filles pour nuire à ceux dont elles envient le bonheur… On ne pourrait en parcourir deux chapitres de suite sans avoir le cœur sur les lèvres…

Il arrive souvent qu'une vieille fille riche, et qui pourrait vivre avec aisance dans son hôtel, s'y trouve trop à l'étroit parce qu'elle ne rencontre pas assez d'occasions de faire un poignard de sa langue. Alors elle recherche la société d'autres sorcières de Macbeth. Elle va enfouir

ses vingt mille livres de rentes et sa méchanceté dans quelque pension bourgeoise de la rue Copeau ou du boulevard Beaumarchais, où l'on ne voit que des vieilles filles, — c'est-à-dire l'enfer. Là, ces sorcières commencent par désoler la maison et en faire fuir tout ce qui est jeune et respectable; puis elles entreprennent la rue, puis elles étendent leur maligne influence sur le quartier; puis la ville tout entière y passerait, si la mort leur en donnait le temps.





XXI.

LE PÈRE LACHAISE.

—



Laissez-vous conduire un instant au cimetière. Ce sera peut-être finir un peu tristement ; mais ce n'est pas ma faute. Est-ce que tout n'aboutit pas là ?

Il fait grand soleil, et c'est le lendemain de la Toussaint. Le désir de voir les vivants et un peu celui de rendre visite aux morts, entraîne la foule vers le Père Lachaise. Les mères et les amants pleurent comme au premier jour ; on entretient les fleurs qui ont été plantées à l'heure même où l'objet chéri a disparu sous les pelletées de terre des fossoyeurs. On veut, par une douce fiction, embellir sa dernière demeure,

autant qu'elle peut l'être. On émonde les saules pleureurs, on renouvelle le sable des allées, on jette sur le marbre un nouveau voile funèbre. Il y a dans tous ces soins adressés à un être qui n'est plus là quelque chose de profondément touchant. C'est un amour bien sincère que celui qui n'attend ni rcconnaissance, ni retour.

Mais voyez cette tombe froide, nue, isolée, auprès de laquelle personne ne s'arrête, sur laquelle les ronces s'entrelacent, qui est souillée de boue et mutilée.—Là point de fleurs, point d'épouse, point d'enfants, point d'amis, point de larmes! — C'est la tombe du célibataire.

Voilà un repos qui couronne bien une telle vie!

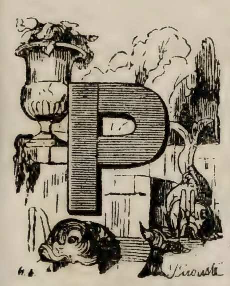




XXII.

DERNIER CHAPITRE EN GUISE D'AMENDE HONORABLE.

—



eut-être trouvera-t-on que je me suis laissé entraîner un peu loin, et que mes arguments contre les célibataires n'ont pas été exprimés avec toute la forme convenable. J'avoue qu'il y a quelque vérité dans ce reproche ; aussi vais-je me disculper autant qu'il sera en moi, prouver qu'il n'y a rien eu de personnel dans mon fait, et rejeter un tantinet ma faute sur autrui.

Je dirai donc que j'ai été un peu poussé dans la voie où je me suis engagé :

1° Par mon éditeur qui est marié;

2° Par l'un de mes oncles qui est très-marié ;

3° Par mon tailleur qui est aussi très-marié;

4° Par le rédacteur en chef de mon journal, qui est tout ce qu'il y a de plus marié;

Et par beaucoup d'autres.

Depuis que j'ai commencé mon travail, on me circonvient, on m'entoure, on me presse, on me prive de mon libre arbitre. Je ne sais pas même si on n'a pas ajouté quelques lignes sur mon manuscrit.

Voilà mon dernier mot.

Et maintenant, célibataires, si vous m'en vouliez encore, c'est que vous auriez vraiment le caractère mal fait !

FIN.



PHYSIOLOGIE

DE

L'HOMME MARIÉ

PAR CH. PAUL DE KOCK,

ILLUSTRATIONS DE MARCKL.



PARIS.

JULES LAISNÉ, ÉDITEUR, PASS. VÉRO-DODAT.

AUBERT ET Ce,
Passage Véro-Dodat.

LAVIGNE,
Rue du Paon-Saint-André.

1841.

Paris — Typographie LACRAMPE et comp., rue Damiette 2.



I.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

BEAUMARCHAIS a dit : « De toutes les choses sérieuses, le mariage étant la plus bouffonne!... »

Mais Beaumarchais, qui voulait constamment faire de l'esprit, avançait souvent des paradoxes qu'il ne soutenait que par des plaisanteries. Non, le mariage n'est pas une chose bouffonne! tant s'en faut! Et l'état

d'homme marié n'est pas toujours aussi confortable qu'on pourrait se l'imaginer ; il ne suffit pas de trouver chez soi des pantoufles et des égards... Et puis, les trouve-t-on toujours, ces égards?... Il faut à certains maris tant de choses pour être heureux!... A d'autres, il en faut si peu!... Mais ce peu est quelquefois aussi difficile à trouver que la quantité.

Et pourtant tout le monde se marie... Ceux qui ne le sont pas encore, le seront... (Mariés, cela va sans dire!) Et à Dieu ne plaise que nous ayons l'intention de faire ici une diatribe contre l'hymen! Puisque la grande majorité veut en goûter, c'est que probablement, malgré toutes les plaisanteries décochées contre le mariage et les maris, dans ce nœud qui attache deux personnes pour la vie, les avantages, les jouissances, l'emportent sur les ennuis et les désagréments.

Et puis, où en serions-nous si l'on ne se mariait pas? Ne sommes-nous pas sur terre pour vivre en société? N'y sommes-nous pas surtout pour aimer?

Il faut aimer, c'est ce qui nous soutient,
Car, sans aimer, il est triste d'être homme!...

Il faut la nuit dire tout ce qu'on sent
Au tendre objet que notre cœur adore;
Se réveiller pour en redire autant,
Se rendormir pour y penser encore.

C'est *Voltaire* qui a dit cela, et je suis tout à fait de l'avis de *Voltaire*. Ainsi, puisqu'il faut la nuit faire toutes ces choses-là, il est donc indispensable d'avoir près de soi ce tendre objet que notre cœur adore.

Et, d'ailleurs, c'est aussi la doctrine des apôtres :

Meliùs est nubere quam uri.

Ainsi donc, c'est bien entendu, on a parfaitement raison de se marier.

Mais alors, messieurs les hommes mariés, pourquoi donc avez-vous quelquefois un air si... enfin, un air tout particulier? Pourquoi souvent voulez-vous renier votre position, en tâchant de vous donner la tournure, les allures, et toutes les manières d'un garçon? Pourquoi, à peine mariés, vous plaignez-vous de l'être... (Mariés, cela va toujours sans dire.) Pourquoi cessez-vous si vite d'être amants, d'être galants, d'être prévenants, d'être empressés, d'être aimables, et souvent même d'être amoureux?... Car il y a

une foule de choses que vous cessez de faire, ou que du moins vous ne faites plus si bien.

Pourquoi, au lieu d'éviter les querelles par un peu de patience ou de complaisance, vous habituez-vous à vous disputer avec votre femme comme à prendre votre café ?

Pourquoi, lorsque l'ennui semble vouloir se glisser dans votre ménage, allez-vous bien vite chercher des plaisirs ailleurs, au lieu de faire vos efforts pour les ramener chez vous?

Pourquoi êtes-vous les premiers à faire tout ce qu'il faut pour que l'on cesse de vous aimer?...

Pourquoi êtes-vous assez niais pour vous lier avec de jolis garçons ou des hommes d'esprit, près desquels la comparaison ne vous sera pas favorable?

Pourquoi allez-vous sottement conter partout que votre femme ne vous aime pas? C'est comme si vous alliez dire : « La place est vacante, je ne l'occupe plus, on peut se présenter. »

Pourquoi! pourquoi!... Je gage que vous vous dites déjà : Nous ne faisons rien de tout cela.

Ah ! vous ne faites rien de tout cela!... Vous

en êtes bien persuadés… ; mais on ne se connaît pas soi-même… Voulez-vous savoir ce que vous faites?… Soyez persuadés que je ne chargerai pas le tableau.





II.

L'HOMME NOUVELLEMENT MARIÉ,

OU, SI L'ON VEUT,

la Lune de Miel.



D'ABORD, il se lève très-tard; on ne peut pas l'arracher du lit. (Il est bien entendu que sa femme n'est pas levée non plus.)

S'il est employé, il dit : « Ah! ma foi, j'arriverais trop tard à mon bureau pour signer la feuille d'entrée chez le

concierge, j'aime autant ne pas y aller du tout.»

S'il est dans le commerce, il dit: « Les commis sont en bas, ils n'ont pas besoin de moi pour ouvrir le magasin... On ne vend pas grand'chose le matin; d'ailleurs, il faut bien que ces jeunes gens se forment, je ne puis pas être sans cesse à les surveiller. »

S'il est dans les affaires, il dit: « J'avais un rendez-vous pour ce matin... J'irai ce soir, cela reviendra au même. Après tout, on ne peut pas se tuer. »

S'il ne fait que vivre de ses rentes, alors il ne dit rien; mais quand sa femme lui demande l'heure, il se contente de l'embrasser en lui répondant :

« Qu'est-ce que cela nous fait? Qu'est-ce qui nous presse? Ne sommes-nous pas nos maîtres? »

Et autres raisons accompagnées des plus tendres caresses. Madame se laisse facilement convaincre; elle trouve son mari doué d'une éloquence très-persuasive, et se félicite d'avoir épousé un *Mirabeau*. Elle se félicite d'une foule de choses.

Cependant l'amour ne suffit pas pour soutenir notre frêle machine; bien au contraire, les

plaisirs de Cythère creusent considérablement l'estomac :

Sine Cerere et Baccho friget Venus.

Bientôt notre homme marié avoue qu'il a très-faim ; sa femme répond :

« Le déjeuner doit nous attendre, levons-nous. »

« Eh ! pourquoi nous lever ? s'écrie notre



mari en enlaçant son épouse dans ses bras

amoureux. Déjeunons au lit, chère amie, ce sera bien plus gentil. »

Madame n'a rien à objecter à cela; elle sourit à son époux, qui a des idées toujours empreintes de volupté.

On déjeune dans le lit. Cela peut être fort gentil, mais, à coup sûr, ce n'est pas commode. N'importe, l'amour fait trouver tout charmant.

Après le déjeuner, on ne se lève pas encore; on a une foule de choses à se dire, que l'on se communique tout aussi bien couché que debout. Le déjeuner a renouvelé l'éloquence du mari, qui soutient la conversation d'une manière vraiment admirable.

Madame se persuade qu'elle a épousé un descendant du grand Samson, qui faisait de si belles choses avant que Dalila ne l'eût coiffé à la malcontent.

Enfin, on se lève. On s'habille en se faisant une foule de petites niches charmantes, en se dérobant, en se volant, en se rendant des baisers infiniment prolongés.

L'heure du dîner est venue, et l'on n'a rien fait que rire, folâtrer, badiner. Monsieur a trouvé que la journée avait passé bien rapide-

ment. Madame a des yeux langoureux qui disent la même chose.

Monsieur ne peut pas se lasser de regarder les yeux de Madame;

De prendre la taille à Madame;

De presser les mains de Madame;

De lui presser les genoux.

Quand il ne peut pas lui presser quelque chose, il fait la moue, il boude, il soupire, il ne vit plus.

Madame craint que cela n'aille trop loin et que son mari ne perde la tête à force d'amour.

A dîner, Monsieur prend Madame sur ses genoux; il boit dans le verre où elle a bu; il mange de ce qu'elle a goûté. Le karik à l'indienne lui semblerait fade si sa femme n'y avait pas touché.

Le soir, si les nouveaux époux se décident à aller au spectacle, ils ne resteront pas jusqu'à la fin; s'ils vont en société, Monsieur est bien vite pressé de rentrer. Il fait de loin des signes à sa femme; celle-ci lui fait comprendre que la bienséance veut qu'ils ne partent pas encore; mais notre homme nouvellement marié brave toutes les bienséances;

peu lui importe ce que l'on dira, ce que l'on pensera. Il veut emmener sa femme; il lui tarde de se retrouver en tête-à-tête avec sa femme. Il lui semble que ces moments-là sont trop rares.



Enfin, il réussit à s'emparer de sa femme. Il l'entraîne. C'est presque un enlèvement!

Il fait monter Madame dans une voiture; il s'y précipite après elle. Cet homme-là est d'une impatience!... Il ne pourra jamais attendre qu'il soit arrivé chez lui pour entamer la conversation.

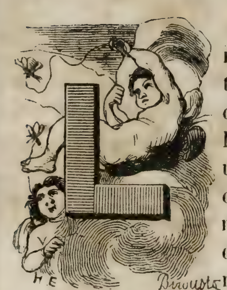
Si cela durait toujours ainsi, ce serait ravissant! Mais.....





III.

LA LUNE ROUSSE



ES femmes seraient-elles toujours pour leurs maris ce qu'elles sont pendant la lune de miel? Voilà une question grave. Je ne chercherai point ici à la résoudre, parce que c'est des hommes mariés que nous avons à nous occuper, et non pas de leurs moitiés. Mais je dirai seulement, en passant, que les femmes se las-

sent moins vite que nous au sein du plaisir et du bonheur; par conséquent, ce n'est donc pas la femme qui commence à changer la lune de miel en lune rousse.

Monsieur, qui aimait tant à rester tard au lit, commence à se lever plus tôt; puis il se lève comme avant d'être marié, puis il se lève plus tôt que lorsqu'il était garçon.

C'est maintenant Madame qui cherche à le retenir en l'enlaçant dans ses bras amoureux; mais notre mari se dégage en disant:

« Et mon bureau!... Diable! je n'ai pas envie que l'on fasse à mon chef des rapports qui me seraient défavorables!... pour perdre ma place ensuite. »

Ou bien : « Les commis en bas ne font rien quand je ne suis pas là... Ma chère amie, quand on est dans le commerce, il faut être matinal, sans quoi rien ne marche! Il n'y a rien de tel que l'œil du maître. »

Ou bien : « J'ai un rendez-vous, ce matin, de très-bonne heure : c'est pour une affaire importante; je n'ai pas envie de manquer mon homme... Quand on veut être chargé de bonnes affaires, il ne faut pas être paresseux.

— Mais tu n'as pas déjeuné, dit quelquefois

Madame en soupirant; si tu voulais, on t'apporterait le déjeuner au lit... Ça ne serait pas plus long...

— Oh! non, par exemple!... Déjeuner au lit!... Avec ça qu'on y est commodément pour manger!... On renverse son café..., on laisse tomber sa cuiller..., on ne trouve plus son pain!... C'est pitoyable de déjeuner au lit... C'est comme les gens qui veulent dîner sur l'herbe, et qui se donnent des tours de reins pour se verser à boire. Une table, ma chère, une table bien servie, voilà ce qu'il faut pour manger à son aise!...»

Madame murmure d'un petit air demi-boudeur, demi-agaçant :

« Autrefois pourtant... vous aimiez beaucoup à déjeuner au lit avec moi... Vous ne trouviez pas alors que l'on y était mal...»

Pour toute réponse, Monsieur a sauté en bas de son lit; il se hâte de s'habiller, déjeune très-vite, et sort avant que sa femme ait achevé sa toilette du matin.

Madame trouve que son mari n'a plus la même éloquence qu'autrefois. Elle fait les mêmes réflexions que Gil Blas avec l'archevêque de Grenade.

Quand Monsieur rentre dans la journée, si sa femme s'approche de lui et veut lui faire de petites niches, rire, folâtrer comme pendant les premiers jours de leur mariage, notre homme marié lui répond assez brusquement :

« Laisse-moi donc tranquille, ma chère amie... je n'ai pas le temps de jouer, moi!... Tiens, tu es bien gentille; mais si tu veux me faire un grand plaisir, va-t'en; tu m'empêches de travailler. »

Et Monsieur ne songe plus à prendre la taille à Madame; il ne lui presse plus ni les genoux, ni les mains; il ne reste plus des minutes entières en contemplation devant ses yeux.

A dîner, il ne la prend plus sur ses genoux. Quand sa femme mord à quelque chose et le lui présente ensuite, il a l'air de ne pas voir, et continue de manger ce qu'il tient; ou bien il hausse les épaules en répondant :

« Finis donc tes bêtises!... Je n'aime pas ce morceau-là, d'ailleurs... c'est trop gras. — Ou : C'est trop maigre! »

Quand Madame met un nouveau bonnet ou un nouveau chapeau, et qu'elle vient se poser devant son mari en lui disant :

« Comment me trouves-tu ? Cela me va-t-il bien ? »

Notre mari répond : « Très-bien... très-bien ! Tu es charmante. » Mais il n'a pas seulement jeté les yeux sur la femme.



Celle-ci, qui s'aperçoit que son mari ne l'a pas regardée, s'éloigne très-piquée de cette indifférence, en se promettant bien à l'avenir de

ne plus se mettre en peine pour tâcher d'être à son goût.

Quand Monsieur conduit Madame en soirée, il la dépose dans un coin du salon, où elle s'amusera comme elle pourra. Quant à lui, ce n'est plus son affaire; il va dans une autre pièce faire l'aimable, le galant près d'une autre femme, près de beaucoup d'autres femmes même; l'essentiel, c'est que ce ne soit pas la sienne : s'il danse, ce ne sera jamais avec sa femme; il est convenu que c'est mauvais genre. Ensuite il va se placer à une table de jeu; il y oublie l'heure. Il s'amuse, et ne pense pas que sa femme peut s'ennuyer. Celle-ci arrive, cependant, près de la table de jeu; elle s'approche de son mari, et lui dit d'un ton bien doux :

« Mon ami... est-ce que nous n'allons pas penser à nous retirer?

— Si... si... Tout à l'heure... bientôt... Va danser un petit peu...; et puis nous partirons.

— Je ne veux plus danser; je suis fatiguée.

— Eh bien! repose-toi. »

Madame ne dit plus rien, elle s'éloigne; mais elle revient au bout d'une demi-heure dire à son mari qui joue toujours :

« Mon ami, il est bien tard... Vas-tu venir?

— Oui, oui... dans cinq minutes... pas plus de cinq minutes, et je suis à toi. »

Et les cinq minutes durent encore une demiheure ; enfin, notre homme marié quitte la table de jeu en se disant :

« Quel ennui de ne pas pouvoir faire ce que l'on veut! d'avoir sans cesse quelqu'un après soi..., qui vous force à partir quand vous désirez rester! Les femmes n'ont pas la moindre complaisance... Ah! quand j'étais garçon je faisais mes volontés... Imbéciles que nous sommes de nous donner des chaînes!... Enfin! »

Et Monsieur prend le bras de Madame. Il la ramène à pied ; et quand elle dit :

« Est-ce que nous ne prenons pas une voiture? »

Il répond : « Pourquoi faire?... Ce n'est pas loin. D'ailleurs, cela fait du bien de marcher un peu. »

Madame soupire encore : elle trouve que son mari est bien changé. Ce n'est plus un *Mirabeau*, ni un *Samson!* En effet, il y a déjà bien du changement.

Mais les folies qui ont signalé la lune de miel pouvaient-elles durer? — Non, sans doute.

Mais pourquoi les faire, ces folies? Pourquoi,

Messieurs, en vous mettant en ménage, habituez-vous vos femmes à un régime qu'il vous serait difficile et peut-être impossible de continuer?

Pourquoi les saturer de plaisir, pour les mettre ensuite à la demi-ration?

Pourquoi les accabler de caresses, et puis après ne pas même lever les yeux pour regarder le bonnet qu'elles viennent d'essayer?

Pourquoi dépenser toute votre amabilité dans les premiers jours, et ne plus trouver ensuite un mot galant à dire?

Pourquoi?... Parce que c'est dans la nature de l'homme de ne point savoir se modérer. Et tout ce que je dis là ne changera rien à la conduite d'un homme marié pendant les premiers jours de son hymen.





IV.

L'HOMME MARIÉ BONNE D'ENFANTS.



Vous êtes marié et vous avez des enfants; c'est très - bien. L'Ecriture dit : *Croissez et multipliez.*

A la vérité, quand vous êtes marié, vous ne croissez plus, mais vous multipliez... Il y a cependant quelques ménages où l'on ne multi-

plie pas. Alors, si Monsieur désire des enfants, il fait un crime à son épouse de ne pas lui en donner; il lui dit à ce sujet des mots piquants, méchants, quelquefois malhonnêtes même.

Pauvre femme! Comme si elle n'était pas déjà assez chagrine de ne point devenir mère!

Et puis, qui est-ce qui vous prouve que ce soit votre femme qui ne peut pas avoir d'enfant? Pourquoi ne serait-ce pas aussi bien de votre fait?

Vous avez consulté des médecins!... Mais les médecins ne sont pas des dieux; ils se trompent comme les autres hommes. *Errare humanum est.*

Enfin, croyez-moi, si votre femme ne devient pas mère, ne lui faites pas aussi souvent des reproches à ce sujet; cela pourrait lui donner l'idée de s'assurer si c'est de votre faute ou de la sienne.

Mais nous en étions à l'homme marié qui a des enfants, et qui adore les enfants; qui se dévoue à eux corps et bien; qui reste en extase près de leur berceau; qui leur donne la bouillie, qui la goûte avant eux; qui se relève la nuit pour leur donner à boire; et qui, dans la jour-

née, les promène sur les boulevards ou ailleurs.

Promenons-nous aussi sur les boulevards; nous ne tarderons pas à rencontrer un homme marié bonne d'enfants.

Il est impossible de ne point reconnaître au premier coup d'œil ce type de l'amour paternel qui a fait abdication de tous les autres droits de l'homme pour se consacrer entièrement à ses petits.

Voyez ce Monsieur dont la mise décente et bourgeoise n'annonce pas la moindre coquetterie; il serait fort propre, si ses enfants n'avaient pas l'habitude d'essuyer leurs mains à son habit, à son pantalon, enfin, à la première chose venue de sa personne.

Mais comme il a presque toujours sur ses vêtements quelques échantillons de confitures, de beurre, de miel, de raisiné et de mélasse, vous concevez qu'avec tout cela il lui est difficile de conserver un air de propreté et une tenue soignée.

Souvent aussi ce Monsieur a quelque partie de son habit déchirée; il est rare qu'il ne lui manque pas plusieurs boutons, et que son chapeau n'ait pas reçu des renfoncements. Tout cela est la suite des espiégleries de ses bambins, et cela

ne l'empêche pas de chanter toute la journée :

Ah ! qu'on est heureux d'être père !

Ce Monsieur a deux fils, et son épouse est enceinte d'un troisième rejeton. L'aîné de ses fils a six ans, le second est dans sa quatrième année. Ce Monsieur est, depuis son réveil jusqu'au moment où il se couche, aux ordres de ses deux petits garçons ; Madame ne veut pas que l'on contrarie en rien Dodolphe et Polyte ; elle prétend que pour former le caractère aux enfants, il faut constamment faire leur volonté ; Monsieur est trop bon père pour contrarier Madame, et au lieu de faire obéir ses marmots, c'est lui qui est sans cesse aux ordres de ses deux bambins.

Quand Dodolphe et Polyte veulent âller promener, notre homme s'empresse de passer sa redingote, de prendre son chapeau, et le voilà parti avec ses fils.

Madame lui crie du haut de l'escalier : « Prenez bien garde aux voitures... ne les faites pas aller trop vite... ne les laissez pas marcher dans la crotte !... S'ils déchirent leurs vêtements ce sera à vous que je m'en prendrai... »

Toutes les recommandations que l'on ferait à une bonne ; et à tout cela Monsieur a répondu, d'un air soumis :

« Sois tranquille, chère amie... je ne les quitterai pas une minute... je ferai bien attention... ne sois pas inquiète... »

Monsieur se dirige du côté des boulevards, tenant Polyte d'une main et Dodolphe de l'autre.



D'abord la promenade commence assez paisi-

blement; les enfants, satisfaits d'être sortis, se contentent de regarder autour d'eux et de forcer leur père à s'arrêter devant chaque boutique, ce que celui-ci fait avec une complaisance admirable.

Mais, arrivé sur le boulevard du Temple, Dodolphe veut aller à droite pour voir les figures de cire, Polyte veut qu'on tourne à gauche pour voir le Château-d'Eau.

Se sentant tiraillé des deux côtés, notre homme marié bonne d'enfants est fort embarrassé; pour la première fois il ne peut contenter en même temps ses deux fils, mais il fait ce qu'il peut pour les mettre d'accord, en leur disant :

« Mes amis... nous ne pouvons pas aller en même temps des deux côtés... si cela se pouvait, certainement je ne demanderais pas mieux, vous savez bien que je n'ai pas l'habitude de vous contrarier.

— Je veux voir les figures de cire, moi!... dit le plus grand.

— Je veux aller au Château... dodo... dodo... na! crie le plus petit, qui est déjà rageur et commence à taper des pieds comme une grande personne, ce qui fait l'admiration de son père.

— Non... nous irons par là... n'est-ce pas, papa?...

— Non... par ici... petit pepère... »

Les deux mioches recommencent à tirailler l'auteur de leurs jours en s'attachant chacun à un pan de sa redingote. Notre homme a envie de pleurer ; mais enfin s'apercevant que, s'il n'y met ordre, il va se trouver bientôt réduit à une veste, il prend une belle résolution, et, faisant une grosse voix, se met à crier :

« Ah ! corbleu, Messieurs, si vous ne finissez pas, je vais m'en aller et vous laisser là tous les deux... fichtre !... et la garde viendra vous prendre... fichtre... et on vous arrêtera comme des mauvais sujets... ah ! ah ! et ce sera bien fait. »

Cette menace fait son effet. Les enfants se taisent pour un moment. Enchanté d'être parvenu à se faire obéir, notre homme les emmène avec un certain air de fierté, regardant autour de lui pour jouir de l'effet qu'il a dû produire sur les passants.

On va se placer devant les figures de cire, mais cela ne satisfait pas les deux petits garçons, qui veulent entrer dans le spectacle. Le papa s'exécute. On entre dans l'intérieur de la baraque. C'est la quinzième fois que cet homme respectable voit le spectacle des figures de cire et entend l'explication des tableaux. On accorde

des prix de vertu à des gens qui n'auraient pas la force de subir cette épreuve.

Après avoir vu les figures de Curtius, les enfants ont soif. Le papa les mène dans un café et demande de la bière. On en apporte : les deux petits garçons y goûtent, font la grimace, et crachent en disant :

« Oh ! que c'est mauvais !.. C'est pas sucré !.. »

Le papa demande une limonade ou de l'eau sucrée qu'il donne à ses fils, et, quoiqu'il n'ait pas soif, il avale tout le contenu de la bouteille de bière, afin de ne l'avoir pas fait venir inutilement ; l'amour paternel rend capable de tout.

En sortant du café, les enfants veulent voir Polichinelle. On s'arrête devant une maison de toile. Cette fois les deux bambins ne demandent pas à entrer dans l'intérieur, ils ont déjà deviné que le plus amusant se passe à la porte. Mais comme ils se trouvent derrière des tourlourous, des bonnes, des flâneurs de toute espèce en vestes, en blouses, et même en habits, qui viennent aussi regarder Polichinelle, ils se mettent à crier :

« Papa... porte-moi... papa... bras !.. bras !.. »

Notre homme marié se baisse, entoure chacun

de ses fils avec ses bras, les élève ainsi à la hauteur de ses épaules, et, dans cette position, se trouve avoir le nez contre le fond de culotte de ses mioches, lesquels n'ont pas encore appris à se contenir en société. Tout n'est pas rose dans les conditions de la paternité.

Et ce cher Monsieur, qui ne voit plus rien que les deux fonds de culotte de ses fils, est encore obligé de leur expliquer le spectacle et de répondre aux questions que ceux-ci ne cessent de lui adresser :

« Papa... qu'est-ce que c'est donc que ce vilain-là... qui secoue la tête et qui veut battre Polichinelle?

— Mon fils, c'est le commissaire.

— Tiens!... il a deux grandes cornes sur la tête... et une queue rouge...

— S'il a une queue rouge ce n'est pas le commissaire... c'est le diable, mes enfants.

— Papa, à cause donc de quoi que le diable veut battre Polichinelle?

— Mon ami, c'est que probablement Polichinelle n'aura pas été sage, qu'il aura refusé de manger sa soupe et qu'il n'aura pas voulu apprendre par cœur la fable du Renard et du Corbeau.

— Papa... c'est donc le diable qui apprend des fables à Polichinelle... c'est donc son maître d'école? »

Le papa, confondu par la profondeur de cette réflexion, faite par monsieur Dodolphe, qui vient d'avoir six ans, promène ses regards sur les personnes qui sont autour de lui, comme pour trouver dans les figures une expression d'admiration qui réponde à celle qu'il éprouve en ce moment pour son fils. S'apercevant que personne ne prend garde à lui, notre homme se décide à répondre, mais très-haut, et en cherchant à fixer l'attention du public :

« Mon cher Dodolphe, le diable n'est pas maître d'école; certainement ce serait à tort que vous lui attribueriez ces fonctions... ces fonctions... d'autant plus... ces fonctions... »

Ici, le papa, qui a de la peine à trouver ce qu'il veut dire, se met à tousser comme s'il avait avalé une arête, après quoi il reprend :

« Mais de tout temps, le diable est intervenu... *intervenit*, pour punir les petits polissons, les drôles qui ne sont pas sages... Voilà ce que j'ai voulu vous faire entendre tout à l'heure en employant une figure métaphorique... hum!... hum!...

— Papa, qu'est-ce que c'est donc que cet homme en grande robe noire, avec de la farine dans les cheveux, qui vient quand le diable s'en va et qui se dispute aussi avec Polichinelle?

— Oh! pour cette fois, mon fils, c'est le commissaire...

— Qu'est-ce que c'est qu'un commissaire, mon papa?

— Mon fils, c'est un homme qui est chargé de rétablir l'ordre et la paix...

— Pourquoi donc alors qu'il se dispute et qu'il se bat à coups de bâton avec Polichinelle?»

Nouvelle marque d'admiration du papa, qui commence à soupçonner qu'il porte sur ses épaules un petit Voltaire, et qui répond enfin :

« Mon fils, c'est que probablement Polichinelle se sera refusé à payer ses contributions ou qu'il aura mis des pots de fleurs sur ses fenêtres malgré les ordonnances de police.

— Ah! ah!.. voilà Polichinelle qui est tué par le commissaire...

— Ceci, mon fils, est une preuve de la justice divine, qui veut que tôt ou tard les mauvais sujets reçoivent le châtiment dû à leur inconduite...

— Ah! non... Polichinelle se relève... il tue le commissaire...

— C'est que probablement ce commissaire-là avait deux poids et deux mesures, et que la Providence aura voulu le punir par la voie de Polichinelle.

— Papa! papa! le commissaire n'est pas mort... il reprend le bâton... il tue Polichinelle!...

— Alors, mon fils, c'est que décidément Polichinelle est un misérable, et que c'est lui qui se sera mal conduit avec quelque sergent de ville...

— Papa!.. papa!.. Polichinelle n'est pas mort... le voilà qui reprend le bâton... et qui tue le commissaire!.. Oh! comme il tape dessus!... »

Le papa commence à trouver assez difficile d'expliquer à ses enfants la morale de la pièce jouée par les marionnettes, mais en ce moment il est pris par un éternuement qui le tire d'un embarras pour le jeter dans un autre : car, lorsqu'on vient d'éternuer, vous savez que l'on éprouve assez ordinairement le besoin de se moucher, cela est surtout indispensable aux personnes qui prennent du tabac.

Notre homme, après avoir éternué, donnerait tout au monde pour pouvoir prendre son mouchoir dans sa poche. Mais trouvez donc le moyen de fouiller à votre poche quand vous tenez un petit garçon sur chaque bras!

Le papa d'Adolphe et d'Hippolyte se décide à ne point se moucher; c'était le seul parti qu'il eût à prendre dans la position où il se trouvait.

Bientôt une dispute s'élève sur les épaules de l'homme marié: messieurs Dodolphe et Polyte s'arrachent mutuellement des mains un bâton de sucre d'orge; les cris, les tapes accompagnent la querelle. Vainement le papa fait entendre ces mots :

« Eh bien, Messieurs, avez-vous fini là-haut?.. Est-ce que je vous tiens en l'air pour que vous vous battiez?...

— C'est lui qui m'a pris mon *susuc!*..

— C'est lui qui est un gourmand...

— C'est lui qui mange tout...

— Ne l'écoutez pas, papa, j'ai cassé le morceau en deux, je lui en ai donné la moitié...

— Papa, il a gardé le plus long...

— C'est pas vrai... il dit ça parce qu'il a déjà croqué la moitié du sien... »

Pour mettre fin à la querelle, notre homme

prend le sage parti de déposer ses deux fils à terre. Alors ceux-ci crient plus fort et veulent de nouveau voir Polichinelle, qui maintenant se bat avec un chat, lequel a remplacé le diable et le commissaire. Mais le papa, que la séance a fatigué, ne se sent pas de force à tenir de nouveau ses deux fils sur ses bras. Il les emmène, et, pour les calmer, leur achète du pain d'épice, puis des brioches, puis des pommes, puis des tablettes de chocolat... et leur fait boire du coco.

Monsieur Dodolphe, qui est le plus âgé, ne se tient pas toujours tranquille près de son père. A chaque instant il lâche la main de l'auteur de ses jours pour aller regarder une image, ou voir jouer au bouchon et aux billes. Parfois le petit Polyte veut aussi courir et aller tout seul comme son frère. Alors, le malheureux père est bien embarrassé, obligé de courir en même temps après ses deux fils qui n'ont pas pris le même chemin; il se heurte, se cogne dans les passants; il reçoit des sottises de l'un, des coups de coude de l'autre; mais il ne fait pas attention à tout cela; bien heureux si, après s'être mis en nage, il parvient à rattraper ses deux fugitifs et à les ramener avec lui !

Bientôt il s'aperçoit que son fils aîné a le nez

écorché et l'œil presque noir, quoique habituellement il l'ait bleu; que monsieur Polyte, le plus jeune, a perdu tout un morceau de sa veste, et que son pantalon est fendu au genou.

« Qu'est-ce qùe cela veut dire? s'écrie le papa; je ne vous ai perdu de vue qu'un instant, et vous vous présentez devant moi avec des *deficit*, des *horions!*...

— Papa, c'est un grand qui jouait au bouchon qui m'a donné un soufflet sur l'œil, en me disant que je marchais dans son jeu, que je l'empêchais de gagner...



— Papa..., c'est une vieille femme qui avait un chien; j'ai voulu le caresser, il a sauté après

moi et m'a emporté un morceau de ma veste, et en me sauvant, je suis tombé sur mes genoux.



— Eh bien! c'est gentil; nous aurons de l'agrément en rentrant. Qu'est-ce que votre mère va me dire?... Diables d'enfants, que je ne puis jamais ramener à la maison en bon état!

— Papa, porte-nous...

— Papa, porte-moi...

—Ah! fichtre non, par exemple; vous allez marcher, mes gaillards; je vous ai portés assez longtemps devant Polichinelle. D'ailleurs, ce n'est pas la peine de demander à vous promener, si vous voulez continuellement que je vous porte.

— Papa..., c'est encore bien loin, chez nous...

— Non...; trois cents mètres, environ...

— Qu'est-ce que ça veut dire, papa?...

— Ma foi!... cela veut dire... C'est un mot grec, voyez-vous, mes enfants; et quand vous saurez le grec, vous comprendrez tout cela comme père et mère.

— Je suis las... Hi, hi, hi...

— J'ai mal aux pieds...

— Allons, Polyte, allons, Dodolphe, montrez que vous êtes de petits hommes...; ne vous faites pas traîner comme des enfants...

— Alors, chante-nous une chanson...

— Ah! oui, papa. Malbrouck...; tu as promis de nous l'apprendre.

— Eh bien! j'y consens... Je vais vous chanter la romance de Malbrouck; mais vous répéterez avec moi... Faites bien attention...; vous la chanterez ensuite devant votre maman, et ça la flattera.

— Oui, papa. — Oui, petit père. »

Le papa entonne d'une voix grave, tout en essayant de marcher en mesure, et en adoptant la prononciation usitée dans cette complainte :

« ***Malbrouck s'en va-t-en guerre...*, *miroton, tonton, mirotaine!***

« Partez, Messieurs... »

Monsieur Dodolphe crie à tue-tête ce qu'il

vient d'entendre. Le petit Polyte se borne à marmotter entre ses dents :

« *Toton..., toton..., tontaine..., toton!* »

Le papa continue en faux bourdon :

« *Ne sais quand reviendra!... ne sais quand reviendra!...* » — Allons donc, Messieurs...

— Ah! j'ai bobo au ventre...

— J'ai encore soif, moi...



— Non, vous n'avez plus soif..., vous avez

assez pris de choses... Allons, ferme : « *Ne sais quand reviendra...* »

— « *Ne sais quand...* » Oh! papa, de la frangipane...

— Taisez-vous, gourmand... Allons, monsieur Polyte. »

Le petit Polyte fait la grimace, se tient le ventre, et se borne à marmotter :

— « *Miroton, mirotaine..., toton...* » J'ai bobo au ventre... « *Mirotaine, toton...* »

Bientôt les deux enfants refusent de marcher. Notre homme marié éprouve un moment de désespoir; enfin il saisit ses deux fils avec une contraction nerveuse, et se remet en route en s'écriant :

« Ah! sapredié! quelle promenade!... Ah! les petits drôles!...

— Papa, murmure Dodolphe, tu ne chantes plus... Chante-nous donc Malbrouck.

— Laissez-moi tranquille, polissons...

— Ah! papa..., tu n'as pas dit : « *Miroton, mirotaine...* » Vilain méchant papa!... Je vas pleurer, si tu ne chantes pas...

— Ah! quel vaurien!... Allons, taisez-vous..., ne pleurez pas... Vous m'éreintez...; c'est égal... : « *Il reviendra à Pâques..., miroton,*

tonton, mirotaine...; il reviendra à Pâques, ou à la Trinité. »

Enfin, ce Monsieur rentre chez lui, et là il est grondé par sa femme, pour avoir laissé ses enfants attraper des écorchures au visage et déchirer leurs vêtements.

C'est bien naturel d'aimer ses enfants, il n'y a aucun mal à les promener; mais lorsqu'un homme marié prend exactement l'emploi d'une bonne d'enfant, il devient ridicule même aux yeux de sa femme, et c'est fort dangereux.

Car la plupart des femmes ne conservent de l'amour pour leur mari qu'autant qu'elles lui reconnaissent sur elles une supériorité, et le ridicule tue toutes les supériorités.





V.

L'HOMME MARIÉ PROMENANT SA FEMME.



Il est trois heures, on devait sortir à une heure ; mais Monsieur ne savait pas s'il devait ou non faire sa barbe, s'il mettrait un habit ou une redingote, s'il prendrait un gilet à châle ou un gilet droit : tout cela a mené jusqu'à trois heures. Alors, Monsieur est prêt ; il descend le premier en se dandinant, en se regardant, et assez satisfait de sa tenue.

Madame n'étant pas au bas de l'escalier en même

temps que Monsieur, il se retourne, fait un geste d'impatience, lève la tête, et crie dans l'escalier :

« Eh bien!... est-ce que ce n'est pas pour aujourd'hui ?

— Me voilà, mon ami ; c'est que je cherche mes gants.

— Ah ! bon, ce sont les gants... ; une autre fois, c'est le mouchoir... J'aurais été bien étonné si, au moment de sortir, on n'avait pas oublié quelque chose. »

Madame arrive enfin ; elle prend le bras de son mari tout en mettant ses gants. Monsieur dit à demi-voix :

— Drôle de genre, de mettre ses gants dans la rue !...

— Dame ! tu me presses tant !

— Comment ! je te presse ! c'est toi qui voulais sortir il y a déjà deux heures, et qui murmurais parce que je n'étais pas habillé. Je te presse est très-joli. De quel côté allons-nous?

— Cela m'est égal.

— Et à moi aussi.

— J'irai où tu voudras.

— Il faudrait pourtant tâcher de se décider, et ne pas rester là au milieu de la rue comme deux imbéciles... Je ne connais rien de plus in-

supportable qu'une femme qui vous répond toujours : « Ça m'est égal.

— Eh bien! allons aux Tuileries. »

On se met en marche. Monsieur regarde les dames qui passent, ou pense à ses affaires. On



ne se dit pas un mot. Quelquefois, en passant

devant un magasin de modes ou de nouveautés. Madame a fait entendre cette exclamation :

« Ah! le joli châle!... ah! le joli dessin de robe!... oh! quel amour de chapeau! .. »

Monsieur n'a pas entendu, ou il fait semblant de ne pas entendre ; ou, pour toute réponse, il daigne faire un petit grognement sourd comme :

« Hum... um... um...; ou.... ou... oui... »

Mais il n'a garde de s'arrêter devant les magasins.

On arrive aux Tuileries. On va et on vient en long et en large, on n'échange pas un mot; seulement, Monsieur bâille de temps à autre, ou respire comme s'il étouffait.

Au milieu d'une allée où il n'y a personne, Monsieur s'écrie tout à coup :

« Ah çà! c'est donc amusant de se promener ici?

— Mais ne fallait-il pas aller quelque part?

— Mais il n'y avait pas de nécessité de venir aux Tuileries.

— Puisque tu n'as pas voulu dire où tu voulais aller...

— C'est cela; tu as choisi cet endroit parce que tu sais qu'il n'y a pas de promenade que je trouve plus ennuyeuse.

— Oh ! du moment que vous vous promenez avec moi, cela vous ennuie ; ainsi, cet endroit ou un autre, ce serait absolument la même chose.

— Allons, bon !... les reproches !... c'est ça... Mais là, vraiment, est-ce que tu trouves quelque chose d'agréable à se promener au milieu de ce monde..., de ces enfants qui vous jettent des balles ou des cerceaux dans les jambes ?... Avaler de la poussière avec cela !... Cela t'amuse, toi !

— Si vous me parliez, je ne m'ennuierais pas... ; mais vous n'avez jamais un mot à me dire...

— Ma chère amie, quand on est sans cesse ensemble..., on ne peut pas avoir toujours quelque chose à se dire...

— Si vous étiez avec une autre femme, vous feriez l'aimable, le gentil.

— Elle ne me dirait pas des choses amères, piquantes..., elle ne bougonnerait pas sans cesse...

— On bougonne ces Messieurs, parce qu'on leur reproche d'avoir l'air de s'ennuyer !...

— Voyons, est-ce fini ?

— Est-ce que vous croyez m'empêcher de parler, à présent ?...

— Criez donc un peu plus haut, pour nous faire regarder par les personnes qui passent... ; il ne manquerait plus que cela !...

— Si je veux crier, moi... Est-ce qu'on s'occupe de nous ?... Vous croyez toujours que tout le monde vous regarde !...

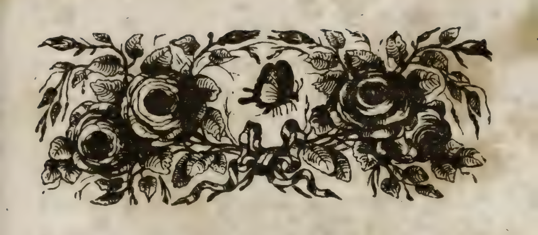
— Si vous continuez, je vais vous quitter le bras...

— Quittez-moi..., cela m'est bien égal. »

Monsieur fait un temps d'arrêt... ; mais il réfléchit, et ne quitte pas le bras de Madame.

Et la promenade s'achève sans que l'on s'adresse de nouveau la parole.





VI.

CELUI QUI EST AUX PETITS SOINS POUR SA FEMME.



Vous le reconnaissez sur-le-champ : à la promenade, il donne la main à l'enfant quand il y en a ; il règle son pas sur celui de sa femme, il se dandine et se tortille presque comme elle ; il tient l'ombrelle, il tient le sac quand Madame en prend ; il n'est pas deux minutes sans

la regarder d'un air inquiet et presque amoureux, en murmurant :

« Quand tu seras fatiguée, chère amie!... Si tu veux retourner, mon ange!... Veux-tu prendre une voiture, Bichette?... Si nous traversions, Bobonne : je crains que tu n'aies le soleil dans les yeux... Prends garde, voilà un ruisseau... Nous irons moins vite si tu veux...

Et une foule d'autres petites phrases de ce genre, lesquelles, pour l'ordinaire, n'obtiennent pour toute réponse qu'un mouvement d'impatience avec un haussement d'épaules assez peu sensible.

Quand ce Monsieur mène sa femme au spectacle, il lui fait essayer cinq ou six places avant de la laisser se fixer à une...

« Ma bonne, tu n'es pas bien ici... il y a de grands chapeaux devant toi... allons là-bas, tu verras mieux.

« La banquette est bien dure ici... passons de l'autre côté.

« Je ne veux pas que tu restes là... il vient de l'air par-derrière... tu attraperais une fraîcheur... c'est très-dangereux. Allons ailleurs.

« Ah ! il y a près de nous une dame qui a sur elle du musc... des odeurs... cela te ferait mal

aux nerfs, je ne veux pas que tu restes là... »



La pauvre femme, fatiguée de ces pérégrinations dans la salle, finit par se cramponner à une place et n'en bouge plus, en disant :

« En voilà bien assez... je reste ici... je suis lasse de courir toutes les places.

— C'est pour que tu sois bien, ce que j'en fais. Veux-tu un petit banc?

— Non... — L'ouvreuse, apportez un petit banc à Madame. Veux-tu un coussin sous toi? — Mais pourquoi faire?... est-ce que je suis un enfant? — L'ouvreuse, tâchez donc d'avoir un coussin pour ma femme.

— Veux-tu que je ferme le carreau de la loge?...

— Comme tu voudras. — As-tu trop chaud? — Non. — Je vais le fermer. »

La pièce est commencée, Madame serait bien aise d'écouter les acteurs; mais, au milieu d'une scène intéressante, son mari lui dit:

« Tu es pâle... tu n'es pas malade?...

— Moi! pas du tout!... — Est-ce que tu souffres quelque part? — Mais, mon Dieu, non; je ne souffre nulle part! Quelle idée de vouloir que je sois malade!

— Je ne le veux pas, ma biche, bien au contraire...; mais si tu avais mal quelque part, il vaudrait mieux me le dire et nous en aller... tu pourrais rester par complaisance... et tu aurais grand tort...

— Ce que je voudrais, ce qui me ferait grand plaisir, ce serait que tu voulusses bien me laisser entendre la pièce.

— Je ne t'empêche pas d'écouter la pièce, il me semble. C'est égal, ça me fait de la peine de te voir pâle comme cela. »

Quand ce Monsieur dîne en ville avec sa femme, il ne la perd pas de vue, et, serait-il placé à l'autre bout de la table, ne manque pas alors de lui crier :

« Chère amie, ne mange pas de cela... ça ne te vaut rien !... tu sais que les anchois te sont contraires... Ne prends pas de homard, c'est trop lourd pour toi... Si tu acceptes du saumon, tu auras tort... Ah ! Monsieur, je vous en prie, ne versez pas de madère à ma femme... ça lui ferait mal... je connais parfaitement son estomac... Ma chère amie, si tu en bois tu me feras de la peine. »

Madame, impatientée par les soins que son mari prend de sa santé, fait une moue très-prononcée et ne mange rien du tout, parce que la contrariété qu'elle éprouve lui ôte l'appétit. Pendant ce temps, Monsieur mange comme quatre et boit de tous les vins.

Va-t-on au bal, c'est une autre histoire : d'abord, Monsieur inspecte la toilette de Madame :

« Cette robe-ci est trop décolletée... tu au-

rais froid... celle-ci te serre trop... elle te gêne... elle doit te gêner.



— Mais je t'assure, mon ami, que ma robe ne me gêne pas du tout.

— Oh ! les femmes ne veulent jamais en convenir... mais elles se font beaucoup de mal en se serrant trop la taille; et puis arrivent les ma-

ladies... On se dit souvent : Tiens, Madame une telle est morte de la poitrine... c'est singulier! elle était si bien faite... si fraîche... on n'aurait jamais cru qu'elle fût poitrinaire; mais on ne devine pas que c'est en voulant se faire une taille trop mince que cette dame s'est comprimé l'estomac et attaqué les poumons.

— Mon ami..., vous voyez bien que l'on peut passer le doigt dans ma ceinture... cela vous prouve que je ne suis pas gênée.

— Oh! oui! passer le doigt... à vous entendre, on peut toujours passer le doigt... parce que vous retenez votre respiration. Ma chère amie, tu seras bien aimable en mettant une autre robe.,. je serais malheureux toute la soirée si je te voyais au bal avec cette robe-là. »

Pour en finir, Madame consent à mettre une robe qui ne lui plaît pas autant, et déjà cette contrariété l'empêchera de goûter au bal tout le plaisir qu'elle se promettait, car toute la nuit elle pensera à cette robe qui lui allait si bien et que son mari lui a fait quitter.

Quand on est au bal, au lieu de laisser sa femme se livrer au plaisir de la danse et de chercher de son côté à se procurer le plus d'agréments possible, notre mari ne perd pas de vue

son épouse ; ne croyez pas que ce soit par jalousie... non, le mari aux petits soins n'est pas jaloux ; il est persuadé que sa femme l'adore, parce qu'elle sait qu'elle n'en trouverait pas deux comme lui pour les prévenances et les attentions. Mais là, comme partout, il va exercer sa touchante sollicitude.

Il se promène de long en large dans le salon où sa femme est assise. A peine a-t-elle dansé une contredanse, qu'il accourt à elle :

« Tu as bien chaud, chère amie?

— Mais non... pas trop. — Si... oh! tu as très-chaud... est-ce que tu danses l'autre quadrille? — Certainement, je suis engagée. — Je suis fâché que tu aies accepté... tu aurais dû te reposer un peu... »

Après la contredanse suivante, à peine Madame a-t-elle été ramenée à sa place par son cavalier, que la figure de son mari lui apparaît et se pose près d'elle, comme ces ombres que par le prestige de la fantasmagorie on voit tout à coup surgir devant soi.

« Comme tu es rouge, ma bonne! dit notre mari aux petits soins, de l'air inquiet d'une mère qui, en tâtant le pouls à son enfant, lui trouverait de la fièvre. »

Madame, qui trouve la remarque au moins superflue, tâche de sourire en répondant:

« Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à ce qu'on soit rouge quand on vient de danser?

— Oui... mais c'est que je ne t'ai jamais vue aussi rouge que cela. »

Madame se penche vers une jeune femme assise près d'elle, et lui dit tout bas:

« Est-ce que j'ai des couleurs extraordinaires?... est-ce que j'ai l'air d'une écrevisse?

— Mais non, vous êtes fort bien; votre mari ne sait ce qu'il dit. »

Bientôt un jeune homme qui est parvenu à saisir des glaces en apporte une à l'épouse de l'homme aux petits soins. Celle-ci accepte la glace et se dispose à la manger, lorsque son mari la lui prend des mains en disant:

« Oh! par exemple, ma chère amie, tu ne mangeras pas cela...

— Mais pourquoi donc?... c'est une glace...

— Je le vois bien, c'est pour cela que je ne veux pas que tu en avales une parcelle... tu as trop chaud, cela te ferait du mal.

— Mais toutes ces dames viennent de danser aussi, et elles mangent des glaces cependant.

— Que ces dames fassent ce qu'elles vou-

dront, cela ne me regarde pas! mais toi, c'est différent... je connais ton tempérament... Une glace! oh! non pas!... ce serait une imprudence impardonnable... Veux-tu du punch?

— Vous savez bien que je ne bois jamais de punch, Monsieur, que je ne puis pas le souffrir; tandis que j'aime beaucoup les glaces...

— Ça ne te vaut rien. »

Et Monsieur se met à manger la glace destinée à sa femme, et il se promène devant elle, en la savourant, et il ne se gêne pas pour dire: « Elles sont excellentes! bien frappées! »



Un peu plus tard, l'orchestre a fait entendre

le prélude d'une délicieuse valse de *Strauss*. Madame aime passionnément à valser et s'en acquitte avec autant de grâce que de mesure. Elle vient d'accepter le bras d'un jeune cavalier qu'on lui a dit être un fort bon valseur. Tous deux s'élancent, ils ont déjà fait le tour du salon et obtenu les suffrages des spectateurs; lorsque notre mari, apercevant sa femme en train de tourner, court après elle, au risque de se faire bousculer par tous ceux qui se livrent au plaisir de la valse, et, la saisissant par le bras, la force, elle et son cavalier, à s'arrêter, et lui dit, toujours d'un air aimable :

« Qu'est-ce que nous faisons donc ?... Y penses-tu ?... toi, valser !... oh ! mais je suis là heureusement pour t'empêcher de faire des folies !

— Mais, Monsieur, vous savez bien que j'aime beaucoup la valse... que cela ne m'étourdit pas...

— Cela ne t'étourdit pas, c'est possible; mais cela te ferait beaucoup de mal .. tu serais malade demain... j'ai consulté plusieurs médecins; ils m'ont dit que la valse était contraire aux femmes nerveuses, et tu es essentiellement nerveuse, ma bonne amie...

— Quelques tours seulement, Monsieur, et puis nous cesserons, dit le jeune cavalier en s'adressant au mari.

— Oui, rien que quelques tours, mon ami, dit Madame d'un air suppliant. »

Mais Monsieur est inexorable, il prend sa femme par le bras, la ramène à sa place, et lui jette malgré elle sur ses épaules une pelisse... un manteau... un burnous... tout ce qu'il trouve sous sa main.

Madame enrage, mais elle n'ose rien dire. On ne se dispute pas devant le monde, et d'ailleurs, son mari a la réputation d'un homme si galant, si empressé près de sa femme, qu'on la croit excessivement heureuse. Elle tâche de dissimuler ses ennuis. L'heure du souper approche; elle sait, par la maîtresse de la maison, que les dames seules seront à table; elle pourra donc manger ce qui lui plaira, sans avoir à redouter les observations de son mari. Elle espère se dédommager au souper de ses contrariétés de la soirée, et puis les soupers lui plaisent; il y a des dames qui ne méprisent pas ce genre d'occupation. Je n'y vois aucun mal; au contraire, j'estime infiniment les dames qui ont de l'appétit.

Mais un quart d'heure avant le souper, notre mari arrive tenant sur son bras la pelisse de sa femme, il la lui jette sur les épaules, en lui disant :

« Ma Bichette, il y a une voiture en bas qui nous attend.

— Comment, vous voulez déjà partir?

— Déjà, il est bien assez tard.

— Mais on va souper dans un moment.

— C'est justement pour cela... tu pourrais te laisser aller à prendre quelque chose... et cela ne vaut rien de manger le soir.., toi, surtout, qui es délicate... tu sais bien que tu ne soupes jamais... ni moi non plus...

— Mais, Monsieur, quand on a passé une partie de la nuit, ce n'est pas comme quand on se couche à onze heures.

— Oh! c'est égal... je ne veux pas que tu manges le soir ; diable, et ta petite santé!... viens, chère amie, la voiture nous attend. »

Monsieur entraîne Madame, qui a grande envie de pleurer, et qui rentre chez elle en se disant tout bas qu'elle refusera désormais d'aller à la promenade, au spectacle, au bal, et de dîner en ville.

Pensez-vous qu'une femme soit bien heu-



reuse avec un mari aux petits soins?

Mais, heureusement, l'espèce en est assez rare.





VII.

CELUI QUI CARESSE SA FEMME DEVANT LE MONDE.



'HOMME marié qui pousse les petits soins pour sa moitié jusqu'à cette obsession dont vous venez de voir un exemple, est un être parfaitement insupportable, et capable de donner des attaques de nerfs à la femme la moins susceptible de tomber en syncope.

Et croyez-vous que ce soit l'extrême amour que ce Monsieur éprouve pour sa femme, qui le fasse se conduire ainsi ? Détrompez-vous.

Ce que ce Monsieur veut, c'est qu'on le cite pour le modèle des maris, pour un homme qui adore sa femme, qui ne s'occupe que d'elle, pour un phénix, enfin.

S'il aimait vraiment sa femme, il ne serait pas sans cesse après elle comme les apothicaires après M. de Pourceaugnac.

Je range ces maris-là dans la classe des hypocrites.

Nous avons ensuite ceux qui, devant le monde, mangent leurs femmes de caresses.

Qui ne peuvent pas être près de leur moitié sans lui prendre la taille, l'enlacer tendrement.



Il y en a qui vont jusqu'aux baisers; ils appli-

quent leurs lèvres sur le cou, sur la poitrine, sur les joues de Madame; quelquefois ils vont jusqu'à la bouche. Puis ce sont des extases, des airs délirants, comme s'ils embrassaient leur femme pour la première fois.

Et, pendant ce temps-là, voyez-vous la figure que fait un tiers ou que font plusieurs tiers? On est toujours tenté de dire au mari :

« Pardon, je vous gêne; je m'en vais. »

Et si on s'en allait, si on le laissait seul avec sa femme, il serait bien attrapé, ce Monsieur qui a eu l'air de vouloir la dévorer de caresses.

Outre qu'en se conduisant ainsi devant le monde on manque aux bienséances, à la décence, à la politesse et aux plus simples convenances, l'homme marié si caressant pour sa femme devant témoins, est ordinairement d'une humeur très-maussade et quelquefois brutale dans son intérieur.

C'est un changement à vue, presque comme à l'Opéra.



VIII.

INTÉRIEUR DU MÉNAGE DE L'HOMME CARESSANT SA FEMME DEVANT LE MONDE.



POURQUOI le déjeuner n'est-il pas prêt ?..... (Première question de ce Monsieur quand il est levé, et qui est déjà prononcée d'un ton de fort mauvaise humeur.)

— Mais, mon ami, il n'est pas tard...

— Pas tard ! pas tard ! Si je veux déjeuner plus tôt, si j'ai faim... Mais on est si paresseux ici ! Pourquoi a-t-on fait du café ? Je voulais du chocolat.

— Il fallait me le dire, mon ami.

— Il fallait me le demander.

— Tu prends ordinairement du café.

— C'est pour cela qu'aujourd'hui je voulais changer... Cela ne vous donnerait pas beaucoup de peine de me demander ce que je veux... Qui est-ce qui a arrangé ce feu-là?... Il est bien, il est gentil! on ne sait pas seulement faire le feu ici. Qu'est-ce que c'est que ce pain-là?...

— C'est du pain de gruau.

— Je vous ai déjà dit que je n'aimais pas le pain de gruau... Vous le faites donc exprès pour me contrarier?... On a sonné, ce matin; qui était-ce?

— Ce jeune homme blond qui est déjà venu deux fois te consulter pour savoir s'il devait se marier. Tu as dit qu'il t'ennuyait, ce monsieur; aussi, ce matin, je l'ai renvoyé en lui disant que tu étais déjà sorti. »

L'homme marié fait un bond sur sa chaise, et se tape sur les genoux avec colère en s'écriant :

« Mais qui est-ce qui vous avait priée de renvoyer ce jeune homme?... Vous ne faites que des bêtises... Je voulais justement lui parler aujourd'hui... j'avais un renseignement à lui don-

ner... Et on lui dit que je n'y suis pas! On se pendrait, ici, si l'on savait faire quelque chose qui me fût agréable. »

Et, dans sa colère, Monsieur ne voit pas qu'il appuie son coude sur sa tasse de café; la tasse tombe, le café se répand sur sa robe de chambre; cela redouble l'exaspération de notre mari, qui s'écrie :



« Voilà ma robe de chambre perdue!... C'est votre faute, Madame.

— Comment, ma faute?... Il ne fallait pas renverser votre tasse.

— Il ne fallait pas me donner de l'humeur depuis ce matin...

— Il n'y a pas besoin de vous en donner, vous bougonnez en vous éveillant.

— Avez-vous fini vos sottises?... Prenez garde... Ne me poussez pas à bout...

— Oh! mon Dieu! voilà que vous faites vos airs furibonds. On voit bien que nous ne sommes pas devant le monde...

—Veux-tu te taire?...

— En société, vous me mangez de caresses, pour qu'on me croie très-heureuse... Ah! si l'on savait comme vous me traitez... quand nous sommes seuls!

—Veux-tu te taire?... (Avec grincement de dents.)

— Aussi, c'est étonnant comme cela me fait plaisir, les baisers que vous me donnez devant le monde!

— Si tu ne finis pas, je te jette ma tasse à la figure!...

— Vous en seriez capable, vilain monstre!

— Ah! tu m'appelles monstre... Tiens! »

Et la tasse vole du côté de Madame, qui l'esquive en se penchant en arrière, mais qui n'es-

quive pas, toujours, le soufflet qui suit la tasse.



Et, pendant que Madame pleure, la sonnette se fait entendre; la bonne annonce quelqu'un. Alors Monsieur dit à sa femme d'un air menaçant :

« J'espère que vous n'allez pas pleurer devant le monde!... Essuyez vite vos yeux... Sinon..., je recommencerai quand on sera parti. »

La visite arrive. Monsieur a tout de suite pris un air riant, aimable, une voix douce et flûtée. La personne qui vient d'entrer dit à Madame :

« Je vous trouve pâle... et les yeux rouges... Est-ce que vous avez été malade? »

Monsieur ne laisse pas sa femme répondre; il s'empresse de prendre la parole, et s'écrie :

« Oh ! ce n'est rien... Elle a lu trop tard hier dans son lit... et ça lui fatigue les yeux. Je lui ai dit souvent : Ma Minette, tu t'abîmes les yeux en lisant si avant dans la nuit; mais on ne veut pas m'écouter... Et puis, voilà ce qui arrive..., le lendemain matin, on est pâlotte, on a les yeux rouges... Mais elle deviendra plus raisonnable, elle me l'a bien promis. »

Et tout en disant cela, notre homme s'est rapproché de sa femme, dont il caresse les joues...

De tous les vices, le plus dégoûtant est l'hypocrisie; car il tend à vouloir se faire honorer pour des vertus que l'on n'a pas.

Le voleur qui vous attaque sur le grand chemin vous dit franchement qu'il est voleur.

Le mari qui caresse sa femme devant le monde et la bat dans sa maison, est plus vicieux que ce voleur-là.

La femme qui possède un tel mari, et qui reste fidèle à ses devoirs, mériterait qu'on lui élevât des statues, un autel, un obélisque, un arc de triomphe.



IX.

LE BONNET DE COTON.



L'HOMME marié qui porte des bonnets de coton se fait le plus grand tort dans son ménage, dans le monde, et dans la profession qu'il a embrassée.

Le bonnet de coton, surnommé vulgairement casque à mèche, a deux inconvénients bien graves, surtout pour des Français : il enlaidit, et il donne un air ridicule.

Si vous êtes déjà laid, qu'est-il besoin de vous coiffer de manière à le paraître plus encore? .

Vous allez me répondre :

« On n'a pas de prétentions avec sa femme. »

Voilà justement le tort de la plupart des hommes mariés, c'est de ne pas être coquets avec leurs femmes.

Si vous voulez que ces dames aient toujours de l'amour pour vous, faites au moins quelques frais pour leur plaire.

Vous ne voudriez pas être vu en bonnet de



coton par votre maîtresse (si vous en avez une) : pourquoi cela vous est-il indifférent, alors, d'être vu par votre femme quand vous portez cette coiffure?

Est-ce que vous pensez que votre femme ne sait pas aussi bien qu'une autre juger ce qui va bien et ce qui va mal?

Mais la plupart de ces Messieurs sont chez eux dans un désordre qui n'est pas un effet de l'art. Ils ont l'air de se dire : « Ah bah ! nos femmes nous trouvent toujours assez beaux ! »

Vanitas vanitatum! Omnia vanitas!

Vous vous trompez complétement, Messieurs, ces dames ne vous trouvent pas toujours assez beaux. Et, pour en revenir aux bonnets de coton, proscrivez-les de votre domicile, ne transigez pas avec eux; songez que cela touche à votre tête, et que, si une fois vous vous habituez à porter de ces choses-là, on vous jugera susceptibles d'en porter une foule d'autres.

Et puis, quelle nécessité de ressembler à un melon?





X.

L'HOMME MARIÉ TATILLON.



On naît tatillon, comme on naît homme de génie, mécanicien, musicien, poëte, ou rôtisseur.

L'homme qui est tatillon étant garçon, le sera encore plus étant marié. C'est aux femmes à prendre des informations.

Il est bien fâcheux que l'homme tatillon ne puisse pas se voir, s'examiner dans son ménage ; il est probable que cela le guérirait de sa manie.

Certainement on peut être tatillon et fort estimable du reste; un mari tatillon peut adorer sa femme et ses enfants, faire honneur à ses affaires, monter sa garde exactement, et s'acquitter enfin de tous les devoirs que la société impose.

Mais dans son ménage il n'en sera pas moins un être insupportable, tracassier et ennuyeux.

Dès le matin, l'homme marié tatillon trouve moyen d'exercer son humeur, même avant de sortir de son lit :

« Ma femme, mon mouchoir... passe-moi mon mouchoir... Il doit être sur la chaise contre le lit, près de toi. »

Madame, encore à moitié endormie, allonge le bras et donne un mouchoir à son mari. Celui-ci va pour se moucher, mais il s'arrête, examine le mouchoir, et s'écrie :

« Ce n'est pas à moi, cela... Mes mouchoirs n'ont pas de bordure de couleur... C'est à toi. — C'est possible, mon ami. — Oui..., oui..., c'est à toi... C'est-à-dire, tes mouchoirs ont une bordure bleue, celle-ci est brune... Qu'est-ce que cela veut dire? — Ça veut dire que j'en ai aussi dont la bordure est brune apparemment. — Ah! tu en as comme cela!... Depuis

quand donc? — Depuis que je les ai achetés, sans doute. — Quand donc les as-tu achetés? — Mon Dieu! je ne me rappelle plus au juste l'époque. — C'est singulier..., tu ne m'as pas dit que tu avais acheté d'autres mouchoirs! — Je n'ai pas cru que ce fût une chose assez importante pour qu'il fût nécessaire de t'en faire part. Est-ce que je ne pourrai plus acheter la moindre chose sans te demander la permission? — Je ne dis pas cela... Mais..., enfin, tu vois bien que j'avais raison d'être étonné en voyant un mouchoir avec des bordures brunes. »

Monsieur sort du lit; il cherche ses pantoufles; il ne les trouve pas sur-le-champ, il s'impatiente, il appelle sa domestique.

La bonne arrive. Elle voit son maître dans un négligé très-décolleté; mais les bonnes sont habituées à cela, et il est probable que ce n'est pas dangereux pour leur vertu.

« Jeannette, où sont mes pantoufles? Voilà une heure que je les cherche. »

La bonne montre à Monsieur les pantoufles placées contre le lit, derrière une table de nuit.

« Les voilà, Monsieur.

—Ah! les voilà...Mais pourquoi les avez-vous

placées là? Est-ce que c'est leur place habituelle?



— Dame! Monsieur, j'ai cru bien faire en les mettant sous le lit.

— Est-ce que c'est là que je les dépose ordinairement le matin? C'est sous ce fauteuil, contre la cheminée. Il ne faut jamais rien changer de place. Une autre fois, faites-y attention. »

On s'habille ; le déjeuner est servi. Madame prend son café, en lisant le journal ; Monsieur



fait des rôties devant le feu. Mais bientôt il pousse le genou de sa femme, en lui disant :

« Est-ce que tu as remis une bûche au feu, hier au soir, après que je suis sorti?

— Une bûche, mon ami? Comment? Qu'est-ce que tu dis?

— Il me semble que je ne te parle pas hé-

breu cependant! Quand je suis sorti hier au soir à neuf heures, il y avait encore deux bûches au feu, une grosse et une petite; c'était bien suffisant pour achever la soirée. Après cela, je ne t'empêche pas de faire un grand feu si tu as froid, mais c'est pour me rendre compte; car ce matin je trouve bien encore la bûche du fond, mais voilà trois tisons devant. Pourquoi trois tisons, hein! si tu n'as pas fait remettre une autre bûche?

— Ah! mon ami, que tu m'ennuies avec tes tisons! On a mis du bois, on n'en a pas mis, est-ce que je prends note de cela? Je suis en train de lire un feuilleton qui m'intéresse, et il faut que tu m'interrompes pour un morceau de bois!»

Monsieur se tait; il se contente de siffler un petit air entre ses dents, ce qu'il fait quand il n'est pas content de ce qu'on lui a répondu. Il continue de déjeuner, mais bientôt il murmure :

« Ce lait-là n'est pas bon; il n'y a jamais de crème dessus, et encore la laitière en donne moins qu'autrefois. Il me semble qu'on pourrait avoir un pot qui ne servirait qu'à aller chercher le lait; alors on verrait bien si la laitière donne juste la même mesure. Dis donc, Eulalie, a-t-on un pot pour cela? »

Eulalie ne répond pas; elle continue de lire.

« Dis donc, est-ce que tu ne trouves pas que j'ai raison? En ayant toujours le même pot, on verrait bien si on a son compte, hein? »

Madame répond avec colère, mais sans cesser de lire : «Oui! oui! oui! on aura un pot... on aura dix pots, si tu veux, et laisse-moi tranquille!

— Je ne te dis pas dix! je te dis un! Ce n'est pas cher! On vend maintenant de fort jolies tasses et des pots au lait en terre de couleur, avec des reliefs. J'en ai marchandé; ça vaut douze sous. Je te dirai où tu en trouveras. Ah! par exemple, voilà du beurre qui n'est pas excellent! Combien paies-tu ce beurre-là, ma chère amie?

— Je n'en sais rien.

— Comment tu n'en sais rien?

— C'est la bonne qui l'achète.

— Mais je présume que tu comptes avec la bonne?

— Eh! sans doute! Ah! c'est trente-six sous, je m'en souviens.

—Tu n'en es pas sûre. Jeannette! Jeannette!»

La domestique arrive en mangeant un morceau sur le pouce.

« Combien ce beurre-là, Jeannette?

— Trente-six sous, Monsieur.

— La livre?

—Dame ! ce n'est pas le quarteron, à coup sûr.

— Je pense bien que ce n'est pas le quarteron ; mais cela pourrait être le kilo.

— Qu'est-ce que c'est que ça, le pilo?

— Je vous ai dit kilo; c'est la nouvelle mesure; vous devriez savoir compter par kilo. Enfin, votre beurre est trop cher pour ce qu'il vaut. J'en ai mangé avant-hier en déjeunant chez un de mes amis; il ne le paie que trente-deux sous, et il est meilleur que celui-ci.

—Monsieur a donc demandé le prix à son ami?

— Pourquoi pas? »

Jeannette va s'éloigner; Monsieur l'arrête.

« Qu'est-ce que vous mangez pour votre déjeuner, Jeannette?

— C'est du restant de gigot, Monsieur.

— Ah!... Est-ce qu'il ne restait pas encore du bœuf d'avant-hier?

— Ah ben! par exemple, il y a longtemps qu'il est fini! »

La bonne s'éloigne, tandis que Monsieur murmure : « Il me semble bien qu'il devait encore rester du bœuf. »

Quand vient le moment où l'on fait l'appartement, Monsieur se trouve sans cesse devant le balai de la domestique ; il vient voir si elle ne

laisse pas de poussière dans quelque coin, si elle a bien essuyé chaque meuble. La servante, que cela impatiente, a l'habitude de pousser ses ordures dans les jambes de son bourgeois.



Si Monsieur sort avec Madame, il examine toutes les parties de la toilette de sa femme.

« Tu vas mettre cette robe-là?

— Oui, mon ami.

— Elle ne va pas bien de la taille... Ah! tu prends ton chapeau lilas?

— Sans doute. Est-ce qu'il n'est pas joli?

— Si fait, il est joli..., mais je n'aime pas le bouquet qui est dessus... Tiens! tu as ôté la dentelle de ton châle! pourquoi donc?

— Parce qu'elle était trop belle pour le châle, qui maintenant est un peu passé.

— Je t'assure qu'il était beaucoup mieux avec de la dentelle. »

Grâce aux observations de son mari, Madame recommence sa toilette et finit quelquefois par ne plus vouloir sortir, parce qu'elle a pris de l'humeur.

Madame a dit à Monsieur qu'elle voulait s'acheter deux ou trois robes d'été. Monsieur n'a rien répondu; mais le lendemain il rentre en rapportant trois pièces d'étoffes pour robes, qu'il vient d'acheter pour sa femme. Il les lui donne en lui disant : « Hein ! j'espère que je suis galant.»

Madame feint d'avoir l'air content pour ne point désobliger son mari; mais les robes qu'il a achetées ne sont pas de son goût; elle n'en aime ni le dessin ni la couleur; elle voudrait déjà qu'elles fussent usées, pour en avoir d'autres. Si elle avait acheté ses robes elle-même, elle les aurait choisies plus jolies, et les aurait sans doute payées moins cher.

Quelque temps avant le moment du dîner, notre homme marié tatillon ne manque pas d'aller fureter dans la cuisine ; il découvre les marmites, les casseroles ; il goûte aux ragoûts ; il appelle la cuisinière : « Qu'est-ce que c'est que ça ?



— Une fricassée de poulet, Monsieur.

— Est-ce que vous avez mis des champignons dedans?

— Certainement, Monsieur.

— C'est singulier, je n'en trouve pas... Ah! si, j'en aperçois... Avons-nous de la soupe grasse aujourd'hui?

— Oui, Monsieur, puisque voilà le pot-au-feu.

— Ah ! c'est juste... Mais vous mettez trop de légumes dans votre pot, cela nuit au bouillon. Combien mettez-vous de carottes dans votre marmite ?

— Ah ! ma foi, Monsieur, est-ce que je me rappelle le compte ? Je mets ce qu'on me donne !... Est-ce qu'il faut compter les carottes à présent ?

— Ça vaudrait mieux... Je gage qu'il y en a au moins six. »

Et Monsieur découvre la marmite, regarde dedans, et cherche à compter les légumes ; et la cuisinière, qui enrage de voir sans cesse son maître dans sa cuisine, a bien envie de lui attacher un torchon à son habit.

Pendant le dîner, Monsieur a observé que sa domestique avait le nez rouge, que sa femme n'avait attaché sa serviette qu'avec une épingle au lieu de deux, et que son chat avait un gros ventre.

Le soir, s'il vient du monde, Monsieur gronde la bonne si une personne de la société n'a pas essuyé ses pieds au paillasson ; il va regarder ce qu'on met de sucre dans les verres d'eau ; c'est lui qui reçoit le chapeau et le châle d'une dame, qui va le mettre quelque part, en disant :

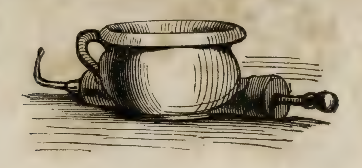
« Soyez tranquille, j'ai mis tout cela en sûreté. Quand vous partirez, vous me le demanderez, à moi! »

Et quand la dame redemande son châle, on s'aperçoit que le chat s'est oublié dessus, parce que Monsieur, qui veut tout faire mieux qu'un autre, a porté le châle dans une pièce où personne ne va, excepté le chat.

Et quand on est pour se coucher, Monsieur court dans toutes les chambres faire sa revue, voir si tout est en ordre. Il se relève deux ou trois fois pour s'assurer si la bonne a éteint sa chandelle, puis pour voir si les portes sont bien fermées.

Quand une domestique est entrée au service d'un homme marié tatillon, elle ne fait pas un long séjour chez lui. Bientôt elle lui demande son compte, et s'en va.

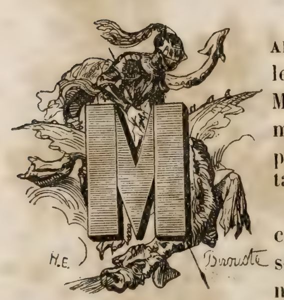
Mais la femme de ce Monsieur ne peut pas faire comme la domestique.





XI.

L'HOMME MARIÉ AU SPECTACLE AVEC SA FEMME.



MADAME a envie d'aller au Vaudeville : Monsieur lui dit, au moment de sortir pour aller au spectacle :

« Ma chère amie, ce qu'on donne ce soir au Vaudeville ne me paraît pas devoir être bien amusant. Allons aux Français, il me semble que c'est préférable.

— Qu'est-ce qu'on donne aux Français?

— *Le Mariage de Figaro.*

— Nous l'avons vu et revu je ne sais combien de fois.

— C'est égal, c'est toujours amusant; et puis c'est si bien joué! Tiens, décidément, nous allons aux Français.»

Madame n'insiste pas; son mari a bien voulu la mener au spectacle, c'est déjà un grand effort qu'il a fait, elle veut lui témoigner sa gratitude en se laissant conduire au théâtre qu'il préfère.

On arrive au spectacle; on se place dans une loge. Madame est sur le devant, Monsieur à côté d'elle; mais au lieu de regarder sur la scène, il braque sa lorgnette sur toutes les dames qui sont dans la salle, et il tourne le dos aux acteurs et à sa femme.

La pièce se joue. Monsieur lorgne toujours en s'écriant de temps à autre: « Voilà une femme qui n'est pas mal...; mais les lumières.., c'est bien trompeur..... En voilà une qui a de bien belles dents...; mais quelle coiffure!... quel air province!... On est mal ici, on ne sait où mettre ses jambes..., ses genoux... Ces loges sont trop petites... Ils ont la manie de faire des

loges pour des nains... Je vais me mettre derrière... »

Monsieur passe derrière; il continue de lorgner. Sa femme lui fait quelquefois des remarques sur le jeu d'un acteur, il lui répond :

« Hein?... comment?... ah! ma foi, je n'ai pas entendu!... »

Au bout de quelques instants, Monsieur se replace sur le devant, en s'écriant :

« On ne voit rien du tout, derrière... ces loges sont très-mal faites. »



Et il se remet à lorgner dans la salle, en

faisant ses reflexions à sa femme qui aimerait mieux entendre la pièce.

Pendant l'acte suivant, Monsieur a vu un de ses amis à l'entrée du balcon, et il va causer avec lui. Il revient comme l'acte finit, et ressort bientôt de la loge pour aller se promener au foyer.

Cette fois il reste plus longtemps dehors; quand il revient, le quatrième acte est commencé.

Sa femme lui dit d'un ton un peu fâché :



« D'où donc viens-tu?

— Du foyer... J'ai causé avec quelques connaissances....

— Et je reste seule, moi !

— Ah dame! ma bonne amie, je ne peux pas rester toute une soirée cloué à la même place, cela me donne des inquiétudes dans les jambes...; et puis, quand je veux causer avec toi, tu ne réponds pas.

— J'écoute la pièce, moi.

— La pièce!... eh, mon Dieu! nous la savons par cœur, nous l'avons vue dix fois...

— C'est si bien joué!

— Oui, oui...; mais je les ai tous vus là-dedans... L'ouvreuse, l'ouvreuse... »

L'ouvreuse paraît à la porte de la loge.

« Donnez-moi le journal du soir, le *Moniteur*, le *Messager*..., n'importe..., que j'aie quelque chose à lire. »

L'ouvreuse donne à Monsieur le journal... Notre mari se met à lire, et l'acte s'achève sans qu'il ait un moment dit un mot à sa femme ou écouté une scène de ce qu'on joue.

Pendant l'entr'acte suivant, qui est le dernier, il veut absolument sortir pour acheter des oranges; mais sa femme lui dit très-positivement qu'elle n'en veut pas. Il faut donc qu'il

reste dans la loge. Il se lève et se rassied à



chaque instant; il se remet à braquer sa lorgnette sur une assez jolie personne qu'il a aperçue dans une loge de face, et, pour mieux la regarder, tourne tout à fait le dos à sa femme.

On commence le cinquième acte, et Madame ne peut pas s'empêcher de dire à son mari :

« En vérité, vous avez une singulière façon de vous tenir au spectacle!... si des personnes de notre connaissance vous voient me tourner le dos, elles doivent croire que nous faisons un triste ménage.»

Monsieur se retourne et se met à regarder la scène en murmurant :

« Ah ! si tu te fâches ! alors, c'est différent. »

L'acte se joue... Monsieur ne bouge plus... Quand la pièce est finie, Madame se tourne vers son mari pour voir s'il est satisfait ; elle s'aperçoit alors que son époux dort profondément.

Madame pousse Monsieur, qui ouvre les yeux et tâche de paraître fort éveillé, en s'écriant :

« Ah bravo ! bravo ! ils ont joué supérieurement, je suis très-content. »

Et on rentre chez soi. Mais Madame se dit : « Il me semble qu'il aurait tout aussi bien pu me mener au Vaudeville. »





XII.

L'HOMME MARIÉ LIBERTIN.



Je ne vois pas trop pourquoi je fais une catégorie particulière de l'homme marié libertin, car, à bien peu d'exceptions près, ils le sont tous... plus ou moins.

On se dit toujours en se mariant : « Oh! maintenant, c'est fini, je veux être sage...; j'ai fait assez de folies...; je connais le monde... Après

tout, c'est toujours la même chose; aussi je suis bien résolu à m'en tenir à ma femme. »

Quelques mois après, l'homme marié fait le gentil, le coquet, le séducteur, quand il se



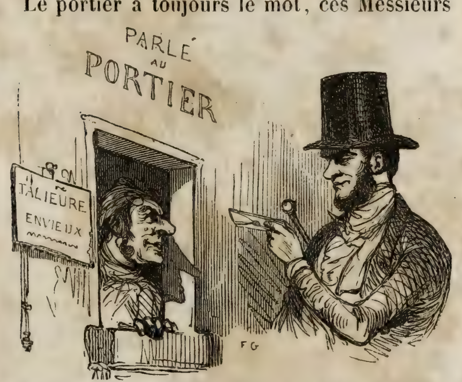
trouve avec une jolie femme; il lance des œillades, pousse des soupirs et risque même des déclarations..., absolument comme s'il n'était pas marié.

Par exemple, ceux qui sont prudents s'abstiennent d'écrire des billets doux, ou s'ils sont obligés d'employer le style épistolaire, ils dé-

guisent leur écriture, ne signent pas, ou signent un nom imaginaire, un nom de convention. *Verba volant*, *scripta manent.*

Presque tous ces Messieurs prennent un joli petit nom que leur femme ne leur a jamais connu, et dans les cercles où ils vont en garçon, dans les parties fines, chez les grisettes et les femmes entretenues, Monsieur Dupont s'appellera *Arthur*, M. Benoit se nommera *Charles*, Monsieur Durand se fera appeler *Isidore*, et ainsi de suite.

Le portier a toujours le mot, ces Messieurs



ne manquent pas de lui dire : « S'il vient des

lettres pour M. Isidore, vous me les remettrez, mais quand je serai seul, jamais devant ma femme. »

Les hommes mariés savent aussi s'aider, se servir entre eux dans leurs petites intrigues galantes. Ainsi, Monsieur a un rendez-vous pour le lendemain avec une jeune personne sensible avec laquelle il veut faire un petit dîner *extra* ou *intra muros*, en cabinet particulier.

Il va trouver un de ses amis, marié comme lui, et dont le cœur s'enflamme aussi facilement que le sien. Il le prend à part et lui dit :

« Demain je dîne avec toi....

— Comment, demain...? tiens, je ne savais pas...

— Ecoute-moi donc : demain il est censé que je dîne avec toi chez le traiteur...; un pari, une partie arrangée..., tu comprends... J'ai dit cela à ma femme, parce que demain je ne veux pas rentrer dîner : y es-tu?

— Ah ! très-bien ! cela se trouve parfaitement, demain je dîne justement en ville. — Si tu avais le temps de passer chez moi un moment, tu me parlerais de notre dîner devant ma femme, et cela aurait l'air tout naturel. — Très-volontiers, j'irai tantôt chez toi. — Merci,

mon ami, à charge de revanche, entends-tu? — Parbleu! j'y compte bien. »

Et dans la journée l'ami va voir notre homme à bonnes fortunes, et ne manque pas de lui dire, quand sa femme est présente :

« Ah çà, à demain, nous dînons ensemble: j'espère que tu ne l'as pas oublié. — Oui, oui, à cinq heures, à la Rotonde, je crois? — A cinq heures, mais bien précises..., heure militaire... Madame, je vous demande pardon de vous enlever votre mari demain; mais c'est un dîner d'hommes, arrangé depuis longtemps. Du reste, vous pouvez être tranquille, nous serons bien sages. »

Et Madame a la bonté de répondre : « Je suis toujours tranquille quand je sais mon mari avec vous. »

L'homme marié libertin est ordinairement peu de parole avec sa femme : il la contrarie rarement, il lui promet tout ce qu'elle veut...; elle désire aller au concert, au bois de Boulogne, voir une pièce en vogue, passer une journée à la campagne, il lui répond toujours :

« Oui, nous irons, je te mènerai là... , je te le promets. »

Et les promesses se renouvellent sans cesse et ne se réalisent jamais. Quelquefois Madame s'impatiente et dit :

« Voilà un siècle que vous me promettez de me mener à la campagne. Il fait un temps superbe, pourquoi n'irions-nous pas aujourd'hui?

— Aujourd'hui, je ne peux pas, j'ai affaire... deux hommes de loi à voir... — Eh bien, demain?... — Ah, oui... Oh! mais non, je n'y pensais plus, c'est impossible : demain je vais à une assemblée de créanciers, il faut absolument que je m'y trouve. — Après-demain, alors? »

Forcé dans ses derniers retranchements, Monsieur répond :

« Après-demain, c'est convenu. — Je m'habillerai de bonne heure. Nous partirons à midi, n'est-ce pas? — A midi, oui, ma chère amie. »

Le jour fixé, Madame s'est hâtée de faire sa toilette; elle est prête un peu avant midi, elle demande à la bonne où est son mari.

« Monsieur est sorti avant onze heures, mais il a dit qu'il ne serait pas longtemps dehors. »

Madame attend. Une heure s'écoule; Madame se met à chaque instant à la fenêtre dans l'espoir de voir arriver son mari.... Une autre

heure s'écoule..., puis une autre encore... Madame n'a plus d'espérance...; elle ôte tristement son chapeau, et sa robe, et son châle.

Enfin, sur les quatre heures, Monsieur arrive, tout essoufflé, tout en sueur, et les traits extrêmement fatigués.

« Comment! tu n'es pas prête? dit-il à sa femme.

— Prête!... je l'étais à midi..., je l'étais encore il y a une heure; mais ne vous voyant pas venir, je me suis déshabillée.

— Si j'avais su, alors, je ne me serais pas tant dépêché!...

— Ah! vous vous êtes dépêché!.... et vous arrivez à quatre heures quand nous devions partir à midi!...

— Ce n'est pas ma faute si j'ai rencontré des personnes qui m'ont retenu.

— Vous en rencontrez toujours de ces personnes-là. Il valait mieux me dire que vous ne vouliez pas sortir avec moi, c'eût été plus franc, et je n'aurais pas eu la peine de m'habiller et de vous attendre.

— Ah! tu vas quereller... crier, gronder!... alors je m'en vais.... » Et Monsieur prend son chapeau, et disparaît... Voilà comment se terminent la plupart des parties projetées avec l'homme marié libertin.



Quelquefois pourtant Monsieur n'a pu esquiver la sortie avec sa femme; celle-ci s'est bien parée, elle tient le bras de son mari, elle en est toute fière; la chose est assez rare, en effet, pour avoir du prix. Mais à peine le couple a-t-il fait un petit bout de chemin, que Monsieur, paraissant frappé d'une idée subite, s'arrête en s'écriant :

« Ah, mon Dieu !... et cet avoué qui m'attend !... il faut au moins que j'aille le prévenir... C'est à deux pas d'ici... Tiens, ma chère amie, va toujours devant, tu tourneras à gauche sur le boulevard, et tu garderas le même côté... Je te rejoins tout de suite. »

Et, avant que Madame ait eu le temps de répondre, son mari a disparu et l'a laissée seule au milieu de la rue. Elle se décide à aller toujours, en marchant doucement ; elle prend bien le chemin que son mari lui a indiqué, elle garde la gauche des boulevards ; elle se promène ainsi pendant plusieurs heures, ne revoit pas son mari, et est obligée de rentrer seule chez elle.

Et, le soir, Monsieur lui dit en rentrant :

« Je ne conçois pas cela ! je t'ai cherchée partout ! j'ai parcouru dix fois les boulevards, et je ne t'ai pas retrouvée. »

Quand l'homme marié fait la cour à une dame qui est libre, celle-ci lui dit assez ordinairement :

« Mais... si votre femme savait que vous en courtisez d'autres ! » Et notre mari ne manque jamais de répondre :

« Oh mon Dieu !... est-ce que ma femme

s'occupe de cela?... D'abord, elle est d'une mauvaise santé..., presque toujours malade...; alors vous concevez... Pourvu qu'elle ait tout ce qu'il lui faut chez elle..., qu'elle puisse se faire des tisanes..., surveiller sa cuisine et gronder sa bonne, elle est heureuse. »

Mais ce que disent ces Messieurs n'empêche pas ces Dames de se porter fort bien, et de penser à toute autre chose qu'à des tisanes et à leur cuisine.

En vérité, en voyant tous les tracas, tous les frais d'imagination, toutes les craintes, toutes les courses, toutes les fatigues qui accompagnent le métier de mari à bonnes fortunes, on se demande si ces Messieurs-là ne seraient pas plus heureux en aimant leur femme.

Ne trouvez-vous pas qu'ils ressemblent à ces particuliers rebelles à la loi de la garde nationale, qui, pour échapper au billet du sergent-major et aux gendarmes qui poursuivent les réfractaires, passent leur temps à déménager, à changer de nom, de quartier, à se cacher, à se sauver..., et qui se donneraient beaucoup moins de peine en montant tranquillement leur garde?



XIII.

L'HOMME MARIÉ VIVEUR.



L'HOMME marié viveur passe dans le monde pour un bon enfant. Chacun dit, en parlant de lui :

« Connaissez-vous un tel? Quel excellent garçon!... toujours de bonne humeur... Comme sa femme doit être heureuse! »

Est-il bien certain que sa femme ait un sort digne d'envie? Si elle habite la ville, il se passe peu de jours où son mari ne lui amène du

monde à dîner; elle attend quatre personnes, il en a invité dix, et il le lui dit presque au moment de se mettre à table. Madame est alors obligée de courir, d'aller, de venir, pour augmenter son menu; et pendant qu'elle se donne beaucoup de mal pour bien traiter les convives que lui amène son mari, celui-ci s'amuse, rit, fume, joue au billard ou aux cartes jusqu'au moment où Madame, bien fatiguée par le surcroît d'embarras qu'on vient de lui donner, annoncera à la compagnie que le dîner est servi.



A table, notre homme marié viveur est d'une

humeur charmante, pourvu cependant que le rôti n'ait pas brûlé, que le vin soit frais et le café bouillant. Si l'une de ces choses manque, il jurera assez énergiquement, en disant :

« Ah ! c'est détestable, cela ! Ma chère amie, il faudrait veiller, une autre fois, à ce que l'on fît plus attention. »

Et la pauvre femme, qui depuis plusieurs heures n'a pas seulement trouvé le temps de se moucher, répond avec douceur :

« Oui, mon ami, c'est qu'on a été... un peu pressé...; mais cela n'arrivera plus. »

Après le dîner, Monsieur ne s'occupe qu'à passer gaiement la soirée avec ses amis. Tous les divertissements sont de son goût, même ceux qui exigent que l'on monte sur les meubles, que l'on décroche des rideaux, que l'on se jette de l'eau, que l'on mette tout sens dessus dessous. S'il a un jardin, on peut y courir, y jouer, écraser les gazons, marcher dans les plates-bandes, dévaster les fleurs, cueillir les fruits, casser les branches; notre homme est le premier à encourager ses amis, en leur disant :

« Ah bah !... il faut s'amuser... Roulons-nous ! faisons des folies !... sautons !... bri-

sons!... Tiens, il faut bien rire un peu! »

Et le lendemain Madame en aura pour la journée à réparer les dégâts commis dans son domicile.

Quand c'est dehors que notre viveur prend ses ébats, sa femme est du moins tranquille chez elle, mais assez souvent Monsieur rentre indisposé; il y a eu excès de dinde truffée, de



champagne ou de punch. Au lieu de dormir

paisiblement, il faut que Madame fasse du thé, il faut qu'elle administre à son époux une foule de choses... Il faut enfin qu'elle passe la nuit à le soigner. Et puis, les viveurs ont fort peu de dispositions pour s'occuper d'affaires, pour travailler, pour gagner de l'argent enfin; ils ne savent que le dépenser.

Et quand un créancier vient, notre homme s'esquive bien vite, en disant : « Adressez-vous à ma femme; moi, je ne me mêle pas de ces détails-là. »

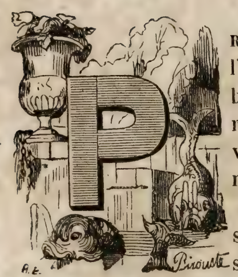
D'après cela, dans un ménage où le mari est viveur, il me semble que c'est... Monsieur, qui doit être très-heureux.





XIV.

L'HOMME MARIÉ INSOUCIANT.



PRENEZ garde, Messieurs, l'insouciance ressemble beaucoup à l'indifférence, et les dames se vengent quelquefois d'un mari indifférent.

L'homme marié insouciant rentre, sort, s'absente, sans s'inquiéter jamais de ce que l'on fait chez lui.

Si la bonne lui dit : « Madame est sortie, »

Il fait seulement : « Ah ! » d'un air qui veut

dire : C'est très-bien. Plus tard, si on lui dit : « Madame n'est pas rentrée, » ou, « Madame dîne en ville, » il refait son : « Ah! » et rien de plus.

Ne croyez pas qu'il s'informe à quelle heure Madame est sortie, où elle est allée, chez qui elle dîne; il ne lui vient pas à la pensée de faire une seule de ces questions.

Quelquefois, en arrivant chez lui à l'improviste, ce qui, du reste, n'est pas son habitude, il y trouvera près de sa femme un jeune homme



qu'il n'a jamais vu. Celui-ci lui fait force salu-

tations, auxquelles il répond avec une extrême politesse, et sa femme lui dit :

« Tu ne reconnais pas Monsieur ?

— Mais non..., non... Je cherche en vain.

— Nous avons vu Monsieur chez Mme de B... ; il a eu la bonté de m'accompagner au piano, et puis nous avons ensuite chanté un duo.

— Ah ! très-bien, très-bien ! Je crois me rappeler... Monsieur a une fort jolie voix.

— Monsieur m'avait demandé la permission de venir faire quelquefois de la musique avec moi, et, quand tu es arrivé, nous allions entamer un morceau.

— Très-bien, faites, faites ; que je ne vous dérange pas. Monsieur est bien aimable de venir nous voir ; je suis charmé qu'il te fasse chanter, cela entretiendra ta voix, et la voix a besoin d'être entretenue. »

Notre mari insouciant écoute pendant un moment la musique que sa femme fait avec ce Monsieur, mais bientôt il les laisse ensemble et va dans son cabinet vaquer à ses affaires.

Cependant le jeune homme, qui probablement a pris goût aux duos qu'il fait avec Madame, vient tous les jours, quelquefois même

les soirs. Ne croyez pas que notre mari trouve cette assiduité extraordinaire, qu'il s'en inquiète; bien loin de là, il a tellement pris l'habitude de voir ce jeune homme près de sa femme, que lorsqu'il ne l'y trouve pas, il s'écrie :

« Où donc est Arthur?... ou Edouard..., ou Alfred. Pourquoi n'est-il pas venu?... est-ce qu'il serait indisposé?... As-tu envoyé chez lui? » Et mille autres questions du même genre.

Si l'on va à la promenade, Madame prend le bras de son Sigisbé; Monsieur marche à côté, ou devant, ou derrière; il est toujours très-content.

Madame va au bal, au concert, au spectacle quand cela lui plaît et avec qui bon lui semble. Notre mari ne trouve jamais cela mauvais.

Madame sort souvent de très-bonne heure pour aller au bain; elle rentre quelquefois accablée de fatigue et les joues très-colorées, ou extrêmement pâle. Sa robe et sa collerette sont singulièrement chiffonnées. Les domestiques remarquent tout cela, mais Monsieur n'y fait pas attention.

Monsieur a un emploi de mille écus, ou un commerce qui lui rapporte quatre à cinq mille francs par an. Avec cela on ne donne pas un

cachemire à sa femme, on ne lui achète pas de robes de velours.

Cependant Madame porte un cachemire,



Madame a les bijoux les plus nouveaux, elle garnit ses robes avec de l'angleterre, et Monsieur ne lui dit pas :

« Comment se fait-il que tu aies un cachemire?... Avec quoi donc as-tu payé ces bijoux?... »

Et quelquefois la maison se monte sur un ton

d'élégance, de luxe, qui n'est nullement en rapport avec le revenu du mari.

Et Monsieur ne dit jamais : « Ah çà, mais comment se fait-il que nous puissions faire toutes ces dépenses? »

Ici l'insouciance pourrait prendre un autre nom. Je ne veux pas dire celui que l'on pourrait donner à l'homme marié qui agit ainsi.





XV.

L'HOMME MARIÉ JALOUX.

QUAND un homme est marié, il devrait d'abord se poser ce dilemme :

« Ou ma femme me trompe, ou elle ne me trompe point.

(Voilà une proposition dont on ne saurait contester la vérité.)

« Si elle me trompe, elle ne mérite pas que je me tourmente, que je souffre, que je me rende

malheureux, dans la crainte de perdre son cœur.

« Si elle ne me trompe pas, j'ai parfaitement tort de la soupçonner. Ainsi, dans l'une ou l'autre hypothèse, j'ai donc toujours tort d'être jaloux. »

Hein ! il me semble que voilà un raisonnement *ad hominem ?* Mais c'est absolument comme si je n'avais rien dit, et cela n'empêchera pas d'être jaloux, parce que ce sentiment-là ne raisonne pas.

Un homme marié qui est jaloux est malheu-



reux et rend malheureux tout ce qui l'entoure. La circonstance la plus futile en apparence fait naître dans son esprit mille soupçons. Alors il tourmente sa femme, il brusque ses enfants,

il gronde sa bonne, il bat son chien, s'il en a un.

Quand on jouait à la loterie, les personnes qui avaient cette passion trouvaient dans tout ce qu'elles voyaient, ce qu'elles entendaient, ou ce qu'elles rêvaient, un motif pour mettre tel ou tel numéro.

Avaient-elles rêvé chat, elles couraient mettre le 44 et le 88. Rencontraient-elles un ivrogne, il fallait jouer le 77 et le 13. Un fiacre passait, elles devaient mettre le numéro du fiacre; s'il dépassait quatre-vingt-dix, elles décomposaient le nombre, et trouvaient dedans un terne ou un quaterne. Quelqu'un avait frappé le matin trois coups au plafond, c'était un avis de la Providence, et il fallait jouer le 3. En regardant sur un mur, elles avaient vu des dessins bizarres qui formaient encore des numéros; en regardant les étoiles, cela formait des numéros; dans le fond d'une tasse où l'on avait pris du café, elles apercevaient des chiffres; sur la neige, dans le sable, dans le feu, partout enfin, et dans tout, elles trouvaient des motifs pour mettre à la loterie.

Le jaloux est absolument comme étaient ces joueurs. Sa femme a mal dormi, c'est qu'elle a

quelque chose qui la préoccupe. Elle a rêvé tout haut ; elle a parlé de Monsieur un tel et du Grand-Turc ; elle n'est pas amoureuse du Grand-Turc, mais elle doit l'être de Monsieur un tel.

Madame se lève de bonne heure et n'a pas fait de bruit, croyant son mari encore endormi ; mais celui-ci, qui ne dort jamais que d'un œil, lui dit :

« Diable ! tu prends bien des précautions en te levant, ce matin ?... tu avais peur de m'éveiller, à ce qu'il paraît ?



— Mon ami, puisque je te croyais endormi,

il me semble que ce n'était pas le cas de faire du bruit.

— Ah ! sans doute..., tu ne voulais pas m'éveiller... Un mari qui dort, c'est plus commode... Pourquoi donc te lèves-tu de si bonne heure ce matin? qu'est-ce que tu as donc qui te presse ?

—Rien ; mais je ne dormais plus... D'ailleurs, il est bien l'heure de se lever. »

Madame s'habille. Monsieur l'examine du haut en bas ; il a vu d'un coup d'œil toutes les parties de sa toilette ; il s'écrie :

« Pourquoi donc mets-tu cette robe-là aujourd'hui? Est-ce que tu sors?

— Je n'en ai pas l'intention. Cette robe-là est de celles que je mets souvent pour rester à la maison...

— Et ce bonnet?... On dirait que tu as des projets aujourd'hui...

— Comment? quels projets? Est-ce que je n'ai pas l'habitude de mettre un bonnet?

— Si... Mais... dans la manière de le poser... il y a quelquefois plus de prétentions. »

Madame hausse les épaules, et ne répond plus.

Si Monsieur a un rendez-vous d'affaires, et

que sa femme lui dise : « Mon ami, voilà l'heure de ton rendez-vous. » Il répondra : « Tu es bien pressée de me voir sortir. »

Si Madame sort, Monsieur compte les minu-



tes. Il sait où elle doit aller, quelles emplettes elle doit faire, à qui elle doit parler ; il a calculé ce qu'il lui fallait de temps pour tout cela ; il lui a tracé l'itinéraire de sa route ; elle ne doit pas s'en écarter. Si Madame reste dehors un quart d'heure de plus que le temps calculé par son mari, si on l'a rencontrée dans une autre rue que celles qu'il lui a dit de prendre, il en conclut que sa femme a des intrigues.

Si Madame ne mange pas à dîner, c'est louche. C'est qu'elle a pris quelque chose dehors.

Si elle mange avec appétit, c'est louche. Qu'a-t-elle fait pour avoir gagné cet appétit ?



Si elle veut aller à tel spectacle plutôt qu'à un autre, c'est louche. Probablement elle a donné un rendez-vous à quelqu'un, et veut aller où elle espère rencontrer la personne qui l'intéresse.

Si elle refuse de sortir le soir avec son mari, c'est fort louche; c'est qu'elle attend quelqu'un, qu'elle veut recevoir quand elle sera seule.

Si elle engage avec instance son mari à ne pas sortir et à lui tenir compagnie, c'est très-louche; c'est qu'elle veut éloigner tous les soupçons que son mari pourrait concevoir, et qu'en agissant ainsi elle espère bien qu'il sortira.

Si elle est froide, et ne répond pas aux caresses de son mari, cela devient extrêmement louche; c'est qu'elle en aime un autre, et que les caresses de son époux l'importunent.

Si elle est bien tendre, bien empressée, bien caressante, c'est encore bien plus louche; c'est un manége pour cacher à son mari l'amour qu'elle ressent pour un autre.

Si elle parle souvent de Monsieur un tel, c'est toujours louche; cela prouve qu'elle pense beaucoup à ce Monsieur. Si elle n'en parle jamais, c'est pour cacher son jeu. Si elle en dit du mal, c'est encore une malice pour que vous ne soyez pas jaloux de lui.

Et ainsi de suite!... Je pourrais aller comme cela très-longtemps..., car vous voyez bien que

c'est à l'infini, et absolument comme le joueur de loterie, qui dans tout voyait des numéros.

Au total, la jalousie est une fort triste chose; cela tourne quelquefois au tragique, à l'*Othello!* Et il y a encore un fait bien avéré, c'est que la jalousie ne préserve de rien, et n'empêche rien. Quelquefois, au contraire, elle donne à une femme le désir de faire ce à quoi elle ne pensait pas; car rien n'aigrit comme l'injustice. Et puis, un jaloux est ennuyeux; un homme ennuyeux est fort maussade, fort peu aimable, fort triste..., et on prend l'habitude de se réjouir... quand il n'est pas là.

Heureux les maris qui ne le sont pas!... (Je veux toujours dire jaloux.)





XVI.

L'HOMME MARIÉ QUI EST... CE QUE VOUS SAVEZ BIEN.

Cela ne change absolument rien à sa figure,

à sa tournure, à ses manières, et à sa façon de s'exprimer.

AB UNO DISCE OMNES.



TABLE.

PHYSIOLOGIE

DE L'HOMME A BONNES FORTUNES.

IMPRIMÉ PAR BÉTHUNE ET PLON, A PARIS.

Physiologie

DE

L'HOMME A BONNES FORTUNES,

PAR

Édouard Lemoine.

VIGNETTES

de MM. Alophe et Janet-Lange.



PARIS,

AUBERT ET Cie,
Place de la Bourse, 29.



LAVIGNE,
Rue du Paon-St-André, 1.

CHAPITRE PREMIER.

Oh ! avoir dix-huit ans !



J'ai rencontré bien des choses drôles dans le courant de ma vie.

Je sais un homme de lettres qui, sous prétexte qu'il a obtenu d'agréables succès comme faiseur d'élégies, de vaudevilles et de romans intimes, a fini par rêver qu'il est un homme politique, et passe sa vie à se demander pourquoi la France, — l'ingrate France ! — ne l'élève pas, tout d'une voix, à un ministère quelconque.

Je sais un gaillard qui s'est fait une réputation d'esprit avec un bon mot, un seul! — bon mot qui n'est pas de lui. — Ce mot, il le place partout, dans un livre, dans une conversation, dans un article de journal, dans un prospectus, à table, au spectacle, au bal, partout enfin, et encore dans bien d'autres endroits. Comme ce mot est joli, quiconque l'entend le trouve charmant et proclame ce monsieur un des hommes les plus spirituels, les plus fins, les plus ingénieux du monde connu.

Je sais une danseuse célèbre qui chante comme un rossignol et n'a jamais pu réussir à battre convenablement un entre-chat;

Un vaudevilliste qui ne dit pas trop de mal de ses confrères et sait parler de tout autre chose que de ses succès;

Un acteur modeste — et il a du talent!

Je sais... que ne sais-je pas en fait de bizarreries? Eh bien! parmi toutes les choses—ou les personnes— bouffonnes, fantastiques, exorbitantes que j'ai vues ou connues, je n'ai jamais rien vu, rien connu qui pût se flatter d'être aussi mirobolant, écrasant, ébouriffant, horripilant, anéantissant et foudroyant que le jeune homme âgé de dix-huit ans.

Et remarquez bien que je ne veux considérer ici le jeune homme de dix-huit ans que sous un seul et unique aspect.

Je ne m'occupe pas du jeune homme de dix-huit ans qui se croit poète et fait des vers incendiaires qui presque tous commencent ainsi :

J'ai dix-huit ans, je brûle, etc. ;

Ou bien encore :

Oh ! de mes dix-huit ans que le fardeau me pèse !



Ce jeune homme — Lamartine manqué qui

à trente ans devient huissier, fabricant d'allumettes phosphoriques, ou commissaire de police, — ne rentre pas dans mon sujet. Je le laisse de côté.

Je ne parle pas non plus du jeune homme qui, le jour de sa sortie du collége, s'écrie avec enthousiasme : « Si à vingt-cinq ans je ne suis pas millionnaire, je me brûle la cervelle ! » et qui cependant à vingt-cinq ans est marié, ou à Clichy, et ne se brûle rien du tout ;

— Ni de celui qui s'engage afin de devenir un Napoléon, et se fait, — après huit ans de service, — fournisseur des vivres, autrement dit *riz-pain-sel*, attendu qu'il a bientôt reconnu qu'il est encore plus facile d'être un Turcaret qu'un héros;

— Ni de celui qui a rêvé un mariage d'amour et s'enflamme pour une étude de notaire ;

— Ni de tant d'autres qui, etc., etc., etc.

Je n'examine le jeune homme de dix-huit ans qu'au point de vue de ses prétentions à être beau — parmi les beaux, — séduisant parmi les séduisants ;

A être un — conquérant des cœurs féminins !

Or, à ce point de vue, le jeune homme de

dix-huit est quelque chose de pyramidal! un être à part! une créature mirifique!



Il n'a pas de moustaches, et cependant il en porte. Quelle moustache! cinq petits poils d'un brun douteux—quand ils ne sont pas d'un jaune safran,—ou d'un rouge carotte,—errant les uns à la suite des autres, tristes et isolés, comme des âmes en peine sur les bords de l'Achéron.

Il manque de favoris; mais grâce aux soins qu'il prend de se couper ceux de ses cheveux qui descendent à la hauteur de ses oreilles, il parvient à se donner un petit air barbu qui flatte éminemment son amour-propre.

Il sent l'eau de Cologne et la tubéreuse à quarante pas,— ni plus ni moins qu'un artiste en cheveux.

Il a la taille comme un fil, d'honnêtes épaules en ouate confectionnées par son tailleur, une chevelure d'un mètre, une redingote si courte qu'elle ressemble, ou peu s'en faut, à une veste ronde, des souliers-guêtres, un pantalon des plus collants et des mollets invisibles à l'œil nu.

Ainsi constitué, il lui arrive parfois de se demander si l'Apollon du Belvédère n'est pas bien effronté de se considérer — et d'être considéré — comme le type du beau. Il regarde toutes les femmes sous le nez, il les pince n'importe où, et si quelques-unes d'entre elles ont l'imprudence — quand elles sont ainsi regardées ou pincées — de ne pas se sauver en toute hâte, en tenant les yeux constamment baissés vers la terre, il se dit très-bas, d'une façon à être entendu de tous les passants : « Voilà de malheu- » reuses femmes qui me *font l'œil* d'une ma- » nière hardiment significative! les maris de ces » femmes-là sont des individus pour le déses- » poir desquels Dieu m'a créé! Oh, les maris! » les maris! comme je vais les traiter!... »

Ayant lancé ce monologue, le jeune homme

de dix-huit ans se jette à la poursuite d'une créature quelconque de l'autre sexe; il la suit par-delà les ponts; il monte avec elle dans l'omnibus *extrà-muros;* il la suit même au fond de l'île Saint-Louis,— cette île que si peu de navigateurs ont visitée!— il la suit et partout et toujours, avec une ardeur de plus en plus incandescente, et, après deux heures de persécution, il obtient la faveur ou d'un effroyable coup d'ombrelle ou d'une porte-cochère, qui, se refermant sur sa face, lui fait au front une de ces bosses, que Gall eût sans doute appelée: la bosse de la séductivité.



Mais, qu'est-ce qu'une bosse!... le jeune homme l'a bientôt oubliée ; car il a une nouvelle adresse, un nouveau numéro à inscrire sur son registre de bonnes fortunes : — registre qui est un petit carnet !

Que pourrait-il désirer encore, ce Dévorant de cœurs féminins ! ce Bourreau de la plus belle moitié du genre humain! cet enragé DON JUAN (tous les hommes de dix-huit ans sont des Don Juan, à moins cependant qu'ils ne soient des Lovelace ou des Faublas, — ce qui est absolument la même chose) !

Il y a des individus qui ont dix-huit ans toute leur vie.

Et lors même qu'ils ont passé la soixantaine, — cet âge délicieux dont le vaudeville a dit :

A soixante ans il ne faut pas remettre, etc. ;

— lors même qu'ils sont chauves comme des genoux, ce sont des Hommes à Bonnes Fortunes — ou, si mieux vous aimez, des DON JUAN,

D'irrésistibles Don Juan !

D'adorables Don Juan ! !

De satanés Don Juan ! ! !

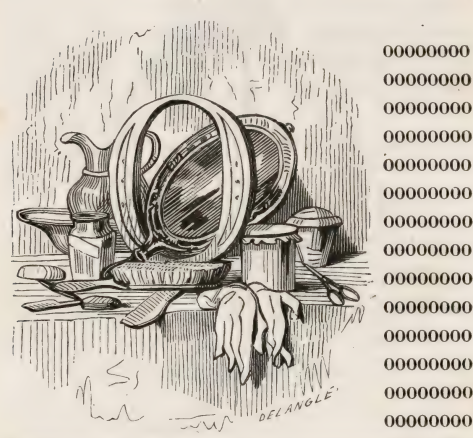
Créatures bien folâtres ! ! ! ! !

Le plus beau type de Don Juan qu'il y ait au théâtre, c'est Arnal dans le *Plastron*.



CHAPITRE II.

Énumération des facultés intellectuelles qui ornent le Don Juan.



00000000
00000000
00000000
00000000
00000000
00000000
00000000
00000000
00000000
00000000
00000000
00000000
00000000
00000000

00000000000000000000000000000000000000 0 00
00000000000000000000000000000000000 0 00000
0000000000000000S000000000000000000 0 00000

CHAPITRE III.

Qu'il faut de qualités physiques pour faire un parfait séducteur !



Un tailleur,

— De la pommade pour les lèvres,

— Un bottier,

— De la pommade pour les cheveux,

— Un coiffeur,

— De la pommade pour la peau,

— Un chapelier,

— De la pommade pour les yeux,

— Quelques paires de gants,

— De la pommade pour n'importe où,

— Et un père — d'autant plus utile et plus agréable qu'il est décoré d'une fortune plus

honnête et d'une plus grande facilité à délier les cordons de la bourse. —

Certains Don Juan n'ont pas de père, ils le remplacent par des dettes.



CHAPITRE IV.

Don Juan assassin !



Croiriez-vous qu'il est certains jours de la vie où le Don Juan se fait un malin plaisir d'assassiner une foule de personnes toutes plus inoffensives les unes que les autres !

Ceci vous étonne, cependant rien de plus vrai.

Parfois il arrive que le ciel étant pur, la na-

ture en fleurs, le Don Juan s'éveille avec des pensées toutes suaves, toutes parfumées. Il a dormi comme un enfant à la mamelle. Pendant son sommeil il a vu deux marquises lui décocher des millions de coups-d'œil furtifs ; trois princesses polonaises l'ont enlevé dans plusieurs voitures étincelantes de velours, d'or et de soie, et des populations de bayadères lui ont adressé de phosphorescentes déclarations d'amour en prose, en vers et en pantomime. Comme il a le cœur à la joie, il se dit en se souriant à lui-même : « Il fait aujourd'hui un temps magni-
» fique, je me sens frais et gaillard, je veux me
» divertir... si j'assassinais !... Ma foi, oui, as-
» sassinons ! c'est un passe-temps des plus doux.
» Allons, vite, mes armes !... »

Les armes du Don Juan ne sont rien moins que terribles. Son arsenal consiste en savon parfumé, en huiles odorantes, en poudres et eaux dentifrices, en brosses de toute couleur et de toute dimension. Dans cet arsenal le fer figure, mais sous une forme toute innocente : il est ou fer à papillotes, ou paire de ciseaux, ou lime à ongles, ou épilatoire. — Toutes ces armes, le Don Juan les manie avec une rare supériorité.

Voici encore d'autres instruments de mort :

ce sont les pinceaux à sourcils, la cire à moustache, le pot de carmin, la bouteille de blanc et le corset.

En moins de trois heures Don Juan s'est préparé pour l'assassinat.

Il s'est pomponné, frisé, busqué, pincé; il a plié, déplié, replié une demi-douzaine de cravates; il a dessiné, avec une pureté exquise, la raie qui sépare les touffes de son ondoyante chevelure; il s'est implanté de vive force dans ses bottes; il s'est inondé d'onguents certifiés d'Arabie; il a calfeutré ses mains dans leur étroite prison de peau; il a coquettement incliné son feutre sur l'oreille droite; il s'est mis le nez au vent et de la flamme dans le regard, — une flamme qui tue;

Puis, il s'est élancé!

Voyez-le sur le boulevard! avec quelle grâce il se dandine, comme ses coudes sont en dehors, comme sa poitrine est bombée, comme ses épaules ont un air vainqueur!

On ne se défie pas de lui; on le regarde; on se dit: « Voilà un monsieur qui est bien ridicule! » — Insensés qui trouvez que cet homme est ridicule et qui ne devinez pas que cet homme est un assassin!

Lui, cependant, s'en va rasant le sol et accomplissant ses forfaits.



Le long de son chemin que de victimes!

Une grisette vient à passer, de son regard il l'assassine.

Une maman, déjà plus que mûre, l'examine avec étonnement; lui, sans s'étonner, il l'assassine.

De même une bonne d'enfants, qui ne s'en

doute guère ; de même une sœur de charité, qui ne s'en doute pas. Il n'a pas fait cinq cents pas que déjà il s'est répété dix fois à lui-même : « Encore une qui n'en reviendra pas, je suis un délicieux assassin ! »

Il aperçoit au travers des vitres d'un cabinet de lecture une figure pâle et blonde déchirant d'un air insouciant la bande du *Moniteur universel* que les abonnés ont oublié d'ouvrir, il entre, leste et dégagé, saisit une chaise qu'il campe tout juste en face du comptoir, et par-dessus un journal dont il s'est emparé par contenance, et assassine la pâle et blonde femme à coups d'œillades meurtrières et toutes très-*américaines.* —L'œillade *américaine* (qu'on appelle également l'œil *américain*) a remplacé ce que nos pères appelaient les *yeux en coulisse.* L'œillade *américaine* est grosse de promesses ; elle promet l'or du Pérou, elle promet un cœur non moins vierge que les forêts vierges de l'Amérique, elle promet une ardeur amoureuse de soixante degrés Réaumur. — Après cinq quarts d'heure d'assassinat, Don Juan se lève et, tout en payant le prix de sa séance de non-lecture, il lance à la blonde un coup-d'œil plus aigu, plus profond, plus traître, plus

américain que tous les autres, et sort en fredonnant :

Enfant chéri des dames, etc., etc.

Il monte en omnibus où son œil assassine tous les cœurs qui battent ou qui ne battent pas sous des poitrines de femme. Aux Tuileries il assassine, femmes, filles, grand'mères, tout y passe. — Comparé à ce loup sanguinaire, à ce vampire des cœurs, Lacenaire était un tendre agneau.

Il entre dans un restaurant. Chacun se figure qu'il entre là pour manger. Quel abus! Est-ce que le Don Juan mange? Et qu'y a-t-il de commun, je vous prie, entre cet être et un bifteck aux pommes? Ce n'est pas de la viande cuite qu'il faut à ce monstre, c'est de la chair de femme. Il ne boit pas de vin de Bordeaux, il boit des larmes — larmes de femmes! — il hume des soupirs, — soupirs de femmes! — il absorbe des âmes, — âmes de femmes! — Quel gynécophage, mon Dieu, que cet homme!

Et le propriétaire du restaurant, qui ne voit pas à qui il a affaire, s'approche du Don Juan et d'un ton mielleux lui demande : « ce qu'il faut servir à monsieur! »

Don Juan toise ce grotesque personnage d'un air profondément dédaigneux et se tient à quatre pas pour ne pas lui répondre : « Votre femme à la croque au sel ! »

Mais il se maîtrise et lui dit avec une magnifique indifférence : « Tout ce que vous voudrez ! »

Noble, grande et belle réponse qui s'en va droit au cœur de la femme du restaurateur. Elle



regarde avec intérêt cet homme qui déclare haut et ferme qu'il accepte à l'avance tout ce

qu'on voudra lui servir; elle songe qu'on va pouvoir se défaire enfin et du turbot de l'avant-veille, et du poulet de la semaine passée, et cette espérance la fait frémir de volupté.

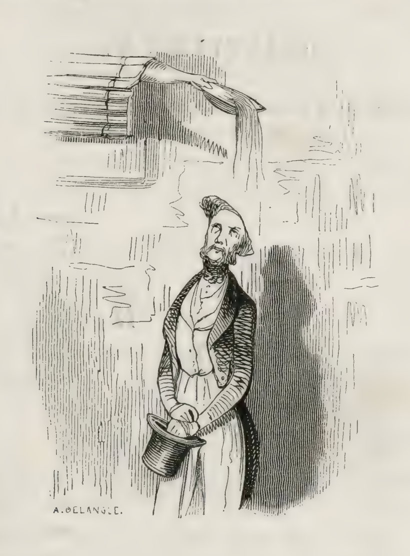
La voyant frémissante, Don Juan triomphe dans son cœur et dit : « Encore une qui meurt, mon œil l'a tuée !... »

Du restaurant il court dans une soirée d'amis. Là, il ne trouve que des hommes et se borne à tuer la femme de ménage qu'on a chargée de préparer le punch. Celle-ci, odalisque de quarante-neuf à soixante-trois printemps, — ce qui peut passer pour un joli commencement d'hiver — ne comprend rien aux roulements d'yeux du terrible Don Juan et lui demande tout bas si par hasard il n'aurait pas la colique.

Peu satisfait d'être si mal compris, Don Juan s'éloigne du punch, maudissant les soirées de garçons où il n'y a pas de femmes, et, comme la nuit est venue, il s'en va, pour se consoler, errer sous une fenêtre quelconque, dont ses prunelles, qui dardent la mort, assassinent les persiennes.

Heureux quand les persiennes assassinées ne s'entr'ouvrent pas pour donner au Don Juan

une douche plus ou moins mixtionnée, mais où ne domine jamais l'essence de roses !



CHAPITRE V.

Où l'on voit Don Juan poser et ne pas se rafraîchir d'un coup de sabre.



Don Juan fréquente assidument les théâtres, mais, au rebours du vulgaire qui va au spectacle pour voir, Don Juan y va pour être vu.

Aussi, la seule place qu'il consente à occuper c'est l'avant-scène.

Or, pour peu que dans le cours de votre vie vous ayez mis le pied dans un théâtre, vous ne pouvez ignorer, cher lecteur, que l'avant-scène est le lieu d'où l'on jouit le moins et le plus mal des charmes d'une représentation théâtrale. Ce qui explique pourquoi l'on paye beaucoup plus cher qu'à toutes les autres places !

De l'avant-scène pas d'illusions possibles. On distingue le blanc et les fausses dents des jeunes premières ;

Le front en parchemin du père-noble ;

Le cache-folie de l'amoureux ;

Les rides de l'ingénue ;

Le rose dont la grande coquette imprègne ses extrémités digitales.

On entend l'acteur dire au souffleur qui dort : « Mais soufflez donc, animal, au lieu de » dormir ! » et le souffleur répondre en bâillant : « Je ne dors pas, animal vous-même ! »

On aperçoit dans l'intérieur des coulisses soit le régisseur qui roule une bûche afin d'imiter le bruit d'un carrosse, soit un vieillard à la chevelure blanche qui prend la taille à une figurante ; et si les exigences du drame veulent que l'amoureux se précipite du haut d'un pont dans un abîme,

on peut, sans trop allonger la tête, remarquer



de l'avant-scène un fort bon matelas sur lequel tombe doucettement la déplorable victime.

Mais, encore une fois, Don Juan n'est pas là pour voir le spectacle. Il vient uniquement pour faire parade de sa personne, de son frac coupé dans le dernier style, de sa barbe plus luxuriante qu'une barbe de sapeur, de sa moustache cirée, gommée, astiquée, lustrée, de sa crinière léonine, de son faux-col non moins renversé que renversant, de son binocle, de sa canne à pomme d'or et — surtout, avant tout!

— de ses gants-paille toujours neufs, toujours éclatants, toujours vierges de maculature.

C'est que la paire de gants-paille est, aux yeux du Don Juan, un de ces moyens de séduction auxquels une femme ne résiste pas, s'appelât-elle Lucrèce (pas Borgia), fût-elle l'épouse de M. Monthyon — homme vénérable qui a inventé la vertu, — fût-elle la vertu elle-même en chair, en os et en robe montante!

Aussi peut-on dire, sans hyperbole aucune, que le Don Juan vit dans et par ses gants-paille.

Si, par le plus grand des malheurs, ils vont mal, s'ils sont trop larges du pouce, ou bien s'ils s'avisent de s'entr'ouvrir, entre les doigts, d'un point — d'un seul! — oh! alors Don Juan ne s'appartient plus, il a des crispations de nerfs, des impatiences dans la pointe des cheveux, et il oublie — chose incroyable — qu'il est né pour le bonheur de la femme comme la femme est née pour ses menus plaisirs.

Hâtons-nous de constater que ce sont là des accidents bien rares dans la vie du Don Juan. Cet être a fait, dès les premiers jours de son adolescence sur les gants de toutes couleurs en général et sur le gant-paille en particulier, des

études tellement profondes qu'un seul coup-d'œil lui suffit pour juger de la solidité d'une couture et de la souplesse d'une peau de chevreau. — Don Juan est le Lavater du gant-paille !



Aussi, d'ordinaire, il est ganté comme on l'est peu. — Je pourrais dire comme on ne l'est pas : mais je tiens à rester dans le vrai — son gant est collé sur sa main, il la serre comme

dans un étau, il l'opprime, il l'étrangle....

— Mais c'est là un inconvénient, allez-vous dire.

— Mon Dieu, cher lecteur, que vous êtes peu intelligent! ne songez-vous donc pas qu'une main étranglée est d'un bon tiers plus étroite qu'une main dont les mouvements sont libres?

— Mais, répondrez-vous, j'aime à pouvoir remuer les doigts.

— Désir naturel, si vous voulez, mais peu fécond en jouissances! Est-ce qu'un homme qui a la main large peut prétendre à *faire des femmes* (terme technique)? Oh! que Don Juan est loin de penser comme vous! Oh! combien il se plaint peu quand ses gants l'étreignent et le meurtrissent! Oh! comme il trouve que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles quand, sous le chevreau transparent, se dessinent ses ongles, qui toujours sont d'une longueur démesurée et plus parfaitement ovales qu'un œil de bœuf! Comme alors, il sourit!... sur sa figure rayonne une béatitude ineffable, et cependant il souffre comme un damné! Il a d'affreux picotements dans les doigts, mais, plus courageux que Guatimozin, il rêve qu'il est sur un lit de roses,

que des houris aux sourires agaçants, à la taille de guêpe, aux formes onduleuses, le bercent en lui chantant des chants d'amour et lui prodiguent pas mal de caresses toutes très-voluptueuses.

Mais bientôt Don Juan sort de son rêve, car il vient d'entendre la jeune-première dire au jeune-premier : « Eh bien, oui, je t'aime !... » Donc il redescend du quinzième ciel où il trônait dans toute sa gloire, et, braquant son binocle sur la jeune-première, il se dit : « Voilà » un « je t'aime ! » bien passionné. Cette femme



» ne joue pas la comédie. Elle aime quelqu'un.
» Ce quelqu'un est dans la salle en ce moment.
» Serait-ce moi?... »

La réponse à cette question ne se fait pas long-temps attendre. Au premier coup d'œil que l'actrice jette ailleurs qu'au fond du théâtre, le Don Juan confisque ce coup d'œil à son profit et, se plongeant dans sa barbe, il se dit: « Décidément, c'est moi l'heureux mortel! » Faisons-lui voir que je l'ai comprise!... » Alors, le voilà qui *pose!*

Toutes les femmes savent on ne peut mieux comment *pose* un Don Juan. Tous les hommes ne le savent pas. Pour eux j'expliquerai en deux mots ce que c'est que *poser*. D'aucuns, s'ils ont quelque franchise dans l'âme, s'avoueront à eux-même que, plus d'une fois, ils ont *posé* pour une femme qui ne s'est pas laissé prendre à leur pantomime.

L'homme qui *pose* se place généralement dans la situation qu'il sait la plus favorable aux avantages physiques que lui a — ou que ne lu a pas — donnés la nature. S'il a le nez aquilin, il se met de profil; s'il a le nez camus ou en pied de marmite, il adopte la *pose* de trois quarts. Mais, qu'il soit de trois quarts ou de

profil, il a toujours les cheveux en coup de vent, toujours les yeux au ciel — ce procédé les agrandit de moitié, — toujours la bouche ornée d'un sourire.

Ce sourire est voltairien — autrement dit railleur — chez le Don Juan qui a des prétentions à l'esprit.

Il est mélancolique ou antonyque — ce qui est tout un — chez celui qui se croit poète ou dont la bouche est veuve de quelques canines.

Il est joyeux, épanoui, allant de l'une à l'autre oreille, chez celui qui a de belles dents — achetées ou non.

Quand le Don Juan *pose* il ne regarde pas la personne en l'honneur de qui il *pose*, car il a observé que le regard direct est beaucoup moins tendre, moins langoureux, moins humide et moins fascinateur que le regard oblique. Donc s'il *pose* pour une actrice qui est en scène, il regarde invariablement aux secondes loges de face. Que regarde-t-il, tout! pour mieux dire, il ne regarde rien, il *pose !*... — Homme étonnant, dirait Odry!

Une *pose* dure de cinq minutes à deux heures d'horloge. Quand elle dépasse cinq minutes, elle produit nécessairement le torticolis; mal

affreux dont tous les Don Juan sont affectés, ce qui fait que presque tous portent la tête de côté. On appelle cela se « donner des airs penchés. » Un air penché n'est pas toujours un air spirituel : au contraire.

Le Don Juan ne s'en tient pas à la *pose*. S'il est audacieux, il risque, dès la première soirée, le billet parfumé et le bouquet monstre.



Le Don Juan jobard — il y en a beaucoup — dépose et ses fleurs et sa prose chez la portière du théâtre, qu'il gagne, à prix d'or, moyennant une pièce de cinq francs.

L'actrice met les fleurs dans son pot à eau où elles se flétrissent sans que personne s'en occupe, et donne la prose au comique de la troupe pour qu'il en fasse lecture en plein foyer. La lecture a lieu avec accompagnement de hourras, de calembours et d'incroyables éclats de rire. Quand elle est terminée, on demande l'auteur à cor et à cri. Le comique prend alors sa voix la plus grave et dit : « Vous me » demandez de commettre une indiscrétion ; » c'est très-mal! je la commettrai..... L'auteur » de l'épître est M. Gustave de Rimberg — ou » Alfred Dunand—ou César de La Bretèche — » qui désire garder l'anonyme. »

Le Don Juan pas trop bête — il y en a quelques-uns — jette ses fleurs aux pieds de l'actrice et ne remet à la portière que sa prose, sa simple prose — mais toujours avec une pièce de cinq francs.

Les fleurs qu'on lui jette aux pieds — même quand elles lui tombent sur la tête,— l'actrice les emporte chez elle, les dépose, avec un mil-

lion de précautions reconnaissantes, dans de charmants vases *ad hoc*; et elle les abreuve d'eau clarifiée, jusqu'à ce que tombent leurs dernières pétales.... ou qu'un bouquet nouveau soit jeté sur la scène. — En fait de bouquets, ce sont toujours les derniers qui sont les bons.

J'ai connu un Don Juan qui a *posé* pendant trois mois pour une actrice d'un théâtre de second ordre. Cette actrice, je la déguiserai sous le pseudonyme assez ridicule d'Amanda. — Je suis discret comme la tombe; je ne nomme jamais les masques!

Chaque soir il retenait pour lui et son bouquet une loge d'avant-scène. Cela lui revenait à trente-cinq francs par soirée — non compris les frais de papier à lettre, — mais chaque soir il s'endormait en disant : « Amanda est folle de » moi ; au premier moment elle va m'écrire : « Je suis à toi comme l'homme est au mal- » heur ! »

Comme, après trois mois d'attente, Amanda n'avait rien écrit du tout, Don Juan pensa qu'il fallait encourager la timidité de l'ingénue, et, par une belle matinée, il s'en alla sonner à la porte d'Amanda.

Ce fut un homme qui vint recevoir Don Juan : un homme en uniforme !



Hélas, Amanda était mariée !
Mariée à un officier de la garde municipale !
Fort bel homme !
Faisant des armes comme Saint-George !
Jaloux comme plusieurs Othellos !
Qui, voyant un homme frisé, pommadé,

musqué, la botte vernie, la bouche en cœur, lui demanda s'il voulait se rafraîchir d'un coup de sabre.

Don Juan salua profondément ce municipal sans usage;

Et, rentré chez lui, il s'arrachait un côté de cheveux



CHAPITRE VI.

Don Juan jeune premier.



Vous savez ce que c'est qu'un jeune premier, n'est-il pas vrai? Vous savez ce qu'on appelle ainsi, en terme de théâtre, un individu blond ou brun, le moins laid, le moins vieux et le moins mal bâti possible, lequel a des appointe-

ments quelquefois minimes, quelquefois exorbitants, pour répéter depuis le 1er avril jusqu'au 30 mars, soit en vers, soit en prose, soit en do, re, mi, fa, sol, la, si, do, soit en ronds de jambes amoureux et en flic flac très-passionnés : « Eloa (Baptistine ou Adélaïde, le nom ne fait rien à l'affaire), belle Eloa, vos beaux yeux me font mourir d'amour. » — Il est des jeunes premiers qui ont l'air de dire autre chose que la simple phrase dont je vous donne ici le texte; mais fouillez au cœur des phrases chantées, hurlées, dansées par ces messieurs, et vous ne tarderez pas à reconnaître que leurs tartines les plus flamboyantes sont le développement, heureux ou non, de la phrase à jamais illustre qu'inventa ce bon, ce naïf, ce poétique Don Juan qu'on appelle M. Jourdain. — En voilà un délicieux homme à bonnes fortunes! Comme je vous l'aurais peint, si un petit monsieur nommé Molière ne m'avait volé ce type il y a quelque cent cinquante ans! —Qui nous délivrera des plagiaires, mon Dieu!

Le jeune premier ne doit jamais avoir plus de vingt-cinq à trente ans; cependant il en est quelques-uns qui passent la cinquantaine, ce qui ne les empêche pas de s'écrier avec plus d'ar-

deur que jamais : « Eloa, belle Eloa, vos beaux yeux, etc., etc. » Au contraire : plus le jeune premier est cacochyme, plus il est brûlant. N'avez-vous pas entendu dire, par exemple, que MM. Molé, Fleury et tous les anciens astres de ce vieux ciel qu'on est convenu d'appeler la belle, la vraie, la seule comédie française n'ont jamais joué plus divinement les jeunes premiers qu'alors qu'ils avaient atteint l'âge fabuleux de Melchisédech!

Vous me direz à cela : L'illusion de la rampe est si puissante! »

Je suis de cet avis. Il n'y a que la rampe pour transformer les lampions les plus pâles en autant de soleils radieux.

Ainsi je me souviens très-bien d'avoir vu Armand — le bel Armand! — jouer les jeunes premiers, au Théâtre-Français, quand il avait déjà soixante ans très-positivement sonnés. Eh bien! le parterre se figurait qu'Armand n'avait pas plus de cinquante-cinq ans et demi, cinquante-six ans tout au plus! — Mais il avait tant de grâce, tant d'élégance! il lançait si miraculeusement son chapeau à claque sous son bras gauche! et puis, comme nous disions tout à l'heure : « L'illusion de la rampe!!! »



Revenons, je vous prie, à mon jeune premier qui n'est ni Molé, ni Fleury, ni Armand.

C'était, il y a quelques années, un jeune et joli garçon. Il étudiait son droit, ce qui veut dire, comme aujourd'hui tout le monde le sait — grâce aux savantes recherches de notre co-physiologiste Louis Huart, — qu'il fréquentait,

avec une religieuse assiduité, les bals de la Chaumière, les beignets — pas sucrés mais cartonnés — de Flicotaux et les chaises cassées de Musard.

Comme il pratiquait l'œillade avec une certaine scélératesse, comme il avait une paire de moustaches et une impériale des plus étoffées, il obtenait un grand succès parmi les grisettes du quartier latin, qui se tuaient de lui répéter : « Dieu ! que tu es bien ! Dieu ! que tu jouerais magnifiquement les amoureux ! Dieu ! que je voudrais te voir sur la scène ! toutes les femmes s'amouracheraient de toi ! D'aucunes deviendraient folles de ton nez ; d'aucunes se mourraient pour ton œil ! Et toi, tu leur dirais : « Mon œil, mon nez et mon cœur ne seront jamais qu'à Fifine, à ma Fifine chérie ! — Ah ! que je serais fière ! »

Le futur jeune premier écoutait ces enivrantes allocutions avec une certaine complaisance. Puis, quand il était seul dans sa mansarde, il se plaçait devant sa petite glace, il roulait des yeux, faisait des sourires, prenait des poses, lissait ses moustaches, et, de temps à autre, il se redisait qu'il n'y avait pas dans tout Paris

un jeune premier qui fût orné de regards et de sourires comme les siens.

Tout en se contant des douceurs à lui-même, il se rappelait avoir lu, dans une charmante nouvelle de George Sand, qu'un jour la plus adorable des marquises était devenue amoureuse d'un jeune premier à qui elle avait offert et son cœur et sa main et sa fortune ; — Sa fortune qui était immense!!...

Il se rappelait encore, qu'au dire des mémoires dramatiques Fleury avait séduit une foule de duchesses et une quantité incalculable de présidentes. — Il y avait des présidentes alors. Aujourd'hui ce barbarisme ingénieux n'existe plus ; aujourd'hui il n'y a plus de présidentes, pas mêmes de procureuses du roi, pas même de lieutenantes de gendarmerie : mais en revanche, il y a des madame la maréchale, madame la préfète ; ce sont là des dénominations qui peuvent sembler suffisamment spirituelles, surtout quand on considère qu'elles sont en usage chez un peuple qui s'intitule, de lui-même, le peuple le plus spirituel de l'Europe. — Il se rappelait que toutes ces présidentes, toutes ces duchesses voulaient arracher au théâtre le Fleury susnommé, afin de se sauver avec lui

au fond d'un vieux château garni de très-beaux meubles et de chevaux excessivement anglais.

Il se rappelait qu'un ténor d'opéra-comique, aujourd'hui membre du conseil-général de son département, maire de sa commune et chevalier de la Légion-d'honneur, est parvenu à toutes ces dignités en s'affublant d'uniformes très-coquets, de pantalons fort collants et de perruques admirablement frisées.

Alors, il s'écriait : Eh bien, moi aussi, je mettrai des uniformes très-coquets ! moi aussi, j'aurai des mollets de toute beauté ! — quitte à y mettre le prix. — Moi aussi, je me ferai friser ! moi aussi, j'aurai du feu, de la passion ! moi aussi, je séduirai les marquises par la façon tout enflammée dont je dirai : « Eloa, belle Eloa, vos beaux yeux me font mourir d'amour ! » Et l'on m'écrira des billets qui sentiront l'ambre et le patchouli ! Et l'on m'enlèvera dans un équipage à quatre chevaux ! Et je serai millionnaire ! Et quand je serai las de faire des conquêtes, quand les grandes dames se seront toutes roulées à mes pieds, quand je serai rassasié de gloire, d'amour et de millions, je me ferai nommer maire d'une commune quelconque,

j'aurai une physionomie très-digne, la croix de la Légion-d'Honneur, des lunettes, des bas chinés, du ventre, une écharpe municipale, et, de ma main administrative, je couronnerai des rosières — si ma commune en produit !

Enivré de ces espérances supercoquentieuses, voilà mon Don Juan qui débute !

D'abord, il est accueilli par un concert unanime de sifflets. On n'épargne même pas les projectiles à ce talent encore dans l'enfance.



Puis — le parterre est un si bon garçon ! — on le tolère ; puis, on l'applaudit. Ceci n'est point mal, mais ce n'est point assez, Les billets ambrés et patchoulisés se font attendre. L'équipage à quatre chevaux ne vient pas. En fait de marquises, il n'y a que les marquises de théâtre dont le cœur soit sensible aux attraits du jeune premier. Si quelques bonnes fortunes du dehors courent au-devant de lui, ce sont des bonnes fortunes qu'il subit, mais dont il ne se vante pas, car il en est honteux.

Et le temps s'écoule ! Déjà le jeune premier a quarante ans ; déjà la patte d'oie l'envahit, ce qui ne l'empêche pas de se dire à chaque nouveau rôle qu'il crée : « J'ai bien idée que, » cette fois-ci, je *ferai* une marquise, à moins » que je ne *fusse* une duchesse. Qui sait ! »

En fin de compte, il atteint son dixième lustre et il épouse, en légitime hymen, une jeune première qui — tout aussi simple, aussi fraîche, aussi jeune que lui — a mené une vie pleine d'émotion, d'espoir et de fantaisies, possède peu de rentes, beaucoup de cheveux gris, quelques dents de porcelaine, une âme tendre et plusieurs enfants — délicieux chefs-d'œuvre

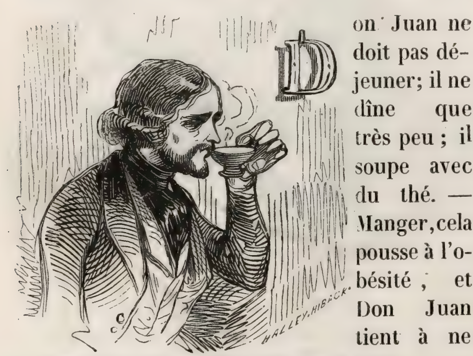
dont l'auteur a rigoureusement gardé l'anonyme.

Joli couple ! Ne les prendriez-vous pas pour Mars et Vénus ?...



CHAPITRE VII.

Bonnes et douces habitudes qu'un Don Juan ne peut pas avoir.



Don Juan ne doit pas déjeuner; il ne dîne que très peu ; il soupe avec du thé. — Manger, cela pousse à l'obésité ; et Don Juan tient à ne pas être plus gros qu'un manche à balai.

Quand il pleut, Don Juan ne se promène pas. — La pluie défrise et crotte.

Fait-il beau, il ne se promène pas davantage. Les favoris, la barbe et les cheveux noirs étant des nids à poussière, il faut avoir le plus grand soin de les préserver du contact de l'air.

Si Don Juan est à la campagne, il n'*a pas le droit* de se mettre en blouse. — La blouse ne dessine pas les formes. Il n'*a pas le droit* de se coucher sur l'herbe, — ses sous-pieds le lui défendent. Il faudrait donc qu'il les ôtât : mais, comme a dit un grand poète,

Sans sous-pieds peut-on vivre un jour?



Don Juan doit être malade, il n'*a pas le droit* de se bien porter. Comment voulez-vous qu'un homme puisse avoir l'air de se mourir perpétuellement d'amour s'il est frais et rose! Il faut que du Don Juan on puisse dire : « Chez lui, la lame use le fourreau... » Donc le Don Juan, qui ordinairement n'a pas de lame — vérité dont vous devez être persuadé si vous avez lu attentivement mon deuxième chapitre,— le Don Juan se met beaucoup de vinaigre dans le fourreau, ce qui le rend très-jaune, très-vaporeux, très fertile en gastrites, mais lui procure un petit air de pilier d'hôpital, — petit air qu'il trouve coquet et séducteur au dernier point.

Don Juan n'*a pas le droit* de rire. Un homme qui a une passion dans le cœur ne rit pas. Or Don Juan en a toujours quatre ou cinq — quand il ne va pas jusqu'à la douzaine. — Aussi est-il toujours gai comme un bonnet de nuit.

Et à propos de bonnet de nuit, une des plus graves préoccupations qui puissent agiter l'existence du Don Juan est le choix d'une coiffure

nocturne. Être beau tant que dure le jour cela n'est rien. Le jour n'est qu'un très-médiocre accessoire dans la vie d'un homme dont les quarts d'heure les plus éclatants, les plus victorieux, rayonnent entre minuit et cinq heures du matin. C'est donc pendant la nuit que le Don Juan a besoin de briller de tous ses attraits. Mais comment être beau, comment rayonner sous un foulard dont les cornes vous retombent sur l'œil, ou sous un bonnet de coton qui poignarde le ciel!

Le Don Juan se prive donc du foulard et se défend du bonnet de coton. Afin de conserver sa tête dans toute sa pureté native, il s'expose courageusement à l'intempérie des saisons ; ce qui fait qu'en hiver, il est toujours enrhumé du cerveau. Mais — enrhumé ou non — il a pour lui les boucles de sa chevelure !... Et quelles boucles !

D'ailleurs il a fait une observation — l'ingénieux coquin. — cette observation, la voici : « De ce qu'un Don Juan est coiffé il peut arri- » ver qu'un mari ne le soit pas. » — Ça s'est vu. En doutez-vous, ô lecteur?... Eh bien,

écoutez l'histoire véridique, authentique et drolatique que je vais vous dire.



CHAPITRE VIII.

Aimable épisode du bonnet de coton.



MADAME DE VERTEUIL. — En vérité, mon cher Arthur, je ne vous comprends pas : attendre que nous soyons vieux de six années de mariages — d'un mariage que nos amis s'accordent à proclamer heureux, — puis tout à coup modifier vos bonnes et douces habitudes pour

vous métamorphoser en Othello; c'est, ce me semble, vous y prendre un peu tard !

M. DE VERTEUIL. — Ma charmante Caroline, il n'est jamais trop tard pour être raisonnable ; lorsqu'on a quelques mille livres de rentes, une agréable maison de campagne, il est on ne peut plus raisonnable de dire adieu à Paris, à son atmosphère épaisse, à ses pavés qui brûlent, et de se sauver aux champs dès que fleurit le mois de mai. C'est là ce que nous avons fait, avant hier au soir, à votre grand déplaisir. Vous teniez, je ne sais trop pourquoi, à passer la belle saison au sein de la Chaussée-d'Antin. Moi, qui suis ordinairement de votre avis, je n'ai pas consenti cette fois à vous servir de complice dans la réalisation d'un projet qui n'était rien autre chose qu'un caprice de femme charmante. J'ai donc décidé que, cette année, comme les années précédentes, nous viendrions chercher sous ces ombrages, jadis aimés de vous, un refuge contre le soleil, la poussière et les importuns ; et voici que vous criez à la tyrannie !!.. Vous me croyez jaloux ? Erreur ! j'ai assez de confiance en vous, je vous aime trop sincèrement pour que jamais la fantaisie me prenne de faire de vous une Desdémone... Vous

haussez les épaules? Mes paroles ne vous semblent-elles pas l'expression simple et vrai de ma pensée? Est-ce que le cure-dent inoffensif que j'ai à la main a quelque ressemblance avec un poignard? Est-ce que sous ce berceau de verdure, où nous avons déjeuné en tête-à-tête, l'air vous paraît imprégné de parfums homicides? Pour moi, je ne me suis jamais senti plus calme, plus heureux et, dussiez-vous rire de moi je vous dirai le mot, plus pastoral. C'est singulier comme un séjour de quarante-huit heures à la campagne vous repose la tête et vous rafraîchit le sang! Ainsi, ma chère Caroline, si vouz m'en croyez, nous laisserons de côté le farouche More de Venise. Le ciel est pur, les lilas sont en fleurs, ne pensons plus à nos petits débats de la ville, soyons tout à nous-mêmes, tout à notre bonheur! Le voulez-vous, dites?... Voulez-vous être mon Estelle, je serai votre Némorin?

En parlant ainsi, M. de Verteuil, dont la physionomie était mi-partie riante et tendrement sérieuse, avait passé un bras autour de la taille de sa femme et je crois, Dieu me pardonne, qu'en dépit de son titre de mari il allait se permettre de déposer un baiser d'amou-

reux sur une épaule blanche et ronde que protégeait assez mal une mousseline des plus légères, quand, par un mouvement non moins vif qu'imprévu, madame de Verteuil se déga-



gea, boudeuse et mutine, de l'étreinte maritale, et Némorin resta sur son banc de gazon, les bras ouverts, la bouche en cœur, aussi désappointé qu'un chasseur qui, voyant un lièvre

lui partir entre les jambes, s'arrête ébahi, sans même se souvenir qu'il est armé d'un fusil muni d'une double charge, et admire, d'un œil curieusement hébété, avec quelle rapidité l'animal arpente la plaine.

Dans tout autre moment la jeune madame de Verteuil se fût égayée aux dépens de l'étonnement de son mari, mais elle n'avait pas l'âme à la gaieté ; car, habituée qu'elle était à voir M. de Verteuil courir, avec une docilité d'amant, au-devant de ses moindres désirs, elle ne lui pardonnait pas la cruauté avec laquelle il avait osé prononcer une fois, par exception, un viril « Je le veux ! » Aussi ce fut avec un accent plein d'amertume qu'elle lui dit : « Je n'aime pas plus les fadeurs que les brutalités. »

M. DE VERTEUIL. — Vous êtes piquante, madame !... Il faut qu'en vous faisant abandonner Paris j'aie commis un crime beaucoup plus horrible que je ne l'avais soupçonné... Veuillez m'éclairer sur mon énormité, et je vous promets de me repentir quand vous m'aurez appris comment et jusqu'à quel point je suis coupable.

MADAME DE VERTEUIL. — Que cette raillerie est de mauvais goût !

M. DE VERTEUIL. — Je ne raille pas. Je me

contente de vous supplier, le plus humblement du monde, de me tirer de mon ignorance, car, si vous ne venez pas à mon aide, si vous ne m'ouvrez pas les yeux sur la faute que j'ai commise, je suis très capable de mourir dans l'impénitence finale Quoi, c'est parce que je vous ai condamnée à jouir des plaisirs de la campagne que vous m'accusez de brutalité! Le terme est un peu sévère.

MADAME DE VERTEUIL. — Moi, je le trouve indulgent : si j'en avais trouvé un plus fort, je l'aurais employé.

M. DE VERTEUIL. — Mais enfin, ma bonne amie, vous haïssez donc la campagne?

MADAME DE VERTEUIL. — Oh ! de tout mon cœur !

M. DE VERTEUIL. — Et depuis quand s'il vous plaît?...

MADAME DE VERTEUIL. —Depuis que je suis, pour me servir de vos propres expressions, condamnée à m'exiler de la ville, et cela parce que monsieur est jaloux !!

M. DE VERTEUIL. — Moi jaloux?... Encore ce vilain reproche! Et de qui serais-je jaloux, bon Dieu?

MADAME DE VERTEUIL. —Le sais-je, moi?...

M. de Verteuil. — Oh! Caroline, Caroline!... supposer que le soupçon ait pu se glisser dans mon cœur, cela est mal, bien mal!... moi qui ai en vous une confiance si absolue, moi qui...

Il était lancé, le mari! il allait s'étendre, avec une complaisance infinie, sur la « foi qu'il avait « en sa femme, en laquelle il croyait, eût-il dit « sans doute, comme les fanatiques croient en « Dieu ;» mais un domestique ayant tout à coup



paru à l'entrée du berceau de verdure pour an-

noncer que M. Gustave de Montfort demandait à présenter ses hommages à Mme de Verteuil, le mari-orateur s'arrêta brusquement au milieu de la période sentimentale qu'il avait entamée... C'est en vain qu'il essaya de dissimuler son trouble; en vain il ouvrit une bouche non moins immense qu'un four pour répondre que M. de Montfort était le bienvenu, les paroles firent défaut à la bonne volonté :

.... vox faucibus hæsit!...

et M. de Montfort avait baisé la main de madame de Verteuil avant que le malheureux Othello se fût rendu maître de son émotion. Madame de Verteuil ne sembla pas moins agitée que son mari : en quelques secondes elle passa tour à tour de l'écarlate la plus vive à la pâleur la plus blanche.

Deux mots sur le monsieur qui a le don de faire balbutier un mari et de profondément émouvoir une jolie femme.

Ce monsieur est un Don Juan!!!...

Ce monsieur est le cousin de madame de Verteuil!...

Il a été élevé, il a grandi avec elle, puis les circonstances les ont séparés. Il est allé, lui,

dans l'Amérique du Nord, où, dans l'espace de six ans, il a eu le temps d'épouser une jeune belle femme et une grande fortune, puis d'être veuf et millionnaire. C'est depuis quelques mois seulement qu'il est de retour en France; il a revu madame de Verteuil, et, la revoyant mariée, il a paru éprouver un vif et sincère désappointement. Quelques tête-à-tête ont eu lieu entre le cousin et la cousine; dans ces tête-à-tête on a parlé poésie, souvenirs d'enfance et illusions perdues...

M. de Verteuil n'est ni sot, ni ridicule; seulement il a trois malheurs, tous trois plus graves les uns que les autres :

Il est mari!

Mari d'une très-jolie femme!!

Donc il est passionnément jaloux!!!

Or M. de Verteuil, qui n'a pas toujours eu trente ans, qui n'a pas toujours été un mari; M. de Verteuil, qui sait (par expérience peut-être) comment les séducteurs réussissent, professe une indicible horreur pour les réminiscences enfantines, pour les cousins, et surtout pour les cousins qui ont dans le cœur, ou même sur les lèvres, une immense provision de poésie, d'illusions perdues et de souffrances cachées.

M. de Verteuil a l'intime conviction — quel mari ne l'a pas!... — que sa femme a pour lui un sincère attachement, mais plus d'une fois il a tressailli de je ne sais quelles vagues terreurs en observant que Caroline a l'imagination passablement romanesque. Il ne croit pas que jamais elle puisse faillir *complétement*, mais, aux yeux de ce jaloux — on m'a assuré qu'il est beaucoup de maris ainsi faits, — une simple pensée de regret, un soupir mal étouffé, un désir de plaire, tout cela est une faute aussi grande, aussi déplorable que les fautes mêmes les plus parfaitement graves.

Ajouterai-je que du jour où M. de Verteuil a entrevu le cousin de sa femme, du jour où il les a entendus causer ensemble des joies d'un passé dans lesquelles il n'était pour rien, il s'est pris à détester le cousin de toutes les forces de son âme! Vous avez déjà deviné, n'est-il pas vrai? que, si, contrairement aux vœux de sa chère Caroline, M. de Verteuil a voulu, d'une façon absolue, venir, aux premiers jours du printemps, s'asseoir à l'ombre des forêts, M. Gustave était l'unique cause de cet impérieux besoin de voluptés champêtres! Donc vous ne serez pas surpris d'apprendre que, tout en con-

templant M. de Monfort, qui déposait un long baiser sur la main de madame de Verteuil, le mari jaloux se disait, à part lui : « Mon cher » cousin, je n'ai pas pu vous empêcher de venir; » mais, de gré ou de force, je vous empêcherai » de rester. »

Donc, une lutte s'engage entre le Don Juan et le mari!

Quel en fut le résultat?

C'est ce que le chapitre suivant va vous apprendre, si vous avez le bon goût de le lire.



CHAPITRE IX.

Encore l'aimable épisode du bonnet de coton



La journée se passa le mieux du monde.

Gustave fut galant, tendre et empressé, madame de Verteuil aimable, langoureuse et presque coquette. M. de Verteuil rongea son frein avec une grâce et une aisance des plus spirituelles,

mais la soirée s'écoula sans que son imagination lui eût suggéré un moyen quelconque d'évincer l'estimable cousin qui envahissait le toit conjugal avec des intentions évidemment hostiles. La nuit elle-même, la nuit qui, si nous en croyons le proverbe, porte toujours conseil, ne porta rien du tout.

C'était bien peu !

» Il faudrait pourtant en finir, s'était dit M. de Verteuil en s'endormant... »

» Il faudrait cependant en finir, se dit-il en se réveillant... »

Mais comment en finir ?... Là était le nœud gordien.

A force de se répéter à lui-même : « Cherchons une combinaison ingénieuse ! » et à force de ne rien trouver d'ingénieux, M. de Verteuil décida que vu la stérilité de ses facultés inventives, il n'aurait recours ni aux voies diplomatiques, ni aux insinuations à mots couverts : il résolut d'aller droit au cousin et de lui déclarer purement et simplement qu'il eut à s'en retourner comme il était venu, sous le plus bref délai possible. Si le cousin demandait la raison d'une disgrâce si positive, M. de Verteuil devait lui répondre « qu'il avait la manie de ne pouvoir

» souffrir les moustaches noires à la campagne. »
Le cousin, — qui avait, comme tous les cousins et tous les Don Juan du monde, des moustaches d'une entière noirceur, — prendrait cette révélation comme bon lui semblerait.

Tout plein de ces sages idées, M. de Verteuil frappa à la porte de la chambre où reposait le cousin. Il était cinq heures du matin : le cousin ne répondit pas.

« Diable! pensa M. de Verteuil, il paraît que si les maris qui ont peur ne dorment guère, les cousins qui espèrent dorment beaucoup... Ma foi! entre ennemis la politesse est une niaiserie : à la guerre comme à la guerre, et réveillons-le!.. s'il se fâche, je l'enverrai à tous les diables ; ce sera une manière comme une autre d'entamer l'explication.

En poussant la porte avec la charmante brusquerie d'une marchande à la toilette qui, après trois mois de courses inutiles, parvient enfin à surprendre dans les bras de Morphée, une Lorette très-mauvaise paye, il entra!

A peine entré, il regarda du côté du lit, aperçut M. Gustave de Montfort appuyé sur son coude, dans l'attitude d'un homme qui ouvre les yeux à la lumière du jour, et, après

avoir silencieusement considéré le rival redoutable dont s'épouvantait son ombrageuse susceptibilité, il partit d'un de ces immenses éclats de rire que, s'il faut s'en rapporter au vieil Homère, les dieux de l'Olympe se permettent dans leurs jours de joyeuse humeur.



M. Gustave de Montfort portait un bonnet de coton, et cette coiffure qui, vous le savez, n'a rien par elle-même de positivement coquet, donnait au Don Juan pâle, maigre et barbu, une

physionomie aussi exhilarante que possible. M. de Montfort ne fut que médiocrement flatté d'être l'occasion d'une gaieté si excessive, cependant il ne montra point son dépit. Il est de règle qu'avec les maris trompés, ou sur le point de l'être, un séducteur doit être, en tout temps, en tout lieu, en toute circonstance, d'une amabilité sereine qu'aucun nuage ne saurait obscurcir : aussi, tout mortifié qu'il était, M. de Montfort sourit, et entre ces deux personnages dont l'un aurait voulu voir l'autre à cinq cent mille pieds sous terre, tandis que l'autre éprouvait une envie désordonnée d'assommer l'un, il s'engagea une conversation toute facétieuse et toute badine.

M. DE MONTFORT *s'efforçant de prendre un air aimable.* — Vous me trouvez donc bien laid, mon cher cousin ?

M. DE VERTEUIL *horriblement gracieux.* — Laid ?... Oh ! je vous trouve mieux que cela ?

M. DE MONTFORT. — Comment ?

M. DE VERTEUIL. — Je vous trouve laid... et grotesque.

M. DE MONTFORT *d'autant plus gai qu'il est profondément vexé.* — Votre parole d'honneur ?

M. DE VERTEUIL. — Mais grotesque à faire rire un mort...

M. DE MONFORT *riant comme peut rire un homme qui reçoit un coup de pied quelque part.* — Ah ! ah ! oh ! oh ! ah ! oh !

M. DE VERTEUIL *paraissant faire des efforts incroyables pour garder son sérieux.* — Est-ce qu'une femme vous a jamais vu dans ce galant appareil ?

M. DE MONTFORT *très-grave.* — Oh ! jamais !..

M. DE VERTEUIL. — Quoi ? pas même feu madame de Montfort ?

M. DE MONTFORT. —Feu madame de Montfort moins que tout autre.

M. DE VERTEUIL. —Vous aviez donc renoncé, de son vivant, à cette parure enchanteresse.

M. DE MONTFORT. —Renoncer au bonnet de coton, moi qui en porte dès ma plus tendre enfance ?... Oh ! non pas. C'est une habitude que je n'ai jamais voulu perdre, et qui m'a coûté bien des peines, bien des veilles ; car je sais que le bonnet de coton, qui est excellent pour la santé, n'a pas le don d'embellir la tête qu'il couronne : aussi je m'étais promis que jamais madame de Montfort ne pourrait même soup-

çonner que j'avais une si prosaïque habitude.

M. DE VERTEUIL. — Dites infirmité... (*d'un ton convaincu*) c'est le mot.

M. DE MONTFORT *après s'être mordu les lèvres avec une sorte de frénésie.* — Va pour infirmité!... (*plus calme*). Donc pendant les cinq années de mon mariage, je me suis régulièrement endormi après ma femme et réveillé avant elle, afin d'avoir le temps de me coiffer et de me décoiffer sans qu'elle fût dans ma confidence. Pendant cinq ans, j'ai eu des coffrets très-mystérieux et une blanchisseuse spéciale pour mes bonnets de coton. Toutes ces précautions ne laissaient pas de me donner du souci, mais je savais que, pour tuer l'amour, il n'est pas d'arme plus meurtrière que le ridicule, et je ne voulais pas laisser périr un amour bien cher à mon cœur!

M. DE VERTEUIL *avec bonhomie.* — Un amour qui devait vous faire millionnaire!...

M. DE MONTFORT *rouge comme une cerise.* — Oh! je n'avais pas de ces pensées...

M. DE VERTEUIL *toujours bonhomme.* — Je vous crois, car je sais tout ce que les poètes ont de délicatesse dans l'âme, et vous êtes poète, à ce que dit ma femme.

M. DE MONTFORT *avec une modestie de jeune fille.* — Ma cousine est bien bonne.., (*naïvement*). Mais à propos mon cher cousin, ne dites pas que vous m'avez surpris en bonnet de coton, ne le dites à personne.

M. DE VERTEUIL. — Non, cousin, à personne... (*de plus en plus bonhomme*) pas même à ma femme!...

M. DE MONTFORT *avec effusion.* — Vous êtes un homme charmant!...



Les deux cousins échangèrent une cordiale poignée de main.

Don Juan se mit à sa toilette.

Othello s'en alla rêver à sa vengeance.

En moins de deux heures, don Juan fut habillé.

En moins de deux heures, Othello eut préparé son triomphe.

Il ne le prépara pas seul. Il prit pour complice le serrurier du village.

Une sonnette donnait de la chambre où l'on avait logé Gustave de Montfort sous un vestibule qu'une cloison légère séparait de la chambre à coucher de madame de Verteuil. Par les soins du serrurier, un cordon communiquant à cette sonnette fut placé dans le coin le plus obscur de l'alcôve conjugale. Cela fait, M. de Verteuil attendit...

Comme il avait l'espoir que sa vengeance serait éclatante, il attendit sans impatience aucune. Bien mieux, il fut avec M. de Montfort d'une ravissante courtoisie. Il alla jusqu'à exiger de lui qu'il récitât, dans la soirée, une de ses élégies les plus plaintives et les plus désolées. Montfort n'était pas homme à négliger une si précieuse occasion d'achever sa victoire, et tout en dé-

plorant, à part lui, l'aveuglement des maris qui jettent leurs femmes au devant des périls, et les suspendent de gaîté de cœur, au dessus de l'abîme qui doit les engloutir, il déploya, en magnétisant du regard la trop sensible Caroline, tous les trésors de sa déclamation la plus échevelée.

Caroline pleura beaucoup et dit que son cousin était un grand poète.



De Verteuil enchérit sur l'enthousiasme de

sa femme et déclara que Gustave était la poésie faite homme.

Gustave affecta de rougir, mais, dans son cœur, il chanta ce vers si connu :

La victoire est à nous!!!...

Enfin, la nuit est venue. Tout dort, tout!... excepté M. de Verteuil...

Que fait-il l'Othello?... Aiguise-t-il son poignard?... Non; il tient à la main un simple cordon de sonnette, celui qui — grâce au serrurier du village — s'en va faire tinter, sous le vestibule voisin, la sonnette destinée au service de la chambre occupée par M. de Montfort.

Ce cordon, Othello le tire à plusieurs reprises, et voilà qu'au milieu du silence de la nuit, trois ou quatre coups de sonnettes se font entendre bruyants, aigus, impitoyables. Madame de Verteuil se réveille en sursaut — on s'éveillerait à moins; — elle aperçoit son mari qui, sur son séant, semble se demander la cause de ce tapage nocturne. Elle l'interroge :

— Avez-vous entendu, mon ami?

M. DE VERTEUIL. — Si j'ai entendu?... Parfaitement! C'est la sonnette de Gustave. Votre

cousin se trouve sans doute indisposé, et il sonne les domestiques.

MADAME DE VERTEUIL *vivement émue.* — Mais ils ne l'entendront pas.

M. DE VERTEUIL *d'un ton profondément jobard.* — Croyez-vous?

MADAME DE VERTEUIL. — J'en suis certaine : ces gens là dorment d'un sommeil de plomb ; avant qu'ils s'éveillent on a le temps de mourir vingt fois pour une.

M. DE VERTEUIL *toujours du même ton.* — — Eh! bien, ma bonne amie, levons-nous, et si votre cousin est malade, nous enverrons chercher le docteur.

Madame de Verteuil ne se fait pas répéter l'invitation, elle s'habille, son mari l'imite, et tous deux, un flambeau à la main, se dirigent vers la chambre de Gustave.

Il dormait, le Don Juan! mais la clarté des flambeaux l'a bientôt tiré de son sommeil, et c'est avec un étonnement mêlé de rage, de honte et d'effroi, qu'il aperçoit M. et madame de Verteuil — La ravissante madame de Verteuil en peignoir blanc et en bonnet de dentelle, dans le simple appareil d'une beauté etc., etc. qui, tous deux, penchés vers lui, l'interrogent

avec anxiété sur la nature de l'indisposition qu'il éprouve.

Lui, indisposé? Lui, le Don Juan! Il bondit de colère et s'assied sur son lit. — En ce moment, son bonnet de coton est splendide : il a deux pieds de haut! —



Madame de Verteuil recule épouvantée!...

Le Don Juan ne comprend rien ni à ce qui se passe sous ses yeux, ni aux questions dont on l'accable.

Il regarde monsieur de Verteuil, il regarde madame de Verteuil — si appétissante sous son bonnet de dentelle et dans ce ravissant appareil que vous savez—et demande—sans même se dépouiller de son bonnet de coton — les causes d'une si étrange visite.

On lui répond que, comme il a sonné à tour de bras, on l'a cru malade. Il ne sait ce qu'on veut lui dire, affirme qu'il n'a pas sonné, et qu'il se porte comme le Pont-Neuf.

Après des explications qui n'expliquent rien, mais que monsieur de Verteuil semble prolonger à plaisir, on se quitte. A peine madame de Verteuil a-t-elle franchi le seuil de la chambre du Don Juan, qu'elle prend le bras de son mari, et le colloque suivant s'établit entre les deux époux :

MADAME DE VERTEUIL, *avec terreur.* — Dieu ! qu'il est laid !

MONSIEUR DE VERTEUIL, *très-naïf.* — Qui donc ?

MADAME DE VERTEUIL. — M. de Montfort !

MONSIEUR DE VERTEUIL, *naïf et bonhomme.* — Mais oui, il est assez laid.

MADAME DE VERTEUIL, *mystérieusement.* — Et comme il a l'air....

MONSIEUR DE VERTEUIL, *avec curiosité.* — L'air... quoi ?..

MADAME DE VERTEUIL, toute honteuse. — Ridicule !...

MONSIEUR DE VERTEUIL, *plus candide que jamais.* — Ne va pas lui dire cela : il prétend que le ridicule tue l'amour.

MADAME DE VERTEUIL. — Je ne sais pas s'il tue l'amour, mais je crois qu'il est très-capable de l'empêcher de naître.

Le lendemain matin, Don Juan regagnait Paris.

Othello redevenait Némorin.

Madame de Verteuil ne refusait plus d'être Estelle.

O bonnet de coton, voilà de tes coups !



CHAPITRE X.

La Vie a ses Roses.

I.



S'appeler Don Juan, toucher à sa seizième année, être beau, vif, spirituel, riche, avoir une mère, jeune encore, dont l'amie intime se nomme Julia — elle se nommerait Alexandrine, Ophélia, ou n'importe comment, que cela reviendrait absolument au même — la-

quelle Julia est âgée de vingt-trois ans, a des yeux grands et noirs, dans lesquels flamboie une expression de fierté, d'amour et de ce quelque chose qui n'est pas encore le désir, mais peut le devenir d'un moment à l'autre, laquelle Julia est mariée à un sieur Alfonso — ou Sganarelle, ou Arnolphe, ou Géronte, le nom ne fait rien à l'affaire — qui a cinquante ans, est laid, brutal et jaloux. Avoir grandi sous les yeux de la belle Julia, avoir été pour elle un joli enfant qu'elle aimait à caresser, puis tout à coup s'apercevoir qu'elle ne vous caresse plus, qu'elle baisse les yeux dès que vous l'abordez, que c'est avec un délicieux tremblement que sa petite main se dégage de la vôtre, vous laissant pour adieu une pression pénétrante, si légère, si douce qu'à la rigueur on pourrait douter si cette pression est un rêve ou une réalité, obtenir d'elle des regards dérobés que le mystère rend plus tendres encore; voir monter à ses joues, tout empourprées de l'éclat de la jeunesse, de soudaines rougeurs qu'aucun motif ne légitime; puis, un soir que le soleil a disparu et que la lune — la *chaste* lune, disent messieurs les poëtes — qui revêt d'un charme saint l'arbre et la

tourelle, donne à toute la nature un caractère de beauté et de douceur intime, pénètre jusqu'au cœur, et y fait descendre une amoureuse langueur qui n'est point le calme — est venue répandre sur l'azur du ciel le demi-jour de son disque argenté, et pousse les gerbes de sa voluptueuse lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres, se trouver assis auprès de Julia — ou même d'Alexandrine — sur l'herbe tendre, l'enlacer d'une étreinte



frémissante sans qu'elle cherche à se dégager, et l'entendre murmurer bien bas : « Je ne con- » sentirai jamais. »..................................

II.

Apprendre une langue étrangère des lèvres et des yeux d'une femme—bien entendu quand maître et disciple sont tous deux jeunes — la voir sourire si l'on dit bien, sourire plus encore si l'on dit mal, pour une leçon exactement retenue recevoir un chaste baiser, puis, après trois mois d'études assidues, ne savoir de la langue étudiée que ces trois petits mots : « Je vous aime ! »

III.

Chaque matin, à son réveil, voir à deux pas de soi et pour soi un bain, un excellent déjeûner et une femme charmante — une femme qui aujourd'hui n'est pas celle d'hier, demain ne sera pas celle d'aujourd'hui.

IV.

Savoir que lorsqu'on dort deux beaux yeux vous regardent dormir.



V.

Être aimé d'une blonde anglaise qu'on aime, rencontrer une brune vénitienne dont l'aspect vous jette au cœur des sensations horriblement scélérates, avoir une envie démesurée de lui confier qu'on l'adore, entendre la voix de la conscience qui vous dit : « Souviens-toi, coquin que tu es, que ce matin même tu as juré à l'Anglaise une fidélité éternelle ; » répondre à cette voix : « Je m'en souviens parfaitement, ô ma conscience, mais quelles dents !

et puis, ô ciel! quels yeux! je vais seulement m'informer si elle est femme ou demoiselle, ou si elle n'est ni l'une ni l'autre...

VI.

N'avoir pas plus de barbe au menton qu'une jeune fille de quinze ans, être blanc, frais et rose, s'introduire sous un costume de femme dans le sérail du grand-seigneur, se trouver au milieu de deux mille odalisques les plus belles et les plus amoureuses du monde entier, et... n'avoir que l'embarras du choix.



VII.

Voir Catherine, impératrice de toutes les Russies, se rouler à terre, et vous dire, d'une voix entrecoupée de soupirs enflammés : « O Juan ! Juan ! Juan ! » — lui répondre avec indifférence : « Que voulez-vous que j'y fasse ? » et prendre la poste en faisant, de loin, à la susdite impératrice des saluts peu respectueux.

VIII.

Inspirer de l'amour à toutes les femmes sans exception aucune : à la ravissante Leila, — à la non moins ravissante Aurora,— à la plus ravissante encore Adeline Amundeville, ne pas savoir à laquelle de ces trois malheureuses vous devez accorder le bonheur, et — dans cette perplexité — être éveillé au beau milieu de la nuit par un revenant vêtu d'une lugubre robe de moine, fouiller hardiment sous cette robe, et y trouver — quoi ?

— Une duchesse, ravissante entre les ravissantes !

— Qui jouit d'un menton à fossette !...

— Et de beaucoup d'autres agréments !

— Qu'il serait trop long d'énumérer !...

— Dont vous devenez le seul et triomphant possesseur ! ! !...

Telles sont les roses dont se couronne le Don Juan ; — non pas dans la vie réelle — mais Dans le poème que lui a consacré lord Byron.

N. B. — Pour plus amples renseignements, lire ledit poème : il est en seize chants — seulement. —Il pourrait être en vingt-quatre. Honneur à Byron!



CHAPITRE XI.

Mais elle a ses épines, ses ronces, ses orties, ses chardons, etc., etc., etc.



L'AUTEUR. — Ami lecteur et vous belle et spirituelle lectrice — toutes les lectrices sont toujours belles et spirituelles pourvu toutefois qu'elles aient acheté, et non pas loué (ce qui est mesquin) ou emprunté (ce qui est indiscret) le livre qu'elles lisent. —Aimez-vous passionnément les ouvrages en trois cent soixante-cinq volumes?

LE LECTEUR ET LA LECTRICE *tous deux à la fois.* — Monsieur l'auteur, votre question est de celles auxquelles on ne répond pas.

L'AUTEUR. — Vous voulez dire, sans doute, qu'elle est saugrenue ?

LES MÊMES. — Dame !

L'AUTEUR. — Fort bien. Je vous comprends... Donc, puisque aux ouvrages en trois cent soixante-cinq volumes vous préférez — de beaucoup — les petits livres en quelques pages, je ne sais pas si je dois me permettre de vous énumérer l'incroyable quantité de bottes d'épines, de chardons et d'orties dont la réalité hérisse la vie du Don Juan, cette vie que l'imagination des petits clercs, des commis-marchands, des bonnes d'enfants et d'une foule de béotiens, tant civils que militaires, rêve toute parfumée de roses, de myrtes et de myosotis. Une nomenclature toute simple, toute unie desdites bottes exigerait beaucoup de conditions : d'abord plusieurs mois d'un travail assidu de ma part ;

Item, une masse de rames de papier — avec ou sans colle ; —

Item, un fleuve d'encre ;

Item, un tas d'autres *item* dont je vous fais grâce.

Cette nomenclature je ne l'entreprendrai pas.

Pour ne pas l'entreprendre j'ai dix mille et deux raisons :

La première c'est que cela ne m'amuserait pas;

La seconde c'est que cela vous ennuierait;

Les dix mille autres...

Ma foi! devinez-les! Cà vous formera l'esprit: rien ne forme l'esprit comme de jouer à la *devinette.*

Pendant que vous vous livrerez à cette ingénieuse occupation, je vais extraire des bottes déjà nommées un petit, tout petit bouquet de ronces, d'orties et de chardons dont je veux vous faire offrande. Par ces échantillons pris à tout hasard vous jugerez du reste.

I.

Il est minuit. Don Juan, dont les charmes vainqueurs ont ravagé l'âme sensible d'une tendre boulangère, est sur le point de goûter le bonheur suprême. Il a dépouillé le vêtement nécessaire, il est sorti de ses bottes, il va entrer sous une moelleuse couverture, mais voici qu'à la porte de la boutique de grands coups de poing retentissent. « Ciel! s'écrie la boulan-
» gère éperdue, c'est mon mari! Je reconnais

» sa manière de frapper... Lui, qui devait être
» absent huit jours au moins, il revient !! Aurait-
» il des soupçons ?... Oh ! s'il vous trouve ici,
» il nous tuera tous deux... Au nom de Dieu.
» mettez vos bottes et fuyez ! » (« Mettez vos bottes » est délicieux ! La boulangère croit qu'on met ses bottes comme on enfourne un pain.)

Don Juan, à qui la manière dont le boulanger frappe à la porte inspire de graves inquiétudes pour ses épaules, se hâte de courir à ses bottes. Il essaie de les mettre... Hélas ! il ne peut en venir à bout : elles sont si étroites, les bottes du Don Juan, étroites comme ses gants !!...

En vain la boulangère l'exhorte, impossible ! Le coude-pied refuse d'entrer.

Cependant le boulanger frappe toujours...

— Au moins cachez-vous, crie la boulangère d'une voix tremblante de terreur.

— Me cacher ?.. Je ne demande pas mieux... mais où ?...

— Le sais-je !... oh ! quelle idée... Dans le four...

Don Juan, une botte à la main, l'autre à demi entrée, son chapeau et ses chaussettes

sur la tête, ses vêtements sous le bras, un faux col entre les dents, se précipite dans le four... Malheur ! Le four est brûlant. Don Juan sort de sa retraite à demi rissolé.

Cependant le boulanger frappe toujours.

Une inspiration soudaine illumine la boulangère. Au-dessus de la boutique est un grenier, Don Juan sera là comme chez lui, mais qu'il se dépêche. Don Juan s'élance!... malheur, trois fois malheur!... La boulangère s'est trompée d'escalier, celui qu'elle a fait prendre à Don Juan aboutit à une terrasse.

Et l'on est en plein cœur d'hiver! ..

Et il neige à ne pas laisser un créancier à la porte!...

Et l'on entend au rez-de-chaussée, le boulanger qui jure, sacre, blasphème et demande à mettre un homme quelconque dans le pétrin...

Pendant toute la nuit Don Juan se consume en vains efforts afin de mettre ou d'ôter tout à fait la botte dans laquelle il n'a pu loger qu'une petite portion de son pied. Tout est inutile.

Enfin le jour paraît !...

Don Juan reconnaît que la terrasse qui lui a servi d'asile est à cinq mètres du sol. Le saut

est de ceux qu'on n'aime point à risquer : mais



Don Juan suit le proverbe : « Nécessité n'a pas de loi. Et, sa botte à la main, il se risque... Ne frémissez pas, belle lectrice, les Don Juan sont très-forts sur la Gymnastique : dès leur plus tendre enfance ils se sont exercés à tomber sur leur centre de gravité.

C'est là dessus que Don Juan est tombé.

Il se relève, enchanté de lui-même, car il compte en être quitte pour quelques *noirs* d'autant moins désagréables qu'ils ne sauteront pas aux yeux de tout le monde.

Hélas! trois jours après cette escapade le Don Juan se met à jouir d'une horrible fluxion de poitrine. — Quelle ronce!!!...

II.

Il y a de cela un an tout au plus. Il y avait parmi les huissiers de Paris, homme généralement peu jolis, un huissier fort laid dont la femme était charmante. Elle avait un œil bleu très-grand et un pied très-petit (quand je dis un œil, un pied, je pense que vous n'allez pas vous imaginer que la femme charmante dont je vous parle fût borgne et boiteuse, je dis un œil, comme au restaurant on dit : Garçon, un petit pois pour deux! Ce sont là des façons de s'exprimer qu'une intelligence élevée ne prend pas au pied de la lettre. Or, j'aime à croire, cher lecteur, que vous êtes une intelligence très-élevée et je continue), elle avait une bouche vermeille comme une cerise, et dans la démarche cet indéfinissable je ne

sais pas trop quoi, cette vague et agaçante désinvolture qui est pour les cœurs inflammables ce que la glu est pour les pierrots, un inextricable empêtrement. Pour être bref, je résumerai mon admiration en quatre mots : « C'était une femme charmante. » Ne vous ai-je pas déjà dit cela tout à l'heure?... Oui... Eh bien! je ne m'en dédis pas : c'était une femme charmante. Un Don Juan la vit. Pour un Don Juan, voir c'est vouloir avoir. Ces trois consonnances en *oir* sont bien loin d'être euphoniques, mais je ne sais trop comment je pourrais corriger ce mauvais membre de phrase; ainsi, passons donc. Il dirigea vers elle ses batteries amoureuses ; il lui écrivit de longues lettres sans signatures qu'il copiait dans la *Nouvelle Héloïse*; il lui envoya des vers, toujours sans signatures, empruntés à Lamartine ou à Victor Hugo. Toutes ces lettres, tous ces vers disaient, en termes plus ou moins choisis : « Je vous aime, aimez-moi, sinon je me tue. » — Répéter cela, pendant trois mois, ou de vive voix, ou par la petite poste (port payé) ou par le regard, ce truchement symbolique, cela s'appelle dans la langue don juanique « Chauffer une femme. » — Don Juan chauffa fort long-

temps la femme de l'huissier. Un jour enfin il reçut une lettre sur papier rose, une lettre empestant le musc : elle venait par la petite poste et le port n'en était nullement payé. Cette circonstance n'étonna pas le Don Juan ; car il avait fait cette remarque, remarque éminemment profonde, qu'entre les hommes galants et les femmes *ejusdem farinæ* il y a cette différence que les hommes galants affranchissent toujours et que les femmes *ejusdem farinæ* n'affranchissent jamais. Don Juan devina tout de suite qu'une huissière seule pouvait écrire sur papier de couleur, sur papier empestant le musc, et ce fut avec d'incroyables palpitations de cœur qu'il ouvrit l'épître rose. Elle se composait de ces trois syllabes : « A minuit ! »

Quel est donc l'ingénu qui a dit : « Minuit, c'est l'heure des crimes ! » — Mensonge et dérision ! Interrogez le Don Juan, il vous répondra : « Minuit, mon cher monsieur, minuit c'est l'heure de la volupté.

A minuit, Don Juan était sous la fenêtre de l'huissier. Bientôt cette fenêtre s'ouvrait. Une échelle de corde descendait mystérieusement du haut d'un balcon scélérat. — Une échelle

de corde!!!. . Oh! lecteur, si, à une époque quelconque de votre vie, vous avez eu la fantaisie d'être un homme à bonnes fortunes, rappelez vous tout ce qu'il y a de délicieux, de poétique, d'enivrant, d'amoureux, de caressant, de romanesque, de triomphant, de pyramidalement flatteur dans une échelle de corde!... Oh! avoir le droit de mettre un pied, son pied à soi, son pied d'homme, sur cette chose qu'on a vue mille et mille fois jouer un rôle si intéressant dans les opéras-comiques, dans les ballades espagnoles, dans les comédies italiennes, dans les romans de tous les pays! se dire : « Voilà une échelle de corde, *pour de vrai*, qu'une femme me jette, non une femme de roman, non une femme fantastique, mais une femme en chair, en os; une femme, qui est celle d'un autre, et dont tout à l'heure la chair sera ma chair, les os seront mes os! une échelle de corde tressée dans l'ombre, peut-être avec des cheveux de femme! Pour moi!... Ah! c'est pour en mourir de plaisir!... — Don Juan ne meurt pas de plaisir, il fait mieux : il monte à l'escalade du bonheur, il enjambe le balcon et tombe dans les bras — de l'huissier.

Profond mécontentement du Don Juan qui

n'a pas sur lui la plus petite lame de Tolède.

L'huissier n'est pas seul : il est accompagné de deux témoins et d'un papier timbré.

« — Monsieur, dit-il au Don Juan, vous vous » êtes introduit chez moi, la nuit, à l'aide d'es- » calade. Vous êtes un voleur et je peux vous en- » voyer aux galères. Je vous y enverrai si vous » n'êtes pas gentil. Si vous êtes gentil, l'affaire » va s'arranger à l'amiable. Il y a quinze jours » à pareille heure, on a forcé ma caisse que » voici, il lui montre la caisse, on m'y a pris » dix mille francs. Est-ce vous qui êtes l'au- » teur de ce vol ? Je le crois, je n'aime pas le » scandale, et si vous consentez à me signer, » en présence de ces deux messieurs, qui cer- » tifieront au besoin qu'il n'y a ici ni extorsion, » ni violence, mais qu'il y a au contraire un » homme qui pardonne ; si vous consentez, » dis-je, à me signer une petite obligation de » dix mille francs, j'oublierai tout, monsieur, » et je ne vous perdrai pas. »

Le Don Juan signa.

— Quelle épine !

III.

Ceci me rappelle qu'un Don Juan, connu

de tout Paris, fit, au bal Musard, la conquête d'un débardeur des plus coquets. Pendant toute la nuit, Don Juan et sa conquête se livrèrent à une cracovienne effrénée. Vers quatre heures du matin, on se rendit au café Anglais. Le souper fut splendide. Le vin de Champagne, — qui est le fond d'un souper comme *Goddem !* est le fond de la langue anglaise, — y brilla tout autrement que par son absence. Le débardeur fut d'une amabilité confortablement décolletée. Vient le jour, on appelle une citadine, le Don Juan — qui frémit d'espoir — et le débardeur y montent côte à côte. La citadine part au grand trot et ne s'arrête qu'en haut de la rue de Clichy. Ce fut un recors qui ouvrit la portière à M. Don Juan, lequel avait complétement oublié, dans les joies de l'orgie, qu'il avait, sur la place de Paris, quelques lettres de change échues, non payées, mais dûment protestées. — Il alla finir sa nuit d'amour à la prison pour dettes.

Le débardeur était la femme d'un garde du commerce. Quelle ortie !...

Est-ce donc pour qu'elles fassent une si triste besogne, ô mon Dieu ! que tu as permis aux

femmes d'avoir une façon si provoquante de danser la Cracovienne ?



IV.

Je lis dans Byron :

« Dans les bras l'un de l'autre, cœur contre » cœur, Haïdée et Juan reposaient : c'était un » sommeil doux mais léger, car, de moment » en moment, quelque chose faisait tressaillir » Juan, et un frémissement parcourait tous ses » membres ; les amoureuses lèvres d'Haïdée

» murmuraient, comme un ruisseau, une mu-
» sique sans paroles, et ses traits charmants
» étaient agités par ses rêves, comme des feuil-
» les de roses par le souffle de la brise... Tout
» à coup elle tressaille, s'éveille et voit... Puis-
» sance du ciel ! quel est ce regard sinistre qu'a
» rencontré le sien ! C'est — le regard de son
» père — fixé sur elle et sur Don Juan ! »

A la place d'Haïdée supposez une jolie petite brune du nom de Marie Benoit, femme Ledoux; — à la place du père d'Haïdée mettez Jean-Pierre Ledoux, mari de la jolie petite brune, et vous aurez une idée à peu près exacte de la scène que je veux vous conter.

Cette scène, si vous lisez quelquefois les journaux judiciaires, vous vous la rappellerez.

Jean-Pierre Ledoux est une gaillard de quarante ans. Il a des épaules vastes, des bras d'Hercule, la physionomie joviale.

Tout d'abord madame Ledoux s'était évanouie ou avait fait semblant de s'évanouir. — Oh ! les femmes doivent un cierge d'une belle dimension à celui qui a inventé l'évanouissement, cette arme que le beau sexe manie avec une si prodigieuse dextérité. — M. Ledoux ne parut pas même la voir, mais saisissant par sa

longue chevelure le pâle Don Juan, il l'enleva du lit conjugal comme vous enleveriez un marmot de quatre ans, et le regardant entre les deux yeux, il lui dit en souriant d'un certain sourire pas aimable :

— Dites donc, farceur, vous trouvez ça drôle, vous, d'apporter le déshonneur au sein des familles? Et si je trouvais drôle de vous étrangler ?...

— Monsieur, monsieur.. balbutia Don Juan, vous ne ferez pas cela...

— Que si, que si... Je le ferai tout de même.

— Monsieur, ce serait un assassinat, et les tribunaux...

— Ah! ah! vous nous la donnez bonne avec vos tribunaux ? Est-ce que jamais ils ont condamné le mari qui avait tué un séducteur pris en flagrant délit? Jamais!... Vous venez chez moi pour m'assassiner dans mon bonheur et dans mon honneur, les deux choses auxquelles je tiens le plus au monde, et vous voudriez que je ne me défendisse pas? Vous me prenez donc pour un fou, ou pour un niais?

— Mais, monsieur, je vous offre toutes les réparations qu'un homme d'honneur peut désirer...

— C'est-à-dire que vous m'offrez de me tuer dans les règles... C'est là ce que vous appelleriez une réparation ? merci ! vous êtes trop honnête.. je n'accepte pas... si j'avais là un pistolet, je vous brûlerais la cervelle... Je n'en ai pas, mais j'ai la poigne solide, ça me suffit et je vous étrangle...

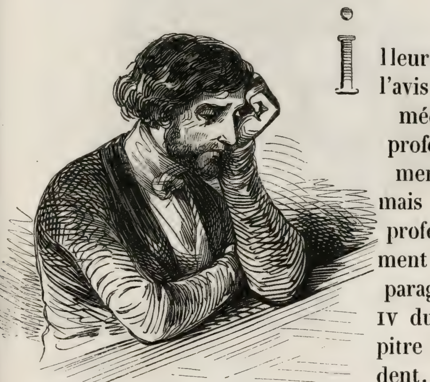
Et il l'étrangla !...

— Quel chardon !!...



CHAPITRE XII.

Où l'auteur donne un avis aux Don Juan.



Il leur donne l'avis de méditer profondément — mais très-profondément — le paragraphe IV du chapitre précédent,

Ce paragraphe est plein de hauts et puissants enseignements, comme eût dit M. Bossuet d'enseignante mémoire.

Méditez, ô Don Juan, car en vérité, en vérité, je vous en préviens, la strangulation n'est pas une chose bonne pour la santé.



CHAPITRE XIII.

Un drame !!!...

(*Extrait des tablettes d'un Don Juan.*)



n'y a qu'une heure que je suis au bal de la princesse de L... et, dans l'espace de cette heure, j'ai goûté les jouissances les plus vives qu'il soit donné à l'homme de goûter.

J'ai dansé avec la marquise de B***, et, tout en affectant de lui parler de choses fort indifférentes, je l'ai fixée comme je ne fixe pas tout

le monde. Elle a paru quelque peu embarrassée, et cependant elle n'a pas rougi. Or, dans les regards que je lui lançais il y avait toute une déclaration d'amour... Cette femme qui s'enivre comme à plaisir du poison de mes regards, voudrait-elle se donner à moi?..... Aurait-elle deviné que mon cœur est un volcan et mon âme un océan d'amour ?... — A éclaircir.

La jolie mademoiselle D*** venait de laisser tomber son mouchoir, j'ai été assez heureux pour le ramasser et le lui remettre moi-même. Elle m'a dit un certain : « Je vous remercie, Monsieur... » qui m'a étonné. J'avais toujours cru cette demoiselle D*** plus froide que le marbre, et, si je ne me suis pas trompé, dans ce « Je vous remercie, Monsieur... » il y avait *quelque chose*. Peut-être cette belle grande jeune fille est-elle une Galatée qui voit en moi son Pygmalion !... — Ne pas la perdre de vue.

Je viens de galoper avec la petite comtesse de F***; — cette femme si pétulante, si mutine, si spirituelle qui ressemble si prodigieusement à la Lignolles de Faublas. — A deux reprises différentes ses pieds ont heurté les miens. Cependant cette femme galope à ravir... — O femme, femme, tes coups de pieds sont-ils une

charade?... — Comprise... mais retournons à la danse!. . . . .
. . . .


A. PONS

Voici quelque chose d'étrange : il y a là-bas, dans la salle de jeu, une femme qui fait semblant de jouer au wisth et me dévore des yeux... Elle a des prunelles qui brûlent, cette femme...

J'ai dû les éviter... Elle s'affiche bien imprudemment cette femme? N'a-t-elle donc ni frère, ni mari, ni père?... — Question grave!

Par le ciel, cette femme est insensée, elle me sourit!... Si, caché dans l'embrasure de cette fenêtre, je braquais sur elle mon binocle?...— Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous fait myope? — Abus.

Je viens de lorgner cette femme, je n'ai pu voir son visage, mais j'ai contemplé ses épaules... Elles sont bien belles les épaules de cette femme! — Phidias, où es-tu? — Question sotte : Phidias est mort, je le savais. Mais mon crayon court plus vite que ma raison. — Fâcheux!

Une autre question que je me suis faite bien souvent est celle-ci : « La femme de Putiphar « à laquelle Joseph ne céda pas était-elle laide? »

Je me la représente âgée de beaucoup de lustres.

Bien certainement, elle n'avait pas des épaules comme les épaules de cette femme...

Et Joseph — Joseph si vertueux — était-il un gaillard? — Nœud gordien.

Je tranche le nœud et je réponds : Je me suis

toujours figuré que ledit Joseph était un individu très-peu herculéen.

Quel philosophe a donc dit : « Les mollets sont le miroir du cœur ? » — Ce philosophe était un homme d'un grand sens.

Je crois me souvenir qu'aucun philosophe n'a dit cela. — Eh ! bien je le dis, moi !...

Cette femme est réellement prodigieuse... Elle me fait des signes ! mais femme, le monde a les yeux sur toi.

Oh ! les femmes, quand la passion les emporte, ce ne sont plus des femmes.... Si je ne faisais pas profession d'être très-respectueux à l'endroit de ce sexe enchanteur, je dirais que les femmes sont — toujours sauf le respect qui leur est dû — comparables aux coursiers d'Hippolyte :

Qui ne connaissent plus ni le frein, ni la voix.

Et à propos d'Hippolyte, je songe à Phèdre... — Oh ! quand Mlle George jouait ce rôle !... Il y a quelque vingt ans.... — Oh !...

Ma parole d'honneur, je suis un franc scélérat ! !...

Mlle George n'avait pas des épaules plus belles que les épaules de cette femme.... Que

vois-je?... Elle se lève, elle vient à moi, elle me sourit plus que jamais, elle m'appelle... Ciel! je la reconnais, c'est.... allons lui souhaiter le bonsoir!!?.................................

Non : je ne veux pas m'avouer à moi-même quelle est cette femme....

Au fait, pourquoi ne me ferais-je pas cet aveu? Personne ne me voit, ne me lit... Eh! bien, cette femme, c'est — ma mère!

Qu'on est donc bête quand on est myope!!!



CHAPITRE XIV.

Que deviennent les vieux Don Juan ?

Telle est la question que je me posais l'autre jour, question à laquelle je ne pouvais trouver de réponse, lorsque l'idée me vint de consulter sur ce grave sujet un petit vieillard dont j'ai fait la connaissance dans les nombreuses excursions que je me permets de midi à deux heures sous les grands marronniers des Tuileries. — J'aime beaucoup les grands marronniers des Tuileries ; et vous ? —

J'ai toujours soupçonné que ce petit vieillard — personnage fort coquet dans sa mise — est un Don Juan en retraite. Aussi pensai-je que mieux que personne il pouvait m'aider à trouver la solution de ce problème si difficile : « Que deviennent les vieux Don Juan ? »

Donc, j'allai le voir, et je lui fis ma question.

Voici quelle fut sa réponse.

« Mon bon ami, si vous m'aviez adressé une question semblable il y a une douzaine d'années, je vous aurais répondu que les vieux Don Juan deviennent ce que deviennent toutes les vieilles choses; je vous aurais dit avec Arnault : Ils vont

Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

Aujourd'hui je ne vous répondrai pas cela — et pour cause.

— Et cette cause, lui demandai-je ?

— Cette cause, fit-il d'un air burlesquement triomphateur, c'est mon secret... Ce qu'il vous faut, c'est une réponse plausible à une question que vous trouvez embarrassante, n'est-il pas vrai ? Eh ! bien, contentez-vous de ce qu'il vous faut.

Or, aujourd'hui, à l'heure où nous causons tous deux, les hommes aimables que vous appelez les vieux don Juan sont — écoutez bien ceci — les hommes à la mode, les hommes à succès.

— Allons donc, vous voulez rire !...

— Je ne ris pas. Cela peut vous paraître bizarre, mais cela est. La mode n'a-t-elle pas ses caprices, ses fantaisies? Rappelez vos souvenirs de ces dix dernières années : quels ont été les favoris de la mode, ou — pour me servir du terme technique — quels ont été les Lions du jour?

— Ma foi, je l'ai oublié.

— Moi je ne l'ai pas oublié, et je vais vous le dire :

« En 1831, après le succès d'*Antony*, les salons parisiens furent tout-à-coup inondés de jeunes hommes pâles et blêmes, aux longs cheveux noirs, à la charpente osseuse, aux sourcils épais, à la parole caverneuse, au lorgnon d'écaille, à la physionomie hagarde et désolée. Ces jeunes hommes portaient des gants parfaitement jaunes, et jouissaient d'un regard prodigieusement mélancolique. Ils ressemblaient beaucoup à des malades sortis d'un hôpital sans l'*exeat* du médecin; d'où il arrivait que de

bonnes âmes, s'inquiétant de leur air quasi-cadavéreux, leur posaient cette question bourgeoisement affectueuse : « Qu'avez-vous donc ? » A quoi ils répondaient en passant la main sur leur front : « Moi ? Rien... J'ai la fièvre. » Ces jeunes hommes étaient des *Antonys*.



« Les *Antonys* obtinrent une vogue miraculeuse et dans les salons du grand monde, et dans les arrière-boutiques de la rue Saint-

Denis, et dans les bals de la Chaumière. On ne vit plus, parmi les séducteurs de haut et de bas étage, parmi les Lovelaces du faubourg Saint-Germain, aussi bien que parmi les étudiants, les commis-marchands et les expéditionnaires à douze cents francs, que des poignards avec des fourreaux servant de cachet et de devise, des bras en écharpe et des poitrines contusionnées par un timon de voiture. Cette monomanie du timon de voiture fut poussée si loin, que messieurs les procureurs du roi en vinrent à ranger les carrosses dans la catégorie des suspects. On vit même un malheureux brancard de cabriolet accusé de régicide. Ce brancard était tout bonnement un adepte de l'*Antonysme*. — Il fut absous. Honneur à ses juges!

» Quant à l'*Antonysme*, continua le vieillard, il mourut sous les épigrammes des loustics de restaurants à 40 sous (vieux style. Aujourd'hui, de par le roi, on dit à 2 francs), lesquels ne virent plus une demoiselle de comptoir un peu sur le retour sans lui dire : « N'êtes-» vous pas ma mère?... » et ne dévorèrent plus la moindre côtelette de mouton sans pousser la fameuse exclamation : « Elle me résistait, je l'ai » assassinée! » — Anathème et malédiction sur

les loustics ! Ils vilipendent les choses les plus saintes, même la prose des plus grands dramaturges, même les côtelettes !!...



» Alors *Antony* se fit *Chatterton*. Les Bâtards et les Sans-nom devinrent des Incompris et des Méconnus. Chaque mansarde eut un Génie dans la débine, aux yeux de qui sa portière ou sa blanchisseuse était une Kitty Bell. Ces myriades d'intelligences d'élite passaient la

journée à maudire, tant en vers qu'en prose, le genre humain tout entier. Ils composaient des poèmes incommensurables, beaucoup plus incommensurables que la *Divine Épopée* du Dante et du Milton français, — vulgairement connu sous le nom de M. Alexandre Soumet de l'Académie française. — Ils enfantaient d'horribles mélodrames, des vaudevilles inouïs. Comme poèmes, mélodrames et vaudevilles obtenaient tous un insuccès des plus prononcés, ils se voilaient la face, hurlaient à la camaraderie et projetaient un suicide pour le lendemain qui, par bonheur, ne devenait que très-rarement un aujourd'hui. On vit, à cette époque, de jeunes douaniers, d'estimables débitants de tabac, de ravissants employés dans les assurances, de fabuleux sous-lieutenants, d'adorables maîtres d'études, d'ingénieux garçons de bureau, d'ébouriffants clercs d'huissier, qui donnèrent leur démission pour se livrer, corps et âme, au culte chattertonien. Il y eut, sur les places publiques, de grands longs corps, marchant, de l'air le plus superbe du monde, sur les tiges de leurs bottes, et jetant à tous les honnêtes marchands qu'ils apercevaient sur le seuil de leurs portes, cette foudroyante apostrophe :

« Épiciers ! » — Plus d'une femme trouvait ces êtres-là bien intéressants. Il y avait de quoi.

» Quand les Chattertons avaient ainsi foudroyé pas mal de marchands, ils rentraient dans leur temple , — ils nommaient ainsi leur mansarde, — ils se couchaient l'estomac vide, mais l'âme pleine, car ils se disaient avec conviction : « L'univers nous contemple ! » — Réflexion sublime, mais qui ne vaut pas un potage.

» Cependant le chattertonisme ne pouvait aller loin. Les Incompris reconnurent que l'habitude de mourir de faim est fort malsaine ; ils y renoncèrent. Mais ne pouvant se décider à rentrer dans la vie commune , à être purement et simplement des hommes semblables aux autres hommes, ce qui eût été épicier au delà de toute expression, ils tentèrent de se métamorphoser en Tremnors. L'idée n'était pas trop mauvaise, car Tremnor, considéré au point de vue excentrique, est un type assez remarquable. Malheureusement, pour être un Tremnor à peu près présentable, il faut, sinon avoir été guillotiné, du moins avoir passé une bonne partie de sa vie au bagne. Tout le monde n'a pas cet avantage. Le Lion - Tremnor réussit peu.

Ce fut un fiasco complet. — A un autre plus fort !

» Cet autre, les hommes de quarante à cinquante-neuf ans, — classe intéressante à laquelle je me fais gloire d'appartenir, — l'ont mis au jour. Ils ont découvert, — et ceci sera pour eux une grande gloire dans la postérité la plus reculée, — que dans le siècle de lumières où nous vivons, il ne s'agit plus, pour devenir l'idole des femmes et la terreur des maris, d'être un beau, un merveilleux, un dandy : cette espèce de séduction est usée jusqu'à la corde ; les femmes n'en veulent plus.

« Ce qu'elles veulent, ce qu'elles aiment, ce qu'elles admirent, ce sont les *Dévastés !*

— Comment dites-vous cela, mon vieil ami ?

— Je dis : les *Dévastés*. Seriez-vous sourd ?

— Pas le moins du monde. Je croyais avoir mal entendu... Mais continuez, ô vieillard !

Le vieillard continua avec enthousiasme : Arrière Faublas ! arrière Antony ! arrière Chatterton ! arrière Tremnor ! Votre temps est fait, mes pauvres conquérants ; allez-vous-en aux *invalides* s'il vous plaît ! Place au nouveau, au vrai, au seul Lion, à l'être auquel doivent

ressembler tous ceux qui ont la prétention de fixer l'attention de l'univers en général et celle des femmes en particulier. Place au *Dévasté !*



« Voyez ! s'écria le vieillard en se campant sur la hanche, le voici qui s'avance ! Quel port de vainqueur et comment une femme pourrait-elle résister à cet homme ? Il n'a plus de cheveux, le *Dévasté*, il porte perruque ou se contente d'être chauve comme une écaille de tortue ; il est plus sec qu'un échalas ; il est édenté, cassé, déjeté, racorni, ruiné. »

— Mais, dis-je en interrompant mon estimable ami, je ne vois pas ce que doit avoir de séduisant l'homme dont vous me faites le por-

trait et que vous appelez un *Dévasté*. A cette ruine vivante une femme doit préférer, ce me semble, quelque chose de complet, de vigoureux. »

— Ah! vous ne voyez pas, jeune homme, ce qu'un *Dévasté* peut avoir d'intéressant? Vous allez le voir immédiatement.

« Le *Dévasté* plaît, mon jeune homme, le *Dévasté* intéresse, le *Dévasté* impose, parce qu'en le voyant chacun se dit : « Si cet homme a la tête plus nue qu'un genou, c'est que le volcan qui lui tient lieu de cervelle a roussi, puis brûlé, puis anéanti sa chevelure. — Il est cassé? c'est qu'il porte un monde de bonnes fortunes. On se casserait à moins.

« Son œil est éteint? — C'est qu'il a trop flamboyé. Une chandelle des six dure éternellement si on ne l'allume jamais; mais alors c'est une chandelle manquée, une chandelle indigne, une chandelle eunuque. L'œil du *Dévasté* est une glorieuse chandelle, car il a brûlé jusqu'à ce qu'il n'y eut plus mèche.

« Il est veuf de toutes ses dents! — C'est là un de ses plus grand mérites. Sa bouche est déchirée, mais, semblable aux drapeaux de la vieille garde, elle est déchirée par la victoire.

Que de chairs délicates ont dû saigner sous ces dents qui ne sont plus !...

« Il n'a plus de mollets !... — Ah ! répétez bien haut cet éloge immense. Non, il n'a plus de mollets ; non, il n'en a plus même l'ombre ! Eh ! qu'est-ce que prouve cette absence du gras de la jambe, sinon que cet homme a trop abusé de ses mollets, sinon que cet homme a trop aimé ?

« Il est ridé comme une pomme cuite !... — Oh ! c'est qu'il a terriblement souffert !...

« Ainsi grand génie, grand cœur, grande âme, le *Dévasté* a tout. Sa vie se résume en trois mots, et quels mots ?... « Penser, aimer, souffrir ! » Et vous ne trouvez pas, ô jeune homme, que le *Dévasté* soit un être digne de séduire toutes les femmes, un être adorable, un être poétique ?

— Je le croirais peut-être, mon vieil ami, si je n'avait pas vu Potier dans le *Ci-devant jeune homme*, mais je l'ai vu !

Le vieillard me quitta en me lançant un regard qui voulait être foudroyant. Mais comme il venait de me le dire lui-même : « Il n'y avait plus mèche !...

CHAPITRE XV.

Être aimé pour soi-même!



La réponse que m'avait faite mon vieillard ne pouvait me suffire, j'allai frapper à la porte d'un de ces petits êtres rongeants, grigno-

tants, sautants, mangeants, buvants et fumants, qu'on appelle des rats d'Opéra vu leur aptitude à grignotter les fortunes les plus solides.

Le rat me dit :

Quand le Don Juan n'est plus bon à rien, s'il est aussi pauvre que laid il épouse une marchande à la toilette non moins laide que lui, qui s'apercevant que son époux est encore plus inutile qu'il ne paraît, passe le reste de ses vieux jours à lui reprocher ce qu'elle nomme ses bienfaits.

S'il jouit de quelques bonnes grosses rentes, il s'abat sur l'Opéra, s'attache au premier rat qu'il trouve vacant (et il y a toujours quelque rat vacant), il le comble de chaînes d'or, de soupers fins et de diamants.

Le rat se pare des chaînes d'or,

Dévore les soupers fins,

Et met les diamants au mont-de-piété pour un Arthur quelconque qui la bat, mais qu'elle adore.

Le vieux Don Juan ne voit rien, n'entend rien et paie toujours.

Il est plus heureux qu'un roi, car il a réalisé

le rêve de tous les Don Juan passés, présents et futurs :

« Être aimé pour soi-même! »



TABLE.

—

FIN.

PHYSIOLOGIE

DE L'EMPLOYÉ.

IMPRIMÉ PAR BÉTHUNE ET PLON, A PARIS.

Physiologie
DE L'EMPLOYÉ,

PAR

M de Balzac.

VIGNETTES

PAR M. TRIMOLET.



PARIS,

AUBERT ET Cie,
Place de la Bourse.

LAVIGNE,
Rue du Paon St-André, 1.



CHAPITRE PREMIER.

Définition.

Qu'est-ce qu'un employé ? A quel rang commence, où finit l'employé ?

S'il fallait adopter les idées politiques de 1830, la classe des employés comprendrait le concierge d'un ministère et ne s'arrêterait pas au ministre. M. de Cormenin, que la Liste Civile bénisse ! semble affirmer que le roi des Français est un employé à douze millions d'appointements, destituable à coups de pavé dans la rue par le Peuple, et à coups de vote par la Chambre.

Toute la machine politique se trouverait ainsi comprise entre les trois cents francs de traitement des cantonniers ou des gardes-champêtres et les douze cents francs du juge-de-paix ; entre les douze cents francs du concierge et les douze millions de la Liste Civile. Sur cette échelle de chiffres seraient groupés les pouvoirs et les devoirs, les mauvais et les bons traitements, enfin toutes les considérations.

Voilà le beau idéal d'une Société qui ne croit plus qu'à l'argent et qui n'existe que par des lois fiscales et pénales.

Mais la haute moralité des principes politiques de cette Physiologie ne permet pas d'admettre une pareille doctrine. M. de Cormenin est un homme de cœur et d'esprit ; mais un très-mauvais politique, et cette Physiologie ne lui pardonne ses pamphlets qu'à cause du bien immense qu'ils ont fait : n'ont-ils pas prouvé que rien n'est plus incivil qu'une liste civile ? Désormais les rois de France et de Navarre ne devront rien demander pour eux-mêmes à leurs sujets, il faut absolument leur donner des domaines et non des appointements.

La meilleure définition de l'employé serait donc celle-ci :

Un homme qui pour vivre a besoin de son traitement et qui n'est pas libre de quitter sa place, ne sachant faire autre chose que paperasser !



La question n'est-elle pas soudainement illuminée ? Cette définition explique les plus douteuses combinaisons de l'homme et d'une place. Evidemment le roi des Français ne peut pas être un employé comme le prétend implicitement l'illustre M. de Cormenin : il peut

quitter le trône et se passer de la liste civile. La déclaration publique de M. le maréchal Soult est assez inquiétante pour l'état politique des maréchaux de France ; mais le peu de dextérité de ce grand général à la tribune, ne permet pas d'insister sur ce point.

Evidemment encore, un soldat n'est pas un employé : il souhaite trop quitter sa place, il est trop peu en place, il travaille trop et touche généralement trop peu de métal, excepté toutefois celui de son fusil.

D'après cette glose, un employé doit être un homme qui écrit, assis dans un bureau. Le bu-



reau est la coque de l'employé. Pas d'employé sans bureau, pas de bureau sans employé. Ainsi le douanier est, dans la matière bureaucratique, un être neutre. Il est à moitié soldat, à moitié employé ; il est sur les confins des bureaux et des armes, comme sur les frontières : ni tout à fait soldat, ni tout à fait employé.

Où cesse l'employé ? Question grave !

Un préfet est-il un employé? Cette Physiologie ne le pense pas.

1er AXIOME.

Où finit l'employé, commence l'homme d'état.

Cependant il y a peu d'hommes d'état parmi les préfets. Concluons de ces subtiles distinctions que le préfet est un neutre de l'ordre supérieur. Il est entre l'homme d'état et l'employé, comme le douanier se trouve entre le civil et le militaire.

Continuons à débrouiller ces hautes questions. Ceci ne peut-il pas se formuler par un axiôme?

2e AXIOME.

Au-dessus de vingt mille francs d'appointements, il n'y a plus d'employés.

1er CORROLLAIRE. L'homme d'état se déclare dans la sphère des traitements supérieurs.

IIe COROLLAIRE. Les Directeurs Généraux peuvent être des hommes d'état.

Peut-être est-ce dans ce sens que plus d'un député se dit : — C'est un bel état que d'être directeur général !



Quatre directeurs-généraux font la monnaie d'un ministre.

Ainsi l'employé finit inclusivement au chef de division. Voici donc la question bien posée, il n'existe plus aucune incertitude, l'employé qui pouvait paraître indéfinissable est défini.

Être employé, c'est servir le gouvernement. Or, tous ceux qui se servent du gouvernement, comme M. Thiers, par exemple, l'emploient au lieu d'être ses employés. Ces habiles mécaniciens sont des hommes d'état.

Dans l'intérêt de la langue française et de l'académie, nous ferons observer que si le chef de bureau est encore un employé, le chef de division doit être un bureaucrate. Les Bureaux apprécieront cette nuance pleine de délicatesse.

Un juge étant inamovible et n'ayant pas un traitement en harmonie avec son ouvrage, ne saurait être compris dans la classe des employés.

Cessons de définir! Pour parodier le fameux mot de Louis XVIII, posons cet axiome.

3e AXIOME.

A côté du besoin de définir, se trouve le danger de s'embrouiller.



CHAPITRE II.

Utilité des Employés démontrée.

La matière ainsi vannée, épluchée, divisée, il se présente une autre question, non moins politique : A quoi servent les employés ?

Car

Si l'employé ne sait faire autre chose que paperasser, il ne doit pas valoir grand'chose comme homme. Or, on ne tire rien de rien.

O ennemis de la bureaucratie ! jusques à quand direz-vous ces phrases aussi vides de sens que peuvent l'être les employés eux-mêmes ?

Quand vous ramassez une vis, un écrou, un clou, une tige de fer, une rondelle, un brin d'acier, vous n'y voyez aucune valeur, mais le mécanicien se dit : — Sans ces brinborions, la machine n'irait pas.

Cette parabole tirée de l'Industrie, pour plaire à notre époque, explique l'utilité générale de l'employé.

Quoique la statistique soit l'enfantillage des hommes d'état modernes, qui croient que les chiffres sont le calcul, on doit se servir de chiffres pour calculer. Calculons? Le chiffre est d'ailleurs la raison probante des sociétés basées sur l'intérêt personnel et sur l'argent, où tout est si mobile que les administrations s'appellent 1er mars, 29 octobre, 15 avril, etc. Puis rien ne convaincra plus les *masses intelligentes* qu'un peu de chiffres. Tout, disent nos hommes d'état, en définitive, se résout par des chiffres. Chiffrons.

On compte environ quarante mille employés en France, déduction faite des salariés : un cantonnier, un balayeur des rues, une rouleuse de cigares ne sont pas des employés. La moyenne des traitements est de quinze cents francs. Multipliez quarante mille par quinze cents vous obtenez soixante millions.

Or, faisons observer à l'Europe, à la Chine, à la Russie où tous les employés volent, à l'Autriche, aux républiques américaines, au monde, que, pour ce prix, la France obtient la plus fureteuse, la plus méticuleuse, la plus écrivassière, paperassière, inventorière, contrôleuse, vérifiante, soigneuse, enfin la plus femme de ménage des administrations passées, présentes et futures. Il ne se dépense pas, il ne s'encaisse pas un centime en France



qui ne soit ordonné par une lettre, demandé par une lettre, prouvé par une pièce, produit et

reproduit sur des états de situation, payé sur quittance ; puis la demande et la quittance sont enregistrées, contrôlées, vérifiées, par des gens à lunettes. Au moindre défaut de forme, l'employé s'effarouche. Les employés, qui vivent de ces scrupules administratifs, les entretiennent et les choyent ; au besoin, ils les font naître et sont heureux de les constater, pour constater leur propre utilité.

Rien de ceci n'a paru suffisant à la nation la plus spirituelle de la terre !

On a bâti, sur le quai d'Orsay, dans Paris, une grande cage à poulets, vaste comme le Colisée de Rome, pour y loger les magistrats suprêmes d'une cour unique dans le monde. Ces magistrats passent leurs jours à vérifier tous les bons, paperasses, rôles, contrôles, acquits à caution, paiements, contributions reçues, contributions dépensées, etc., que les employés ont écrits. Ces juges sévères poussent le talent du scrupule, le génie de la recherche, la vue des lynx, la perspicacité des Comptes jusqu'à refaire toutes les additions pour chercher des soustractions. Ces sublimes victimes des chiffres renvoient, deux ans après, à un

intendant militaire, un état quelconque où il y a une erreur de deux centimes.



O France, pays le plus spirituel du monde, on pourra te conquérir, mais te tromper ?... Ah! ouin! jamais. Tu es bien du genre féminin.

Ainsi l'administration française, la plus pure de toutes celles qui paperassent sur le globe, a rendu le vol impossible. En France, la concussion est une chimère.

O fortuné contribuable, dors en paix. Si tu payais un franc de trop, le premier président Barthe, si faussement accusé de n'y pas voir

clair, d'y voir même si peu qu'il ne se voit plus *carbonaro*, le verrait, te le renverrait, et tu le reverrais, ce franc! Je te le répète, dors en paix.



Ici, cette Physiologie s'adresse à tous les industriels, commerçants, débitants, accapareurs, cultivateurs, entrepreneurs de la belle France, et même à ceux des autres pays du globe, car ce livre veut se donner un but d'utilité scientifique, et mettre un grain de plomb dans ses dentelles. Quel est le négociant habile qui ne jetterait pas joyeusement, dans le gouffre d'une assurance quelconque, cinq pour cent de toute sa production, du capital qui sort ou ren-

tre, pour ne pas avoir de *coulage !* Tous les industriels des deux mondes souscriraient avec joie à un pareil accord avec ce génie du mal appelé le *Coulage*. Eh bien ! la France a un revenu de douze cents millions, et le dépense : il entre douze cents millions dans ses caisses, et douze cents millions en sortent. Elle manie donc deux milliards quatre cents millions, et ne paye que soixante millions, deux et demi pour cent, pour avoir la certitude qu'il n'existe pas de *coulage*.

Le gaspillage ne peut plus être que moral et législatif, les chambres en sont alors complices, le gaspillage devient légal. Le *coulage* consiste à faire faire des travaux qui ne sont pas urgents ou nécessaires, à bâtir des monuments au lieu de faire des chemins de fer, à dégalonner et regalonner les troupes, à commander des vaisseaux sans s'inquiéter s'il y a du bois et de payer alors le bois trop cher, à se préparer à la guerre sans la faire, à payer les dettes d'un état sans lui en demander le remboursement ou des garanties, etc., etc. Mais ce haut coulage ne regarde pas l'employé. Cette mauvaise gestion des affaires du pays concerne l'homme d'état. L'employé ne fait pas plus ces fautes que le hanne-

ton ne professe l'histoire naturelle; mais il les constate.

Cette page profondément gouvernementale est inspirée par les misères de l'employé, si cruellement menacé par la Presse, attaqué par la Chambre, et sur qui tombent incessamment ces mots : la centralisation ! la bureaucratie !

Certes, la bureaucratie a des torts : elle est lente et insolente, elle enserre un peu trop l'action ministérielle, elle étouffe bien des projets, elle arrête le progrès; mais l'administration française est admirablement utile, elle soutient la papeterie. Si, comme les excellentes ménagères, elle est un peu taquine, elle peut, à toute heure, rendre compte de sa dépense.

Notre livre de cuisine politique coûte soixante millions, mais la gendarmerie coûte davantage, et ne nous empêche pas d'être volés. Les tribunaux, les bagnes et la police coûtent autant et ne nous font rien rendre. Donc, vivent les Bureaux et leurs augustes rapports !



CHAPITRE III.

Histoire philosophique et transcendante des Employés.

Dès que vous voyez sous les rideaux verts d'une barcelonnette le fruit mâle de vos amours autorisés par le Code civil et bénis par le curé, pères et mères qui soudain pensez à son avenir !...

Si vous ne pouvez pas lui laisser des rentes,

Si vous ne lui laissez pas des terres affermées, une boutique achalandée, un office, une industrie, un brevet d'invention, une pâte de Regnault quelconque, un journal,

Si vous ne lui transmettez pas, à défaut de biens meubles et immeubles, un nom, l'une des plus grandes valeurs sociales, ou si vous ne lui avez pas, par hasard, donné du génie qui les remplace toutes,

Ne dites jamais cette sauvage, cette fatale, cette cruelle parole : — Il sera employé !

Oui, je le sais, un temps fut où rien n'était plus séduisant que la carrière administrative. Les familles, dont les enfants grouillaient dans les lycées, se laissaient fasciner par la brillante existence d'un jeune homme en lunettes, vêtu d'un habit bleu, dont la boutonnière était allumée par un ruban rouge, et qui touchait un millier de francs par mois, à la charge d'aller quelques heures dans un ministère quelconque, y surveiller quelque chose, y arrivant tard et partant tôt, ayant, comme lord Byron, des heures de loisir et faisant des romances, se promenant aux Tuileries, doué d'un petit air rogue, se faisant voir partout, au spectacle, au bal, *admis dans les meilleures sociétés*, dépensant ses appointements, rendant ainsi à la France tout ce que la France lui donnait, rendant même des services. En effet, les employés étaient alors cajolés par de jolies fem-

mes ; ils paraissaient avoir de l'esprit, ils ne se lassaient point trop dans les bureaux. Les impératrices, les reines, les princesses, les maréchales de cette heureuse époque avaient des caprices, ces belles dames avaient la passion des belles âmes : elles aimaient à protéger. Car la protection.... Ah, diantre, ceci n'est pas, du texte ordinaire.

4e AXIOME.

La protection est la preuve de la puissance.

Aussi pouvait-on avoir vingt-cinq ans, et une place élevée, être auditeur au conseil d'état ou maître des requêtes, et faire des rapports à l'empereur en s'amusant avec son auguste famille. On s'amusait et l'on travaillait tout ensemble. Tout se faisait vite. Il y avait tant d'hommes aux armées qu'il en manquait pour l'administration. Les gens édentés, blessés à la main, au pied, de santé mauvaise, ayant la vue oblique obtenaient un rapide avancement.

Quand vint la paix, le nombre des prétendants se doubla : les familles nobles et pauvres qui refusaient de servir l'empereur voulurent servir les Bourbons. Une armée de cousins, de neveux, d'arrière-germains, de

parents à la mode de Bretagne déboucha de province au faubourg Saint-Germain et tripla la masse de solliciteurs.



Ce fut alors que la manie des places commença, tout le monde en fut atteint. Un ingénieux auteur publia : l'*Art de solliciter*, en même temps que l'*Art de payer ses dettes.* On créa d'abord des places pour satisfaire quelques ambitions légitimes. Puis, pour trouver de la place, on fit la guerre aux sinécures. Il fut alors défendu d'avoir plusieurs places. Être employé semblait être le synonyme de : toucher des émoluments et ne rien faire ou faire peu de chose. La Chambre se déclara l'ennemie des faveurs. On in-

venta la spécialité pour les dépenses, et les chapitres intitulés : Personnel dans les budgets furent alors épluchés. On chipota les allocations. Les ministres, obligés de trouver de l'argent pour des dépenses secrètes, tondirent sur leur personnel.

Le temps heureux, l'âge d'or napoléonien devint un rêve. L'on ne travailla pas davantage, mais les places furent cruellement disputées ; elles furent la monnaie invisible avec laquelle on paya certains services parlementaires. On créa sur l'avancement dans les bureaux des lois qui n'obligent que les employés.

Aujourd'hui les moindres places sont soumises à mille chances : il y a mille souverains.

Comptons ?

Quatre cents au bout du pont de la Concorde, ainsi nommé parce qu'il mène au spectacle de la perpétuelle discorde entre la gauche et la droite de la chambre. En France, on aime les antinomies. (Joli axiome.)

Trois cents autres se trouvent au bout de la rue de Tournon.

La Cour des Tuileries, qui doit compter pour trois cents, est donc obligée d'avoir sept cents fois plus de volonté que l'empereur pour nommer un de ses protégés à une place quelconque,

ce qui ne veut pas dire que Louis-Philippe ait sept cents fois plus de volonté que Napoléon, mais sept cents fois moins de pouvoir en cet endroit.

Or, si vous songez, familles imprudentes, que la chambre des députés a quatre cents raisons de vous disputer une place, que la chambre des pairs en a trois cents autres et la Cour deux cent quatre-vingt-dix-neuf, vous graverez dans vos têtes ceci :

5ᵉ AXIOME.

Dans un pays où il y a trois pouvoirs, il y a mille à parier contre un, qu'un employé qui n'est protégé que par lui-même n'aura point d'avancement.

En un mot, Odry vous dirait que la seule place libre est la place de la Concorde.

Enfin, familles honnêtes et fières, consultez les bureaucrates les plus expérimentés, ils vous diront que de même qu'il existe une Moyenne de traitement, il y a la Moyenne de l'avancement. Cette fatale Moyenne résulte des tables de la loi, et des tables de mortalité combinées. Or vous pouvez regarder comme certain qu'en entrant dans quelque administration que ce

soit, à l'âge de dix-huit ans, on n'obtient dix-huit cents francs d'appointement qu'à trente ans, et que, pour en obtenir six mille à cinquante ans, il faut être un génie administratif, le Châteaubriand des rapports, le Musset des circulaires, le Lamartine des mémoires, l'enfant sublime de la dépêche.

Pensez, familles honnêtes et fières, qu'il n'est pas de carrière libre et indépendante dans laquelle, en douze années, un jeune homme — ayant fait ses humanités, — vacciné, — libéré du service militaire,— jouissant de ses facultés, — sans avoir une intelligence transcendante, — n'ait amassé un capital de quarante-cinq mille francs et des centimes, représentant la rente perpétuelle de ce même traitement essentiellement transitoire, qui n'est pas même viager.

Dans cette période, un épicier doit avoir gagné 10,000 livres de rentes, avoir déposé son bilan, tenté une révolution, ou présidé le tribunal de commerce ;

Un peintre avoir badigeonné un kilomètre de muraille à Versailles, être décoré de la Légion-d'Honneur, ou se poser en grand homme méconnu ;

Un homme de lettres est professeur de quelque chose, ou journaliste à cent écus pour mille lignes, il écrit des Physiologies, ou se trouve à Sainte-Pélagie après un pamphlet lumineux sur le désordre des choses qui mécontente l'Ordre de choses, ce qui constitue une valeur énorme et en fait un homme politique ;

Un publiciste a pris pour dix mille francs de passe-ports et observé les pays étrangers, pour le compte de la France ;

Un oisif, qui n'a rien fait, car il y a des oisifs qui font quelque chose, a fait des dettes et une veuve qui les lui paye ;

Un prêtre a eu le temps de devenir évêque in partibus ;

Un vaudevilliste est devenu propriétaire, quand il n'aurait jamais fait de vaudevilles entiers ;

Un garçon intelligent et sobre, qui aurait commencé l'escompte avec un très-petit capital, comme deux mille francs, achète alors un quart de charge d'agent de change ;

Enfin un petit clerc est notaire, un chiffonnier a mille écus de rentes, les plus malheureux ouvriers ont pu devenir fabricants ; tandis que seul dans le mouvement rotatoire de cette civi-

lisation qui prend la division infinie pour le progrès, votre fils

A vécu à vingt-deux sous par tête!



Se débat avec son tailleur et son bottier!

N'est rien!

A des dettes!

Et s'est *crétinisé!*

Le malheureux s'écrie alors au sein de sa famille désolée, que pour avancer, il faut l'appui de plusieurs pairs de France, de plusieurs députés influents, de trois ministres et de deux

journaux : un journal ministériel et un journal d'opposition !



Ce que ce malheureux dit, vous le trouvez stéréotypé ici, familles honnêtes et fières. Qu'on se le dise, qu'on se le répète !

6e AXIOME.

Aujourd'hui, le plus mauvais état, c'est l'ÉTAT !

Pourquoi? direz-vous. Eh! bien, parce que servir l'Etat, ce n'est plus servir le prince qui

savait punir et récompenser! Aujourd'hui l'Etat, c'est tout le monde, et tout le monde ne s'inquiète de personne. Servir tout le monde, c'est ne servir personne. Personne ne s'intéresse à personne : un employé vit entre deux négations! Le monde n'a pas de pitié, n'a pas d'égard, n'a ni cœur, ni ami; tout le monde est égoïste, oublie demain les services d'hier. Tout le monde est aveugle : il donne quatre mille francs de rentes à l'homme qui taraude la terre, et n'offre pas deux liards au savant qui invente la tarière!





CHAPITRE IV.

Distinction.

Sous le rapport des misères et de l'originalité, il y a employés et employés, comme il y a fagots et fagots. Nous distinguons l'employé de Paris de l'employé de province. Cette Physiologie nie complétement l'employé de province.

L'employé de province est heureux, il est bien logé, il a un jardin, il est généralement à l'aise dans son bureau.

Il boit de l'eau pure, ne mange pas de filet de cheval, trouve des fruits et des légumes à bon marché.

Au lieu de faire des dettes, il fait des économies. Sans savoir précisément ce qu'il mange, tout le monde vous dira qu'*il ne mange pas ses appointements !*

Il est heureux, il est considéré, tout le monde le salue quand il passe. Il est marié, dès-lors, il est invité, recherché, sa femme et lui; tous deux vont au bal chez le receveur général, chez le préfet, le sous-préfet, l'intendant. On s'occupe de son caractère, il a des bonnes fortunes, il se fait une renommée d'esprit, il a des chances pour être regretté, toute une ville le connaît, s'intéresse à sa femme, à ses enfants.

Il donne des soirées, et s'il a des moyens, un beau-père dans l'aisance, il peut devenir député.

Sa femme est bien gardée, elle est surveillée dans sa conduite par l'espionnage des petites villes; et s'il est malheureux dans son intérieur, il le sait : tandis qu'à Paris un employé peut n'en rien savoir.

Il nous est impossible de ne pas constater que l'employé change tellement selon les milieux où il s'implante, qu'à ces caractères nous ne reconnaissons plus l'employé, la province le dénature entièrement. Nous ne saurions voir

dans cet être joufflu, calembourdier, rieur, payant des contributions, donnant des repas, festoyé, descendant le fleuve de la vie sans peine, notre employé forcé de faire à Paris ses sauts de tremplin pour échapper à ses créanciers, forcé de jouer les scènes modernes de M. Dimanche pour faire ses emprunts, cet intrépide naufragé qui ne se soutient au-dessus de l'eau que par une coupe hardie et par des points d'aiguille audacieux, qui nage avec une agilité de poisson, souvent entre deux eaux, déployant autant de vice que de vertu, et traversant enfin un vaste désert d'hommes, sans chameau pour se consoler.



L'employé de cette Physiologie est donc exclusivement l'employé de Paris. Ce livre ne comprend que cette classe de plumigères, la seule où puissent s'observer les manies, les mœurs, les instincts qui font de ce mammifère à plumes un être curieux et capable de donner lieu à une physiologie, expression qui veut dire : discours sur la nature de quelque chose. Or,

7e AXIOME.

L'employé de province est *quelqu'un*, tandis que l'employé de Paris est *quelque chose.*

Oui, quelque chose de merveilleux, de commun et de rare, de singulier et d'ordinaire qui tient de la plante et de l'animal, du mollusque et de l'abeille.





CHAPITRE V.

Les Bureaux.

Un homme de style et de pensée, dont le nom s'est caché sous cette constellation *** typographique, a écrit ce remarquable paragraphe :

« Les villageois n'ont pas de nerfs, comme on » dit, mais ils sont impressionnables, à leur » insu, et subissent sans s'en rendre compte, » l'action des circonstances atmosphériques et » des faits extérieurs. Identifiés en quelque » sorte avec la nature au milieu de laquelle ils » vivent, ils se pénètrent insensiblement des » idées et des sentiments qu'elle éveille et les

» reproduisent dans leurs actions et sur leur » physionomie, selon leur organisation et leur » caractère individuel. Moulés ainsi et façonnés » de longue main sur les objets qui les entou- » rent sans cesse, ils sont le livre le plus inté- » ressant et le plus vrai pour quiconque se sent » attiré vers cette partie de la physiologie, si » peu connue et si féconde, qui explique les » rapports de l'être moral avec les agents exté- » rieurs de la nature. Celui qui révèlera ces » mystères aura découvert un monde. »

Si cette Physiologie n'a pas découvert le monde, elle a découvert cette phrase qui révèle plusieurs mystères. La Nature, pour l'employé, c'est les Bureaux. Son horizon est de toutes parts borné par des cartons verts. Pour lui, les circonstances atmosphériques, c'est l'air des corridors, les exhalaisons masculines contenues dans des chambres sans ventilateurs, la senteur des papiers et des plumes; son terroir est un carreau, ou un parquet émaillé de débris singuliers, humecté par l'arrosoir du garçon de bureau. Son ciel est un plafond auquel il adresse ses bâillements, son élément est la poussière. Or, si l'auteur du paragraphe a raison pour les villageois, son observation tombe

à plomb sur les employés *identifiés* avec la nature au milieu de laquelle ils vivent. Plusieurs médecins distingués redoutent l'influence de cette nature, à la fois sauvage et civilisée, sur l'être moral contenu dans ces affreux compartiments, nommés *Bureaux*, où le soleil pénètre peu, où la pensée est bornée en des occupations semblables à celles des chevaux qui tournent un manége. (On sait que ces chevaux bâillent horriblement et meurent promptement.)



Le philosophe peut faire observer que les portiers de Paris trouvent moyen de vivre dans

dix pieds carrés, eux et leurs femmes, d'y faire des enfants, la cuisine et des souliers, d'y avoir des chiens, des chats ou des perroquets, d'y pratiquer de petits jardins, et d'y *recevoir* une société quelconque!

Que les boutiquiers se logent également dans d'affreuses soupentes, dans des entresols, dans des espèces de bocaux, car ce ne sont pas des locaux, contre lesquels les philanthropes réclameraient si l'on y enfermait des criminels.

Mais si cette remarque peut expliquer pourquoi l'employé éprouve le besoin de quitter si promptement son bureau, on peut faire observer



qu'il n'y reste que sept heures ; tandis que les portiers et les détaillants demeurent dans ces horribles boîtes ! Mais aussi quelle affreuse statistique serait celle des infirmités morales et physiques de ces deux classes de citoyens ! Qui peut s'étonner de l'inimitié des portiers contre les locataires et les propriétaires ! Un portier doit être essentiellement révolutionnaire.

Un philosophe, un peu médecin, un peu physiologiste, un peu écrivain, un peu observateur, un peu phrénologue et un peu philanthrope, ce qui résume les manies de notre époque, ne saurait alors disconvenir qu'il y a bien quelque raison de suspecter l'intelligence des employés. Le mot *crétinisé*, qui peut vous avoir semblé fort dans le chapitre III, est tant soit peu mérité par les infortunés qui restent commis dans le même bureau, faisant les mêmes choses pendant un certain nombre d'années. Seulement il est difficile de décider si ces mammifères à plumes se crétinisent à ce métier, ou s'ils ne font pas ce métier parce qu'ils étaient un peu crétins de naissance. C. Q. E. A. D.

Ou pour imiter l'auteur du paragraphe, celui qui découvrira cette raison, découvrira un

monde : il révèlera les mystères de l'univers administratif.

D'après ceci, vous comprendrez la haute nécessité d'une description exacte des casernes à crétins inventées par l'Administration Française.

A Paris, presque tous les bureaux se ressemblent, a dit un auteur peu connu. En quelque ministère que vous erriez pour solliciter le moindre redressement de torts ou la plus légère



faveur, vous trouverez des corridors obscurs, des dégagements peu éclairés, des portes percées comme les loges au théâtre d'une vitre ovale qui ressemble à un œil, et par laquelle on voit des fantaisies dignes d'Hoffmann, et sur lesquelles le solliciteur lit des indications incompréhensibles.

Quand vous avez trouvé l'objet de vos désirs, vous êtes dans une première pièce où se tient le garçon de bureau; il en est une seconde où sont les employés inférieurs; le cabinet du sous-chef vient à droite ou à gauche; enfin, plus loin ou plus haut, celui du chef de bureau.

Quant au personnage éminent appelé chef de division sous Napoléon, parfois directeur sous la restauration, redevenu quasi-directeur et quasi-chef de division, ni l'un ni l'autre, souvent l'un et l'autre aujourd'hui; cet être supérieur loge au-dessus ou au-dessous de ses deux ou trois bureaux, quelquefois au bout d'une galerie.

L'appartement d'un directeur, d'un chef de division (aujourd'hui l'homme d'état en herbe s'appelle un homme politique, et le directeur est toujours un homme politique), se distingue toujours par une certaine ampleur, avantage

bien prisé dans ces singulières alvéoles de la ruche appelée un ministère. Maintenant, il y a très-peu de directions générales, séparées. Aujourd'hui tous les ministères ont centralisé la centralisation, et se sont assimilé toutes leurs directions générales. Par cette fatale réunion, les directeurs généraux ont perdu leur lustre, en perdant leurs hôtels, leurs gens, leurs salons, leurs réceptions, leurs soirées, leur petite cour.

Qui reconnaîtrait aujourd'hui, dans l'homme arrivant à pied au Trésor, y montant à un deuxième étage, ce Directeur-Général des forêts ou



des contributions, jadis logé dans un magni-

fique hôtel, rue Saint-Avoie ou rue Saint-Augustin, souvent ministre d'État et pair de France? MM. Pasquier, Molé, etc., se sont contentés de directions générales, après avoir été ministres. Si, en perdant son luxe, le directeur général avait gagné en étendue administrative, le mal ne serait pas énorme; mais aujourd'hui cet ancien personnage se trouve à grand' peine conseiller d'État avec quelque vingt malheureux mille francs. Comme symbole de son ancienne puissance, on lui tolère un huissier en culotte, en bas de soie et en habit à la française; si toutefois l'huissier n'a pas été réformé. Si *les rois s'en vont!* ils ont entraîné bien des majestés avec les leurs.

En style administratif, un Bureau se compose d'un garçon, de plusieurs surnuméraires, d'expéditionnaires, de commis-rédacteurs, de commis d'ordre ou commis principaux, d'un sous-chef et d'un chef.

La division comprend un, deux ou trois bureaux, quelquefois davantage.

Les titres varient selon les administrations : il peut y avoir un vérificateur au lieu d'un commis d'ordre, un teneur de livres, etc.

Carrelée comme le corridor et tendue d'un

papier mesquin, la pièce où se tient le garçon de bureau est meublée d'un poêle, d'une grande table noire, plumes, encrier, quelquefois une fontaine; enfin une banquette, sans nattes pour les pieds de grue du public. Le garçon de bureau, assis dans un bon fauteuil, repose les siens sur un paillasson.



Le bureau des employés est une grande pièce plus ou moins claire, rarement parquetée. Le parquet et la cheminée sont spécialement affectés aux chefs de bureau, de division, ainsi

que les armoires, les bureaux et les tables d'acajou, les fauteuils de maroquin rouge ou vert, les glaces, les rideaux de soie, et autres objets de luxe administratif. Le bureau des employés a un poêle dont le tuyau donne dans une cheminée bouchée, s'il y a cheminée. Le papier de tenture est uni, vert ou brun. Les tables sont en bois noir.

L'industrie des employés se manifeste dans leur manière de se caser. Le frileux a sous les pieds une espèce de pupitre en bois; l'homme à tempérament sanguin-bilieux n'a qu'une sparterie. Le lymphatique qui redoute



les vents coulis, l'ouverture des portes et autres causes du changement de température, se fait un petit paravent avec des cartons.

Il existe dans tout bureau des armoires et des endroits obscurs où chacun met l'habit de travail, les manches en toile, les garde-vue, casquettes, calottes grecques, et autres ustensiles de métier; où se déposent les socques, les doubles souliers, les parapluies.

Presque toujours la cheminée est garnie de carafes pleines d'eau, de verres et de débris de déjeuners. Dans les locaux trop sombres il y a des lampes.

La porte du cabinet où se tient le sous-chef est ouverte, en sorte qu'il peut surveiller ses employés, les empêcher de trop causer, ou venir causer avec eux dans les grandes circonstances.

Un seul bureau dans Paris fait exception à ces lois sur la localité. Le bureau des passeports est la plus curieuse monstruosité du genre. Il occupe une galerie. Vingt employés sont rangés derrière une seule table; et en regard, sur un triple rang de banquettes, siègent les voyageurs vulgaires. En attendant que, selon le mot de l'Ecriture, *ils soient comme des*

roues, ils sont bien en repos devant les vingt plumigères. Le régiment qui instrumente et le régiment instrumenté sont séparés par un chemin qui mène de la porte d'entrée à une arcade, au bout de la galerie, où se tient le chef, l'illustre Porte, qui, de sa table, domine cette assemblée d'administrés et de commis administrant. Derrière lui sont quelques employés. Vous verrez bien des bureaux à passe-ports, dans beaucoup de pays; mais vous ne trouverez rien qui puisse lutter avec le colossal bureau du quai des Orfévres. En tout temps, même en



hiver, il y a des ventilateurs. Cette fabrique

est ornée de gendarmes et de myriades de cartons verts! un milliard de souches à passeports! On peut savoir si, comme on le dit, Napoléon a pris un passe-port en 1788 pour aller aux Indes, et s'il avait alors des signes particuliers!

Le mobilier des bureaux indiquerait au besoin à l'observateur sollicitant ou au solliciteur observé la qualité de ceux qui les habitent: les rideaux sont blancs ou en étoffes de couleur, en coton ou en soie; les chaises sont en merisier ou en acajou, garnies de paille, de maroquin ou d'étoffes; les papiers sont plus ou moins frais. Mais, à quelque administration que toutes ces choses publiques appartiennent; dès qu'elles sortent des bureaux, rien n'est plus étrange que ce monde de meubles qui a vu tant de maîtres et tant de régimes, qui a subi tant de désastres. Aussi de tous les déménagements, les plus grotesques de Paris sont-ils ceux des Administrations. Jamais le génie d'Hoffmann, ce chantre de l'impossible, n'a rien inventé de plus fantastique. On ne se rend pas compte de ce qui passe dans les charrettes. Les cartons bâillent en laissant une traînée de poussière dans les rues; les tables les quatre fers en l'air,

les fauteuils rongés, les incroyables ustensiles avec lesquels on administre la France, ont des tournures effrayantes : c'est à la fois quelque chose qui tient aux affaires de théâtre et aux machines des saltimbanques. Il y a, comme sur les obélisques, des traces d'intelligence et des ombres d'écriture qui troublent l'imagination, comme tout ce qu'on voit sans comprendre la fin ! Enfin tout cela est si vieux, si éreinté, si fané, que la batterie de cuisine la plus sale est infiniment plus agréable à voir que les ustensiles de la cuisine administrative.





CHAPITRE VI.

De quelques êtres chimériques.

Avant d'analyser les différents rouages de la machine administrative :

Le surnuméraire,

L'expéditionnaire,

Les commis,

Le sous-chef,

Le chef de bureau,

Le chef de division ;

nous avons à parler de quelques météores de la Bureaucratie, tels que le Bibliothécaire, le Secrétaire particulier, le Caissier, l'Architecte, le Missionnaire.

Ces employés semblent chimériques en ce sens qu'on les voit très peu, mais ils ont des traitements, ils viennent quelquefois, disparaissent et reviennent ; ils sont les derniers possesseurs de sinécures, ce qui veut dire *sans soucis* : ils sont, en effet, dans la plus entière sécurité sur leurs places, n'ont rien à faire, ou travaillent chez eux. Les employés ne les aperçoivent, que comme les astronomes aperçoivent les comètes.

§ Ier. *Le Bibliothécaire.*

A quoi bon une bibliothèque dans un ministère ? Quelqu'un a-t-il le temps de lire ? Est-ce le ministre ? est-ce le surnuméraire ? A-t-on fait la bibliothèque pour le bibliothécaire ou le bibliothécaire pour la bibliothèque. La plupart des ministères ont un bibliothécaire. En faisant nommer l'un de nos poètes les plus distingués, bibliothécaire d'un ministère, un des jeunes ducs de la maison d'Orléans lui dit en riant : — Y a-t-il des livres ? — J'en ferai, répondit le poète.

La bibliothèque une fois constituée par quelques centaines de bouquins, elle produit

un employé sous le bibliothécaire, lequel est censé épousseter les livres, et dont les fonctions consistent à aller chez le sinécuriste lui porter tous les mois, dans un sac, trois cents francs et un registre à signer, environ dix francs par jour.



Députés, pairs de France, ministres, rois, conservez ces sept places, ainsi que les deux ou trois musées particuliers (il y a un musée de la marine, un musée de modèles, et une collection à la guerre) qui donnent du pain à quelques grands poètes, à de petits écrivains. Les places de professeurs, de bibliothécaires, enfin

les places dites littéraires, ne sont pas si nombreuses qu'il faille supprimer ces jolis canonicats administratifs, si bien occupés, si bien mérités, et auxquels on ne nomme pas toujours de grands poètes, ni des écrivains dont la vie est entièrement dévouée aux lettres! Songez qu'en juillet 1830 vous avez mis un livre dans les armes de la France. Et d'ailleurs! un bibliothécaire à mille écus d'appointements contracte alors pour mille écus de dettes, et fait rentrer dans les coffres du trésor au moins mille écus de frais par an!

Dame Physiologie déclare que cette puissante réclame ne lui a été payée par aucun bibliothécaire.

Un des ministères qui sont sans bibliothèque est le ministère de l'Instruction publique; celui-là devrait posséder une bibliothèque spéciale, où se trouverait tout ce qui concerne l'Université, les ordres religieux enseignants, les livres sur l'éducation politique, privée, religieuse, les systèmes, les projets, etc. La plus curieuse collection est celle du ministère des Affaires étrangères; elle est interdite au public, et s'appelle du nom pompeux d'Archives.

Le bibliothécaire d'un ministère pourrait

devenir un homme d'une immense utilité ministérielle, s'il avait la charge de savoir, de connaître et d'indiquer tous les livres, les projets, les améliorations, etc., relatifs à son ministère. Mais il serait alors le consulteur du ministère, charge qui existait à Venise. Il lui faudrait vingt mille francs d'appointements, et un sous-bibliothécaire pour que cette somme de science existât toujours. *Amen!*

§ II. *L'Architecte.*

J'ai vu dans Paris des cartes ainsi conçues :

M. Tel, architecte du ministère de l'Intérieur, ou de la Chambre des Députés, etc.

Quant à celui de la Chambre des Députés, s'il doit rebâtir tout ce qu'elle a démoli, sa place n'est pas une *sine cure*, et cet homme sera certes un grand homme. Ces places expliquent pourquoi en France nous bâtissons, démolissons, rebâtissons sans cesse, car les architectes éprouvent le besoin de démontrer la nécessité de leurs places. Sous l'ordre de choses actuel, il est de bon goût que chaque ministère ait un architecte. La flatterie a toujours été très-ingénieuse en France. Sous Louis XIV,

les ministres avaient des maîtresses et de petits Versailles. Meudon, le palais de Louvois, n'est pas aujourd'hui trop étroit pour un prince.

Quand l'architecte bâtit le ministère, les employés n'y sont pas; quand les employés y sont, l'architecte n'y est plus. L'architecte est donc comme le bibliothécaire un être de raison dont la raison d'être n'est connue que du ministre.



Cette place a sans doute été créée pour montrer jusqu'à quel point un artiste peut devenir

un employé, ou jusqu'à quel point un employé peut devenir artiste.

L'architecte est comme le bibliothécaire, un employé dont le bonheur approche de la béatitude, il ne dépend que du ministre, et souvent le ministre dépend de lui.

§ III. *Le Missionnaire.*

Chaque ministère éprouve le besoin de savoir si, dans les autres pays, les choses du ministère correspondant au sien ne vont pas mieux, ou si elles vont plus mal, il s'adresse alors à un journaliste, à un feuilletoniste, à un publiciste, à un spécialiste quelconque dénué de monnaie, et capable de comparer les choses de son ministère, que le jeune homme ignore, avec celles des ministères étrangers desquels ni le jeune homme ni le ministre n'ont la moindre connaissance.

Ce problème, né de l'accouplement d'une république et d'un roi, nommé gouvernement à bon marché, s'appelle une mission. Cette mission ne se donne qu'à des esprits d'élite pour qui l'habitation de Paris est difficile, qui éprouvent le besoin de prendre les eaux et des

renseignements, d'acquérir de nouvelles connaissances et d'éviter les anciennes. Ces esprits d'élite consentent alors à voyager dans un but social, à raison de trois ou quatre cents francs par mois, ce qui me semble mesquin. Le fils d'un député, le littérateur, le faiseur de premier-Paris sont moins payés que les commis-voyageurs. Tout se fait au rabais dans le gouvernement français. L'Angleterre paye énormément ces voyageurs qui rapportent toujours des



mémoires instructifs de politique comparée, qui ont espionné très-astucieusement les industries et vu s'il y avait péril pour celles de l'Angleterre. La Russie est très magnifique aussi sur ce point. Le voyageur français, certain de la supériorité de son pays, et qui s'endette en voyageant à quinze francs par jour, rapporte un article pour les Revues du gouvernement. Cet article n'apprenant rien aux lecteurs, apprend très peu de chose au ministre.

Ces missionnaires sont les cerfs-volants des ministères.

§ IV. *Le Caissier.*

Plus on a simplifié l'administration, plus on a supprimé les caisses. Aussi bientôt ne se souviendra-t-on plus des caissiers de ministère ! Cette place, conservée dans quelques administrations (au ministère de l'Intérieur, par exemple), est la plus sûre de toutes. Le caissier est son maître, il est l'employé favori, le chat de la maison. La Chambre, sous la Restauration, avait des idées moins mesquines que celle d'aujourd'hui sur le gouvernement, elle ne faisait pas, ce qu'on nomme en style de cais-

sier, des économies de bouts de chandelle. La Chambre accordait à chaque ministre qui prenait les affaires, une indemnité dite de déplacement ; car il en coûte autant pour s'installer au ministère que pour en sortir. Comment compter avec un homme considérable forcé de liquider, d'interrompre ses affaires privées, de déménager, etc. ? L'indemnité consistait en *vingt-cinq mille francs*. La chambre, depuis le grand déménagement de juillet 1830, a sans doute prévu ses propres fantaisies ; et comme elle devait accoucher de vingt ministères différents, elle a refusé cette allocation pour ne pas rendre ses plaisirs trop dispendieux. Elle est économe jusque dans ses folies. M. Thiers aurait touché sept fois vingt-cinq mille francs à lui seul ! On n'a jamais vu de révolution si prudente dans ses imprudences.

Quand un orage ministériel avait éclaté, pendant que tous les employés tremblaient, se disaient : Que va faire le ministre ! va-t-il supprimer ou augmenter ? l'un est aussi fatal que l'autre : augmenter, c'est souvent faire deux traitements d'un seul ; le caissier prenait vingt-cinq jolis billets de mille francs, gravait sur sa figure de suisse de cathédrale une ex-

pression joyeuse, et se faisait introduire chez monseigneur pour saisir le couple ministériel dans le premier moment du ravissement. Au : — Que voulez-vous? du ministre, il exhibait la somme, il en expliquait l'usage; et la femme du ministre, heureuse, surprise, prélevait tout ce qui regardait le déplacement, affaire de ménage. Aussi, en réponse à cette phrase : — Si Son Excellence est contente de mes services, etc., il obtenait sa confirmation dans son poste.



Le caissier a la profonde habileté de se donner pour une machine, pour un homme sans

conséquence : il se compte comme un *comptable*, il s'assimile à ses écus ; il reste alors, tapi dans sa caisse comme un cloporte, à l'abri de toute destitution. Quand on voudra peindre un homme heureux, il faudra toujours prendre la figure à la fois plate et bouffie d'un caissier de ministère, il n'a pas le moindre pli sur la peau !



8e AXIOME.

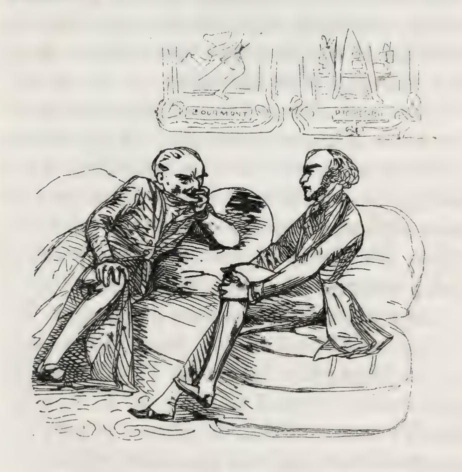
Caisse, Graisse.

§ V. *Le Secrétaire particulier.*

Véritable oiseau de passage, le secrétaire particulier de chaque ministre décampe et reparaît quelquefois avec lui. Si le ministre tombe avec la faveur royale ou avec des espérances parlementaires, il emmène son secrétaire pour le ramener; sinon il le met au vert en quelque pâturage administratif, à la Cour des Comptes, par exemple, cette auberge où les secrétaires attendent que l'orage se dissipe.

Le secrétaire particulier est toujours un jeune homme dont les capacités ne sont connues que du ministre. Ce jeune homme est le petit prince de Wagram du Napoléon ministériel, sa femme, son Ephestion. Il connaît tous les secrets, raccroche les tièdes, porte, rapporte et enterre les propositions, dit les *non* ou les *oui* que le ministre n'ose pas prononcer. C'est lui qui reçoit les premiers feux et les premiers coups du désespoir ou de la colère. On se lamente et l'on rit avec lui. Il joue le rôle d'homme compromis, amadoue les journaux, et travaille leurs rédacteurs. Anneau mystérieux par lequel bien des intérêts se rattachent au ministre, il est discret comme un confesseur : il sait et ne sait pas, il sait tantôt tout et tantôt

rien ; il doit avoir bon pied , bon œil ; il dit de son ministre ce que le ministre ne peut pas dire de soi-même. Enfin , avec lui le ministre ose être ce qu'il est , ôte sa perruque et son râtelier, pose ses scrupules et se met en pantoufles, déboutonne ses roueries et déchausse sa conscience.



Ce jeune homme n'est pas précisément un homme d'État mais c'est un homme politique, et quelquefois la politique d'un homme. Pres-

que toujours jeune, il est dans le ménage ministériel ce qu'est l'aide-de-camp chez le général. Son rôle est l'attachement, il est le Pylade du ministre, il le flatte et le conseille, obligé de flatter pour conseiller, de conseiller en flattant et de déguiser la flatterie sous le conseil. Aussi presque tous les jeunes gens qui font ce métier ont-ils une figure assez jaune. Leur constante habitude de toujours faire un mouvement de tête affirmatif pour approuver ce qui se dit, ou pour s'en donner l'air, communique quelque chose d'étrange à leur tête. Ils approuvent indifféremment tout ce que vous dites. Leur langage est plein de *mais*, de *cependant*, de *néanmoins*, de *moi je ferais*, *moi à votre place* (ils disent souvent *à votre place*), toutes phrases qui préparent la contradiction.

Une victime de ce genre est payée entre dix et vingt mille francs ; mais le jeune homme profite des loges, des invitations et des voitures ministérielles. Quand on pense au nombre infini de lettres qu'il doit décacheter et lire, outre ses occupations, nous éprouvons le besoin de dire que dans un état monarchique on payerait cette utilité plus cher.

L'empereur Nicolas serait très-heureux d'a-

voir pour cinquante mille francs par an, un de ces aimables caniches constitutionnels, si doux, si bien frisés, si caressants, si dociles, si merveilleusement dressés, de bonne garde, et... fidèles !

Mais le secrétaire particulier ne vient, ne s'obtient, ne se découvre, ne se couvre, ne se développe que dans les bureaux d'un gouvernement représentatif. Dans la monarchie vous n'avez que des courtisans et des serviteurs ; tandis qu'avec une Charte vous êtes servi, flatté, caressé par des hommes libres.

Les ministres, en France, sont donc plus heureux que les femmes et que les rois : ils ont quelqu'un qui les comprend. J'ai toujours plaint les secrétaires particuliers, autant que je plains les femmes et le papier blanc : ils souffrent tout. Comme la femme chaste, ils doivent n'avoir de talent qu'en secret, et pour leurs ministres. S'ils ont du talent en public, ils sont perdus.

Le secrétaire particulier de M. Guizot se nomme Génie. On peut dire de ce ministre comme de Socrate, qu'il a un Génie familier.

9e AXIOME.

Un secrétaire particulier est un ami donné par le Gouvernement.



CHAPITRE VII.

Le Surnuméraire.

Le surnuméraire est à l'Administration ce que l'enfant de chœur est à l'Église, ce que l'enfant de troupe est au Régiment, ce que le rat ou le comparse est au Théâtre : quelque chose de naïf, de candide, un être aveuglé par les illusions. Sans l'illusion, où irions-nous? C'est elle qui nous donne la puissance de manger la

vache enragée des arts, de dévorer les commencements de toute science en nous donnant la croyance. L'illusion est une foi démesurée! Or, il a foi en l'Administration, le surnuméraire; il ne la suppose pas froide, atroce, dure comme elle est.

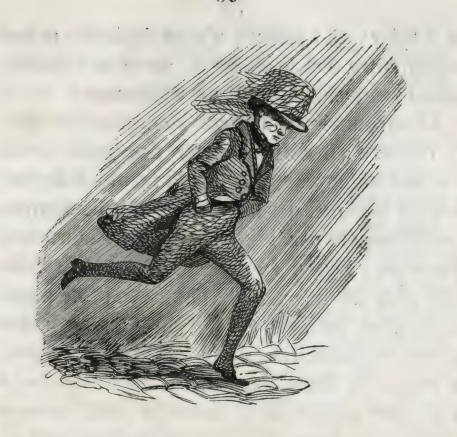
Il n'y a que deux genres de surnuméraire: le surnuméraire pauvre et le surnuméraire riche.

Le surnuméraire pauvre est riche d'espérance et a besoin d'une place; le surnuméraire riche est pauvre d'esprit et n'a besoin de rien. Une famille riche n'est pas assez bête pour mettre un homme d'esprit dans l'Administration.

Le surnuméraire riche est confié à un employé supérieur ou placé près du directeur-général, qui l'initie à ce que Bilboquet, ce profond philosophe, appellerait la haute comédie de l'Administration. On lui adoucit les horreurs du stage, jusqu'à ce qu'il soit nommé à quelque emploi. Le surnuméraire riche n'effraie jamais les bureaux. Les employés savent qu'il ne les menace point, le surnuméraire riche ne vise que les hauts emplois de l'administration. Le journalisme persécute

assez le surnuméraire riche, qui est toujours cousin, neveu, parent de quelque ministre, de quelque député, d'un pair très influent; mais les employés sont ses complices, ils recherchent sa protection!

Le surnuméraire pauvre est donc le vrai, le seul surnuméraire. Presque toujours enfant de la balle, fils d'une veuve d'employé, ou d'un employé retraité qui vit d'une maigre pension, sa famille se tue à le nourrir, le blanchir et l'habiller. Presque toujours logé dans un quartier où les loyers ne sont pas chers, le surnuméraire part de bonne heure. L'état du ciel est sa question d'Orient, à lui! Venir à pied, ne pas se crotter, ménager ses habits, calculer le temps qu'une trop forte averse peut lui prendre s'il est forcé de se mettre à l'abri, combien de préoccupations! Les trottoirs dans les rues et le dallage des boulevards et des quais ont été des bienfaits pour lui. Quand, par des causes bizarres, vous êtes dans Paris à sept heures et demie ou huit heures du matin, que vous voyez, par un froid piquant, par une pluie, par un mauvais temps quelconque, poindre un craintif et pâle jeune homme, sans cigare, comme celui-ci :



Dites : — C'est un surnuméraire ! Il a déjà déjeuné. Si vous faisiez attention à ses poches, vous verriez la configuration d'une flûte que sa mère lui a donnée, afin qu'il puisse, sans danger pour son estomac, franchir les neuf heures qui séparent son déjeuner de son dîner.

La candeur des surnuméraires dure peu. Le jeune homme a bientôt mesuré la distance effroyable qui se trouve entre un sous-chef et lui, cette distance qu'aucun mathématicien, ni Archimède, ni Newton, ni Pascal, ni Leibnitz,

ni Kepler, ni Laplace, n'a pu évaluer, et qui existe entre 0 et le chiffre 1, entre une gratification problématique et un traitement !

Le surnuméraire aperçoit les impossibilités de la carrière, il entend parler des passe-droits par des employés qui les expliquent, il découvre les intrigues des bureaux, il voit les moyens exceptionnels par lesquels les supérieurs sont parvenus : l'un a épousé une jeune personne qui avait fait une faute ; l'autre, la fille naturelle d'un ministre : celui-ci a endossé une grave responsabilité ; celui-là, plein de talent, a risqué sa santé dans des travaux forcés, il avait une persévérance de taupe : et l'on ne se sent pas toujours capable de tels prodiges !

Tout se sait dans les bureaux.

L'homme incapable a une femme pleine de tête qui l'a poussé par là, qui l'a fait nommer député. S'il n'a pas de talent dans les bureaux, il intrigaille à la chambre. Tel a pour ami intime de sa femme un homme d'état : tel est le commanditaire d'un journaliste puissant.

Dès lors, le surnuméraire dégoûté donne sa démission. Les trois quarts des surnuméraires quittent l'administration sans avoir été employés. Il ne reste que les jeunes gens entêtés

ou les imbéciles qui se disent : — J'y suis depuis trois ans, je finirai par avoir une place ; ou les jeunes gens qui se sentent la vocation.

Évidemment, le surnumérariat est, pour l'Administration, ce que le noviciat est dans les Ordres religieux, une épreuve. Cette épreuve est rude, on y découvre ceux qui peuvent supporter la faim, la soif et l'indigence sans y succomber, le travail sans s'en dégoûter, et dont le tempérament acceptera l'horrible existence, ou, si vous voulez, la maladie des bureaux.

De ce point de vue, le surnumérariat, loin d'être une infâme spéculation du Gouvernement pour obtenir du travail gratis, est une institution bienfaisante. Sur trente surnuméraires il en est donc sept qui se sont faits à l'*air du bureau*, qui ont si bien accoutumé leur main à écrire, leur tête à ne plus penser, leur esprit à ne s'exercer que dans le cercle administratif, qu'ils deviennent les uns commis, les autres chefs en espérance.

Le jour où ils ont émargé est une belle journée ; ils ont bien manié l'argent de leur premier mois, et ils ne le donnent pas tout entier à leur mère ! Vénus sourit toujours à ces prémices de la caisse ministérielle.



CHAPITRE VIII.

Invocation.

Maintenant, apparaissez, figures rouges, figures blafardes, figures grimées, figures sérieuses, figures fatiguées, flétries, désabusées, tristes, ébouriffées, à cheveux gris; physionomies sournoises, ganaches, hommes spirituels, grands hommes inconnus quoique décorés qui mettez nos régiments et nos flottes en mou-

vement, qui ramassez nos écus, surveillez les villes et les campagnes, approvisionnez Paris, tarifez les consciences et les talents, commandez les tableaux et les statues, mettez les employés à la retraite, estimez les caractères, les forces de tous les hommes qui servent la France, comptez ses ressources, évaluez ses produits, régissez ses propriétés, administrez ses biens !... Et vous, passagers, attention ? voici les matelots du bord, si, comme le prétendent le *Constitutionnel* et beaucoup d'orateurs, l'Etat est un bachot.





CHAPITRE IX.

Variétés de Commis.

10ᵉ AXIOME.

Entre le surnuméraire et le sous-chef, tout est commis.

Le commis n'a que deux manières d'être : il est célibataire ou marié.

Le commis célibataire est généralement mauvais commis, et se distingue parfaitement de l'homme marié. Le célibataire a des dettes, il n'est pas aussi bien mis ni aussi propre que

l'homme marié. Le commis marié presque toujours a pris son parti de faire son chemin dans l'administration et d'y rester ; il donne rarement sa démission. Sur cent commis célibataires, quarante quittent la carrière administrative. Le garçon est soumis à diverses influences qui le font varier, tandis que le commis marié n'en écoute qu'une. Le garçon suit ses fantaisies, il dépense ses appointements dans les dix premiers jours du mois, et jeûne pendant les vingt derniers, ou il emprunte. Il ne pense qu'à lui : son ambition est démesurée, il veut trop, la marche lente de l'administration ne lui convient pas. Néanmoins il se rencontre des garçons pleins de volonté, persistants qui se conduisent avec une arrière-pensée ; ceux-là parviennent, ils sont exacts, économes et rangés : si l'on fouillait leur vie privée, on les trouverait presque mariés.

Voici maintenant les différentes nuances qui différencient cette variété de l'espèce humaine appelée à Paris un Employé.

L'EMPLOYÉ BEL-HOMME. Cet employé, qui reste assez ordinairement expéditionnaire et ne va pas plus loin que le grade de rédacteur, fleurit dans les bureaux entre vingt-deux

et quarante ans. Il persiste sous une forme juvénile. Pendant tout ce temps, il a l'air d'un jeune homme entre vingt-cinq et trente-cinq ans, il est toujours bien fait, il tient à sa cambrure, il fait état de sa figure élégante et romanesque, il a les cheveux, le collier de barbe, les moustaches soignés comme la chevelure d'une femme entretenue. Aussi rit-il pour montrer ses belles dents. Il déjeune d'une simple flûte et d'un verre d'eau, loge dans une mansarde garnie à douze francs par mois, et dîne à vingt sous dans la taverne de Lucas. Tout est sacrifié à la toilette extérieure. Ses quinze cents francs d'appointements appartiennent à son tailleur : il a toujours des pantalons qui dessinent ses formes, il en a de collants, demi-collants, à plis ou à broderies; il a des bottes fines, de riches cravates tenues par une bague, et des chapeaux frais. Il porte sa bague à la chevalière par-dessus ses gants jaunes. Tous ses habits ou ses redingotes lui prennent la taille. Il se refuse des chaussettes, des chemises; mais il se fait friser tous les jours.

La grande plaisanterie des bureaux à son égard consiste à parier qu'il a un corset.

La grande affaire de cet employé, c'est de

se promener avec un curedent à la bouche dans la grande allée des Tuileries, il joue le jeune homme riche, il en affecte les manières. Il espère qu'une jeune anglaise, une veuve, une étrangère, une femme quelconque pourra s'amouracher de lui. Le programme de sa vie est de rechercher les occasions, il se montre, il parade, il attend un hasard. Martyr de son



existence, il va le soir dans deux ou trois cafés tenus par les femmes de riches limona-

diers auxquelles il fait la cour, en cas qu'elles deviennent veuves.

L'employé bel-homme a des principes fixes : à six mille francs de rentes, il épouse une bossue; à huit mille une femme de quarante ans; à trois mille une Anglaise. Il espionne les filles de comptoir et les riches marchandes. On l'a quelquefois surpris chantant des romances dans quelques sociétés bourgeoises. Cet employé jeûne quelquefois pour se procurer des bagatelles à la mode.

Dans les bureaux, on se moque de ces Amadis à vide ; et bien à tort : ils ont leur plan, ils ne nuisent à personne, ils ont une croyance, et s'y adonnent. Fidèles aux bals masqués dans le temps de carnaval, ils y vont chercher les bonnes fortunes qui les fuient partout, même là. Beaucoup finissent par se marier soit avec des modistes qu'ils acceptent de guerre lasse, soit avec de vieilles femmes, soit aussi avec de jeunes personnes auxquelles leur *physique* a plu, et avec lesquelles ils ont filé un roman émaillé de lettres stupides, mais qui ont produit leur effet. Ces commis sont quelquefois hardis, ils voient passer une femme en équipage aux Champs-Élysées, ils se pro-

curent son adresse, et lancent des épîtres passionnées à tout hasard.

Les employés beaux-hommes ont leur place pour vivre, et leur physique pour faire fortune.

LA GANACHE. — L'employé ganache devient quelquefois rédacteur ou commis d'ordre. Il est dans son plus beau moment, vers quarante-cinq ans. Toujours marié, presque toujours sergent-major dans sa compagnie, il loge dans un faubourg, où il a loué une maison à jardin. De taille moyenne et gros, il marche lentement, il est fier d'appartenir à l'Administra-



tion, il s'applique en tout à servir l'ordre de choses et se vante de son insouciance en politique. Adoptant l'opinion du *Journal des Débats*, le seul qu'il veuille lire, il est pour le pouvoir quel qu'il soit. Sincèrement zélé, zélé sans arrière-pensée, il reste volontiers une heure de plus pour achever un travail que le chef demande.

Sa femme donne des leçons de piano dans des pensionnats de jeunes personnes. Il reçoit chez lui un jour par semaine, donne de la bière et des gâteaux, et permet de jouer la bouillotte à cinq sous la cave. Malgré cette médiocre mise, par certaines soirées enragées l'employé à la mairie du douzième perd ses six francs.

La ganache est compatissante mais en paroles seulement, il est tenu par sa femme qui lui donne douze francs par mois, et à laquelle d'ailleurs il est attaché.

Dans son salon, il a un salon : sur la tenture vert-américain bordée d'un câblé rouge brille, comme disait madame Grassini du buste de Napoléon, le *portrait du Gouvernement* ; mais celui de Louis-Philippe ne va pas sans celui de la reine. Tout autour se voient le Convoi du pauvre d'après Vigneron, le Sol-

dat laboureur et le masque de l'empereur.

Le dimanche, dans les beaux jours, la famille fait des parties aux environs de Paris dont on s'est donné la carte. La ganache, essentiellement respectée de ses enfants, leur a déjà fait connaître Antony, Arcueil, Bièvres, Fontenay-aux-Roses, Aulnay. Quand la partie ouest sera bien explorée, on se portera vers l'est, et ainsi de suite. Le fils aîné doit succéder à son père dans l'administration; le second fait ses études pour entrer à l'école Polytechnique.

Cet employé dit à son fils aîné : — Quand tu auras l'honneur d'être employé par le gouvernement...

Il regarde son chef de division comme un homme de génie, il le propose comme un modèle à son fils, en s'écriant : — Je serais bien heureux si tu pouvais ressembler à M. Bouvard!

Si par hasard la voiture du ministre entre ou sort au moment où il quitte son bureau, et s'il se trouve à la porte, la ganache ôte son chapeau, que la voiture soit vide ou pleine. Aussi quand le chef de bureau lui explique un travail, la ganache prend-elle un air de componction, elle tend son intelligence, elle se fait tout expliquer, elle écoute avec profondeur.

Silencieux au bureau, travailleur exact, cet employé-modèle, les pieds en l'air sur un pupitre de bois, étudie sa besogne en conscience. Il pose avec attention la plume au bord de la table avant de tirer son mouchoir,



et la reprend gravement. Dans sa correspondance administrative, il est roide, il prend tout au sérieux, il appuie sur les moindres choses. Il ne fait au bureau que l'ouvrage du Gouvernement. S'il ne blâme pas ceux de ses collègues qui s'y livrent à des travaux AUTRES que ceux du bureau, sa conscience à lui ne le laisserait pas tranquille.

Chez lui, le soir et le matin, il copie des mémoires, des pièces pour les avoués, pour les avocats, car il a surtout une belle écriture. L'industrie de sa femme et la sienne, le peu de fortune qu'elle a, ses appointements leur composent près de mille écus par an. Grâce à la plus sévère économie, on met mille francs de côté tous les ans, pour faire une dot à la jeune personne. La ganache a de beau linge, une épingle en diamant donnée par la belle-mère le jour du mariage. Sa fille lui brode des bretelles, il maintient l'habit noir, le gilet blanc et le pantalon bleu. Il a été long-temps avant d'adopter les bottes. On fête dans la famille les anniversaires, les saints, et il compose des quatrains pour ces jours solennels. Il ne manque jamais un enterrement ni un mariage, il va jusqu'au Père-la-Chaise, il rend ses devoirs à ses chefs au jour de l'an. Il économise depuis douze ans sur ses douze francs par mois, et il *boursicote,* afin de satisfaire un désir qui s'accroît de violence d'année en année, c'est sa seule passion : il veut voir la Suisse !

NOTE *pour les grandes dames qui liront cette Physiologie.*

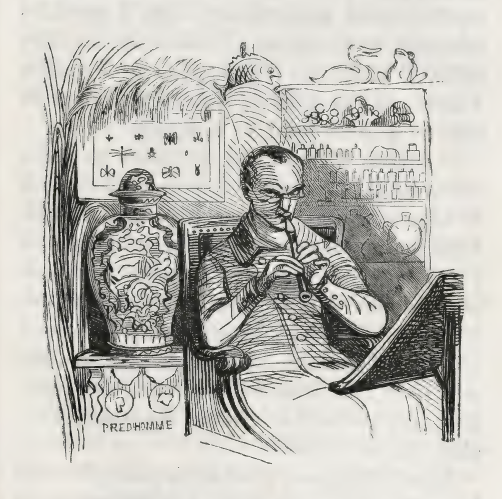
Le ménage de ces employés est parfaitement

tenu, les filles sortent mises convenablement, la mère paraît cossue, le père a la tenue d'un riche bourgeois. Le père, la mère, les enfants ont toujours du linge blanc, et les enfants reçoivent une *belle* éducation. Quand on y donne à dîner, il y a quatre plats d'entrée et un bœuf pantelant autour duquel se groupent des légumes; le second service comporte une volaille, deux entremets, deux plats sucrés : le dessert est mirobolant (vingt-quatre plats). Enfin ce ménage a toujours vingt-cinq louis dans son secrétaire. Toute cette honnêteté sagement ordonnée, cette vie d'abeilles qui font miel et cire, roule sur mille écus. Que le diable emporte cette physiologie si ce n'est pas vrai... Et la femme ne peut pas être autrement que vertueuse !

Le collectionneur. Les travaux administratifs sont si ennuyeux pour les employés subalternes, que les commis dont l'esprit n'est pas tout à fait éteint compensent les ennuis du bureau par quelque passion. Il est rare de ne pas trouver dans chaque administration l'employé collectionneur et artiste.

Rangé, minutieux, épilogueur, son avancement ne préoccupe point cet employé, il a

une place pour pouvoir vivre et se livrer à ses goûts dominants. Assez maladif, d'ailleurs, il a les cafés, le cigare et l'équitation en horreur; il se couche à dix heures et se lève à sept; il va rarement au spectacle; il joue du flageolet ou de la *flûte traversière*, et s'est



fait prendre pour fifre dans la garde nationale afin de ne pas passer les nuits au corps-de-

garde. Il a des collections ! Il souscrit à tous les ouvrages par livraisons ; les *Scènes de la Vie privée des Animaux* illustrées par Grandville, le *Don Quichotte*, le *Florian*, les *Français peints par eux-mêmes*, même les bibliographies, tout ce qui se livraisonne n'a pas de plus chaud souscripteur, mais il garde les ouvrages en livraisons et oublie de les faire relier. Il achète les lithographies de la maison Aubert, et, en général, tout ce qui, dans les arts, ne dépasse point 50 centimes.

Il entasse chez lui des curiosités qu'on lui donne ou qu'il *acquiert* dans les ventes, où il ne dépasse jamais cent sous pour tous ses lots. Aussi son logement est-il encombré de pierres à paysages, de modèles en terre cuite, de pétrifications de la fontaine de Saint-Allyre de Clermont. Il a des régiments de petites bouteilles où il met des barytes, des sulfates, des sels. Il dit : Je possède des coraux, des papillons, des parasols de Chine, des poissons séchés, des médailles.

Le collectionneur ne se marie point, il craint le mariage, il veut garder son indépendance. Il a toujours une mère qui doit lui laisser mille francs de rentes, qu'il compte joindre avec

sa pension; ou bien il a une sœur modiste, fleuriste, pianiste ou dame de compagnie avec laquelle il se retirera tôt ou tard à la campagne.

Quoique recherché par les mères de famille, ce jeune homme maigre, fluet, qui a les yeux tendres et cernés, qui porte des bas blancs par toutes les saisons, des pantalons verdâtres, des souliers lacés, des redingotes vertes ou noisettes, ne se laisse pas séduire.

Au bureau, il a un fauteuil de canne, percé au milieu du siége, ou garni d'un rond en maroquin vert, à cause de ses hémorrhoïdes. Il se plaint de ses digestions. Il fait le dimanche des parties de plaisir à âne, et accompagnées de lait, à Montmorency, des dîners sur l'herbe. Quelquefois, il entraîne le bureau à prendre du laitage sur le boulevard du Mont-Parnasse.

Cet employé devient souvent sous-chef.

L'EMPLOYÉ HOMME DE LETTRES. — Cet employé est un finot, qui travaille peu au bureau, il fait faire ce qui le regarde par les surnuméraires. Il est d'ailleurs protégé par le chef de division, qui a une loge à toutes ses premières représentations; car il est un intrépide faiseur de vaudevilles.

Ses liaisons avec ses collaborateurs, avec les théâtres lui permettent de donner des billets à ses collègues et des loges au chef de bureau. Il fait à peu près le nécessaire pour palper ses appointements ; mais il ne travaille qu'à ses pièces. Dans les associations dramatiques, il est le piocheur, celui qui rabote le dialogue, tourne les couplets, raccommode une scène et raccorde une coupure. Ses collaborateurs suivent les répétitions, et corrigent ce qu'il exécute.

L'employé vaudevilliste devient quelquefois chef de division : il y en a des exemples, dont le plus illustre est Sewrin. Généralement, au milieu de sa carrière administrative, il est au moins sous-chef, car il rend des services à ses supérieurs : il ménage les raccommodements entre le ministre et sa maîtresse, il empêche des articles contre des députés ou contre son directeur-général. Il a toujours la croix de la Légion-d'Honneur. Sa tenue est supérieure, il ressemble à un fonctionnaire distingué. D'ailleurs, il est à son aise, il a campagne, il ne se refuse pas le cabriolet de régie. Il dit Scribe, il dit Hugo, Dumas, Delavigne, Auber, Berlioz, il dit même Ancelot tout court. Il connaît tous

les auteurs, il dîne presque toujours en ville, il traite au Rocher de Cancale, il a mille écus du ministère, et se fait sept à huit mille francs par an au théâtre avec ses tiers et ses moitiés de pièces.



Cet employé n'est pas marié, mais il a *son affaire* au théâtre, on lui connaît un attachement. Il n'a d'esprit que sur la scène et dans ses pièces, car, dans la vie ordinaire, il n'a pas plus d'esprit que tout autre employé. Ses collègues le trouvent bon enfant. Il arrive au bureau quand il veut, on ne lui dit rien; il y apporte des romans qu'il lit pour

y trouver, par contre-pied, des traits d'esprit ou des sujets.

Une autre figure de ce genre est l'employé homme de lettres qui fait des livres au lieu de faire des pièces. Hélas! son existence n'est pas aussi brillante que celle de son confrère. Il expectore à peine un roman tous les deux ans, qui ne lui donne guère, l'un dans l'autre, qu'un supplément de sept ou huit cents francs par an; mais il fait des articles critiques non signés dans les journaux : il travaille pour avoir le prix Monthyon. Il a une existence plus sourde, plus éteinte que celle du vaudevilliste; mais il a la croix de la Légion-d'Honneur. Il est plus assidu que l'autre à son bureau, car il n'a pas la ressource des loges, des billets de spectacle pour acheter son indépendance. Il se bat avec la langue française, et corrige ses épreuves à ses moments perdus; mais il se fie si peu à son talent, qu'il ne veut pas perdre ses chances d'avancement : il finit quelquefois par ne plus écrire.

LE CUMULARD. Cet employé se recommande par son industrie. Clarinette ou hautbois, à l'Opéra-Comique, il est musicien le soir; et le matin il est teneur de livres chez

un négociant, de sept heures à neuf heures.

En soufflant au théâtre dans un morceau de bois, en suant sang et eau le matin, il se fait ainsi neuf mille francs. Il a une femme charmante, une jolie famille. Le cumulard cultive les arts et les artistes. Sa manie consiste à organiser des concerts où tous les employés de la division vont gratis, car il a besoin d'une excessive indulgence à cause des répétitions. Comme il est très-bon musicien, il ne va qu'aux répétitions générales. L'Administration complaisante se prête à cela, soit au ministère, soit au théâtre. D'ailleurs il élève en musique et à la brochette un petit jeune homme qui le remplace et qui doit lui succéder à l'orchestre. Sa femme, qui est très-jolie et qui a quelque fortune, a son indépendance. Elle ne voit son mari qu'à dîner, et s'est toujours liée avec le chef de division; aussi le cumulard obtient-il de l'avancement. Sa femme reçoit les mercredis, et joue la femme comme il faut. Elle dépense beaucoup en toilette, sans que son ménage en souffre. Ses enfants ont des demi-bourses. Le cumulard a l'esprit de faire la bête, il se vante de son bonheur intérieur. C'est un bon gros homme, assez *hurluberlu*,

comme tous les artistes, mais qui ne manque pas de bon sens. Le chef de bureau, menacé de près par lui, dit que c'est un homme très-fin. Le cumulard est travailleur, il a de l'esprit, il fait des jeux de mots, il expédie rapidement sa besogne.

L'USURIER. — Cet employé a la figure terrible. Il n'a pas deux manières d'être : il est ou pâle, long, verdâtre, le front chauve, l'œil véron ; ou présente une figure échauffée, boutonneuse, rouge. Il a le sang blanc ou le sang vicié. Il est employé par spéculation, et pour pouvoir vivre sans toucher ni à son capital ni à ses intérêts. Il est silencieux, et donne tout son temps, son intelligence à l'Administration, où il finit par faire son chemin. Il ne rit jamais, il a les lèvres minces, il est de bon conseil, mais sententieux. Personne au bureau ne sait ce qu'il fait, il est muet sur ses opérations. Ses pratiques le trouvent chez lui, de sept heures à neuf heures, excepté les quinze et les fins de mois, ou de cinq heures à six heures. Sa soirée est un mystère. C'est cet employé que l'on vient souvent demander et qui descend causer dans la cour, où il écoute alors plus qu'il ne parle, et à qui des inconnus présentent des papiers qu'il re-

garde d'un air froid et impassible, et il remonte avec calme, et il reprend sa besogne. Il a une tabatière d'or.



LE FLATTEUR.—Cet employé, toujours assez médiocre, se soutient par les services qu'il rend, et par la crainte qu'il inspire. Il cause avec le chef de bureau, le chef de division; il les observe et s'insinue dans leur confiance; il finit par connaître leurs goûts, leurs caprices; il

leur rend des services de toute nature, et les instruit de ce qui se dit et de ce qui se fait dans les bureaux. Malgré le mépris qu'il inspire, il reste : il est indispensable, il a surpris des secrets; et si à toute cette immense fraude il joint un peu de talent ou de l'ambition, il parvient quelquefois. On dit alors qu'il est dévoué : il se laisse en effet désavouer, il supporte les malheurs de son audace avec calme, et personne ne s'explique son pouvoir, ni sa résignation. On le trouve infâme, et on lui donne la main. On l'appelle le jésuite. Il dénonce un peu, il espionne beaucoup, il y met de l'adresse : on y est toujours pris !

LE COMMERÇANT. — Ce genre d'employés est assez commun. La plupart ont des femmes qui sont ou de riches couturières ou des lingères, ou des marchandes de nouveautés, de cachemires, de modes, etc. L'administration aime beaucoup ces sortes de gens : ils sont contents de leur sort, leur traitement leur suffit. Les femmes de ces employés sont aussi satisfaites que l'administration, elles n'ont pas leur mari sur le dos pendant la journée et sont maîtresses au logis. Ils font d'excellents commis, d'excellents maris et d'excellents ménages.

Ces employés ont produit les ménages fantastiques où le mari ne se voit jamais que le dimanche ou les jours de fête. En arrivant chez eux, à cinq heures jusqu'à sept heures, ils entrent dans un cabinet pour mettre les livres de leurs femmes à jour, et faire la caisse. Dans les grandes circonstances d'affaires, ils se montrent : un négociant est alors tout étonné de rencontrer un employé rusé qui défend les intérêts de l'établissement. Ces employés sont quelquefois commanditaires dans de fortes maisons de commerce, dans la droguerie, la haute



épicerie, la librairie. Il y avait un employé au Trésor qui achetait les pièces de M. Scribe, et qui se nommait Pollet ; il achetait aussi des romans. Mais quand le commerce devient trop intéressant, l'Administration a tort, et l'employé quitte la partie. Quelquefois l'employé se trouve engagé dans une entreprise lourde qui lui dévore ses capitaux, il reste alors employé malheureux. Les gens graves de l'Administration disent alors que l'on a tort de faire deux choses à la fois. Le proverbe : Il ne faut pas courir deux lièvres, court les bureaux.

LE PIOCHEUR. — Celui-ci a pris la carrière au sérieux : il étudie les choses, les hommes, les affaires ; il pénètre les ressorts de l'Administration ; il aime son pays ; il possède la partie ; il fait des mémoires sur les difficultés. Il est quelquefois sombre et inquiet, comme un homme qui ne sait pas s'il percera ; mais il finit par être apprécié. C'est, dit-on, un cheval à l'ouvrage ; il emporte du travail chez lui, il furète dans le ministère ; il ne fait pas autre chose que de l'administration : il devient enfin un homme spécial, comme l'homme entré pilotin devient contre-amiral ; et le sous-lieutenant, général. Il a la volonté, il l'applique à

l'administration ; rien ne le rebute, rien ne le décourage. Chose étrange ! c'est celui-là qui a des envieux, et pour lequel chacun est difficile. Le ministre, le chef de division, sont exigeants pour lui ; comme, quand dans un attelage il se trouve un bon cheval, c'est à lui que le fouet s'adresse dans les mauvais pas. Quelquefois le piocheur menace de quitter la *baraque* ou la *boutique !* On le retient, on le décore,



et il arrive à cinquante ans à être maître des requêtes, directeur, et il défend des projets de loi aux chambres; et il fait un beau mariage, et le public le regarde comme un homme fis-

cal, comme un bureaucrate, comme le fléau des contribuables.

LE PAUVRE EMPLOYÉ. — Voici la figure la plus touchante, celle de l'homme qui n'a ni bonheur ni entregent, qui n'a pas de double industrie, qui n'a que sa place, et qui s'est marié avec une femme qu'il aime. Pour Augustine, il se prive de tout. Il est ponctuel, il déploie les plus hautes vertus, il demeure hors barrière. Sa femme, qui se permet à peine une femme de ménage, nourrit son enfant, fait tout chez elle et marchande elle-même les moindres choses. Le ménage vit avec dix-huit



cents francs, et s'en contente pendant vingt ans, sans pouvoir mettre un sou de côté. Ces deux êtres intéressants ont réussi, dans la vie, à payer de modestes meubles en acajou, quatre robes, deux chapeaux et les souliers de la femme chaque année, les bottes et les habillements du mari.

Dans cette lutte entre le ventre et la main, l'intelligence s'est ou effacée ou agrandie. L'employé invente des corsets mécaniques ou des biberons, des pompes à incendie ou des paracrottes, des cheminées qui ne consomment pas de bois, ou des fourneaux qui cuisent les côtelettes avec trois feuilles de papier. Il se fait voler par celui qui lui prête des fonds pour le brevet, et retombe dans la misère ; ou bien il atteint sa retraite, et cherche une place dans une administration particulière.

S'il meurt avant sa retraite, on ne sait ce que devient ni sa femme ni son enfant. Les ministres ne s'inquiètent en aucune manière de ces pauvres victimes.





CHAPITRE X.

Résumé.

Vous devez apercevoir maintenant pourquoi tout va si lentement dans le pays de bureaucratie.

L'état payant très-peu ses employés, les employés sont obligés d'avoir une double exis-

tence, de faire deux choses, de se partager entre l'administration et une autre industrie; en sorte que les affaires souffrent, vont lentement, et ne peuvent pas aller autrement.

On se demande comment la maison Rotschild, qui a tout autant de détails que le ministère des finances, qui remue autant de capitaux, qui est obligée de savoir les ressources et les finances non-seulement de la France, mais de l'Angleterre, de l'Espagne, de la Belgique, de l'Autriche et de Naples, du pape et du grand-Turc, qui paye autant d'intérêts que la France, et qui a des relations avec toutes les villes d'Europe, fait ses affaires avec vingt commis, quand le ministère des finances en a plus de mille. Les vingt employés des Rotschild travaillent dix fois plus que ceux du Trésor; mais ils ont un avenir, ils apprennent à être banquiers, ils veulent savoir comment on gagne des millions, ils voient une récompense proportionnée à leurs efforts; tandis que les employés, en France, ont un misérable avenir, peu d'honneur quoique très-honorables, et n'apprennent que la dépense sans apprendre la recette. Autrefois, dans les ministères français, les efforts, les travaux pouvaient être récompensés : un

ministère attendait le petit employé Colbert, Letellier, de Lyonne. Aujourd'hui il faut être député pour devenir administrateur.

Les traitements ne sont point proportionnés aux exigences du service. Cent employés à douze mille francs feraient mieux et plus promptement que mille employés à douze cents francs. Mais la machine est ainsi montée, il faudrait la briser et la refaire; et personne n'en a le courage en présence de la tribune et des sottes déclamations de l'opposition, ou des terribles puffs de la presse. Il s'ensuit qu'il n'y a point solidarité entre le Gouvernement et l'Administration : un ministre veut et ne peut pas, il y a des lenteurs interminables entre les choses et les résultats. Si le vol d'un écu est impossible, il existe des collusions dans la sphère des intérêts. On ne concède certaines opérations qu'après des stipulations secrètes, impossibles à surprendre. Enfin les employés, depuis le plus petit jusqu'au chef de bureau, ont leurs opinions à eux, ne sont pas les mains d'une cervelle, c'est-à-dire, n'agissent pas tous dans la pensée du Gouvernement; ils peuvent parler contre lui, voter contre lui, juger contre lui.

La subordination n'existe pas dans l'Admi-

nistration à Paris. Un commis-rédacteur pourra très-bien humilier son chef de division en le rencontrant à pied dans les Champs-Élysées, quand il sera, lui, en voiture élégante avec une jolie femme. Un employé supérieur, un directeur qui fait et défait des préfets, qui décide des choses les plus graves dans l'état, n'est presque rien dans Paris. On a beaucoup perdu, en repoussant les costumes et les uniformes auxquels tenait tant Napoléon.

Sur les neuf heures que tout employé doit à l'état dans les bureaux, il y en a bien quatre et demie de perdues en conversations, en narrés, en disputes, en taille de plumes, en intrigues. Ainsi l'état perd cinquante pour cent dans le travail. Il pourrait faire faire pour dix millions ce qu'il paye vingt.

Les variétés d'employés que nous avons décrites constituent les rouages de la machine. Maintenant voici les moteurs !





CHAPITRE XI.

Le Chef de Bureau.

Au-dessus de toutes les figures que vous pouvez imaginer d'après les types de commis se dresse en premier lieu la physionomie assez curieuse du chef de bureau, qui est dans l'Administration ce que le colonel est dans l'armée.

Mais, hélas, il ressemble bien plus à un régent de collége qu'à un colonel.

On ne parvient pas au poste de chef de bureau avant quarante ou cinquante ans, et presque tous les chefs de bureau ont passé par la filière administrative. Assurément, pour être un homme remarquable en arrivant à ce poste, il faut avoir été bien vigoureusement doué par la nature, et avoir possédé des qualités bien éminentes.

Le chef de bureau doit être nécessairement travailleur, et il offre à cet âge, sur une figure fatiguée, un air assez content de lui-même. Il est presque toujours décoré, il a peu de cheveux, il est rarement somptueux ou recherché dans sa mise; mais il a surtout le dégoût empreint sur la figure : aucun d'eux ne trouve que le jeu vaille la chandelle. Il eût été bien autre chose dans toute autre carrière!

Parmi les chefs de bureau, il s'en trouve de bonnes gens, unis, tout ronds; mais le plus souvent ils ont je ne sais quoi d'acerbe et de despotique dans la physionomie. Ils ont tous à se plaindre ou des hommes, ou des choses, ou des ministres. Sachez bien que tous ont la conviction profonde des résultats qui sont consignés

au chapitre précédent. Entre quatre murs ou en rase campagne, il n'en est pas un qui ne vous dise : — C'est une drôle de chose, allez, que l'Administration !

Ils ont vu le bien possible en théorie, impossible en pratique ; ils ont vu les résultats les plus contraires aux promesses : ils ne croient à rien et croient à tout. Résignés sur tout, ils accomplissent les affaires, comme Pilate prononçait le jugement de Jésus-Christ, en se lavant les mains. Ils ont des sourires et des regards si bien à eux, que, pour qui connaît bien les physionomies parisiennes, en voyant un homme dans un omnibus, décoré, en habit bleu ou noir, le visage fatigué, creusé comme celui du bon Charles Nodier, sans le fin sourire de Villemain, mais désillusionné comme celui d'Henri Monnier, il n'hésite pas et se dit : — C'est un chef de bureau !

Dans les bureaux, le chef est ou *chien* ou *bon enfant* : il n'a que ces deux caractères.

Le *chien* est dur, exigeant, tracassier, méticuleux. Il a une mauvaise santé, il a eu des passe-droits, il rend à ses employés les maux qu'on lui a faits ; il est rogue, prétentieux avec le public, et avec ses employés absolu, tran-

chant; il n'adoucit point les refus; il y a chez lui du professeur, du juge et de l'académicien jaloux.

Le *bon enfant* est calme, indulgent, complaisant sans se laisser duper, il jouit d'une bonne santé. Ordinairement les chefs de bureau de ce genre ont des succès auprès du beau sexe. Ils sont aimables *avec les femmes*, ils sont hommes du monde, assez coquets dans leur mise, ils dorent les pilules et font des réprimandes en faisant observer tout ce qu'elles leur coûtent à faire.

En général il y a une grande ligne de démarcation entre les chefs de bureau et les autres employés. Les chefs de bureau sont, eux, assez bien avec les chefs de division, comme sont les colonels avec les généraux; car, à mesure qu'on s'élève, les manières et les idées se simplifient, l'horizon s'agrandit, les boutonnières fleurissent, les figures prennent du caractère, l'homme a du ventre, et le traitement permet de *vivre* à Paris.



CHAPITRE XII.

Le Chef de Division.

Le chef de bureau peut encore être un homme ordinaire, mais le chef de division est toujours un homme distingué.

Quand il prend le nom de directeur, c'est, comme nous l'avons dit, un homme politique.

Quant aux directeurs-généraux, ils se croient tous des hommes d'état.

Le malheur du chef de division est de tellement ressembler à un chef de bureau, que souvent il n'y a réellement entre eux que la différence du traitement et de la nomenclature : car le chef de division a toujours beaucoup de qualifications. Jugez ce que tient de place dans l'Almanach royal

M. Buireau-Leschevin, directeur du personnel, officier de la Légion-d'Honneur, chevalier de Saint-Louis, du Lion de Belgique, de Saint-Ferdinand d'Espagne, de Saint-Wladimir de Russie, troisième classe, et membre libre de l'Institut; maître des requêtes en service extraordinaire, député d'un département ou membre du conseil général de la Seine, et toujours le fantastique *etc.*

Le chef de division protège ses employés; il leur permet de prendre l'air le *jour des Anglais*, qui est le jour public où les créanciers peuvent entrer et faire des scènes à leurs débiteurs. Ce digne homme rudoie les créanciers qui s'adressent à lui, il se prête aux combinaisons qui peuvent rendre inutiles les oppositions sur les traitements, et quelquefois obtient du ministre le payement d'une petite dette criarde. Il s'efforce d'être le père de *ses* employés.

Les chefs de division sont, comme nous l'avons dit, la monnaie du ministre, ils sont donc l'âme des ministères, et gouvernent les ministres.

Le nerf, l'existence, la gloire du chef de division, c'est le Rapport.

Quand les rois eurent des ministres, ce qui n'a commencé que sous Louis XIV, ils se firent faire des rapports sur les questions importantes. Insensiblement, les ministres ont fait comme les rois; puisque sept ministres sont aujourd'hui la monnaie d'un roi. Maintenant les ministres, occupés de se défendre devant les deux chambres et devant la cour, sont plus que jamais menés par les lisières du rapport. Il ne se présente rien d'important dans l'administration que, le ministre, à la chose la plus urgente, ne réponde : — J'ai demandé un rapport.

Le rapport, c'est, pour l'affaire et pour le ministre, ce qu'est le rapport à la chambre des députés pour les lois: une consultation où sont traitées les raisons contre et pour avec plus ou moins de partialité; en sorte que le ministre est aussi avancé avant qu'après le rapport.

Il semble que l'on est ministre pour avoir de la décision, connaître les affaires et les faire

marcher; mais non, le rapport règne en France depuis le colonel jusqu'au maréchal, depuis le commissaire de police jusqu'au roi, depuis les préfets jusqu'aux ministres, depuis la chambre jusqu'à la loi. Tout se discute, se balance et se contre-balance de vive voix et par écrit, tout prend la forme littéraire, la France rapporte, rapporte tant, qu'elle se ruine malgré de si beaux rapports, elle perd son temps, elle disserte au lieu d'agir. Il se fait en France un million de rapports écrits par année. Il s'ensuit que les bureaucrates règnent.

Un ministre vous a donné les plus belles assurances, vous revenez dans les bureaux, on vous dit : — On fait le rapport au ministre. Vous vous trouvez alors face à face avec une lame de couteau ou une massue selon le tempérament du redoutable chef de division. Comprenez-vous? De là cet axiome :

10e AXIOME.

Le rapport est un report, et quelquefois un apport.

Il ne faut cependant qu'un moment pour prendre un parti. Quoi qu'on fasse, il faudra décider. Plus vous aurez mis en bataille de rai-

sons pour et de raisons contre, moins le jugement sera sain. Les plus belles choses de la France se sont faites quand il n'existait pas de rapport et que les décisions étaient spontanées.

Le chef de division marche sur deux béquilles, le Rapport en est une, le Mémoire est l'autre.

Nous pourrions faire de Madagascar notre Botany-Bay. Quels sont les moyens à employer, comment faire? Le directeur des colonies passe un an à préparer un mémoire où la possibilité est établie, où les ressources sont indiquées. On met le mémoire dans un carton, il y dort; ou, si la chose est urgente, on passe immédiatement à l'exécution.

Mais un inventeur propose à la marine un moyen de dessaler l'eau de la mer, le ministre demande un rapport.

Le rapport dit que cela est si difficile, que c'est impossible, la marine, depuis cent ans, est ennuyée de propositions de ce genre. Il propose de nommer une commission de savants : l'homme ennuyé va en Angleterre, et vend son procédé.

Avez-vous compris? Voilà le chef de division : il peut tout aussi bien être une célèbre ganache qu'un grand homme inconnu.



CHAPITRE XIII.

Le Garçon de Bureau.

Sous cette pyramide humaine, en haut de laquelle est le ministre, se trouve un homme heureux, caché dans un coin, sous sa crypte, derrière son paravent, sous sa livrée de drap bleu à bordure multicolore ; cet homme, c'est le garçon de bureau !

Le garçon de bureau peut très-bien le soir devenir changeur de contremarques à la porte d'un théâtre, ou receveur dans un bureau grillé, ou porteur d'un journal du soir.

Le garçon de bureau ne peut pas aller au-dessus de l'huissier; mais comme il y a peu d'huissiers aujourd'hui, comme les ministres et les directeurs-généraux exigent un certain physique, une certaine figure, des mollets et des manières, cette place est le bâton de maréchal des garçons de bureau, c'est-à-dire très-rare.

Véritables piliers de ministères, experts des coutumes bureaucratiques, ces garçons, sans besoins, bien chauffés, vêtus aux dépens de l'Administration, riches de leur sobriété, sondent jusqu'au vif les employés, ils n'ont d'autre moyen de se désennuyer que de les observer : ils connaissent leurs manies, savent jusqu'où ils peuvent s'avancer dans le prêt, et font d'ailleurs les commissions avec discrétion. Ils engagent ou dégagent au Mont-de-Piété pour les employés, achètent les reconnaissances, et prêtent sans intérêt. Voici pourquoi. Aucun employé ne prend d'eux la moindre somme sans la rendre en y joignant une gratification : les sommes sont légères, les temps de prêt très-courts, il s'ensuit des placements à la petite semaine, excessivement sûrs et profitables.

Serviteurs sans maîtres, quittant leur livrée à cinq heures, ayant peu d'ouvrage, ces garçons ont de sept à huit cents francs d'appointements. Les étrennes, les gratifications portent leurs émoluments à douze cents francs, et ils sont en position d'en gagner autant avec les employés. Leur industrie du soir leur rapporte à peu près trois cents francs.

Enfin leurs femmes sont garde-malades, font des reprises aux cachemires, blanchissent et raccommodent les dentelles, sont marchandes à la toilette, et quelquefois tiennent des bureaux de tabac, ou sont concierges dans des maisons opulentes, et gagnent autant que leurs maris.

Aussi n'est-il pas rare de voir des garçons de bureau électeurs, ayant une maison dans Paris. Après trente ans, ils ont une pension de six cents francs. Vous trouverez dans le livre des pensions, des garçons de bureau retraités à treize et quatorze cents francs.

La figure de cet employé du dernier ordre est plus curieuse qu'on ne le pense, car le vrai philosophe est rare; et ce garçon, qui n'est jamais célibataire, est le philosophe des administrations.

Les garçons voient tout dans les bureaux, ils ont leurs jugements à eux, leur petite politique; ils ont leur importance aux yeux du public, ils sont les eunuques de ce vaste sérail : moins ils ont à faire, plus ils se plaignent. Si le garçon d'un bureau est, par hasard, appelé dix fois dans une matinée, s'il va d'un ministère à un autre trois fois, s'il est renvoyé d'une division à l'autre comme un volant sur deux raquettes, il se plaint, il dit que c'est à en perdre la tête.

Voici le beau idéal du garçon de bureau. Quand, en 1830, il y eut ce grand mouvement national qui ne peut se rendre que par cette profonde pensée politique : *Ote-toi de là que je m'y mette!* qui dirigea la conduite de tous les libéraux, les bureaux furent agités, il y eut des déménagements de fond en comble. Cette révolution pesa principalement sur les garçons de bureau, qui n'aiment guère les nouveaux visages. Un de nos amis, venu de bonne heure au ministère, a entendu le dialogue suivant entre deux garçons : — Hé bien, comment va le tien ?

Il s'agissait d'un chef de division.

— Ne m'en parle pas, je n'en peux rien

faire. Il me sonne pour me demander si j'ai vu son mouchoir ou sa tabatière. Il reçoit sans faire attendre, pas la moindre dignité. Moi, je suis obligé de lui dire : Mais, monsieur, monsieur le comte votre prédécesseur, dans l'intérêt du pouvoir il bûchait son fauteuil avec son canif pour faire croire qu'il travaillait. Et il brouille tout! je trouve tout sens dessus dessous, c'est un bien petit esprit. Et le tien ?

— Le mien, oh ! j'ai fini par le former, il sait maintenant où est son papier à lettres, ses enveloppes, son bois, toutes ses affaires. Mon autre jurait, celui-là est doux... mais ça n'a pas le grand genre ; il n'est pas décoré, je n'aime pas qu'un chef soit sans décoration : on peut le prendre pour un de nous, c'est humiliant. Il emporte le papier du bureau, et il m'a demandé si je pouvais aller servir chez lui des jours de soirée.

— Eh! quel gouvernement, mon cher ?

— Oui, tout le monde carotte.

— Pourvu qu'on ne nous rogne pas!...

—J'en ai peur! Les chambres sont bien près regardantes. On chicane le bois des bûches.

— Eh bien! ça ne durera pas long-temps, s'ils prennent ce genre-là.



CHAPITRE XIV.

Le Retraité.

Tant que l'on est employé, dans tous les bureaux, dans toutes les administrations, il n'y a qu'un cri, une pensée, une seule romance dont voici les paroles : — Ah ! quand aurai-je fini mon temps ! quand pourrai-je quitter ! quand pourrai-je prendre ma retraite ! J'ai encore tant d'années à faire, et puis mes trente ans seront accomplis ! J'irai vivre à la campagne !

Ceux qui n'ont plus que deux ans, cinq ans, dix-huit mois, tout le monde les trouve heureux, et chacun leur sourit : ils s'en iront ! ils feront place aux jeunes !

Quand arrive le moment, il en est de l'employé comme de mademoiselle Mars, et des acteurs ; ils se sentent verts et pleins d'activité, jamais ils n'ont eu plus de *judiciaire.* Si d'imprudentes impatiences leur rappellent leur retraite, ils crient, et il se chante un nocturne invariable : — Quelle injustice ! je commence à joindre les deux bouts, je viens d'établir ma fille, j'ai de l'expérience, l'état peut jouir de mes connaissances, et c'est quand on devient bon à quelque chose que l'on vous renvoie. D'un trait de plume, on vous enlève la moitié de votre *avoir.* Et que faire ? est-ce à cinquante-cinq ans que l'on prend une carrière ?

L'employé oublie toutes ses récriminations contre les vieillards stupides, les ganaches qui fermaient aux jeunes gens l'entrée de la carrière ; il se débat contre le ministre, contre le chef du personnel : il les apitoie, il se cramponne à son fauteuil comme un condamné à mort s'attache à la charrette. Mais enfin il est mis à la retraite, il faut quitter ses cartons,

cette atmosphère, ces paperasses abhorrées et adorées tour à tour.

— Que vais-je devenir, avec cet homme-là chez moi toute la journée! dit sa femme. A quoi l'occuper? Il est si tatillon, si touche-à-tout, si minutieux, si drôle! Allez, dit-elle à ses amies, vous ne le connaissez pas! il va falloir lui fourrer quelque chose dans la tête! Sa pension à faire régler l'occupera pendant quelque temps, mais après?

Une femme de quarante-cinq ans a généralement peu les moyens d'amuser un homme de cinquante-cinq ans. Le ménage tourne alors les yeux sur Passy, Belleville, Pantin, Saint-Germain, Versailles.

L'employé retraité devient un infatigable liseur de journaux, il les lit depuis le titre jusqu'au nom du gérant, il étudie les annonces, et cela lui prend trois heures; puis il flane, il atteint péniblement son dîner; mais une fois là, tout est sauvé. Le soir il fait sa partie, il va en société.

Beaucoup d'employés retraités s'adonnent à la pêche, occupation qui a beaucoup d'analogie avec celle du bureau. Quelques autres, hommes malicieux, se font actionnaires, per-

dent leurs fonds, mais ils retrouvent une place dans les entreprises.

Il y en a qui deviennent maires de village ou adjoints, et qui continuent leurs poses bureaucratiques.

Tous se débattent contre leurs anciennes habitudes, il y en a qui sont dévorés du spleen ; ils meurent de leurs circulaires rentrées, ils ont non pas le ver mais le carton solitaire : ils ne peuvent pas voir un carton blanc bordé de bleu sans que cela ne les impressionne. La mortalité sur les employés retraités est effrayante.

Ce mot : — Le père *chose* est mort ! retentit souvent dans les ministères, et se dit sans compassion. Il n'obtient d'autre réponse qu'un : — Tiens ! ou : — Eh bien, ça ne m'étonne pas.

Quelquefois suit la biographie du défunt, ainsi dépeint : — C'était un drôle de corps !

— Oh ! oui.

— Figurez-vous que le père *chose* écrivait un journal de sa vie, il écrivait l'achat d'un chapeau, le sou donné à un pauvre, et même...

— Bah !

— Parole d'honneur, il faisait des ronds devant le jour du mois à son almanach !

— Pas possible !

— Sa femme me l'a dit ! — C'était bien leste! dit le loustic du bureau.



Ou bien : — Le père *chose* avait la fureur de mettre des bûches dans le poêle, il nous faisait crever de chaleur, il avait l'hiver dans le ventre. Il est entré un matin et nous a dit : Ma mère est morte! absolument comme il aurait dit : Je me suis acheté ce petit pain de seigle. Il dormait toujours. En travaillant il s'endormait, sa plume qu'il tenait toujours faisait des points sur son papier.

Ou bien : — Le père *chose* était un fameux farceur ; il buvait de la tisane quatre mois de l'année sur douze, il avait du malheur.

— Il sera mort de quelque paysanne, le vieux scélérat ! Il était bien ennuyeux, et comme il vous recevait le monde : — Qu'y a-t-il pour votre service ? Poli comme une bûche.



MORALITÉ DE CETTE PHYSIOLOGIE.

En sorte que vous arrivez dans un bureau pour une affaire grave et vous trouvez un monsieur qui dit : Ça ira bien sur l'air de Vive la lithographie !

Si votre affaire est en suspens, la sienne est en musique.

Vous venez pour une réclamation pressante, vous ne trouvez pas le sous-chef; mais le soir à l'Opéra un ami vous montre une vieille figure d'ange soufflant à l'orchestre dans un cornet à piston, et vous dit : — Voilà de qui dépend ton affaire.

Vous espérez avoir des bourses pour votre fils, pour votre neveu, pour l'orphelin d'un capitaine, et vous trouvez dans la cour un employé qui les vide.

Au Trésor, vous venez recommander un ami à un homme qui vous recommande l'établissement de sa femme.

11e AXIOME.

La vie des bureaux est double.

Quand on se destine à l'administration, il faut y entrer par la tête au lieu de se mettre à la queue.

Pour devenir chef de division, faites-vous nommer député, devenez taquin ou rendez des services comme M. Piet sous la Restauration, passez pour un homme spécial, vous devenez directeur-général ou chef de division.

L'antichambre de l'Administration est la Chambre, la cour en est le boudoir, le chemin ordinaire en est la cave.

12ᵉ AXIOME.

Pour être quelque chose, il faut commencer par être tout.

Pour servir l'état il faut être riche, et beaucoup de gens s'imaginent qu'on s'enrichit en servant l'état.

L'état vole autant ses employés que les employés volent le temps dû à l'état.

On travaille peu parce qu'on reçoit peu.

La Chambre veut administrer, et les administrateurs veulent être législateurs.

Le Gouvernement veut administrer, et l'Administration veut gouverner.

Aussi les lois sont-elles des réglements, et les ordonnances deviennent-elles parfois des lois.



Il y a une réforme administrative à faire.

Les traitements, les pensions et rentes, qui n'existaient pas avant la révolution, forment les trois quarts du budget, et c'est un peu trop.

Si la France, le pays le mieux administré de l'Europe, est ainsi, jugez de ce que doivent être les autres! Pauvres pays, qui marchent sans les deux chambres, sans la liberté de la presse, sans le Rapport et le Mémoire, sans les circulaires, sans une armée d'employés (il n'y a pas cent employés à Vienne dans les bureaux de la guerre), et qui ont des armées, des flottes et qui font des chemins de fer sans les discuter. Ça peut-il s'appeler des gouvernements, des patries? Ces gens là pourtant ont une politique, ils ont une petite influence; mais ils n'ont pas le *progrès des lumières*, ils ne peuvent pas remuer des idées, ils n'ont pas de tribuns indépendants, ils sont dans la barbarie. Il n'y a que le peuple français de spirituel.

Quand un employé français supérieur voyage, il n'en revient pas : il ne sait pas comment on peut se passer de chefs de division, de directeurs-généraux, de ce bel état-major, la gloire de la France et de l'empereur Napoléon qui avait bien ses raisons pour créer des places.

L'académie des sciences morales et politiques devrait bien proposer un prix pour qui résoudra cette question : *Quel est l'état le mieux constitué de celui qui fait beaucoup de choses avec peu d'employés, ou de celui qui fait peu de chose avec beaucoup d'employés ?*

Tel est notre dernier mot, il est profond comme le budget, aussi compliqué qu'il paraît simple, et met un lampion sur ce casse-cou, sur ce trou, sur ce gouffre, sur ce volcan appelé par le *Constitutionnel l'horizon politique.*

PROPOSITION.

M. de Cormenin est prié de faire un rapport sur le nombre et les attributions des employés sous la république, attendu qu'on nous a promis un trône environné d'institutions républicaines.

FIN.

TABLE.

LA PHYSIOLOGIE

DU FUMEUR.


TABAC
FAUQUINON, SC.

LA PHYSIOLOGIE

DU FUMEUR

PAR

Illustrée par

Publiée par



PARIS,
ERNEST BOURDIN, ÉDITEUR,
Rue de Seine-Saint-Germain, 51.



DÉDICACE

AU PEUPLE FRANÇAIS.

—

Peuple français! peuple de fumeurs! et qui dit fumeurs, dit penseurs, c'est à toi que j'offre ce livre, ardent résultat de mes veilles et de ma longue expérience! J'ai cherché, comme tant d'autres, un sou-

venir à laisser après moi ; j'ai eu mes ambitions, mes vanités ; je me suis souvent gratté le front pour en faire sortir un poëme épique, une tragédie, un drame, un vaudeville, un calembourg, je me serais contenté d'un système philosophique : rien n'est venu ; et j'ai compris le néant de toutes ces choses dont on fait grand bruit, et qui ne font de nous tout au plus que des hommes de génie, ou des imbéciles. Il s'agit avant tout du bonheur en ce monde, et le bonheur n'est que dans le tabac, et par le tabac. Car, et c'est là ma

PRÉFACE

pour qui donc ont été créés et mis au monde Homère, Virgile, Platon, Aristote, Bacon, Descartes, Leibnitz, Racine, Corneille, le marquis de Bièvre, MM. Scribe, Cousin, Bouchardy, et les autres fileurs

de sons qui ont pincé sur la corde du cœur humain tous les airs du sentiment et de la fantaisie? Pour un petit nombre d'élus qui ne sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux ; la masse reste avec ses appétits, qu'elle satisfait tant bien que mal, et, même en fait d'appétits, l'égalité est encore une chimère. Mais le tabac est venu, religion nouvelle et sans phrases ; il a passé le niveau sur toutes les têtes, et déjà les miracles commencent. L'occident n'a plus rien à envier à l'orient, si fier de son opium. Le corps souffre, il est vrai, il souffrira longtemps, il souffrira toujours; mais l'imagination va son train, et pour rêver, ou pour ne songer à rien, il n'est plus besoin de dormir. On a dit : Quand on n'est pas content, il faut être philosophe : axiome stupide! Quand on n'est pas content, il faut fumer ; et je le prouve.



HISTOIRE

DU TABAC.

Les grands événements de l'histoire ne sont pas tout à fait les guerres et les révolutions qui n'atteignent qu'une certaine classe de la société, et qui n'intéressent l'humanité que sur un certain point turbulent et sanglant : en fait de révolutions, parlez-moi bien plutôt de ces grands change-

ments déterminés dans la vie privée par les inventions et les découvertes qui influent sur les mœurs, sur les habitudes, sur le bonheur de chacun. S'il fallait établir un parallèle entre deux grands noms, je ne prétends imposer mon opinion à personne, mais, pour ma part, je préférerais à Napoléon, qui a révolutionné tous les royaumes de l'Europe, Fumade, le simple Fumade, qui a révolutionné tous les coins du feu du monde entier. Le premier n'est plus pour nous que l'objet d'une vaine curiosité, ou d'une admiration quelquefois jalouse, tandis qu'il n'y a pas un homme aujourd'hui, pas un ambassadeur, je parle de ceux qui ont la mémoire du cœur, qui puisse allumer sa chandelle sans donner un souvenir au grand citoyen qui, le premier, a renversé l'empire de la pierre à briquet, cette impitoyable ennemie des doigts de l'homme et de la femme.

Ce préambule en dehors de la question n'a pas d'autre but, ami lecteur, que de vous faire comprendre comment l'année 1560, en laquelle le tabac fit son entrée dans notre belle patrie, est une des années mémorables de nos annales. Je sais que d'ineptes histo-

riens ont voulu que toute la célébrité de cette date de 1560 lui vînt du commencement de nos guerres de religion; mais est-il raisonnable d'attacher plus d'importance à de misérables querelles, dont le dernier mot fut la Saint-Barthélemy, et qui s'éteignirent dans le ridicule dont les couvrit la satire Ménippée, qu'à l'avénement du tabac, le consolateur de tant de misères, le père de tant de rêves dorés, du tabac, le roi de la société moderne?

Quarante ans auparavant, les Espagnols de la terre ferme avaient observé, pour la première fois, l'usage merveilleux que l'on pouvait faire de cette plante chez les sauvages de Tabaco, dans le Yucatan. Ce fut Hernandez de Tolède qui attacha son nom à cette immense découverte. De là le secret se répandit dans les Antilles, puis en Espagne et en Portugal, où l'on fumait les feuilles de tabac dans des roseaux creux, avec un mélange de myrrhe, d'aloès, et de mille autres substances odoriférantes. Ce fut de là que Jean Nicot, ambassadeur de France en Portugal, un savant homme qui composa un gros dictionnaire in-folio français et latin, en-

voya les premiers plants de tabac à Catherine de Médicis.



De même qu'autrefois je ne sais combien de villes s'étaient disputé l'honneur d'avoir donné le jour au chantre d'Achille et d'Ulysse, mille rivalités s'élevèrent en commençant pour savoir qui donnerait son nom au nouveau-venu. Nicot vint le premier, et c'était de toute justice; mais le nom de Nicotiane ne resta pas longtemps au tabac. Il ne s'est conservé que dans les livres de botanique, où vous lisez encore: *Nicotiana major, Nicotiana minor, Nicotiana angusti-folia* (1).

(1) Grande nicotiane, petite nicotiane, nicotiane à feuilles étroites.

Catherine de Médicis ambitionna à son tour ce qu'elle appelait la petite gloire de nommer la plante de Jean Nicot; et voyez quelle bonne fortune si elle avait réussi ! Les noms d'herbe à la reine et de Médicée seraient aujourd'hui dans toutes les bouches, et le tabac aurait mieux servi la renommée de cette femme que toute sa politique italienne : mais, pour donner son nom, voire même à une fontange, il faut être une femme populaire : à ces causes, Marie de Médicis fut vaincue par le tabac. Après elle, le grand-prieur de France, de la maison de Lorraine, eut la vogue un instant, et le tabac fut nommé herbe du grand-prieur. Il reçut ensuite les noms d'herbe de Sainte-Croix et de Tornaboni, de deux cardinaux italiens qui l'avaient pris sous leur protection, et qui l'introduisirent en Italie sous la dénomination d'herbe sainte. Les Américains du Yucatan, auxquels on l'avait dérobé, donnaient au tabac le nom de Pétun, sous lequel il a été connu longtemps. On lit, dans une ordonnance de 1758, que le pétun se vendait un écu la livre. Mais de toutes ces dénominations rivales, celle de tabac l'a emporté à la fin.

Elle vient à la fois de Tabaco, le lieu où Hernandez a fait sa découverte, et de Tabaccos, qui était le nom de ces roseaux creux, semblables à de petites cassolettes, que fumaient les Espagnols. Mais le nom n'était rien ; c'était l'usage qu'il fallait déterminer. Historien du tabac, je sens ici la rougeur me monter au front ! Chose étrange ! et qu'on aurait de la peine à croire, si elle n'était affirmée par les hommes les plus dignes de faire autorité, le tabac, l'auxiliaire obligé de toute joie et de tout plaisir ; le tabac, qui est si bien à sa place dans une causerie d'amis, et qui se marie si gracieusement à un verre de punch, le tabac fut d'abord un... médicament. C'est un spectacle à fendre l'âme, que celui des usages ridicules auxquels le condamna la tourbe ignorante des médecins de Molière, et des ignobles transformations qu'il eut à subir sous le pilon des pharmaciens d'autrefois. Mais nous aurons le triste courage d'en faire passer le tableau sous vos yeux, lecteur candide, qui ne voyez dans le tabac rien au delà du cigare et de la pipe culottée. Il est bon que la génération des fumeurs contemporains sache, une fois pour toutes,

quelles ont été les aberrations de la médecine; et sans vouloir semer la haine et la discorde entre les différentes classes de la société, nous ne sommes pas fâchés d'apprendre à l'estimable corporation des débitants de tabac qu'ils ont eu pour concurrents les *apothicaires*.

Une fois que cette herbe à mille noms fut entre les mains de ce que l'on veut bien appeler la science, celle-ci s'ingénia de cent façons pour lui faire jouer, bon gré, mal gré, le rôle ingrat de la casse et du séné. On la fit priser, fumer, mâcher aux infortunés malades, qu'elle tuait et qu'elle guérissait au hasard; et en cela il n'y avait rien encore qui fût trop indigne d'elle, n'eût été l'affront de figurer sur une ordonnance entre un lavement et une saignée. Mais le raffinement s'en mêla : on en tira des eaux distillées, des huiles par infusion et par distillation, des sirops, des onguents; que sais-je encore? On en fit des cataplasmes! Appliquées chaudes sur le corps, les feuilles de tabac étaient souveraines dans ce temps-là pour les paralysies, les furoncles, les douleurs de jointures, les morsures venimeuses, les tumeurs

œdémateuses. Broyées dans le vinaigre ou incorporées dans les graisses et les onguents, elles avaient mission pour combattre les maladies cutanées. L'huile de tabac devint un secret contre les douleurs odontalgiques, c'est-à-dire contre le mal de dents. Le sirop de tabac (vous figurez-vous ce que devait être le sirop de tabac!), le sirop de tabac, devenu aujourd'hui la pâte pectorale de Regnauld, lutta corps à corps avec les asthmes et les maladies de poitrine; il vint à bout des rhumes les plus invétérés. Que vous dirai-je? Le tabac, qui ne méritait

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité,

fut appelé à intervenir jusque dans les mystères de la génération. Les femmes, dans certains cas, le reçurent en fumée, je n'oserai jamais vous dire où. Toujours est-il qu'il n'était certainement pas à sa place à cette place, et qu'il méritait bien la célèbre apostrophe que Molière adressa un jour à la vertu.

Ajoutez à cela les théories les plus bizarres, les antipathies les plus sottes et les plus

verbeuses, et vous aurez une idée de la dégradation dans laquelle était tombé le tabac sous la férule des praticiens. Un Pauli prétendit que la fumée de tabac rendait le crâne tout noir. Borrhy alla plus loin. Il écrivit à Bartholin qu'une personne s'était tellement desséché le cerveau par l'usage immodéré du tabac qu'à sa mort, on ne trouva plus qu'un grumeau noir, composé de membranes. Les partisans du tabac ne restèrent pas sans réplique. On soutint des thèses en pleine faculté, on écrivit pour et contre. Plus de cent volumes furent imprimés à cette occasion, et, comme on rencontre toujours un Allemand là où il faut faire preuve d'érudition inutile, un Allemand a conservé les titres de ces cent volumes avec le nom des auteurs. J'en rapporte ici quelques-uns pour l'édification des consommateurs : ce sont Magneu, Thorius, Simon Paul, Schrover, Jean Libaldus, Barustein, Marradon, Scrivérius, braves gens qui ne se doutaient guère qu'un jour viendrait où le premier fumeur venu en saurait plus long qu'eux tous sur le tabac. A cette liste, déjà suffisante pour donner au tabac ses grandes lettres de

naturalisation à l'Académie des inscriptions, il faut ajouter un roi d'Angleterre, Jacques Ier, qui fit au tabac l'honneur d'un gros traité. Mais, parce qu'il y a toujours eu, dans ces controversistes royaux de la race des Stuarts, un je ne sais quoi d'inintelligent qui les poussait du mauvais côté, le traité était contre. Jacques Ier a écrit contre le tabac! Il faut que la postérité le sache. C'est un grief de plus pour elle contre ce prince sans âme et sans cœur, qui ne songea jamais à venger sa mère, et qui pâlissait à la vue d'une épée.

Cependant, à travers ces absurdes applications et ces oppositions furieuses, le tabac avait fait son chemin dans le monde : la ville et la cour l'avaient adopté; mais, il faut le dire, ni l'une ni l'autre n'osa aller plus loin que la tabatière. On laissait la pipe aux Flamands de Téniers, aux races positives de l'Allemagne et de la Suisse, où le sans façon de la vie privée et les mœurs patriarcales de la famille la firent accepter partout, en dépit du parfum qu'elle exhalait. Ce fut à cette époque que naquirent ces proverbes qui n'ont plus de sens maintenant : *fumer comme un Suisse, fumer comme un Allemand.*

Il faudrait dire aujourd'hui, *fumer comme un Parisien;* ou plutôt, comme toutes les nations fument, *fumer comme tout le monde*, et alors, je l'avoue, ce ne serait pas la peine d'en faire un proverbe. Dans ces temps de pudibondage universel, sous le règne de la poudre, du rouge et des perruques, comment voulez-vous qu'un marquis en habit brodé se fût avisé d'imprégner d'une odieuse fumée ses canons, ses manchettes et ses plumes à un louis d'or le brin? l'hôtel de Rambouillet aurait jeté de beaux cris si Voiture avait fait sentir une haleine enfumée à Arténice, en lui adressant ces jolis compliments que vous savez! C'était bien assez déjà de lui permettre d'aller s'enivrer au cabaret avec Chapelle et son ami Patru!

Les marins et les soldats surent seuls conquérir le précieux privilége de fumer partout. Dans tout le siècle de Louis XIV, je ne connais rien de plus fier, de plus indépendant, de plus héroïque, et c'est le mot, que Jean Bart allumant, et, qui plus est, fumant sa pipe dans l'antichambre du grand roi. Si j'avais le temps, il y aurait bien des choses à dire sur ce trait de grandeur d'âme.

C'est après avoir lu Dangeau qu'on peut l'apprécier dignement. Diogène priant Alexandre de s'ôter de son soleil, et ce puriste grec qui disait à Denys le Tyran de le renvoyer aux carrières, ne sont rien auprès du corsaire de Saint-Malo. Gloire à Jean Bart! c'est lui qui a donné à la France le premier exemple d'un homme regardant en face la majesté souveraine : c'est à lui que commence la révolution française !

Quant aux soldats, la vie des camps les rendait trop libres pour que le contrôle des belles manières allât les y chercher, et d'ailleurs le gouvernement avait ses raisons pour les laisser faire. Vous ne les devineriez jamais, et moi-même je serais fort embarrassé pour vous les dire, si l'Encyclopédie, la grande Encyclopédie de d'Alembert et de Diderot n'y avait pourvu. « Le tabac, est-il dit dans cet immortel recueil qui n'a jamais mieux parlé, le tabac prive l'estomac du suc salivaire qui lui est le plus nécessaire pour la digestion ; aussi les fumeurs sont-ils obligés de boire beaucoup pour y remédier, et c'est par cette raison que le tabac supplée dans les camps à la modicité des vivres du

malheureux soldat. » D'où je conclus que « qui fume, dîne, » et je recommande en passant aux gouvernements de l'Europe, si souvent grevés par les dépenses de la guerre, cette manière économique de nourrir leurs armées en pays ennemi.

Néanmoins, malgré les hommages intéressés de tant de braves, le tabac languissait; il était entravé dans la plus logique de ses applications : il fallut qu'un grand homme fût donné à la France, pour donner la France au tabac, et le tabac à la France. C'est aux vieux grognards de Napoléon, aux vainqueurs d'Austerlitz et de Marengo que nous devons *le libre fumer*, la plus utile de toutes nos libertés. A l'ombre de leurs épaisses moustaches si souvent roussies par la poudre, le tabac se promena tête levée dans nos rues, sur nos quais et nos boulevards. Les habitudes de la tente furent apportées dans les somptueux hôtels, et les lieux publics furent désormais acquis au tabac.

Quand vint la Restauration, le pouvoir, avec ses regrets du passé et ses haines contre le présent, devait être hostile au tabac, et il le fut en effet. La Congrégation essaya de le

flétrir comme le compagnon des mauvaises mœurs, et la cour n'eut pour lui que du mépris. Mais il était trop tard : l'opinion publique s'était déclarée : le tabac demeura inébranlable, protégé qu'il était par les idées libérales. De grands exemples furent alors donnés. Ney, le brave des braves, alluma un cigare au moment de marcher au devant des balles de ses frères d'armes ; les sergents de La Rochelle attendirent la mort en fumant leur pipe. De jour en jour le tabac gagnait du terrain. Arrivèrent les querelles des romantiques et des classiques. Le cigare chanté par lord Byron, la cigarette vantée par Alexandre Dumas, eurent bientôt leurs grandes entrées dans le monde. Une femme célèbre, qui avait entrepris de rendre à la femme ses droits et sa dignité d'homme, voyant qu'elle ne pouvait entamer la société sur la question du mariage, se tourna d'un autre côté, et voulut régénérer la femme par le tabac. Effort sublime qui lui sera compté au grand jour de la postérité ! Enfin la révolution de juillet éclata, et le triomphe du tabac fut consacré. La dynastie nouvelle se rangea ouvertement sous ses drapeaux,

et la Régie reçut des commandes des Tuileries. Voilà où nous en sommes aujourd'hui ; voilà comme tout ce qui est véritablement fort et puissant se rit des obstacles et grandit malgré tout. Puissent nos petits neveux ne pas oublier que c'est à force de vouloir que nous avons conquis le tabac, malgré les imprécations des Jésuites et les grimaces des vieilles femmes ! Puissent-ils conserver notre œuvre intacte, eux qui jouiront tranquillement de ces droits qui nous ont tant coûté ; et si leurs femmes essayaient jamais d'une insurrection, qu'ils pensent à Jean Bart qui fuma chez Louis XIV !





DE LA RÉGIE ET DU MONOPOLE.

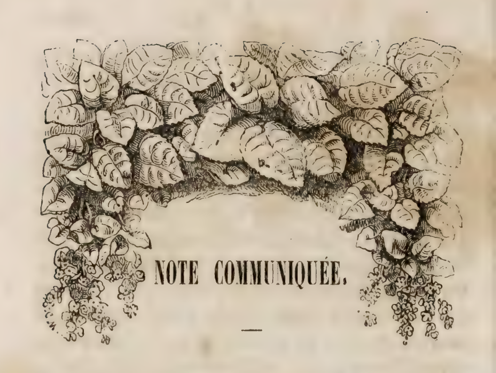
—

Ce n'est pas d'hier que le monopole du tabac existe en France. Il date du mois de décembre 1674, et c'est une chose assez curieuse que de suivre la marche progressive du revenu qu'en tira le gouvernement, parce qu'elle indique les développements successifs de la consommation. Les deux premières années, la ferme du tabac rapporta 500,000 fr., et ensuite 600,000 fr. jusqu'en 1680. Elle fut confondue alors dans les fermes générales. En 1691, elle comptait déjà pour 1,500,000 fr. En 1697, elle redevint ferme particulière, et augmenta de

100,000 fr. en 1709. Le bail expirait en 1725; il fut renouvelé pour trois ans, à raison de 2,000,000 fr. pour les deux premières années, et 2,200,000 fr. pour la dernière. Cinq ans plus tard le revenu était déjà de 4,020,000 fr. Le tabac devint alors marchandise commune, pour peu de temps, il est vrai. Le 1er septembre 1721, la ferme fut rétablie, mais chacun avait profité de l'interrègne pour en faire de grandes provisions; le prix tomba à 1,300,000 fr. Au bout de treize mois, il était remonté à 1,800,000 fr.; la seconde année, ce fut 2,500,000 fr.; la troisième, 3,000,000 fr. A cette époque, la compagnie des Indes occidentales revendiqua la ferme du tabac, et la régit depuis le 1er octobre 1723 jusqu'au 30 septembre 1731. Dans ces huit années, elle produisit 50,083,967 l. 11 s. 9 d.; ce qui faisait par an 7,154,852 l. 10 s. 3 d.; à déduire les frais d'exploitation, qui se montaient à 3,042,963 l. 19 s. 6 d. Que de chiffres, mon pauvre lecteur! et vous n'êtes pas encore au bout. Malgré ses gains, la compagnie des Indes gérait mal la ferme qu'elle avait obtenue; le 1er octobre 1731, elle la mit entre les mains des fermiers

généraux, qui la payèrent annuellement 7,500,000 f. pendant quatre ans, et 8,000,000 f. ensuite, jusqu'au mois de juin 1747. Alors le roi réunit la ferme du tabac à ses droits : elle était devenue une des branches le plus importantes de son revenu. De 1758 à 1784, on vendit par an vingt millions de livres de tabac à 1 écu la livre, et les cent livres coûtaient 9 écus à l'état. En 1784, le tabac seul comptait à la ferme pour 42,000,000 fr., et les 42,000,000 fr. versés au trésor, les fermiers y gagnaient encore. Ce fut à ce moment que l'on interdit la culture du tabac, libre jusqu'alors dans tout le royaume. Le Midi en produisait une énorme quantité. On lit dans un Mémoire de 1724 que, dans le seul district de Tonneins, aux environs de Bordeaux, il s'en recueillait, année commune, cinquante mille quintaux. Toutes les plantations furent arrachées; la régie fit ses commandes aux Etats-Unis, en Flandre, en Hollande, au Levant, dans le Palatinat, jusque dans l'Ukraine et la Hongrie, et cette mesure, qui datait du ministère du cardinal Fleury, souleva d'énergiques réclamations, dont on retrouve un écho dans l'*Encyclopédie*. Quand vint la

grande émancipation de 1789, le tabac en profita comme le reste. Un décret de l'assemblée constituante le déclara libre, toutefois après de longs débats et, chose étrange, malgré l'opposition de Mirabeau, le champion de toutes les libertés; mais Mirabeau ne fumait pas! En dépit du décret de la Constituante, le tabac révolutionnaire retomba bientôt sous l'empire des lois fiscales. Une loi du 25 ventôse an XII, confirmée plus tard par un décret impérial de 1810, rétablit le monopole que la restauration reçut et conserva. Le dernier état de la législation du tabac a été déterminé par la loi du 28 avril 1816 prorogée, en 1819, jusqu'au 1er février 1837, puis, en 1835, jusqu'en 1842. Le terme expire, mais la prorogation menace toujours de perpétuer indéfiniment la loi du monopole. Il ne s'agit de rien moins que d'un déficit de 90,000,000 fr. dans le revenu public, si l'on affranchit le commerce du tabac. En ce moment, la Chambre vient de nommer une commission chargée d'examiner la question du renouvellement pour 1842. Nous soumettons à la religion de M. Schauenbourg, son rapporteur, les lignes suivantes.



« Tous les jours on met en question le monopole du tabac : c'est un des lieux communs de philanthropie que les novices de l'opposition abordent emphatiquement à la tribune. La requête est légitime, mais la pénurie financière crie plus haut, et l'on passe à l'ordre du jour. Du moment que chacun a le droit de planter ses choux, il est étrange que l'on n'ait pas le droit de planter son tabac. Le tabac vient si vite et si bien, et par tout ! Patience ! avant peu le monopole tombera, et la concurrence amènera la perfection. Restent les 90,000,000 fr. en moins. Le

diable n'y perdra rien, et une bonne loi sur le divorce, bien tarifée, enrichira le fisc au centuple. Prélevez les frais en raison de la fortune des individus : 100,000 fr. pour briser le lien qui unit à tout jamais Christina-Rita, ce n'est pas trop ; le minimum, 100 fr. pour ceux qui n'ont rien. Et, devrait-on vendre sa liberté , corps et âme, gratter la terre avec ses ongles une année entière, les 100 fr. seront faits , et l'arsenic baissera ; tout le monde y trouvera son compte, même la morale, et il faudra changer la statistique de la longévité pour les époux des deux sexes. »
(*Par un député d'une opinion avancée.*)





DU TABAC

dans ses rapports avec le système décimal.

—

Le nouveau système des poids et mesures a renversé bien des habitudes prises, et les vieux fumeurs ont trouvé dur peut-être de renoncer ainsi à l'once de tabac ; mais au fond le changement est petit : l'hectogramme, cinquième partie de la livre, coûtant 16 sous, pour 4 sous, vous avez vos vingt-cinq grammes de tabac, qui remplacent l'once on ne peut mieux, avec quelque chose

en moins. Seulement nous conseillons en passant au petit consommateur de s'abstenir à l'avenir des deux sous de tabac ; ils ne produisent que douze grammes, et la perte est d'un demi-gramme ; 1 sou de tabac (six grammes), 3 sous de tabac (dix-huit grammes), sont dans le même cas ; et, si vous entrez dans les liards, c'est à ne plus s'y reconnaître. Avec le système de fractionnement vous aurez perdu au bout de l'année près de deux hectogrammes de tabac, et Dieu vous garde, lecteur, de perdre jamais deux hectogrammes de tabac !





OU L'ON TRAITE DU CAPORAL,

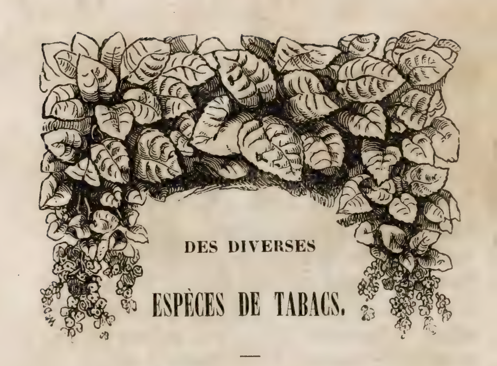
sans parler de Napoléon.

—

Tu me traites déjà de pédant, cher lecteur, d'homme de science, d'académicien, de débitant vendu au pouvoir, de panégyriste de la loi nouvelle, au détriment de la coutume ; mais je descends des régions élevées du chiffre et de la régie, pour prendre corps à corps mon sujet, et fraterniser avec

le *caporal*. Ce mot, je l'avoue, est tant soit peu ambitieux : le tabac, qui n'est pas plus fier que le grand homme dont j'ai promis de ne pas parler, l'accepte, et, en dépit des aristocrates de Maryland, de Virginie, de Varinas, de Porto-Rico, du Levant, etc., le caporal est le roi de tous les tabacs. Il ne sent pas le musc, c'est vrai ; mais il sent le tabac, tandis que ses frères bâtards exhalent une odeur de convention ; il parfume nos corps-de-garde, et fait la force de notre milice citoyenne. Il est aux autres tabacs, mais avec moins de modestie, ce que la violette est à la tubéreuse. Ceux qui s'en plaignent ne seront jamais que de mauvais soldats, citoyens ou non citoyens





DES DIVERSES ESPÈCES DE TABACS.

Nous avons dit notre avis sur ce que l'on appelle les tabacs de qualité supérieure, les tabacs étrangers. Tout fumeur qui se respecte les laissera dormir en paix : tout au plus permettrons-nous aux poitrines moins robustes le Maryland mélangé d'un tiers de caporal. Le Virginie, qui vous prend à la gorge, le Varinas, qui sent la poussière, le tabac du Levant, dont le goût indécis vous laisse la bouche inquiète, ne méritent pas de nous occuper longtemps. C'est par genre le plus souvent qu'on les adopte, et parce que

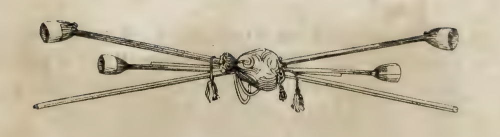
le tabac du peuple ne paraît pas encore assez cher. Merci !

Comme tous les goûts sont dans la nature, morale relâchée qui n'a point la sanction de la Cour d'assises, il ne faut point oublier l'enfant au berceau qui fume la baguette à habits de son papa, le malheureux qui en est réduit à la feuille de noyer, ce qui prouve qu'il n'a pas de pain pour échanger contre du tabac. Et, à ce sujet, il y aurait mille histoires de voyages à raconter : il y aurait à faire l'histoire de nos désastres. L'Espagne et la Russie nous fourniraient nombre d'épisodes, et c'est un travail qui a été fait par tous nos chroniqueurs pleurards ! Oui, j'admets la sauge, la feuille de noyer, la fleur de tilleul, la pudibonde feuille de vigne ! tout est bon quand il s'agit de tromper la faim ! Mais que, par vanité ou par économie, on admette le tabac de contrebande, qu'on fasse fi de la régie pour accepter les yeux fermés les rebuts des fabriques de Belgique et d'Allemagne, cela est injuste, cela est maladroit et ridicule.

Dans le cours d'une vie orageuse dont les accidents m'ont jeté sur tous les rivages,

j'ai traversé bien des pays, vu bien des hommes, et fumé bien des tabacs. Je le déclare, le tabac français est encore le meilleur; et j'ai pour moi tous nos matelots dont l'avis est ici de quelque poids, qui vous diront d'une voix unanime que le caporal n'a de rivaux nulle part.





QUEL TABAC

doit-on fumer de préférence?

—

J'ai longtemps et mûrement réfléchi sur cette délicate et subtile question, et je crois pouvoir proposer une solution qui conciliera tous les esprits.

Si j'étais courtisan, je n'hésiterais pas à dire que le meilleur tabac est celui que fume S. A. R. le duc d'Orléans.

Si j'étais un Céladon, je donnerais la préférence au *papelito* pour plaire aux dames.

Si j'étais inconséquent, je dirais : Le meilleur tabac est celui qu'on aime le mieux.

Mais la question n'est pas là, et un pareil sujet veut être traité avec maturité. En général, les aptitudes de l'homme sont le produit des milieux où il vit. Je m'explique : l'homme du Nord doit préférer le tabac fort ; celui du Midi, plus sensuel et plus efféminé, doit préférer le tabac doux et aromatique. Tous les appétits intermédiaires ne sont que des instincts dérivés, des goûts pervertis ou dépravés. Tous les produits du même sol : hommes, animaux, plantes et minéraux doivent vivre et mourir ensemble ; tous les produits transplantés ou artificiels ne sont que des alliances monstrueuses.

Je me résume : un homme normal étant donné, dites-moi quel tabac il fume, et je vous dirai de quel pays il est.

La question du meilleur tabac n'est donc qu'une question de latitude.



DU CIGARE.

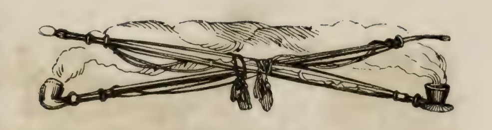
—

Le cigare est la matière première réduite à elle-même. Aux extrémités le feu et l'eau. Une légère pression des lèvres attire la fumée, et les muqueuses sont doucement titillées par le jus du tabac qui se mêle à la

salive. Il importe donc que la feuille soit bien roulée, et ménage un dégagement qui ne demande point de tirage. Le cigare doit se fumer sans effort ni douleur : pour cela, il doit être dans les conditions de sécheresse voulue, et, n'était la crainte de passer pour aristocrate, nous recommanderions de faire provision de cigares pour laisser à l'air le temps d'agir sur l'humidité, et de donner au tabac un arôme parfait. Un cigare frais n'est jamais bon, il a besoin d'être faisandé : il est parfait, quand le ver daigne le piquer. Les fabricants le savent bien, car, au moyen d'acides, ils mouchettent leurs cigares, et leur donnent un petit air de vétusté qui ne peut tromper l'œil exercé de l'amateur. On sait à quoi s'en tenir sur les vins vieux faits de la veille. Le cigare à quatre sous est incontestablement le meilleur, et, quoi qu'en dise Alphonse Karr, la régie en use assez bien avec le consommateur. Je sais qu'il est des hommes qui n'aiment que le fruit défendu, et qui, par esprit de dénigrement, paient un droit en plus à la contrebande, pour avoir ce qu'ils appellent des cigares première qualité. Il n'est pas d'histoires qu'on ne raconte

sur les dangers de l'introduction aventureuse de certains cigares, qu'on vous donne en cachette, en vous disant d'un petit air de satisfaction : « Goûtez-moi cela. » Hélas ! par complaisance, j'ai souvent accepté des cadeaux de ce genre : ce sont les seuls qui n'entretiennent pas l'amitié. Qu'on ait payé cher ou bon marché, on est toujours volé. Fermez votre porte, croyez-moi, à ces contrebandiers officieux qui vous offrent les produits de la Belgique, façonnés à Paris dans le coin obscur de quelque faubourg. Mieux vaut la fausse monnaie qu'un faux cigare : on risque moins d'être empoisonné. L'homme qui fume le cigare de contrebande est au vrai fumeur ce que la femme habillée par une revendeuse à la toilette est à l'élégante de la Chaussée-d'Antin. Esprit national à part, la France est le pays du vin et du tabac ; quand je dis la France, je dis la Havane, arsenal où le soleil cuit à point le tabac par excellence. Mais, sans sortir de nos froides régions du Nord, les produits de second, de troisième et de dernier ordre ne sont pas à mépriser : la main-d'œuvre est habile. Je n'excepte que le cigare à tuyau de paille,

qui devrait être à tout jamais prohibé. Pourquoi n'y suppléerait-on pas par ces petits cigares pointus, qui se vendent huit sous le paquet de vingt-cinq, en Corse, et qui sont parfaits? Alger, que les Espagnols exploitent, quant au tabac, pourrait aussi nous donner quelques-uns de ses échantillons : ses cigares ont un petit goût de café brûlé qui ne manque pas de saveur. Pour ce qui est de la Suisse, de l'Allemagne et de la Belgique, point d'échanges, point de transaction. Le cigare de Hambourg est un gros faiseur d'embarras qui a du corps, et rien de plus ; le cigare de Belgique est grêle ou dodu à volonté, et, placé à notre frontière, il s'introduit furtivement avec des airs exotiques qui ne lui vont pas ; le cigare suisse est brutal, âpre à la gorge, et se fume de travers, quand il se fume.



DE LA CIGARETTE.

—

Vient enfin la cigarette, dont la terminaison qui tombe en diminutif indique assez la nature amoindrie. La cigarette est gentille, vive, animée; elle a quelque chose de piquant dans ses allures; c'est la grisette des fumeurs. Ne la fait pas bien qui veut : c'est tout un apprentissage. Elle affectionne le tabac de Maryland, et, à défaut du papier sans colle de Barcelonne, c'est le papier de Perpignan qu'elle préfère: c'est vous dire assez qu'elle est d'origine espagnole. Mais en Espagne, le contenu est trop peu de chose en raison du contenant. La cigarette française est plus nourrie de tabac, et n'en vaut que mieux. Je ne l'admets pourtant qu'en désespoir de cause. Elle sèche la

poitrine, débilite les glandes salivaires, et traîne après elle tous les inconvénients de la manie de se ronger les ongles. Elle jaunit le pouce et l'index, comme si l'on avait épluché des cerneaux, pis que cela peut-être ; et l'on est obligé de dire tout haut dans un salon : « Je fume la cigarette. » L'on tire de sa poche son petit attirail ; on place une pincée de tabac dans sa main gauche ; on la roule dans sa fragile enveloppe, et les dames vous donnent parfois leur pratique.



Savez-vous quelle différence il y a entre

M. Decamps et M. Horace Vernet, c'est que l'un fume la pipe, et l'autre la cigarette.




RAMBERT.



CONSEILS A UN JEUNE FUMEUR,

avec le modèle du vrai fumeur.

—

Jeune homme qui ne fumez pas encore, mais qu'une noble émulation dévore, et qui brûlez de marcher sur les traces de vos anciens, ma sympathie est acquise à vos instincts généreux, et je voudrais vous faciliter les voies vers cet art difficile, dont les abords sont hérissés de maux de tête et de faiblesses d'estomac. Je sais que l'audace sied bien aux grands cœurs; mais suivez un conseil d'ami, ne vous attaquez pas de prime-abord à la pipe en terre, culottée ou non, ni même à aucune pipe, ni même au cigare : vos organes trop dé-

licats ne les supporteraient pas, et tout le courage du monde ne peut rien contre les maux de cœur. C'est par la cigarette que vous devez débuter. La cigarette est sans force ; elle n'engage à rien : l'odeur du papier brûlé n'y corrige que trop la piquante saveur du tabac. Puis, quand les parois de la bouche se seront endurcies à la chaleur, et que les fibres du cerveau commenceront à être moins ébranlées par la fumée, passez... au cigare... Non (de la cigarette au cigare la distance est trop grande encore ; en dépit du rapprochement des noms, un abîme les sépare), prenez une de ces pipes insignifiantes qui n'ont qu'un goût vague et affaibli, une pipe en verre, par exemple. Relisez mon chapitre des pipes, et montant toujours de l'une à l'autre, dans l'ordre de leur force, vous arriverez enfin à la vraie pipe ; vous pourrez aborder le brûle-gueule sans vomir, et vous ne serez plus un jeune fumeur, vous serez un fumeur.

Mais que de choses encore, que de temps, que d'études avant de pouvoir vous dire un vrai fumeur. Écoutez et méditez. Le vrai fumeur n'est pas celui qui fume toujours : celui-là n'est qu'un gourmand. Le gourmet

prend son temps et fume à ses heures; ce n'est pas celui qui tapisse ses murailles

D'un long cordon de pipes entassées.

Vain et ridicule étalage, quand on ne s'en sert pas; marque d'une légèreté malheureuse, quand on s'en sert. Le chien fidèle ne connaît qu'un maître, l'ami véritable n'a qu'un ami, le vrai fumeur ne fume que dans une pipe; s'il en a d'autres, c'est pour ses amis, et dans le cas où sa pipe se casserait. Quand ce malheur arrive, le vrai fumeur ne s'emporte pas; il ne jure pas, il ne crie pas: A bas le gouvernement! Il pleure et ramasse les débris. Mais cela n'arrive jamais par sa faute: il ne casse pas sa pipe, on la lui casse. La pipe du fumeur modèle, du fumeur artiste, une fois ancrée entre les canines, ne bouge plus; elle fait partie de la mâchoire. Pour éviter la distraction, il parle peu, et cependant il n'aime pas à fumer seul, mais il a soin de n'admettre dans son cercle que des hommes de mérite, des praticiens consommés. Il s'arrange pour cracher le moins possible, et quand il crache, il crache bien.

Point de cette mauvaise queue de l'éjection salivaire, point de ces filets retardataires qui s'arrêtent aux habits, ou tombent sur les bottes du voisin ; il crache droit au but, et tout d'un trait. Le chef d'orchestre le plus habile ne possède pas mieux la mesure du temps dans l'oreille qu'il ne la possède, lui, dans les lèvres. Il va *piano*, mais les bouffées de tabac se suivent à intervalles géométriquement égaux. Jamais vous ne le verrez ôter sa pipe de sa bouche pour examiner les progrès du culot. Il est trop sûr de lui, et, sans les voir, il les sent.

J'établis pourtant une différence entre le vrai fumeur et le culotteur de pipes : le premier fait de l'art, et l'autre du métier. Pour mille culotteurs de pipes, vous avez un vrai fumeur.

Efforcez-vous, jeune homme, afin que ce soit vous !



DES QUALITÉS

D'UNE BONNE PIPE,

et des pipes en général.

—

De même que le caporal est le roi des tabacs, la petite pipe de terre est la reine des pipes. Avant tout, elle a sur les autres cet immense avantage, qu'elle est d'un seul morceau : son tirage est complet ; jamais l'air ne s'y fait jour ; jamais avec elle, on n'a le souci de ces incessantes réparations auxquelles sont assujetties les pipes dont le tuyau s'emmanche et se démanche. La pipe en terre se met dans la poche ; elle vous suit aux champs, à la ville ; à l'état de brûle-gueule, elle s'allie aux occupations les plus minutieuses, aux travaux les plus durs ; elle est la seule qui puisse se fumer convena-

blement à cheval. Bien culottée, il n'est rien qui l'égale. La pipe d'écume de mer elle-même, dont l'apprentissage est si long et si pénible, n'a pas, après trois mois d'exercice, cette saveur franche et douce qu'une pipe belge acquiert en huit jours. Je me plais à rendre hommage sur ce point à la Belgique, après avoir parlé si mal de ses cigares et de son tabac; je déclare ses pipes admirables, supérieures à toutes les nôtres, même à celles de Saint-Omer : certes, voilà la preuve que ce n'est point un esprit de nationalité étroite qui m'a inspiré mes colères de tout à l'heure.

Parmi les pipes en terre, j'exclurai cependant ces têtes de mauvais goût, ces bottes, ces barils, qui se vendent 3 sous chez les marchands, comme aussi les pipes en trompette, dont le tuyau revient cinq ou six fois sur lui-même, et ces pipes d'une longueur démesurée, qu'un vieux rentier peut seul garder plus de quinze jours. Tout cela est de mauvais ton, et jamais un fumeur sérieux ne se laissera aller à ce vain semblant d'originalité, qui frise de trop près le ridicule pour ne pas y tomber tout à fait.

La pipe orientale, avec son attirail qu'on dirait emprunté à un laboratoire de chimie, la pipe orientale ne me va pas, si vantée qu'elle soit par les voyageurs. Voulez-vous savoir ce que c'est que la fumée de tabac quand elle a passé dans l'eau? Sans prendre le paquebot de Marseille, sans aller plus loin que la boutique de votre voisin le faïencier, achetez une de ces méchantes pipes en verre, à tuyau contourné, telles que l'on en crie quelquefois à 7 sous sur nos boulevards; versez-y quelques gouttes d'eau qui iront s'arrêter au fond d'une courbure. Bourrez, allumez et fumez. Il vous viendra à la bouche quelque chose d'insipide et de froid, sans action sur le palais, sans action sur le cerveau, non pas une fumée, mais l'ombre d'une fumée.

J'admets assez volontiers ces grosses têtes en terre de pipe, coulées à Saint-Omer; ces diables, ces étudiants, ces grognards, ces portières, ces Napoléons que la jeunesse de nos écoles semble affectionner par dessus tout. Mais pour cela je les veux parfaitement culottées : rien n'est plus affreux en commençant; rien ne provoque plus la nau-

sée quand elles ont été brûlées par un fumeur impatient, ou culottées de travers par un asthmatique.

Quant à ces pipes en terre rouge de toutes formes et de tous pays, rondes, carrées, en entonnoirs, en tuyaux de poêle ; pipes de Smyrne, d'Égypte, du Sénégal, des Antilles et d'Otaïti, elles ont, il faut l'avouer, un je ne sais quoi de suave et de tranquille qui séduit au premier abord. Il n'y a point chez elles les déboires de l'apprentissage : elles sont bonnes dès la première fois. Mais, au rebours de la pipe en terre, à mesure que vous les fumez, elles s'encrassent, elles s'encroûtent, le jus de tabac n'imbibe point l'intérieur, et se coagule sur les parois. C'est l'image fidèle de ces amitiés faciles qui jettent tout leur feu à la première entrevue, mais qui n'ont ni fonds ni ressources. Le cœur est dur, et l'on reste à la surface. Méfiez-vous des pipes en terre rouge!

J'en dis autant de la pipe en porcelaine, malgré qu'elle ait su s'inféoder en quelque sorte toute la race germanique. La pipe en porcelaine ne boit pas les sucs du tabac ; l'âge et le long usage ne sauraient l'améliorer,

et, par suite de cette impénétrabilité, il faut la nettoyer à chaque instant. C'est pour elle qu'a été inventée cette ignoble pompe, espèce de sentine où va se condenser le résidu liquide que la pipe elle-même refuse d'absorber, et qu'on est obligé de vider et d'essuyer de quart d'heure en quart d'heure. Un fumeur n'est pas un laveur de vaisselle; la pipe en porcelaine ne lui vaut rien.

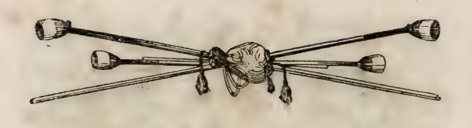
Quant à ces pipes fantastiques en bois de cerf, en bois sculpté, en racines, en branches d'arbre, en cocos, qui nous viennent de la Suisse, des marchés de Leipsick et de Nuremberg, et des ateliers des bagnes, je les mets impitoyablement à l'index. Qu'on les garde chez soi, pendues à la muraille, comme on garde le souvenir d'une mauvaise plaisanterie, passe encore; mais qu'on les décroche pour s'en servir, jamais! L'article curiosités peut bien être admis dans l'arsenal d'un fumeur, mais on ne fume pas dans une curiosité, pas plus qu'on ne sort dans la rue avec une salade du XIVe siècle sur la tête et des souliers à la poulaine aux pieds.

Il me reste à dire un mot de la pipe gi–

gantesque, de la pipe qui tient un quart, une demi-livre, une livre de tabac. C'est en Allemagne que j'ai vu les fantaisies les plus excentriques en ce genre : les Abdel-Kader monstrueux de nos débitants de Paris ne sont rien auprès des énormités qui décorent les boutiques de Brême et de Hambourg : c'est tout aussi bien des pots à tabac que des pipes, et de mémoire d'Allemand, jamais personne n'a pu en avoir raison d'une seule fois ; et cependant cela n'approche pas encore du véritable modèle de la pipe monstre, de cette pipe que l'un de mes amis a vue de ses yeux dans les déserts de l'Amérique méridionale : c'est la pipe de la tribu des Oyatopoks. Elle reste allumée jour et nuit, bourrée d'une espèce d'herbe du pays qui tient lieu de tabac. Ils sont là cent à cent cinquante, qui emmanchent à tour de rôle leurs longs tuyaux de roseau dans les trous nombreux dont ses bords sont percés. Je ne conçois pas qu'on aille à Rome pour voir des pierres et se brûler au soleil, mais je conçois le voyage de l'Amérique méridionale, ne serait-ce qu'à cause de la pipe de la tribu des Oyatopoks.



Quand j'ai mis ce titre ambitieux, j'oubliais tout simplement que la Chine, l'Égypte, Alger, et nos colonies d'Amérique, ne sont point en Europe; car nous n'avons en vue que la satisfaction des appétits, et nous nous garderons bien de tomber dans les questions de mots. Il s'agit donc, pour le moment, du thé, de l'opium, du sucre et du coton. Comme le tabac n'est pas mis en jeu dans ce conflit, nous passons à un autre chapitre.



DU TABAC

SOUS LE POINT DE VUE CATHOLIQUE, ARTISTIQUE (le mot n'est pas français), LITTÉRAIRE, MÉDICAL.

—

Nous avons dit, dans notre histoire du tabac, la lutte qu'il avait eu à soutenir contre les préventions de l'Église. L'excommunication est levée; mais le préjugé reste : tous les parfums sont admis dans le sanctuaire, moins celui du tabac. Ne serait-il pas cependant plus moral, plus religieux, plus hygiénique, de détrôner l'encens, qui entête depuis si longtemps Dieu et les saints, pour le remplacer par le tabac. Et voyez ce que le culte y gagnerait ! Les esclaves de l'habitude, qui se tiennent à la porte, entreraient la pipe ou le cigare à la bouche, et les rangs pressés de ces dociles thuriféraires recueille-

raient la parole divine sans bruit et sans impatience. Les dévotes s'y feraient comme partout ailleurs, ne serait-ce que pour expier leurs petits péchés à huis clos, et M. de la Mennais n'aurait plus de livre à faire sur l'indifférence en matière de religion.





AU POINT DE VUE ARTISTIQUE.

—

La première condition pour être peintre ou sculpteur, n'est pas de s'être livré aux études académiques, d'avoir étudié la ligne, de faire sa palette, d'être coloriste comme Diaz, ou géomètre comme M. Ingres : il faut savoir fumer. En deçà ou au delà

de la pipe, point de salut. Et cette science est si exigeante, si absorbante, que parfois on s'y tient, et qu'après quinze ans d'études, on est parfait culotteur de pipes. Je pourrais citer un grand nombre de génies méconnus, dont je n'ai jamais vu les tableaux, mais dont je reconnaîtrais le brûle-gueule au travail ingénieux du culot qui a marbré d'un ton chaud le récipient magique du tabac inspirateur. Heureux ces grands artistes, ces grands philosophes ! ils ignorent les déboires de l'exposition : tous leurs tableaux sont dans leur tête ; ils les voient, ils en jouissent ; ils en font tout haut l'éloge, et réservent la critique pour leurs amis, que le mal d'enfant tourmente à époque fixe, et qui demandent humblement au public de leur donner un nom et de l'argent. Cela est bien pour le présent, il est vrai. Le temps marche cependant. Le rapin se fait homme, et l'homme se fait *ganache*, maintenant surtout qu'on l'est de si bonne heure. Je m'inquiète fort peu de savoir ce qu'on fait des vieilles lunes ; mais que fait-on de ces vieux culotteurs de pipes ?

Comme je faisais cette question tout haut dans la rue à un de mes amis : — On en fait des culotteurs de pipes ! — s'exclama avec

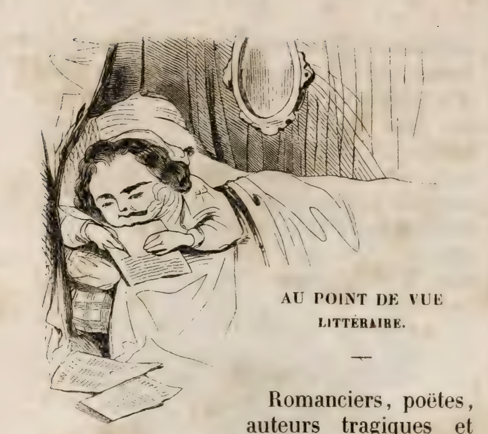
emphase un homme qui marchait derrière moi, et dont ci-joint le portrait.



Par lui j'ai su quels étaient les produits de cette noble profession. Vous aimez à fumer, vous n'avez pas d'argent : vous allez chez un marchand de tabac, et vous lui demandez une pipe, deux pipes, trois pipes, et le tabac nécessaire pour les amener de l'état de pipes neuves à l'état de pipes faites. Le marché

est conclu. L'ouvrier, ou plutôt l'artiste, se dessaisit de son œuvre, après en avoir joui, et le marchand ne manque pas d'acheteurs qui, pour vingt ou trente sous, se donnent une grande satisfaction d'amour-propre aux yeux des connaisseurs. Misérable vanité ! coupable paresse ! c'est ainsi que les peintres amateurs achètent des tableaux qu'ils signent ; c'est ainsi que les vieillards réduits à leurs gencives se font mâcher les morceaux.





AU POINT DE VUE
LITTÉRAIRE.

Romanciers, poëtes, auteurs tragiques et comiques, fument à qui mieux mieux, et le café, ce poison lent, qui, après un siècle d'épreuves, nous a enlevé Fontenelle et Voltaire, n'est plus compté pour rien dans les inspirations fébriles du cerveau. Les muses en font leur deuil, et si elles dansent encore avec Apollon, ce doit être une espèce de cancan, je n'ose dire de chahut, la pipe à la bouche. Je sais un de nos littérateurs, et des plus huppés sans contredit, qui, ne

voulant pas rester en arrière de son siècle, a plus travaillé pour apprendre à fumer que pour accoucher chaque mois d'un volume in-folio. Il aurait donné, je crois, tous ses chefs-d'œuvre de fine critique, toute sa verve, tout son bon sens, pour fumer comme le dernier singe de son école. Je le pris en pitié, et j'en fis un fumeur. Depuis on a pu voir tout ce que son talent a pris de force, tout ce que ses idées ont de net et d'arrêté. Il flottait incertain entre tous les caprices et tous les appétits ; maintenant, il n'en a plus que deux qu'il satisfait à la grande édification de ses amis, et au désespoir de ses ennemis, s'il en a, écrire et fumer, fumer d'abord. Dans cette lutte qui semblait contre nature, l'amour a été vaincu, et le vainqueur, qui a du savoir-vivre, a fait sortir l'amour par la porte, quand il pouvait le faire sauter par la fenêtre. C'est généreux ! gloire au tabac !

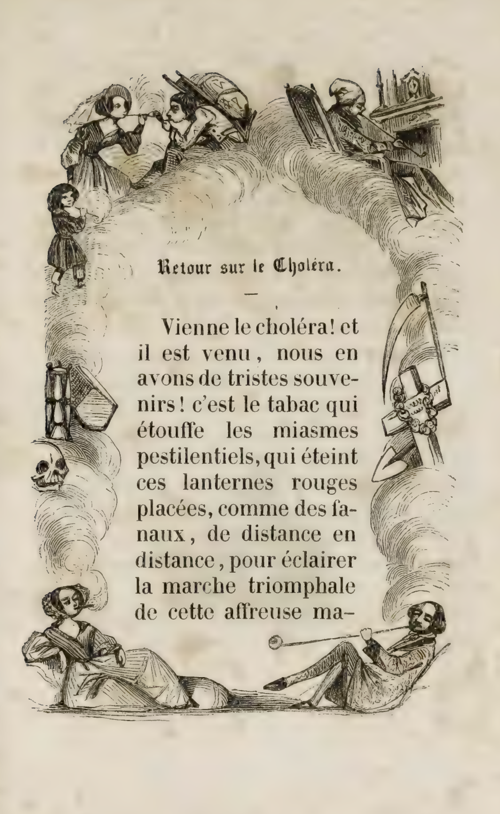




AU POINT DE VUE MÉDICAL.

—

Mais vaincre l'amour, ce n'est rien : vaincre la peste et la mort, quel triomphe ! Voyez nos jeunes élèves d'Esculape (vieux style) Sans appeler Gannal et son procédé désinfecteur, sans répandre autour d'eux des flots de chlore, ils taillent, ils rognent le cadavre que les vers leur disputent : leur préservatif est la pipe.



Retour sur le Choléra.

—

Vienne le choléra! et il est venu, nous en avons de tristes souvenirs! c'est le tabac qui étouffe les miasmes pestilentiels, qui éteint ces lanternes rouges placées, comme des fanaux, de distance en distance, pour éclairer la marche triomphale de cette affreuse ma-

ladie. Vienne la peste noire elle-même, qui a enlevé les deux tiers du genre humain ! nous la défions. Je dis plus : l'épizootie, la morve ne seront plus à craindre, dès qu'on pourra faire fumer les chevaux, les moutons, les bœufs ; à ce sujet, je promets un livre qui stupéfiera toutes les Académies, et que je dédierai à M. Flourens, membre de l'Académie française en dépit des poëtes et des jaloux.





DU SCORBUT.

—

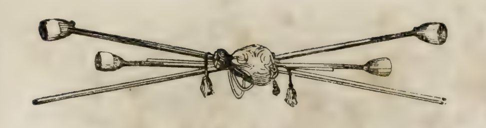
Mais la vertu du tabac et de sa cendre merveilleuse ne s'arrête point à la dent. Elle profite à la gencive, elle est l'ennemie des aphtes, et je puis citer un de mes amis, avocat distingué, qu'elle a délivré à tout jamais de tous ces petits bobos fiévreux qui s'attachent au palais, qui mouchettent la langue et la lardent d'épingles rouges. Le scorbut est un nom général qui déguise bien des maladies de toute autre famille, et de tous les végétaux, le tabac fumé ou chiqué est celui qui lutte avec le plus d'action contre ses affreux ravages.



DE LA DENTITION.

—

Comme il n'y a pas de feu sans fumée, et de fumée qui ne laisse de traces sur son passage, on en conclut que la bouche est dans toutes les conditions d'une cheminée, et que l'émail des dents, altéré par la suie, ne peut être ramoné convenablement. Erreur ! Si la médecine homœopathique a quelque valeur, c'est bien dans cette occurrence. Ce qu'a fait le tabac, le tabac le défait ; et voici comme



POUDRE ÉCONOMIQUE

à 100 fr. l'once, pardon, je voulais dire les 31 grammes.

—

Mettez religieusement de côté la cendre blanche de vos cigares, et quand vous en avez fumé cinq cents, vous êtes possesseur du véritable trésor dentifrice. Si vous y ajoutez par tiers du charbon pilé et du quinquina, le récurage est parfait. Moi qui vous parle, j'ai soixante-douze années de service (les années de service comptent double) comme fumeur, et j'ai un ratelier que Désirabode m'achèterait bien cher pour en parer quelques-unes de ses pratiques qui ne fument jamais.



DES INSECTES.

Dans les combats que nous avons à soutenir avec ces animaux à mille formes, à mille noms, qui nous attaquent corps à corps, qui nous déchirent et s'envolent pour nous redéchirer, ou qui, acharnés sur leur proie, ne la quittent plus et meurent ensevelis dans leur propre triomphe, mais meurent en se multipliant, le tabac est encore l'Alcide de ces Pygmées.

Mort de Narcisse.

—

Un de mes amis, qui connaît à fond l'antiquité, et qui compte parmi les membres les plus distingués de l'Institut historique, me disait que si Narcisse, le beau Narcisse, avait toujours eu un cigare à la bouche, il ne serait pas mort si jeune.

Je ne comprends pas.





DES ENNEMIS DU TABAC.

Où l'Auteur effrayé recule devant son sujet.

—

Le tabac étant le plus ferme appui du gouvernement constitutionnel, comme nous le prouverons ci-dessous, tout Français qui ne fume pas n'est qu'un mauvais citoyen : se soustraire à la contribution indirecte est un vol fait à la masse. La loi n'a pas prévu ce cas de banqueroute négative ; c'est une lacune que la sagesse de nos législateurs remplira sans doute avant peu. Personne n'échappe à la conscription, à l'impôt foncier, personnel, pourquoi souffrir l'exception dans une haute question de finance et de salubrité publique ? A cette demande, le *regis ad exemplar* se dresse majestueusement devant moi, et j'avoue qu'il m'en coûte de critiquer l'antipathie du chef de l'état, qui reçoit tous les encens, moins celui du tabac. Mais si le

tabac lui fait mal, répondra la reine, il est bien libre de ne pas fumer. Liberté tyrannique, madame, qui le compromet aux yeux de tous les partis ! Avec la rage d'imitation qui nous possède, voyez quel bel et noble enseignement donnerait la royauté, si elle se promenait le cigare ou la pipe à la bouche ! Les zéros viendraient se grouper en foule au chiffre ordinaire de la régie, et dans leur bonne humeur nos représentants ne lésineraient plus en fait de listes civiles et de dotations extraordinaires. Je sais qu'il y a des marins, et des plus notables encore, qui toute leur vie ont le mal de mer ; tant pis pour eux, ils n'en sont pas moins forcés de rester à leur poste. N'était le respect qui ferme la bouche aux enfants bien nés, d'Orléans, Joinville, Nemours auraient élevé la voix contre cette inconséquence ; mais leurs goûts qui se prononcent *quand même*, rassurent le pays ; et si le roi des Français ne fume pas, il fumera. Le roi est mort : vive le roi !



DU SANS-CULOTTISME EN GÉNÉRAL,

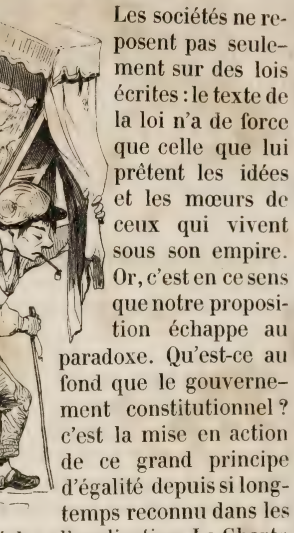
et de la Pipe culottée en particulier.

—

Chose étrange, et que n'a point observée M. Thiers, à l'époque où la culotte était à l'*index* (époque de terrible mémoire !), M. de Robespierre et la pipe eurent seuls le courage de cet indispensable vêtement. La culotte a perdu M. de Robespierre, et, quoique culottée, la pipe est restée l'amie du peuple.

Comme quoi le Tabac est le plus ferme soutien du gouvernement constitutionnel.

—

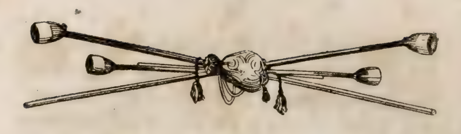


Les sociétés ne reposent pas seulement sur des lois écrites : le texte de la loi n'a de force que celle que lui prêtent les idées et les mœurs de ceux qui vivent sous son empire. Or, c'est en ce sens que notre proposition échappe au paradoxe. Qu'est-ce au fond que le gouvernement constitutionnel ? c'est la mise en action de ce grand principe d'égalité depuis si longtemps reconnu dans les livres, repoussé dans l'application. La Charte

le proclame tout haut ; c'est très-bien ; mais à quoi lui servira la Charte, si elle-même n'est pas soutenue par l'opinion, appuyée par l'esprit public, consolidée par les habitudes de la vie commune. J'ai beau chercher autour de moi, je ne vois rien dans notre société, telle qu'elle est organisée maintenant, qui soit d'un plus puissant secours au principe d'égalité que le tabac. C'est là le véritable joint de la question ; c'est le point où le maréchal de France et le conscrit, le surnuméraire et le ministre, le banquier et le marchand de contremarques, se rencontrent sur le même terrain, vivent de la même vie, obéissent aux mêmes instincts, et dans les mêmes conditions. L'homme qui fume est l'égal de l'homme qui fume : cela ne souffre pas contradiction pour qui sait ce que c'est que fumer. En Espagne, pas d'aristocrates, le premier goujat venu aborde un grand de première classe en lui disant : *Du feu?* (en espagnol), et le grand d'Espagne répond : *Voilà!* (toujours en espagnol). Le riche a ses cafés, ses restaurants, ses perruquiers qu'il appelle des coiffeurs, ses places à part au théâtre et dans les voitures pu-

bliques; suivez-le partout où il entre, vous le verrez partout isolé du pauvre, et, si quelque part il y a contact, vous verrez qu'en même temps il y a répulsion. Mais le riche et le pauvre se coudoient sans s'étonner dans les lieux où se vend le tabac. Je ne sais quelle voix secrète leur crie à l'oreille qu'ils sont là chacun à leur place : le paletot n'y méprise point le bourgeron, et la veste du maçon n'y prend point un malin plaisir à blanchir l'habit noir du notaire. Et voyez ! il est incontestable que l'on dîne mieux chez Véfour que dans une gargote ; une paire de bottes est sans contredit préférable à une paire de sabots ; et il y a certes plus de plaisir à s'étaler dans une loge d'avant-scène qu'à s'étouffer au paradis : chez le débitant de tabac, au contraire, quand celui-ci s'en va avec ses 2 sous de caporal, celui-là avec sa coûteuse provision de cigares, tous les deux emportent une source égale de jouissances, et, quand je dis égale ; je suis généreux avec l'homme du monde, car le fumeur qui s'y connaît s'en tient au tabac du roulier et du soldat. Dites-moi maintenant s'il y a quelque chose qui égalise mieux les hommes, et, par con-

tre-coup, qui soit plus utile au maintien de nos constitutions que ce besoin commun à tous, satisfait par tous de la même manière. Vous m'objecterez à cela qu'il en est bien quelques autres qui sont dans le même cas Mais à ceux-là la honte et le secret : les uns sont rangés parmi les infirmités de notre nature ; les autres se couvrent des ombres du mystère, et, pour ces derniers encore, est-il bien exact de dire que tous les hommes soient égaux devant eux ? La Charte ne pourrait aller chercher là ses soutiens. Le tabac s'avoue ; il se fume à la face du ciel et de la terre ; les ténèbres lui vont si peu, qu'il n'a plus de saveur dans l'obscurité. De toutes les choses qui constituent l'égalité, c'est la seule qui soit de taille à la représenter aux yeux du politique.



DE LA RÉFORME ÉLECTORALE.



La loi électorale donne bien du tintouin à ceux qui ont et à ceux qui n'ont pas. Les amateurs de corvée se plaignent de n'en avoir point assez, et en demandent au profit des meneurs. Les capacités sont méconnues : l'argent seul donne la mesure des hommes, et les brevets de citoyen ne sont délivrés que par la patente et

la contribution. N'est donc pas qui veut électeur et éligible. Cette convoitise de droits, qu'on exerce en rechignant dès qu'on les a, trouverait sa critique dans les négligences civiles et militaires ; à preuve la garde nationale et le jury. Rendez le service libre, et nos compagnies d'élite se réduiront au tambour et au capitaine, s'il a un gros ventre et des épaulettes neuves. Quant au jury, supprimez l'amende de 500 francs, et le sacerdoce magistral ne reposera que sur les huissiers de semaine.

N'importe, pour qu'il y ait plus d'appelés, sans pour cela qu'il y ait plus d'élus, je propose que la contribution indirecte soit appréciée par tête, eu égard à la consommation. Si la régie du tabac bénéficie d'un tiers en raison de ses produits, l'homme qui justifie, par des certificats que viseront des commissaires *ad hoc*, une dépense de 900 fr., je prends au *maximum*, sera, de droit et de fait, électeur ou éligible. Ce sera une manière adroite de pousser à la consommation : les recettes seront doublées, triplées, quadruplées, et la liberté fera le tour de la France, portée sur un immense nuage de

tabac. Une jouissance, un besoin à satisfaire élèveront l'ouvrier à la dignité de suffragant, et, en voyant un homme ivre-mort d'eau-de-vie dans la rue, on pourra dire : « Que ce brave continue, il aura bientôt la capacité voulue pour être éligible. » Cette loi, pleine de sagesse, doit couper court aux misérables discussions sur la hausse et la baisse du cens, toujours aristocratique quoi qu'on fasse.





DU TABAC ET DE LA MISÈRE.

—

Le jeu, cette grande égalité que le hasard préside, les yeux fermés, a été mis à l'index. *Rouge* et *noire* ont fui devant le drapeau tricolore, et Baden-Baden est leur champ d'asile. La loterie, cette fée menteuse, qui nous rendait si riches la veille, a emporté ses rêves, ses villes et ses châteaux en Italie, en Allemagne. Le positif nous est resté, cartes sur table, et chacun est mis face à face avec la réalité. Les mauvaises passions

n'y trouvent pas leur compte. Les jours se suivent et se ressemblent, horrible monotonie qui menaçait de rompre l'équilibre de tous les pouvoirs sociaux. Car, si on ne dort pas toujours, on dîne encore moins, et la faim, conseillère turbulente, n'a jamais qu'un mauvais réveil. Le tabac seul est en aide à l'imagination du pauvre, et l'homme au petit manteau bleu l'a bien compris, lui qui a joint à ses soupes du matin quelques rations de caporal, au bénéfice des indigents et des prisonniers, pour les aider à vivre ou à mourir. Ce grand exemple devrait être suivi par les bureaux de charité, qui s'obstinent à ne pas voir que le *superflu* (mot étrange) est devenu le *nécessaire*. Le maintien de notre constitution est à ce prix.



DE LA

BLAGUE A TABAC,

Recherches philologiques philosophiques et sociales sur la manière indigne dont on a détourné le sens de ce mot.

—

L'origine du mot *blague* se perd dans la nuit des langues; c'est pour cela que nous n'avons jamais pu la découvrir. Cependant, comme depuis les constitutions nouvelles que le monde s'est données, c'est en grande partie sur ce mot que reposent les gouvernements, il nous paraît honteux que la science laisse subsister cette lacune, si facile à remplir pour un homme qui en aurait

un peu l'habitude. Aussi avons-nous l'intention d'affecter le produit de cet ouvrage à un prix de 50,000 fr. que l'académie des Inscriptions décernera au savant assez heureux, ou assez habile, pour doter le pays de cette importante découverte.

Quel sujet de méditations pour un penseur que cette corruption bizarre de langage qui, du nom d'une chose sans valeur, sans portée, dont l'unique emploi est de rendre le tabac portatif et toujours frais, a fait un des premiers mots de notre langue, un des rois du dictionnaire, le signe représentatif de l'intelligence en action. Ainsi se font et se défont les fortunes; ainsi les mots s'en vont avec les rois et les dieux. L'éloquence, cette belle expression antique; l'éloquence, la muse de Démosthènes et de Cicéron, de Bossuet et de Mirabeau; l'éloquence est morte; elle a été ensevelie dans sa pourpre. A sa place règne aujourd'hui la blague, parvenue insolente, trouvée un jour par un rapin dans le coin d'un atelier, baptisée par une grisette et un commis. Père et mère inconnus.

A envisager le côté social de la question,

la blague est un magnifique progrès de l'humanité. C'est un pas de plus vers cette égalité tant désirable que rêvent les esprits d'avenir, et qui doit faire de tous les hommes un seul homme. Nous avons déjà le bon marché, qui égalise les fortunes; les vêtements larges, qui ne permettent plus de distinguer si l'on est bien ou mal fait. Avec la blague, le sot parle autant que l'homme d'esprit, et aussi bien. Vienne le reste, et nous arriverons alors à la fusion universelle : nous serons tous frères, non plus de nom seulement, mais de fait. La fiction de l'égalité se réalisera. L'humanité aura fini son œuvre : il ne lui restera plus à attendre que la fin du monde et le jugement dernier.



ÉTUDE MORALE

SUR

LE MOT CAROTTE.

—

Il y a une grande différence entre le vol et la carotte : le voleur prend, le carotteur se fait donner. Le mot carotte, dans son application morale, est un mot d'origine contemporaine, mais la chose est aussi vieille que le monde. C'était une carotte que Pompée voulait tirer à César, quand il lui de-

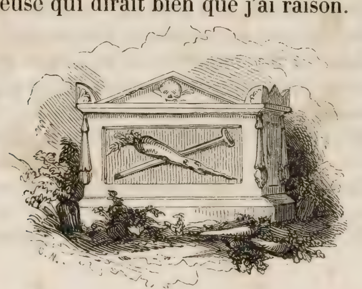
mandait ses légions de la Gaule pour l'écraser ensuite à son aise. L'histoire est remplie de traités, de réconciliations, d'alliances et de concessions qui n'étaient que d'infâmes carottes. Je ne citerai que la Saint-Barthélemy, sanglante carotte tirée par Catherine de Médicis aux huguenots, à grand renfort d'embrassades et de paroles dorées. Napoléon lui-même, notre grand Napoléon n'a pas dédaigné la carotte à l'occasion, témoin Ferdinand et la guerre d'Espagne.

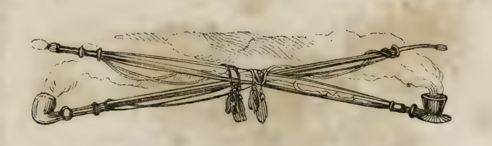
De nos jours, le carotteur par excellence, aux yeux de l'opinion, est l'étudiant, qui a toujours des demandes d'argent à faire au pays, tantôt pour ses livres, et tantôt pour ses examens, jamais pour ses femmes, sa bière et son tabac. Après lui vient le soldat; mais l'opinion est injuste en attribuant à l'étudiant et au tambour le monopole de la carotte. La carotte est partout : dans les salons aussi bien que dans les estaminets ; ni la ville ni la cour ne sont à l'abri de ses traits ;

Et la garde qui veille à la porte du Louvre, etc.

Je n'achève pas par respect pour les

mœurs. La femme qui extorque un cachemire avec une migraine, le marchand d'étoffes *bon teint*, l'inventeur des perruques qui ne se défrisent jamais, le candidat qui se proclame incorruptible aux réunions électorales, l'homme qui vous refait un habit neuf avec un vieil habit, carottes que tout cela. Brutus en mourant s'écriait : « O vertu ! tu n'es qu'un nom ! » Aujourd'hui, la vertu n'est souvent qu'une carotte. La Charte elle-même, n'a-t-on pas voulu la faire passer à l'état de carotte. Ne méprisons point la carotte : c'est la politique appliquée en grand, appliquée à tout ; le plus grand diplomate n'est que le meilleur carotteur, et si j'appelais les morts à l'appui, je sais une ombre boiteuse qui dirait bien que j'ai raison.





Des Indiscrétions du Tabac.

—

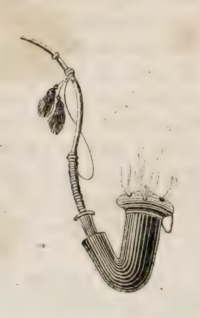
Les paroles s'envolent et les écrits restent, *verba volant, scripta manent*. Il ne faudrait pas se fier à cette maxime dans son application, et se croire le maître d'un secret dit à l'oreille. L'amour est bavard, et la méfiance a le nez fin. Malheur à la femme dont l'amant fume, si son mari ne fume pas ! Or, comme il est plus facile d'imposer une habitude que d'y faire renoncer, la femme bien stylée prendra ses mesures en conséquence. Coûte que coûte, le mari fumera, et l'adultère, tête levée, mentira franchement. Cela vaut mieux, n'en déplaise à Jean-Marie Farina. Ce petit conseil n'est pas trop moral, mais il est utile.



DE L'AMOUR ET DU TABAC.

—

« Je te laisse ma femme et ma pipe, » a dit spirituellement Gavarni, et il ajoute : « Je te recommande bien ma pipe ! » Ainsi va le monde. Tirez vos conclusions.





DE DIOGÈNE

ET

DU CHIFFONNIER

PHILOSOPHE.

—

J'aime Diogène. Dans ce monde brutal de l'antiquité, si amoureux de la forme, si contempteur de la misère, c'est à tout prendre une belle chose que cette franche protestation de l'homme contre l'habit, que cette réhabilitation du haillon au profit de celui qui le porte. L'exemple de ce gueux spirituel et mordant, qui, du fond de son tonneau,

déchirait à belles dents, comme un chien d'esprit qu'il était, les beaux, les puissants et les riches, était alors un enseignement d'une haute portée et dont le monde a profité. A ce titre, Diogène fut un grand philosophe, plus grand à coup sûr que Thalès et Pythagore qui cherchaient si le monde était venu par l'eau ou par le feu, et qui s'inquiétaient fort de la question de savoir si la lune était plus grande que le Péloponèse.

De nos jours certaines gens ont voulu reprendre en sous-œuvre la philosophie de Diogène. Mais le métier de philosophe est un métier perdu, depuis qu'avec une pipe de deux liards et quatre sous de tabac, le chiffonnier lui-même peut se procurer des heures entières de contemplation et de rêverie, autrement dit de philosophie, sans acheter 142 francs (prix fort) la traduction des Œuvres de Platon. Une armée qui est anéantie n'a plus besoin de drapeau, si tant est qu'un pantalon sale et grimaçant soit un drapeau. Puisque le chiffonnier s'est fait philosophe, le philosophe n'a plus besoin de se faire chiffonnier.



J.-J. ROUSSEAU

Arménien manqué.

—

Après Diogène, vient naturellement J.-J. Rousseau, qui, las de faire blanchir et de faire repasser ses manchettes par Thérèse, s'affuble du costume arménien. Enfin, il a secoué le joug de l'habit à la française, de la culotte courte et des souliers à boucles; ses infirmités sont à l'aise dans cette grande robe flottante qui

cache tout, et ne gêne rien. Le préjugé de la paternité qu'il foula aux pieds fit moins de scandale ; mais le novateur tint bon. En fut-il plus heureux ? Non. La haine bruissait de toutes parts à ses oreilles, et il oublia d'élever contre elle un rempart de fumée. Pauvre Rousseau ! Ce calme qu'il chercha toute sa vie, et qu'il ne trouva jamais, une once de tabac chaque jour le lui eût donné. Rousseau fumeur eût été vraiment philosophe, et n'aurait pas fini par le suicide.



DU TABAC AU THÉATRE.

Où l'on explique le succès de mademoiselle Virginie DÉJAZET.



Mon cher ***, je suis ruiné; faites-nous une pièce à argent. La fille d'Ève fut créée, et mademoiselle Jenny-Colon fuma! Il s'agissait du début de mademoiselle Borghèse à l'Opéra-Comique, et mademoiselle Borghèse fuma, jura : on en conclut qu'elle chantait bien.

J'ai le projet d'une petite pièce assez piquante. *Au premier acte*, mademoiselle Déjazet au maillot

rejette le biberon Darbo, pour téter un bout de cigare égaré par son tuteur (Surprise. Tableau.)

Au second acte, elle fume la cigarette, comme un petit homme qu'elle est.

Au troisième, scène de rupture à propos d'une pipe offerte par son amant, qu'elle trouve mal culottée (la pipe).

Quatrième acte, elle chique et crache, et chante les plus jolis petits couplets sur cette charmante habitude.

Cinquième acte, elle fume des cheveux de toute couleur dans le crâne d'un vieux *lion* qui est mort d'amour pour elle.

100,000 cigares de la Havanne, MM. les directeurs, mon manuscrit est à vous !





DE LA FEMME FAITE HOMME,

ET CULOTTÉE PAR LA PIPE.

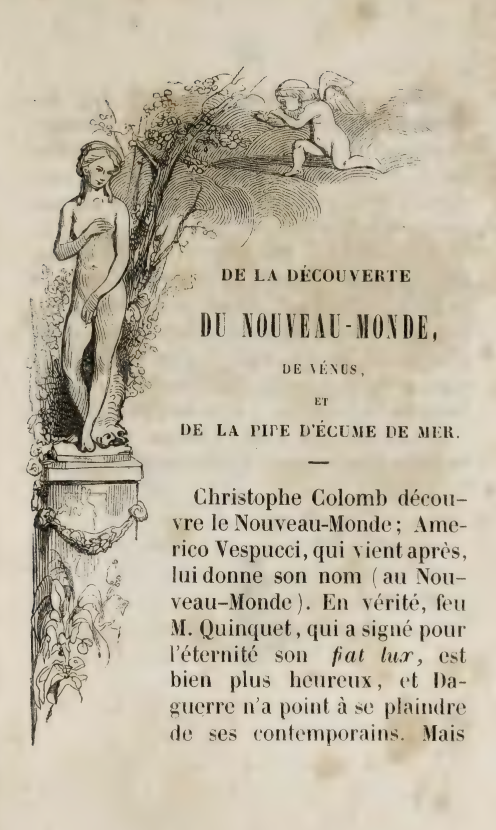
—

Mais ce n'est point au théâtre qu'il faut chercher la *fumeuse* modèle. Le monde a ses actrices qui usent noblement du droit de fumer. Les *lionnes* en font un des articles principaux de leur contrat de mariage ou

d'union, et il leur est alloué par le titulaire, de la main droite ou de la main gauche, une somme de... pour leur tabac. Mais il n'en est point que je sache qui se soit élevée à la pipe en terre, et il n'en est qu'une qui ait osé le brûle-gueule : sa modestie ordinaire ne nous permet pas de la nommer, et son portrait ci-dessus n'est qu'imparfait, le cigare à la bouche.

Malheureusement l'émancipation n'est pas là, témoin les femmes du sérail, les Laponnes (1), et nos villageoises de la Bretagne et de l'Artois.

(1) Voir, pour les pipes en fer des Laponnes, le grand ouvrage que prépare M. Charles-Sébastien Giraud, notre illustre artiste, notre intrépide voyageur.



DE LA DÉCOUVERTE

DU NOUVEAU-MONDE,

DE VÉNUS,

ET

DE LA PIPE D'ÉCUME DE MER.

Christophe Colomb découvre le Nouveau-Monde ; Americo Vespucci, qui vient après, lui donne son nom (au Nouveau-Monde). En vérité, feu M. Quinquet, qui a signé pour l'éternité son *fiat lux,* est bien plus heureux, et Daguerre n'a point à se plaindre de ses contemporains. Mais

que dire de l'infortuné Kummer, qui invente la pipe-modèle, la pipe spongieuse, et qui meurt avec la conscience de son bienfait et de son immortalité, pour que la corruption grammaticale arrive à jouer sur son nom, et fasse de pipe de Kummer, pipe d'écume de mer? Il parut naturel que la terre ayant sa pipe, la mer produisît la sienne, et je m'étonne que M. Demoustier, qui a fait des vers à l'eau de rose sur Vénus sortant du sein de l'onde, n'ait pas consacré quelques stances à cette combinaison mythologique de l'écume. (Avis aux poëtes.)

Les dieux s'en vont, l'Amour néglige sa mère, et fume sa pipe. Quelle prose ignoble ! !



Comment avec le Tabac le Juif-Errant n'était plus possible.

—



Quand vint le tabac, le Juif-Errant, avec ses éternels cinq sous, avait toujours une once de tabac assurée. Il fumait à l'aise sur tous les grands chemins, marchait d'un pied léger, et ne demandait pas à changer. Dieu, qui le vit heureux, le retira du monde. C'est pour cela que le Juif-Errant, qui apparaissait autrefois de droite et de gauche, n'a plus été vu par personne depuis le jour où il a pu fumer.

Comme quoi les Sybarites de l'antiquité ont dû s'ennuyer prodigieusement.

—



Les Sybarites, qui couchaient sur des feuilles de roses, bâillaient du soir au matin, et en étaient réduits à inspecter si par hasard elles ne s'étaient pas repliées. Ils n'y auraient jamais songé s'ils avaient eu le bon esprit de les fumer, puisque le tabac n'existait pas encore.

D'UNE LACUNE DANS ROBINSON-CRUSOÉ.

—

Si j'avais été Robinson Crusoë, avant de me faire un parapluie, je me serais fait une pipe, et je suis sûr que le marin Sellkirk, le véritable Robinson, y a pensé le premier jour. Mais la littérature ne fumait pas du temps de ce pauvre Daniel Foë; il n'a pu comprendre ce besoin, faute grave qui détruit toute l'illusion de son livre, et je m'étonne que la critique ne l'ait pas encore découverte.





DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

—

J'ai vu un petit tableau de Decamps, qui représente un intérieur d'école en Turquie. Le maître fume tranquillement : c'est bien pour le maître ; est-ce assez pour les enfants? Non certes, et la France, qui se pique de donner le branle à la civilisation, doit accorder le *libre fumer* aux professeurs et aux élèves. Alors tombera cette barrière d'ennui qui les sépare, et le tabac, ce bizarre narcotique qui tient l'homme au repos sans l'endormir, ouvrira tous les pores de l'intelligence, et fermera la porte aux mauvaises passions.

MAXIMES.

Fumez, mortels, ne crachez pas.

Le temps fait passer l'amour ;
L'amour fait passer le temps ;
Le tabac fait passer l'un et l'autre.

Qui vivra fumera ;
Qui fumera vivra.

Où l'Auteur se sent triste.

—

. . . .
. . . .

Alors il ne dit rien.

Où l'Auteur éprouve le besoin de parler la langue des Dieux.

—

Après mûres réflexions, l'auteur s'est décidé à parler la langue des Dieux par la bouche de lord Byron.

. . . .

And what was he who bore it? — I may err,
But deem him sailor or philosopher.
Sublime tobacco! which from East to West
Cheers the tar's labours or the Turkman's rest;
Which on the Moslem's ottoman divides
His hours, and rivals opium and his brides;
Magnificent in Stamboul, but less grand
Though not less loved, in Wapping or the Strand;
Divine in hookas, glorious in a pipe,
When tipp'd with amber, mellow, rich and ripe;
Like others charmers, wooing the caress
More dazzingly when daring in full dress;
Yet thy true lovers more admire by far
Thy naked beauties — Give me a cegar.

(The Island, canto the second, 19.)

Où l'Auteur auroit envie d'être classique.

—

Le patchouli, la menthe, haleines de rechange,
Brûlent sans parfumer. Hélas ! ce que l'on mange
Ne corrige jamais ce que l'on a mangé.
De sucs déb litants notre estomac rongé
N'en est que plus fétide avec moins de franchise.
Tous ces gaz combinés que le palais tamise
Se dégagent dans l'air à l'état de poisons :
Le choléra naquit de nos exhalaisons.

. . . .
Je m'arrête tout court ; c'est par trop difficile ;
Pour les alexandrins, il faut être Delille.
La rime en rechignant me donne avec *tabac*
Balzac, cornac, hamac, bac, ab hoc et ab hâc.

Où l'Auteur est méchant.

—

PROSOPOPÉE DU TABAC.

A MADAME ***.

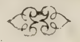
Contre moi je sais qu'une blonde
Tourne sa voix nauséabonde.
Hélas ! si tant d'amants lui trouvent des appas,
Que de grâces me doit la beauté qui me gronde !
Je suis l'Hercule de ce monde
Pour les étables d'Augias.

Où l'Auteur est profond.

—

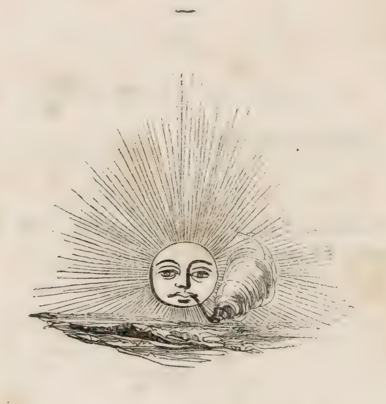
Omnia fumus erunt !

S'adresser, pour la traduction, aux fumeurs du quartier latin.



DIX ANS D'ÉTUDES HISTORIQUES.

—



Rien de nouveau sous le soleil.

DEMANDE.

—

Quel est le fumeur qui ne crache jamais ?

Les personnes qui désireront connaître la réponse donneront un sou au bénéfice des Chinois réfugiés.

S'adresser, franc de port, aux Deux-Magots, rue de Seine.

PROPHÉTIES POUR L'AN 1940.

—

Voir, sur les destinées futures du tabac, le moniteur de l'avenir, autrement dit *la Quotidienne*.

PROJET DE SOUSCRIPTION

POUR

ÉLEVER UN MONUMENT A JEAN NICOT.

—

Je compte au rang de nos grandes ingratitudes nationales l'oubli profond ou reste enseveli le nom vénérable de Jean Nicot. Quand je demande un monument pour lui, ce n'est pas que sa grande ombre en éprouve, à mon avis, le besoin ; je le demande pour la France, dans les intérêts de sa gloire, comme réparation d'une injustice qui fait tache dans l'histoire du pays. Nous avons la rage d'élever des monuments à des gens qui ne nous sont rien, dont les œuvres nous sont parfaitement indifférentes, dont nous ne voulons pas quelquefois. Casimir Périer vient de mourir : c'était un terrible homme de son vivant, un-

ambitieux, un entêté. Vite un monument à Casimir Périer! Les millions ne nous coûteront pas. Je donne 10 francs, je donne 15 francs : mon voisin a donné 20 francs; pour faire pièce à mon voisin, je vais en donner 25. Sans M. Régnier, Molière n'aurait jamais eu de monument à Paris; mais c'est honteux! Voilà une maison qu'il habitait, qu'on l'abatte, et qu'on en fasse une fontaine à son honneur. Si l'argent manque, les Chambres y pourvoiront. *Le Misanthrope* et *les Femmes savantes* se jouent devant les banquettes, mais qu'importe! Personne, excepté M. Mignet et mon tambour, ne veut plus ou n'ose plus porter, à l'heure qu'il est, la décoration de juillet; mais il faut que Paris la porte en bronze, et les ouvriers sont suspendus jour et nuit à la colonne de la Bastille pour y graver des noms qui seraient à l'*index* de la police, si les héros vivaient encore. Qu'une petite ville de province produise un général, le général a sa statue. Pour un savant, c'est un buste tout au moins. Il n'y a pas de bibliothécaires des bibliothèques de Paris qui n'ait son buste, M. de Feletz a eu le sien; M. Philarète Chasles aura le sien. On sous-

crit bien pour frapper une médaille en souvenir d'un pamphlet avec lequel on allumera son feu demain. Mais pour Jean Nicot qui nous a donné le tabac, pour Jean Nicot, dont le bienfait nous est commun à tous, pour celui auquel nous devons une jouissance, que nous retrouvons à chaque heure, en tout lieu, pas un souvenir, pas une obole, pas une pierre posée sur une pierre !!!! Aux autres l'airain et le marbre, les interminables listes de souscription : à celui-là rien ; il n'aura pas même un honneur qu'on ne refuse à personne, la statuette !

Si cet odieux oubli se prolongeait plus longtemps, je rougirais d'être Français, et voici ce que je propose pour nous réhabiliter aux yeux de la postérité. Que, dans tout le royaume, chaque débitant de tabac place un tronc à sa porte, et que tous ceux qui entreront y mettent un liard. Au bout d'un an, nous éleverons à Jean Nicot, non pas une statue, non pas une colonne, mais un temple, un vrai temple, avec des bas-reliefs tout autour, de l'or et des peintures sur tous les murs. Tout sera payé sans qu'on ait besoin de crédit supplémentaire à prélever sur

les fonds des contribuables, et il restera encore de quoi constituer une magnifique pension à la veuve de l'auteur du projet.



Où l'Auteur met son livre sous le patronage de toutes les gloires de la France.

—

Gloires de la France ! j'implore, en terminant, votre appui. Gloires qui fumiez, et vous, Gloires qui ne fumiez pas, vous ferez l'aumône de l'un de vos rayons au chantre, à l'historien, à l'avocat, à l'ami de la fumée, cette sœur jumelle de la gloire, si semblable à la gloire, qu'on les a prises parfois l'une pour l'autre. Soyez bonnes filles, gloires de mon pays ; ne craignez point de compromettre vos noms sacrés, en acceptant le patronage d'un livre, où le sans façon de la forme est plus que racheté par le sérieux et la gravité du fond. Tendez une main loyale à un confrère qui s'avance ; car, après un si beau travail, je ne puis manquer de devenir Gloire à mon tour.

Ainsi donc, au revoir, mes patronnes, attendez-moi aux Champs-Élysées, entre Jean Bart et Jean Nicot !



Note de l'Éditeur.

—

Pour prévenir tout mal entendu, comme il pourrait bien se faire que l'Académie, française ou non, désireuse, comme elle l'est, de recruter ses rangs parmi les grandes plumes de l'époque, tentât des démarches auprès de nous, pour soulever le voile de l'anonyme sous lequel l'auteur a caché son nom, et pour le traîner au fauteuil, nous déclarons que ses idées sont arrêtées à ce sujet, et qu'il refuse par avance. Toute bassesse serait inutile : tel est son dernier mot, sa volonté ferme et immuable.

TABLE.

FIN.

IMPRIMERIE DE SCHNEIDER ET LANGRAND,
rue d'Erfurth, 1.

PHYSIOLOGIE

DU FLANEUR.

IMPRIMÉ PAR BÉTHUNE ET PLON, A PARIS.

Physiologie

DU FLANEUR,

PAR

M. Louis Huart.

VIGNETTES

De MM. Alophe, Daumier et Maurisset.



PARIS,

AUBERT ET Cie, Galerie Véro-Dodat.

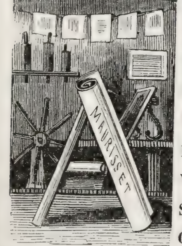
LAVIGNE, Rue du Paon-St-André, 1.

1841.

CHAPITRE Ier.

Nouvelle définition de l'homme.





ristote, Platon, Socrate, M. de Bonald, M. Cousin et une foule d'autres philosophes et naturalistes, dont le détail serait beaucoup trop long pour vous et pour moi, ont successivement proposé de nouvelles définitions de l'animal qui est convenu de se nommer *homme*.

Les uns ont dit — que l'homme était une

intelligence servie par des organes, — ce qui me semble bien flatteur pour une foule d'épiciers, d'actionnaires et même de pairs de France.

D'autres ont tout simplement déclaré que l'homme est un animal à deux pieds et sans plumes; —ce qui, comme l'a fort bien fait observer Diogène, nous met sur le pied de la plus parfaite égalité avec un simple coq qui vient d'être plumé par un cruel rôtisseur.

Aussi Platon, pour compléter sa définition de l'homme, aurait dû ajouter que c'est un animal à deux pieds et sans plumes, non destiné à être mis à la broche : — et encore les sauvages de la mer du Sud donneraient-ils un démenti à cette opinion philosophique et gastronomique.

Beaumarchais, par la voix de Figaro, déclarait que le bipède en question ne se distinguait des autres animaux qu'en mangeant sans faim, en buvant sans soif et en faisant l'amour en tout temps.

Ceci se rapproche déjà plus de la vérité. Mais cette définition n'est pas encore totalement satisfaisante ; car une foule de gens ne sont pas à même de se distinguer de la manière qu'exige

Beaumarchais : — il est beaucoup de pauvres diables qui ne peuvent pas manger, même lorsqu'ils ont faim.

L'homme s'élève au-dessus de tous les autres animaux uniquement parce qu'il sait flaner.

On peut même affirmer que c'est là sa supériorité sociale, et, malgré M. de Beaumarchais, qui cependant était un homme d'esprit, nous dirons que ce qui distingue essentiellement l'homme de la brute, oui! ce qui fait de l'homme le roi de la création, c'est qu'il sait perdre son temps et sa jeunesse par tous les climats et toutes les saisons possibles.

Étudiez plutôt les mœurs et les habitudes de tous les animaux de votre connaissance, et vous admirerez toute la justesse de cette remarque. — Après qu'ils ont pris leur nourriture : — le singe gambade, — le chien court à droite et à gauche, — l'ours tourne sur lui-même, — le bœuf rumine, — et ainsi de toutes les autres créatures qui embellissent plus ou moins la surface de la terre. Mais l'homme seul, après son dîner, achète un cigare, qu'il consent à payer quatre sous parce qu'il est mauvais, — puis il va flaner.

Donc, vous voyez bien que nous avons par-

faitement raison de définir l'*homme* : — *Un animal à deux pieds, sans plumes, à paletot, fumant et flanant.*



Vous remarquerez encore que, pour se distinguer du singe qui parfois se promène dans

les bois, la canne à la main, — le flaneur parisien, par un excès de civilisation, a soin de porter sa canne dans sa poche : ce n'est pas utile, mais c'est gênant. Si la différence entre ces deux animaux intelligents est peu sensible, en revanche les points par lesquels ils se ressemblent sont nombreux et saillants. — Ils ont également l'air de ne penser à rien, — de ne s'inquiéter, de ne s'occuper de rien. Ils vont tous deux à droite ou à gauche sans raison, sans but, et reviennent sur leurs pas sans plus de motifs; — tous deux regardent les femmes dans le blanc des yeux et leur font des grimaces plus ou moins amoureuses; enfin, tous deux sont remarquables par l'inconvenance de leur tenue dans les lieux publics. — Nous ne prétendons pas dire que le flaneur se permette toutes les légèretés du singe, mais rien n'est sacré pour lui; vous le voyez baguenauder dans le palais des rois, dans le temple du Seigneur, dans le sanctuaire de la justice, partout où se rencontrent des jolies femmes ou des hommes ridicules.

CHAPITRE II.

Est-il donné à tout le monde de pouvoir flaner?



Rien de plus commun que le nom, rien de plus rare que la chose !.» — car il en est des flaneurs véritables tout comme des amis dont parlait La Fontaine, et si de notre définition de l'homme, donnée dans notre chapitre précédent, on concluait que tous les hommes sont appelés à flaner, on se tromperait étrangement.

Il est des infortunés qui, par beaucoup de motifs différents, sont privés de goûter ce plaisir

que nous ne craignons pas de nommer celui des dieux, — car les dieux de l'Olympe eux-mêmes ne faisaient rien autre chose que de prendre une foule de travestissements pour pouvoir venir flaner tranquillement sur la terre comme de bons petits rentiers, après avoir pris leur demi-tasse d'Ambroisie, café de l'époque.

D'abord nous avons la classe nombreuse des infirmes, — on trouve peu de charme à se promener sur la terrasse des Feuillants quand on est *Quinze-Vingt*, — ou au beau milieu de l'allée des Tuileries, quand on est affligé d'une protubérance exagérée au milieu du dos ; — on court même risque de se voir arrêter à la grille par un tourlourou qui prend à la lettre sa consigne de ne laisser entrer aucun paquet.

Quand on est boiteux, on ne se promène qu'en voiture, — et, si on a le malheur d'être sourd, on court grand risque de se faire écraser sur les boulevards. —Vous voyez donc bien quel rare assemblage de qualités physiques exige le titre de flaneur, — c'est pire qu'un conseil de révision.

Quant aux qualités morales, — elles ne sont pas moins nombreuses, et nous nous en occuperons plus tard.

Nous allions oublier une classe de malheureux auxquels la flanerie n'est permise que pendant les mois où l'on mange des huîtres, — nous voulons parler des flaneurs affligés par la nature d'un excès de santé et d'embonpoint. —



Dès que les premiers rayons du soleil de mai viennent à percer les nuages, le flaneur obèse est le plus infortuné des hommes ! — Il veut en vain lutter contre sa destinée, à peine a-t-il fait

trois ou quatre cents pas sur l'asphalte du boulevard, que les forces trahissent son courage, et tout ce qu'il peut faire, c'est d'aller tomber sur le tabouret du café le plus voisin, en s'épongeant le front. Et pour se rafraîchir, l'imprudent se met à boire deux ou trois bouteilles de bière, — sa perfide et engraissante ennemie.

Les gens affligés de cinquante mille livres de rentes ne peuvent pas davantage connaître la jouissance que procure une simple promenade faite pédestrement dans les boues de Paris, — ces Turcarets se croiraient compromis à tout jamais s'ils étaient un peu éclaboussés, — mais ils sont bien punis de leur vanité par l'ennui mortel qu'ils éprouvent à éclabousser les autres.

Les lanternes de la place de la Concorde, l'arc de l'Étoile et les arbres rabougris et poussiéreux du bois de Boulogne doivent finir par paraître bien monotones quand on les contemple trois cent soixante-cinq fois par an du fond du landau, ou même du haut d'un cheval plus ou moins arabe, — et pourtant voilà l'unique point de vue qu'offre une promenade au bois de Boulogne. Pour se divertir de la sorte, autant vaut n'avoir pas le sou, — mais cependant il ne faut pas pousser la philosophie jusqu'à n'avoir que des

dettes, car alors on tombe dans un excès contraire, et qui a tout autant, sinon même plus d'inconvéniens.

Le flaneur qui a des créanciers se voit privé de la jouissance d'une foule de rues, de quais, de places et de passages. — Il faut qu'il se livre à une étude topographique toute particulière de Paris. — Il lui est interdit de passer rue de Richelieu, attendu qu'un tailleur, impatienté d'attendre quelques fonds, pourrait lui former une barricade complète, rien qu'avec son mémoire, tellement il est long.

La rue Saint-Honoré est l'asile d'un bottier féroce qui a juré de boire votre sang jusqu'à concurrence de cent cinquante-sept francs. — Fuyez la rue Saint-Honoré, si vous ne voulez pas fournir à ce cannibale altéré une limonade prise ainsi dans vos veines.

Plus loin, c'est la rue du chapelier, — puis, le passage du gantier, — etc., etc. — c'est-à-dire que l'infortuné, pour se rendre du Palais-Royal à la place de la Bourse, est quelquefois obligé de prendre la rue Grenetat et la place Royale, tellement toutes les autres rues sont pour lui parsemées de dangereuses barricades.

Si l'imprudent débiteur a souscrit des lettres

de change à un usurier, sa position devient totalement terrible, et il faut qu'il renonce entièrement à la flanerie, tant que le soleil n'est pas couché et que les réverbères ne sont pas levés.

Car il est fort peu agréable de faire dans Paris une promenade forcée quand on a sur les talons deux gardes du commerce qui emboîtent le pas, — cela peut vous mener jusqu'en haut de la rue de Clichy.



CHAPITRE III.

Des gens qui s'intitulent très-faussement eur.



Dans toutes les classes de la société on trouve une foule de gens qui, pleins d'une folle présomption, ou se laissant aller à un déplorable abus de la langue française, s'intitulent flaneurs sans connaître les premiers éléments de cet art d'agrément que nous mettons de beaucoup au-dessus de la musique, de la danse, et même des mathématiques.

On a confondu tous les genres; chacun a usurpé le titre de flaneur à tout propos, comme s'il eût été question de la moindre bagatelle. Aussi le véritable flaneur, qui a pris rang dans cette classe éminemment oisive il est vrai, mais fort respectable, ose à peine s'avouer flaneur quand il voit les êtres les plus incohérents lui dire avec une prétention incroyable : Je flane.

Tous les jours vous rencontrez, ou du moins vous pouvez rencontrer sur la place Royale, des vieux petits bons hommes, occupés à manger leurs vieilles petites rentes, qui sortent de chez eux invariablement tous les jours à midi, sous le prétexte d'aller flaner.

Demandez-leur même où ils vont, et ils vous répondront avec un petit air tout guilleret ! — Je vais flaner.

Or, cette flanerie consiste à aller s'asseoir, à vingt-cinq pas de là, sur un banc jusqu'à l'heure du dîner, en compagnie d'un, deux ou trois amis, et d'un, deux ou trois caniches. — Puis, pendant cinq heures d'horloge, ces prétendus flaneurs, au lieu de marcher, font faire l'exercice à leurs chiens,— à l'aide d'une canne qui remplace merveilleusement un fusil gisquet,

— sauf qu'elle est plus dangereuse pour peu qu'elle soit plombée.



Puis quand Azor, Castor ou Médor a suffisamment fait la joie et l'orgueil de son maître, tous deux rentrent au logis et disent avec fierté, à la bonne prise pour tout faire : — Nous venons de flaner.

Azor serait encore celui des deux qui aurait davantage le droit de proférer cette phrase, car de temps en temps il jette là son fusil-gis-

quet pour aller pousser quelque lointaine et amoureuse reconnaissance dans les carrefours des environs.

Quand, par hasard, le vieux petit rentier est obligé de prendre de l'exercice par ordonnance spéciale du médecin, il a toujours son même système de se faire accompagner de l'ami Azor, — de sorte que toute sa flanerie consiste à tirer la jambe, en tirant une ficelle, qui tire un chien.



Pendant l'été ces mêmes vieux Français qui

se vantent de faire partie de la nation la plus spirituelle de l'univers, — se permettent un autre genre de *flanerie*, c'est de parcourir toutes les rues du Marais, en s'arrêtant à tous les marchands de melons. Car ces hommes raffolent des melons, — quel amour propre !



Aller du vert *Cantalou* au jeune *Grosse-Côte*, puis retourner du jeune *Grosse-Côte*

au vert *Cantalou*, — tel est le programme invariable de ces flaneries melonières, — jusqu'à ce qu'enfin à force de flairer, — notre melon, — non, je veux dire notre homme, se décide enfin à faire son emplette et à rentrer triomphant dans son domicile, avec son végétal.

Bon nombre de flaneurs du dimanche peuvent être aussi parfaitement rangés dans la catégorie ci-dessus : rien de moins récréatif, — ou plutôt rien de plus récréatif, car tout dépend du point de vue sous lequel on le prend, que le tableau d'une famille, respectable mais ennuyée, se permettant pour distraction, le dimanche soir, de suivre toute la ligne des boulevards, depuis la Madelaine jusqu'à la Bastille.

Or, comme le dimanche toutes les boutiques sont fermées, les yeux ne sont récréés que par une série non interrompue de volets verts, — cette nuance est très-salutaire pour la vue, mais cependant elle finit par devenir monotone.

Aussi le respectable père de famille qui a revêtu son habit du bleu le plus barbeau, pour prouver à sa femme et à sa fille le plaisir de cette petite flanerie, ne donne pas moins d'exercice à leurs machines qu'à leurs jambes.

Voici le tableau obligé de toutes ces petites flaneries de famille.



D'autres Parisiens, non moins pères de famille, se permettent de rire beaucoup aux dépens de ces braves gens qui s'imaginent faire une promenade d'agrément, au milieu de la poussière du boulevard, et, pour ne pas tomber

dans ce ridicule, ils vont tous les dimanches, bien exactement, flaner sur la butte Montmartre.

Une fois arrivés au sommet de la montagne, ils s'essuient le front, ôtent leur habit, dénouent leur cravate, et s'asseoient tendrement sur une grosse pierre.

Puis, pendant trois bonnes petites heures, ils contemplent dans le lointain le dôme des Invalides et les tours Notre-Dame, — et cela, cinquante-deux fois par an, et toujours avec un nouveau plaisir.



CHAPITRE IV.

Où l'on prouve que le flaneur est un mortel essentiellement vertueux.



En vérité je vous le dis, — si les philanthropes modernes tiennent véritablement à améliorer les hommes et à faire disparaître de nos mœurs les assassinats, les vols, et toutes les autres malhonnêtetés que se permettent encore une foule de gens, — au lieu de prononcer de superbes discours et de fonder des prix de poésie pour les auteurs qui chantent le mieux les louanges de la vertu et de la vaccine, — il serait bien préférable d'en-

courager par tous les moyens le goût de la flanerie dans toutes les classes de la société.

Je ne plaisante pas, — mon opinion est respectable, car elle est consciencieuse, — et il est bien certain que tout homme qui flane est un mortel vertueux : — pour adopter complétement ma manière de voir, il vous suffira de suivre mon raisonnement pendant quelques minutes et quelques lignes.

A quoi songe le plus souvent un homme qui flane? — A rien, me dites-vous. — Cette réponse est parfaitement juste, — et en me la faisant vous me fournissez un argument victorieux pour défendre ma cause.

Du moment que notre flaneur ne songe à rien, comme vous venez de le reconnaître vous-même, — il ne songe pas à mal, et par conséquent dans ce brave, dans cet excellent homme qui s'avance vers vous les mains dans ses poches, et le nez au vent, vous pouvez être certain de ne pas rencontrer un atroce gueux qui médite le rapt de votre tabatière, ou la soustraction frauduleuse de votre foulard.

Non-seulement le flaneur n'a pas l'idée de commettre le plus petit délit, — même forestier, — mais encore on peut parier qu'il n'a

pas commis dans tout le cours de son existence une faute qui puisse avoir fait ouvrir sur lui l'œil de la Justice et des sergents de ville



Un homme qui a des remords craint le soleil et ne sort qu'à la couleur blafarde du gaz. — Et s'il est obligé de faire quelques courses dans Paris avant le lever de la lune ou des réverbères, il se glisse rapidement dans la foule, tellement il a toujours peur de se trouver face à face avec cet autre flaneur de profession nommé sergent de ville, et qui a pour mission spéciale de voir des figures suspectes dans tous les visages qu'il rencontre.

La tête coiffée de ce tricorne municipal est pour tout coupable la tête de Méduse, — elle est même plus dangereuse encore, en ce sens qu'au lieu de pétrifier tout simplement l'infortuné, elle est ordinairement accompagnée d'une paire de bras vigoureux qui empoignent et qui ne lâchent pas.

Puis d'ailleurs, même en supposant qu'il poussât le macairisme jusqu'à ses dernières limites, et que pour lui des gendarmes ne fussent que des mortels tout simplement revêtus de culottes plus ou moins jaunes, — quel plaisir notre grand coupable pourrait-il trouver aux joies si pures de la flanerie.

Comment voulez-vous qu'un homme qui vient de commettre un crime et qui en médite un

nouveau passe une heure délicieuse à regarder les jeux innocents des enfants aux Tuileries,



puis, de là, passe soixante autres minutes non moins délicieuses et encore plus innocentes, — à regarder les ébats des petits poissons rouges du bassin des Tuileries.

C'est impossible, — c'est de toute impossibilité ; — ce qu'il faut à ces hommes abrutis,

ce sont des plaisirs plus abrutissants encore. — Ils ne flanent qu'autour des comptoirs des marchands de vins, — en ayant soin de ne boire que de l'eau-de-vie.

Le flaneur, bien loin d'être un voleur, est au contraire très-souvent un volé. — Susse, Martinet et Aubert sont fort innocemment, du reste, les complices d'une foule d'industriels qui déjeunent du foulard et dînent de la tabatière.

Il est très-difficile d'avoir les yeux à la fois sur une caricature et sur sa poche, — à moins de partager et de ne consacrer qu'un œil à chacun de ces deux objets, mais c'est gênant et on a l'air d'être affecté d'un effroyable *strabisme.* — On concentre donc toute son attention et tous ses organes visuels sur le même carreau, et, pendant qu'on est en train de rire d'une caricature de Daumier représentant une des floueries de l'illustre Macaire, on est soi-même floué d'un foulard et de tous les accessoires qui peuvent se trouver dans la même poche, y compris la bourse. Alors, pour peu que notre flaneur soit nerveux et enrhumé du cerveau, il entre dans une colère épouvantable contre les êtres assez pervertis, assez dénaturés pour voler les

foulards de leurs semblables, — et il souhaite



voir tomber sur la tête du coupable toutes les

peines les plus sévères ; — l'échafaud lui semble même une punition très-douce dans le premier moment.

C'est ce qui fait que par la suite le flaneur n'a jamais la moindre pitié des voleurs que l'on arrête, et si le coupable, donnant un croc en jambe à la Justice et au garde municipal, parvient à prendre la fuite, — notre flaneur est capable de se mettre à sa poursuite comme un vulgaire gendarme, — tellement il a encore sur le cœur le foulard qu'il a de moins dans la poche.

MORALE. — Tout flaneur est un mortel vertueux.



CHAPITRE V.

Le musard.



Nous prions instamment nos lecteurs de ne pas confondre dans la seule qualification de flaneur tous les gens qui sont indignes de se parer d'une si belle épithète ; et nous appelons aussi sérieusement l'attention sur les diverses variétés suivantes de gens qui, au premier abord, ont aussi l'air de flaner, mais qui sont cependant privés d'une ou plusieurs des qualités requises.

Le premier de ces faux flaneurs est le *musard*. Il y a une aussi grande différence entre le musard et le flaneur qu'entre l'homme vorace et le gastronome.

Le musard met trois heures pour se rendre de la porte Saint-Denis à la porte Saint-Martin, — c'est bien, — et au premier abord on peut même se laisser aller, — donc c'est très-bien, — mais le musard a dépensé d'une manière déplorable et quelquefois même stupide ces trois heures et ces trois cents pas; pendant qu'il se livre à cet exercice monotone, ne vous figurez pas qu'il ait rien vu, rien remarqué, rien entendu; il a marché durant soixante minutes — et voilà.

Au lieu de s'arrêter devant les boutiques ornées des plus jolies marchandises et surtout des plus jolies marchandes, il sera resté trente-cinq minutes devant l'établissement du *Père-la-Galette*; — et il aura regardé couper des morceaux de pâte ferme, en tenant grandement ouverts les yeux et la bouche; — mais du reste en ne songeant à rien, ni aux jeunes grisettes, qui venaient faire leur petite emplette étouffante, — ni à l'admirable sang-froid du père *Coupe-Toujours*, — ni même à sa pâte ferme elle-même. Quand on a détaillé ainsi quarante-cinq mètres (nouvelle mesure) de la susdite pâte ferme devant lui, il se décide à continuer son chemin.

Puis tout à coup notre homme se laisse entraîner par la foule qui se porte à dix pas plus loin, et il assiste à un duel entre deux rivaux d'amour ou d'os.



Si ce combat se prolonge pendant trente minutes, il restera là pendant trente minutes, non pas que ça l'intéresse vivement ou que ça l'amuse beaucoup; mais, comme le musard se trouve là, il y reste.

Il lui faudrait, pour se déplacer de nouveau, une force d'âme et des jambes qui lui manquent absolument.

Si, par hasard, le musard assiste au drame palpitant d'un serin que l'on cherche à faire rentrer dans sa cage, il en a pour toute son après-midi; — bien différent en cela d'un flaneur intelligent qui n'accorderait au serin qu'un petit quart d'heure, et qui encore consacrerait au moins quatorze minutes de ce temps à lorgner toutes les jolies femmes attirées à la fenêtre par cet événement important.

Le musard ne rentre dans son logement qu'après que le serin lui en a donné l'exemple.



Le musard est le fléau des artistes, chez lesquels il a ses entrées. — Dès qu'il arrive, il s'installe dans un fauteuil, à moins qu'il ne se couche sur le divan; et, se mettant à allumer

son cigare ou plutôt ses cigares, — il fume, cause et bâille pendant toute une journée ; — toujours en vous disant de ne pas vous gêner et de travailler comme s'il n'était pas là.



Ce qu'il y a de bon, ou, si vous aimez mieux, — ce qu'il y a de mauvais, c'est que

le musard apporte dans ses discours la même déplorable infirmité que dans ses flaneries : — il reste toujours en chemin.

S'il entreprend de vous raconter une histoire, vous pouvez être sûr qu'il n'arrivera même pas jusqu'au milieu ; et quelquefois même il s'endort au moment où votre curiosité commençait à s'éveiller. — Mais laissez-le dormir bien tranquillement pour peu que vous teniez à son repos et au vôtre.

Le musard est du reste un homme assez heureux ; car, grâce à ses habitudes lambines, il ne se marie presque jamais, attendu que toutes les fois qu'il a l'intention de demander une demoiselle en mariage, il est toujours arrivé trois semaines après qu'on avait accordé la jeune demoiselle à un autre amoureux beaucoup plus leste.

Mais si par hasard il se marie, le musard n'en est pas moins heureux encore, — attendu qu'il ne surprend jamais sa femme en *conversation anglaise et criminelle*, — vu toujours qu'il ne rentre chez lui que deux bonnes petites heures après celle où on l'attendait.

Il est arrivé cependant que le musard reste en place plus long-temps qu'il ne le voudrait, —

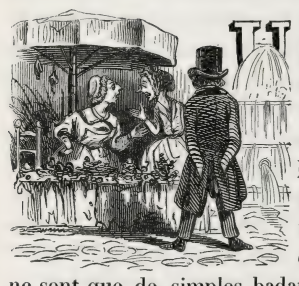
c'est lorsque, flanant trop étourdiment ou concentrant trop vivement son attention vers un feu de cheminée ou sur un serin envolé, — il s'enfonce jusqu'au jarret dans un trottoir orné nouvellement de bitume.

Mais, avec du temps, des soins, de la patience, il parvient à s'en tirer sain et sauf, — moins les bottes.



CHAPITRE VI.

Le badaud étranger.



Une grande ignorance en histoire naturelle est cause que quelquefois encore on accorde la qualification de flaneur à des mortels, très-vertueux du reste, mais qui ne sont que de simples badauds, nés natifs de Carpentras, de Londres, de Quimper-Corentin, de Saint-Pétersbourg.

Nous voulons parler du voyageur qui a fait cinquante, cent ou trois cents lieues pour venir visiter une fois dans sa vie les monuments de Paris , et qui, en conséquence, fait pendant huit jours un métier qui éreinterait le cheval de cabriolet le plus fortement constitué.

Depuis le lever du soleil jusqu'à celui de la

lune, notre gaillard court dans tous les coins de Paris avec la carte sous le bras, ou au moins avec un mouchoir lithographié dans sa poche, et à chaque minute il applique sa carte ou son mouchoir sur la première muraille qu'il rencontre, afin de s'orienter dans ce labyrinthe, composé de quinze ou dix-huit cents rues,—et l'infortuné patauge complétement pour peu qu'il veuille avoir recours à l'aide des omnibus. — Parti avec l'intention d'aller admirer la colonne Vendôme, il se trouve transporté devant la colonne de Juillet, et par conséquent, il trouve que le *Napoléon*, qui a ainsi le pied en l'air et la trompette à la bouche, est bien peu ressemblant au Napoléon de ses rêves et de ses lithographies;—sorti de chez lui dans la ferme intention d'aller admirer la coupole du Panthéon, il admire de confiance celle des Invalides!

Mais après tout, c'est un petit malheur, car le badaud étranger s'est dit, le matin, en se levant: — Aujourd'hui je verrai onze monuments! — Pourvu que le soir en additionnant il trouve bien le compte de ses onze monuments, il pense qu'il n'a pas perdu sa journée et il s'endort avec une conscience aussi satisfaite que celle de *Titus* lui-même.

A peine arrivé devant son monument, le badaud étranger prend à peine le temps de lever les yeux sur ses colonnes ou autres accessoires, attendu que sur les cinq minutes octroyées à ce dit monument, il en accorde quatre à la lecture de la description qui en est faite dans le *Guide du voyageur*. — Puis, quand il a terminé sa lecture, — il se dit en lui-même : — *des colonnes, des corniches, des entablements. Ah! bon, je connais ça, j'en ai déjà vu tous ces jours-ci !* — Et il se dirige vers un autre monument devant lequel il lira son *Guide du voyageur*, et ainsi de suite jusqu'au soir.

Par exemple, dans les musées, le badaud étranger ne court pas trop de risque de se tromper, à moins qu'il ne cherche à s'expliquer l'exposition des tableaux à l'aide d'un livret de l'année précédente, — mais c'est assez rare, et il faut être tombé sur un marchand très-floueur, — et ils le sont presque tous avec les étrangers porteurs d'un nez candide.

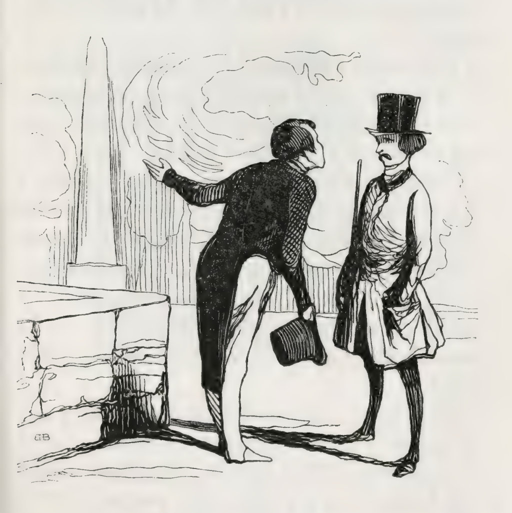
Alors l'infortuné attrape une migraine atroce en cherchant à trouver le *combat de Trafalgar* au milieu d'une grande forêt vert-épinard, — ou le portrait de madame la comtesse de

B... dans un cadre enveloppant les attraits d'un capitaine de voltigeurs de la garde nationale.



Il est d'autres badauds étrangers qui, moins superficiels que leurs confrères, ne sont satisfaits que lorsqu'ils ont visité à fond tous les

monuments. — Ils ne se contentent pas de l'extérieur, ils entrent toujours, — ils comptent toutes les chapelles de Saint-Sulpice, — toutes les marches de l'escalier de la colonne Vendôme, — et dans leur manie investigatrice ils demandent même à qui l'on doit s'adresser pour visiter l'intérieur de l'obélisque.



Pour peu qu'un mystificateur indique M. Va-

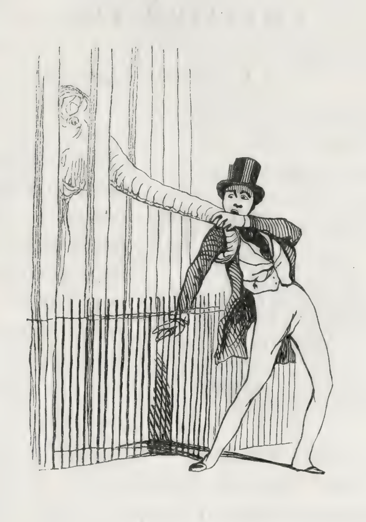
tout, l'infortuné directeur des monuments publics de France se voit assailli d'une de ces lettres qui font son désespoir depuis dix-huit mois. Il a dû même subir depuis peu de temps une nouvelle et effroyable recrudescence dans sa correspondance; car probablement que c'est aussi à lui que l'on s'adresse pour obtenir l'autorisation de visiter l'intérieur du puits de Grenelle !

Parlez-moi au moins du Jardin-des-Plantes, — là tout se visite sans la moindre formalité , — sans avoir même besoin de saluer le vétéran de faction à la porte d'entrée.

Alors le badaud étranger consomme tout à son aise les innombrables curiosités du lieu. Il compte avec soin tous les cailloux de la galerie minéralogique, toutes les herbes plus ou moins exotiques du cabinet d'histoire naturelle, il calcule combien on pourrait faire de boutons de chemises avec les défenses de l'éléphant.

Par exemple, au Jardin dit des Plantes, par ce qu'on y cultive beaucoup d'animaux, — il est dangereux d'être distrait en même temps que badaud ; car les éléphants , malgré leur intelligence, ont quelquefois l'étourderie de pren-

dre le bras d'un visiteur pour un simple objet de divertissement.



CHAPITRE VII.

Le batteur de pavé.



Croyez-vous que la flanerie n'appartienne qu'aux fonctionnaires publics, aux rentiers, aux avocats sans cause, aux tourlourous, en un mot aux hommes de loisir ? Pensez-vous qu'elle soit pour tout le monde, comme pour vous, un sujet de distraction, un moyen de dépenser le temps? ce serait méconnaître le caractère industriel de votre siècle, faire injure à l'intelligence de vos concitoyens.

Certes! dans un pays avancé comme le nôtre, dans une ville où l'eau, l'air, le feu, la terre, l'amour, l'honneur, l'esprit et la matière se ven-

dent, se louent et s'exploitent de toutes façons, la flanerie devait s'utiliser d'une manière quelconque, fournir à quelques-uns le moyen de lever un impôt sur beaucoup d'autres, but philosophique vers lequel tendent toujours les progrès de la civilisation.

De cette idée profonde d'économie politique est né le *batteur de pavé*, famille variée dans ses espèces, classe riche en besoins, et surtout respectable... par le nombre ; car elle se compose à Paris de ces 30,000 consommateurs qui se lèvent sans savoir comment ils dîneront, dans quel lieu ils coucheront. Problème qui, suivant le calcul des probabilités, a pour solution :

Dîné, — aux dépens du prochain.

Couché, — idem.

Mais qui, dans les jours néfastes, se résout ordinairement ainsi :

Dîné, — zéro.

Couché, — au violon.

Vous dire toutes les nuances de l'espèce serait trop long, et demanderait plus de travail que nous n'en voulons mettre, moi à écrire et vous à lire cet opuscule ; choisissons seulement quelques-uns des plus remarquables.

Cet ami intime que vous ne connaissez pas,

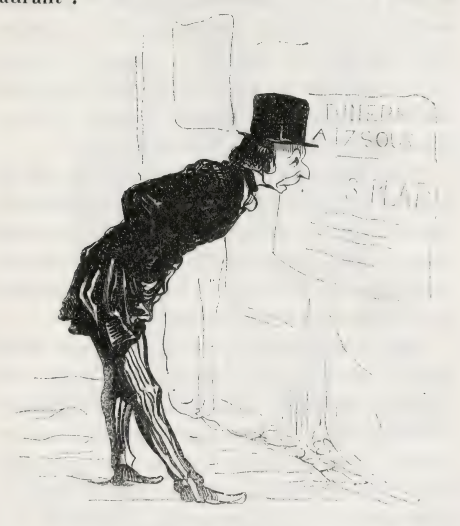
mais que vous rencontrerez dans tous les lieux publics, qui vous sourit toujours, vous salue de la main, et finit, ou plutôt commence un jour par vous emprunter vingt francs : c'est un batteur de pavé !

Cet homme qui entre dans une boutique en courant, d'un air très-affairé, et qui dit au bonnetier, au mercier, dont il vient de lire le nom sur l'enseigne : « Mon Dieu ! monsieur Barnabé, je suis votre voisin ; je demeure là, au n° 26. Je viens de faire un petit achat ; il me manque cinq francs. Je ne voudrais pas remonter chez moi ; voulez-vous me faire le plaisir de me les prêter : batteur de pavé !

Ce monsieur au maintien décent, à l'air vénérable, qui se présente orné d'un ruban rouge et d'une tête chauve, collecteur officieux d'aumônes pour les victimes de l'inondation, de l'incendie, ou de tout autre malheur à la mode ; c'est un batteur de pavé, vos aumônes passeront de ses mains dans celles d'un croupier de tripot.

Ce Polonais de Strasbourg, cet Espagnol de Pézenas, ce Napolitain de Turin, tous ces nobles étrangers de contrebande qui font appel à vos libéralités : batteurs de pavé.

Et ce pauvre diable, crasseux, râpé, délabré, qui parcourt d'un air inquiet les affiches de restaurant :



DÎNERS A 17 SOUS.
Trois plats, un carafon de vin et un dessert.

DÎNERS A 23 SOUS.
Quatre plats au choix, une demi-bouteille de vin de Mâcon, dessert et pain à discrétion.

Et qui, tout bien considéré, attendu qu'il lui manque pour dîner 17 sous ou même 23 sous, se met à les chercher dans la poche des passants, soit devant l'étalage des marchands d'estampes, soit dans la foule du Musée, devant la baraque de Polichinelle ou dans toute autre réunion de badauds. Encore un batteur de pavé. C'est celui-ci qu'on nomme le *tireur*.

Nous avons de plus le *bonjourien*, qui bat le pavé à huit heures du matin, parcourt les maisons, entre partout où il peut entrer, prend tout ce qu'il peut prendre, et se retire en vous souhaitant le bonjour et en vous demandant pardon de vous avoir réveillé.

Puis, l'*américain*, qui flane à toute heure pour rencontrer une sacoche sur le dos d'un jobard, auquel il demande en baragouinant l'échange de deux écus contre une guinée d'or, échange que le jobard accepte, soit par cupidité, soit par bêtise, et dans lequel il reçoit, pour son bel et bon argent, du plomb, des sous dorés, ou bien des jetons en rouleau.

Enfin, dans la même catégorie, se place le flaneur nocturne, modeste fleur des grandes villes, qui ne peut supporter ni la lumière du soleil ni celle des réverbères, et ne s'épanouit

que dans l'ombre des rues solitaires, ou, permettez-moi ce calembour botanique, dans les serres du préfet de police.



Mais le batteur de pavé par excellence, c'est ce philosophe praticien qui vit gaiement au jour le jour, sans luxe, sans gêne, sans prétentions à la fortune, dégagé de tous préjugés, s'accommodant de tout ce que rejettent les autres, mangeant peu, buvant beaucoup, et pouvant toujours s'écrier comme Bias :

Omnia mecum porto !

En un mot, le flaneur prolétaire, le roi du pavé, le chiffonnier français.



CHAPITRE VIII.

Le parfait Flaneur.



Bonnes jambes, bonnes oreilles, et bons yeux, — tels sont les principaux avantages physiques dont doit jouir tout Français véritablement digne de faire partie du club des flaneurs quand on en établira un, — ce qui ne peut pas tarder.

Il faut de bonnes jambes pour arpenter toutes les promenades, tous les trottoirs, tous les

quais, toutes les places, tous les boulevards de Paris; — de bonnes oreilles pour ne rien perdre de toutes les remarques spirituelles ou plaisamment stupides que l'on entend dans tous les groupes qui se rassemblent d'ordinaire dans les lieux publics; — enfin, il faut surtout de bons yeux pour apercevoir toutes les jolies marchandes, tous les visages grotesques, toutes les affiches baroques, et toutes les jambes fines que l'on rencontre dans le cours de ses flaneries.

Le paletot semble avoir été inventé exprès pour le flaneur; grâce à ce vêtement commode, mais taillé sur la forme d'un sac, le flaneur peut mettre tranquillement ses deux mains dans ses poches et se faufiler dans toutes les foules les plus épaisses et les moins bien composées, sans craindre qu'un voisin curieux ne vienne sonder les mystères de ces mêmes poches. — Le paletot a fait diminuer, d'une manière prodigieuse, *les vols à la tire*; vous n'êtes pas sans savoir qu'on a baptisé de ce nom l'espèce d'industrie qui consiste à tirer de toutes les poches des foulards, des tabatières, des lorgnettes, etc., etc. — Il est vrai que si le paletot a détruit en grande partie *le vol à la tire*, en revanche il a fait augmenter prodigieusement le vol orné d'assassinat ; —

les industriels se sont vus obligés de dépouiller complétement le flaneur nocturne depuis qu'ils ne peuvent plus interroger tout simplement ses poches ; et, comme ils commencent l'opération en étranglant ou en assommant le sujet choisi, on voit que si le paletot a ses charmes, il a aussi ses inconvénients.

— Il n'y a peut-être que trois classes de la société chez qui l'on trouve des cœurs et des jambes véritablement dignes d'appartenir à un flaneur. — Ces trois classes se composent des poètes, des artistes, et des petits clercs d'avoués.

Quand nous disons *poètes*, nous ne prétendons pas exprimer par là qu'il faut avoir rimé des poèmes épiques, ou des *bouquets à Cloris*, — il faut avoir de la poésie, du cœur, chose plus rare encore et qui ne se trouve pas dans le *Dictionnaire des rimes* — et enfin de l'imagination,

Le flaneur compose tout un roman, rien que sur la simple rencontre en omnibus d'une petite dame au voile baissé, —puis l'instant d'après il se livre aux plus hautes considérations philosophiques, sociales et humanitaires, en admirant tous les prodiges que l'éducation peut obtenir de

simples hannetons qui se battent en duel comme de véritables Saint-Georges.



Les artistes sont d'autant plus flaneurs, que pour eux la promenade est un véritable besoin, — car lorsqu'on a passé cinq heures à son bureau ou à son chevalet, on éprouve un agrément d'autant plus grand à faire l'école Buissonnière, après le travail, ce que du reste on se permet quelquefois même avant le travail.

Puis, les artistes, grâce aux entrées dont ils jouissent, se livrent à des flaneries toutes particulières dans les théâtres,—soit en allant lorgner toute la salle de l'entrée de l'orchestre,



soit en faisant des cancans dans les coulisses avec tous les jeunes *Rats* de l'endroit,—et Dieu

sait si les coulisses sont l'asile des rats cancaniers, — surtout à l'Opéra.



Puis à onze heures, au lieu d'aller se coucher comme un vulgaire garde national, le flaneur va encore faire une petite station dans un des nombreux *Divans* où l'on fume du tabac oriental du Gros-Caillou.

Puis enfin même, quand il doit, le flaneur est encore parfaitement heureux! Car au lieu de rêver *fortune*, *bataille*, *chien* ou *chat*, il rêve... qu'il contemple la marche du bœuf gras,



la descente de la Courtille, une procession quelconque; enfin il rêve... qu'il flane!

CHAPITRE IX.

Le Flaneur militaire.



Il eût été plus logique de commencer ce petit livre par le chapitre du *Flaneur militaire*, puisqu'il résulte de toutes les statistiques que, sur un chiffre de 400,000 hommes, l'armée française fournit 393,000 des plus intrépides flaneurs, et peut-être faudrait-il encore rétablir le chiffre retranché sous prétexte qu'il figure le nombre des malades; car l'hôpital est plus souvent un lieu de refuge contre la corvée, un moyen d'obtenir la soupe au beurre,

un palais de délices enfin et de flanerie particulière, qu'un asile pour la véritable souffrance.

Le militaire est incontestablement, par-dessus tout et plus que tous, musard, badaud, gobe-mouche, et cela ne doit surprendre personne ! Que voulez-vous que ces 400,000 pauvres diables fassent dans une paix profonde? A moins de s'entre-dévorer comme les brochets d'un étang ou d'occir les pékins, il faut bien que des gens dont le métier est de tuer tuent au moins le temps, le seul ennemi d'ailleurs qui puisse triompher du guerrier frrrrrrrançais. Aussi ce malheureux vieux en voit-il de cruelles avec de tels gaillards ; cavalerie, infanterie, artillerie, toutes les armes, tous les grades, depuis le maréchal de France jusqu'au simple Jean-Jean, tout ce monde l'attaque à sa manière et lui fait une guerre acharnée.

Le maréchal, obèse et goutteux, se retranche dans ses titres, ou attend l'ennemi dans son fauteuil.

Le général, plus ingambe, le poursuit dans les antichambres de la cour et surtout dans les bureaux du ministère.

Le colonel l'aborde à la bayonnette dans le bois de Boulogne, dans les cercles, dans les

foyers des théâtres royaux et le pourchasse jusque dans les ruelles des lionnes à la mode.

Quant aux chefs d'escadron ou de bataillon, ils l'assiègent chez le restaurateur, à table d'hôte, dans les banquets, les repas de corps, et font main basse sur les ravitaillements ; la gastronomie est le divertissement privilégié des grosses épaulettes aussi bien que de la haute finance. N'est-il pas de bonne stratégie d'enlever le plus de vivants possible à l'ennemi.

Capitaine, lieutenant et sous-lieutenant lui livrent un rude assaut à grands coups de pipes, de cartes, de dominos et de queues de billard, et autres projectiles de même matière également funeste à la *théorie*, l'évangile du parfait troupier, sans préjudice bien entendu de la cour assidue que le corps d'officiers fait régulièrement à la limonadière la plus jolie et la plus voisine du quartier, de façon à concilier l'amour et la discipline.

A l'aide d'un carottage (1) habilement ex-

(1) Le carottage est une sorte d'impôt indirect qui porte sur le père, la mère, le frère, la sœur ou sur tout autre parent affectionné du soldat, il porte encore sur les fournisseurs de la compagnie et sur la naïveté du conscrit qui débarque au régiment.

ploité, le sous-officier, à l'exemple de ses supérieurs, s'exerce bravement au maniement des mêmes armes.

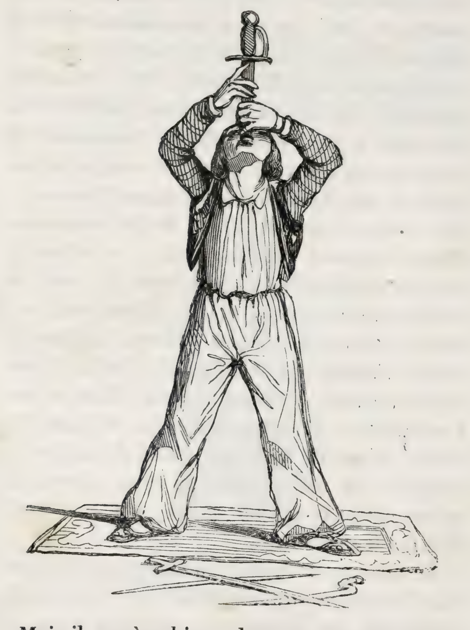
Mais le vrai flaneur, c'est le bon, le pur tourlourou.



Hâtons-nous de le dire à sa louange, le pioupiou est le symbole de la plus parfaite innocence,

le modèle de la simplicité du premier âge ; sobre comme le modeste compagnon de son enfance, dont le braiement ravive ses souvenirs du pays et de la payse ; patient comme le chameau qui l'attend sur les sables de l'Afrique ; chaste comme un saint de bois ; rangé comme une demoiselle qui l'est encore (rangée). — Ce n'est pas lui qu'on voit dépenser ses forces en plaisirs scandaleux, jeter son or aux courtisanes, aux croupiers de la roulette, ou bien, tombant dans un excès opposé, empiler ses écus, thésauriser, tarir les sources de la fortune publique. Non, non, ce n'est pas lui qui gaspille les finances du pays, et, si la patrie, toujours grande et généreuse envers ceux qui la servent, lui fait la munificence d'un sou net par jour, ce sou il le rend noblement à la circulation, et entretient par une sage répartition de son revenu la richesse dans toutes les branches de l'industrie et des arts. C'est ainsi qu'il encourage l'industrie par l'achat d'une pipe de terre ; l'agriculture, par une consommation modérée de pommes de terre frites ; et les arts, par la libéralité d'une fraction de ses cinq centimes en faveur de cet homme qui, à force d'études préparatoires, est arrivé à avaler des lames de sa-

bre, des manches de râteau et des brancards de calèche.



Mais il espère bien, dans son amour éclairé du progrès, que l'art ne s'arrêtera pas toujours

à la poignée du sabre et à l'avant-train de la voiture. Pénétré d'ailleurs de cette vérité (dont l'intention prouve à quel point il possède le sentiment de l'art) que les applaudissements de la multitude, les bravos de la foule, ce que le saltimbanque appelle L'HONNEUR DE VOTRE PRÉSENCE, est un stimulant bien préférable au vil métal, le piou-piou accorde *l'honneur de sa présence* à tout ce que Paris compte de savants, — les physiciens des Champs-Elysées, — les marchands de vulnéraire, les lavatériens qui disent la bonne aventure, etc. ; — à tous les praticiens célèbres, les extirpeurs de cors, de durillons, de dents et autres difformités ; — à tous les arts et à tous les artistes, la danse de corde, l'assaut de savate, Polichinelle, la lanterne magique, le singe balayeur, l'âne savant, l'escamoteur, et surtout Bobèche, le grand Bobèche, ce roi de la parade, mort il y a plus de vingt ans au moins, dont le nom passera de queue rouge en queue rouge jusqu'à la postérité la plus enfoncée.

Le piou-piou encourage encore, et toujours par l'*honneur de sa présence*, les études chimiques du dégraisseur en plein vent, — celles du marchand d'allumettes allemandes

enfin, mais l'artiste dont il préfère le talent, l'artiste dont la grâce, la souplesse et les poses voluptueuses enivrent tous ses sens, c'est... la femme forte.

Cette femme incomparable, la gloire de son sexe, qui a fait, ainsi qu'elle le dit avec simplicité, l'admiration des puissances étrangères et de notre Saint-Père le pape.



CHAPITRE X.

Le gamin de Paris.



amilier, rieur, goguenard, paresseux, gourmand, aimant le spectacle comme un Romain, et par-dessus tout, flaneur, oh! flaneur avec amour! Telles sont les qualités distinctives du gamin de Paris. C'est sous ce dernier aspect, principalement, que nous le considérons ici.

Vous comprenez que le gamin, comme nous l'entendons, c'est l'apprenti, l'enfant sans ins-

truction, sans tenue et sans argent, qui, oubliant tout à fait la commission dont il est chargé, vague dans les rues, flane aux devantures des boutiques, fait des grimaces aux marchandes, des niches aux passants, aigrit le caractère des chiens et parcourt gaiement la capitale assis sur le marchepied postérieur des voitures. C'est l'amateur passionné du pruneau, du raisin sec, de la mélasse, de la cassonnade, du raisiné et de toutes ces succulentes choses dont l'épicier cupide ne veut absolument se dessaisir que pour du numéraire.

Or, nous l'avons dit, le numéraire est le côté faible du gamin; c'est à lui surtout qu'on peut appliquer le mot d'un des plus célèbres philosophes de l'antiquité sur le gamin d'Athènes. Il est friand, mais en revanche il est pauvre — maxime peu récréative pour lui; heureusement il se trouve dans la nature une loi de pondération en vertu de laquelle les parties faibles tendent toujours à s'équilibrer avec les parties fortes : l'esprit et la ruse viennent remplacer le numéraire, et l'équilibre s'établit.

Ainsi, le gamin, alléché par l'odeur tentatrice du chocolat, de la réglisse ou de la confiture,

passe-t-il devant l'étalage d'un de ces heureux de la terre ?



Tous les rayons de son intelligence convergent sur un seul point, — posséder une partie quelconque de ces richesses. Il laissera, par exemple, tomber son pain dans la gêlée de groseille et s'excusera de *l'accident* ; — ou bien il marchandera les pruneaux, les figues,

le sucre, les noisettes, goûtant, à chaque question de prix ou de qualité, l'objet qu'il marchande, et finissant par renvoyer son achat à un jour indéterminé.

Cependant, si l'épicier, qui vit avec le gamin dans la perpétuelle position d'un bœuf aiguillonné par une mouche, s'oppose à cet exercice gratuit des fonctions de dégustateur, — ou bien, si les tendances digestives du gamin le portent vers la galette, car il n'est pas exclusif et sait apprécier la valeur des farineux, — s'il éprouve un vague désir de *flan*, ou de tout autre comestible qu'il n'est pas possible de goûter sans l'acheter, oh! alors, les idées de paresse sont repoussées avec perte, chassées honteusement; notre gamin devient travailleur..... travailleur accidentel, comme le lazaroni napolitain.

Descendez-vous de cheval, il s'offre pour tenir la bride en votre absence. — Votre voiture s'arrête-t-elle, il accourt, met le pan de sa veste sur la roue boueuse et vous aide à franchir le marchepied; — il porte le pot de fleur que vous venez d'acheter pour *elle*; — il guide l'étranger qui cherche la poste aux lettres, son hôtel, la Bourse, ou tout autre établissement

public ; — êtes-vous retenu par un orage sous



la porte cochère , il court chercher pour vous

une voiture; enfin, il fera tout pour obtenir de ses concitoyens les *cinquante* centimes nécessaires à son bonheur, après quoi il redevient, non le lazaroni italien, dormeur et nonchalant, mais le lazaroni français dont nous avons dit le caractère en commençant le chapitre.



Il ne dort pas, il se promène toujours, fait des poires sur les murailles, joue des claquettes, et finit sa journée comme il l'a commencée, en flanant.

Le soir venu, c'est chez madame Saqui, c'est à l'Ambigu, à la Gaieté ou au Cirque-Olympique que vous retrouverez le gamin, toujours rieur, toujours goguenard, interpellant les ac-

teurs, leur disant de parler plus bas, de parler plus haut, appelant *Titi* et lui demandant d'un bout de la salle à l'autre s'il a tout mangé la galette, réclamant à grands cris l'expulsion des *geondarmes* (gendarmes), s'emparant de la police de la salle en intimant aux femmes d'enlever leurs châles accrochés à la balustrade, en ordonnant aux hommes de faire *face au parterre.* Là il trône, là il est maître souverain, et celui qui ne l'aurait pas vu aux théâtres du boulevard ne connaîtrait certainement pas le véritable gamin de Paris.

Les accidents, les exécutions, les émeutes, les fêtes publiques, nationales, royales ou n'importe quoi, sont encore ses points de réunion : il grimpe aux mâts de cocagne, sur les arbres, sur les voitures, sur les colonnes de réverbères ; il grimpe partout, se fourre partout, voit tout, et, comme nous le disions, il aime tellement les spectacles de quelque genre qu'ils soient, que, pour jouir de cette vue, il oublierait tout dans ces jours mémorables, tout, peut-être même la galette et le raisiné.

CHAPITRE XI.

Les petits bonheurs de la flanerie.



O trottoirs, asiles de la boue et des flaneurs, je vous salue; tous les moments les plus heureux de ma jeunesse très-blonde se sont écoulés sur vos dalles, votre granit, votre bitume, ou votre asphalte !

Car j'ai long-temps flané, et, je l'espère, je flanerai long-temps encore.

Aussi, puis-je vous parler savamment des petit bonheurs spécialement réservés à cette profession.

Règle générale, ne flanez jamais passé minuit. — Une journée est assez longue quand on sait bien l'employer, et rien ne vaut la clarté du so-

leil pour observer les mille détails qui se présentent à chaque pas sous les yeux du flaneur. Ce n'est pas le soir, à la vacillante lueur des reverbères, que l'on peut lire toutes ces délicieuses affiches, rouges, jaunes, blanches, vertes, coquelicotes, qui tapissent toutes les murailles de Paris ; — les dîners *complets*, à 25 sous, à 18 sous, à 13 sous même, qui se pavanent à côté de la *Pommade des Chameaux*, ce qui ne veut pas dire précisément que ces quadrupèdes se servent de ce genre de cosmétique ; — on la nomme *Pommade des Chameaux* parce qu'elle est faite avec de la graisse de mouton et qu'elle est à l'usage des dindons. — C'est clair. — Du reste, ce précieux cosmétique fait pousser énormément les cheveux dans la quatrième page des journaux ! Plus loin l'affiche du docteur Charles Albert coudoie l'affiche du *bouillon-aveugle-hollandais.* — Ce bouillon a pour nom de famille *Hollandais*, parce qu'il est fabriqué à Paris, et il a été baptisé du sobriquet d'*aveugle*, parce que, même à l'aide des verres les plus grossissants, les naturalistes n'ont jamais pu découvrir, sur la surface de ce bouillon, le plus petit *œil.* — Malheureusement, si ce Hollandais est aveugle, il n'est pas toujours

parfaitement chauve. — Ici on voit l'annonce du *Racahout des Arabes*, bon pour le mal de dents; plus loin on aperçoit le *Paraguay-Roux*, déjeuner habituel des sultanes orientales ! Enfin quand il arrive devant une muraille couverte d'affiches, le flaneur en a pour deux bonnes petites heures, c'est à rendre jaloux le sultan *Schahabaham* qui, pour se divertir, est obligé de regarder pendant trois heures les mêmes petits poissons rouges.

Quelques individus, flaneurs incomplets par conséquent, dédaignent les petites joies de l'affiche parisienne, et reportent toutes leurs sympathies sur les carreaux des magasins de modes et de lingeries. Nous pardonnons l'affection pour la marchande de modes, tous les goûts sont dans la nature, mais nous pensons qu'il ne faut pas pousser cette affection jusqu'au fanatisme. — Nous ne voulons pas répéter tous les cancans que l'on débite dans la société sur le corps des modistes ; on va jusqu'à dire que ces demoiselles se permettent quelquefois d'avoir huit à dix amants par tête. — On est si méchant ! — Il ne faut jamais croire que la moitié de ce qu'on dit.

Le flaneur a donc parfaitement le droit de

suivre de l'œil la jeune modiste qui, sous le nom de *Trottin*, va porter à domicile de charmants petits chapeaux et des amours de petites capotes; mais il faut toujours y mettre de la réserve et de la discrétion.



N'imitez pas ces grossiers personnages qui suivent les femmes d'une manière effrontée ; une

pareille conduite est justiciable de toutes les bottes vraiment *frrrrrançaises.* — Au lieu de marcher sur les talons de la vertu, établissez-vous le défenseur, le protecteur de cette même vertu effrayée, qui vient se réfugier auprès de vous, comme une pauvre colombe palpitante, pour échapper aux poursuites de ces hommes ignobles qui insultent toutes les femmes.

Depuis quelque temps surtout, bon nombre de vieux roquentins se mêlent de poursuivre ainsi de leurs propos, plus qu'anacréontiques, et cela en plein jour, les jeunes femmes qui se hasardent dans les rues de Paris sans cavaliers. — La vieillesse a droit à une foule d'égards ; mais c'est quand elle donne l'exemple de toutes les vertus, et qu'elle ne cache pas ses cheveux blancs sous une perruque blonde, — qui la plupart du temps est rousse.

La vieillesse flaneuse doit avoir des plaisirs plus vertueux ; elle fait bien mieux de parcourir tranquillement tous les quais pour bouleverser l'étalage de tous les marchands de bouquins.

Un des grands plaisirs du flaneur c'est d'apprendre gratis une foule de nouvelles vraiment extraordinaires, et comme n'en donnent pas les gazettes les plus célèbres par leurs *canards.*

Il n'est pas de journaliste qui ne soit éclipsé en ce genre par les crieurs et surtout par les crieuses de nouvelles.

On sait que ce n'est pas vrai ; mais ça fait toujours plaisir, — absolument comme quand on lit un journal.



Il n'est pas jusqu'à une flanerie dans la triste salle des *Pas-Perdus*, au Palais-de-Justice, qui n'ait son côté amusant, — surtout si on n'a pas le moindre procès.

D'abord on a l'agrément de voir une foule de têtes d'avocats toutes plus baroques les unes que les autres; — puis on a l'agrément non moin grand de se féliciter de n'avoir rien à démêler avec les gens de justice : — vous voyez donc bien qu'il a deux plaisirs pour un.



Enfin nous n'en finirions pas si nous voulions

énumérer tous les petits bonheurs de la flanerie parisienne! — Le flaneur est le seul homme heureux qui existe sur la terre, on n'a pas encore cité l'exemple d'un seul flaneur qui se soit suicidé ; et si jamais notre homme arrive auprès d'un puits, eût-il même pour l'instant quelques idées un peu tristes, au lieu de songer à se précipiter la tête la première dans ce gouffre béant et humide, il se console tout à coup en crachant dans l'eau et en faisant des ronds pendant une heure, une heure et quart.

O flanerie, flanerie, ne trouveras-tu donc jamais un poète pour te chanter dignement!



CHAPITRE XII.

Les petits malheurs de la flanerie.



Monsieur, vous avez déjà pu remarquer, avec le célèbre Bilboquet, — que tout n'est pas rose dans la vie, et que tout n'est pas jasmin dans l'existence.

Car sans compter la fièvre, les rhumatismes, les billets de garde, la colique et les concerts d'amateurs, l'homme est exposé à une foule de petits malheurs qui, à vrai dire, ne sont que des coups d'épingle, mais qui, renouvelés chaque jour et multipliés à l'infini, deviennent encore plus désagréables qu'un simple et bon coup de poignard (si toutefois il y a des coups de poignard qui soient bons !).

C'est surtout le Parisien qui est exposé à une énorme quantité de petits malheurs dont l'existence n'est même pas soupçonnée en province. — Aussi n'hésitons-nous pas à proclamer bien haut que l'homme qui habite la province est beaucoup plus heureux que le mortel qui habite Paris, — pour peu qu'il aime la province et qu'il déteste Paris.

On pourrait faire un gros volume avec les petits accidents de la vie parisienne, — mais rassurez-vous, nous ne le ferons pas, — nous indiquerons seulement les principales catastrophes qui viennent émailler l'existence des flaneurs de la capitale.

La plus vulgaire, mais non pas la moins poignante de ces émotions, est celle qu'éprouve l'homme qui, sorti de chez lui pour aller dîner en ville, a revêtu son Elbeuf le plus soyeux, son chapeau le plus lustré et ses bottes les plus vernies, ou qui pousse quelques soupirs sous les fenêtres d'une beauté à l'œil noir ou bleu, suivant que l'on affectionne l'une ou l'autre ne ces nuances.

Vous n'êtes plus qu'à deux pas de la maison du potage ou de la beauté, — vous avez sautillé délicatement comme un moineau franc sur

tous les pavés les plus larges, votre pantalon n'a pas attrapé un atome de boue, — vous pourriez mirer votre menton dans le miroir de vos bottes, et faire ainsi admirablement votre barbe, sans que la position fût gênante, — et le zéphyr lui-même n'a pas dérangé la plus légère boucle de votre chevelure, ou de votre toupet, si vous êtes affligé de cette infirmité, — bref vous êtes enchanté de votre tenue et vous regrettez de n'avoir pas devant vous une immense glace de Venise pour vous admirer des pieds à la tête, — lorsque tout à coup la roue d'un cabriolet, de Lion parisien que vous étiez à l'instant, vous transforme subitement en un tigre du Bengale.

Vous maudissez les dieux, les cieux, — et surtout celui du cabriolet.

Vous êtes altéré de vengeance, vous voudriez boire du sang, beaucoup de sang, — vous éclipsez Robespierre et Néron, vous voudriez pouvoir trancher d'un seul coup les têtes de tous les cochers de cabriolet de Paris, — puis, revenant à des sentiments plus humains, vous finissez par donner trente sous au premier cocher de cabriolet que vous rencontrez pour qu'il vous reconduise tout simplement chez

vous, de crainte d'être ramené de force au Jardin-des-Plantes et des tigres par un sergent de ville, commettant une méprise en histoire naturelle, méprise très-pardonnable du reste!



Un autre malheur non moins déplorable et encore plus humide est réservé au flaneur qui a la faiblesse de croire aux omnibus les jours de pluie, et qui, surpris par une averse diluvienne, se mettrait à courir après cette arche de Noé à six sous.



Pour peu qu'on ait la vue basse ou que le conducteur soit distrait, on se livre à une course

au clocher ou plutôt à une course à l'omnibus, jusqu'au lieu de la station, car jamais, au grand jamais, on ne parvient à trouver une place dans un omnibus quand on en a besoin.

Ce qu'on a de mieux à faire, c'est de prendre un fiacre, — c'est même ce qu'il y a de plus économique, car sans cela on dépense le lendemain et les jours suivants pour six francs de réglisse.

Les Forts sont aussi un sujet perpétuel de soupirs et de coups de brosse pour les badauds parisiens, — nous ne parlons pas politique, — nous parlons seulement des forts de la halle au blé et de la halle au charbon.

Ces gaillards, fiers des avantages que leur a prodigués la nature, marchent toujours dans leur force et dans leur liberté, ce qui fait qu'ils prennent la liberté d'occuper tout le trottoir. — Le flaneur qui a la folle prétention de vouloir se faufiler entre deux de ces hommes de farine et de charbon, est immanquablement aplati comme une limande prête à être mise sur le gril, — et pour que rien n'y manque, il est même saupoudré de la couche de farine obligée.

C'est désagréable sans doute, mais mieux

vaut encore se taire que de murmurer trop haut, car, après avoir attrapé du blanc, on pourrait encore attraper des noirs — sur tous les membres.



Un autre petit malheur est spécialement réservé à tout promeneur qui, à dix heures du soir, flane le long des trottoirs des rues marchandes, telles que les rues Saint-Denis, Saint-Martin et autres.

Nous voulons parler des volets reçus dans le dos, dans le nez, et autres parties du corps. — Les garçons de boutique ou les commis de magasin chargés de la mission de confiance de clôturer l'établissement sont toujours tellement charmés d'aller se coucher qu'ils couchent eux-mêmes sur le trottoir tous ceux qui se trouvent devant la porte de l'allée d'où ils sortent leurs volets avec cette aimable étourderie qui est l'apanage du caractère français.



Puis, pour peu que l'on perde de temps chez l'apothicaire à boire plusieurs verres d'eau de mélisse et à se tâter tous les membres les uns après les autres, minuit arrive, et on s'expose, en rentrant chez soi à cette heure indue, à trébucher contre l'un des nombreux *embellissements de Paris*, qui émaillent presque toutes les rues de notre belle capitale.

Or, vous savez qu'un embellissement de Paris se compose invariablement d'un trou, d'un tas de pierres, d'un lampion, et d'un invalide couché en travers de la rue.



Quand l'invalide est poli, il ne jure pas trop après vous, — mais il se rendort tranquillement en vous conseillant de vous relever.

Enfin, vers une heure du matin, vous rentrez dans votre domicile, et, comme il est *passé ménuit*, la portière, se conformant à la Charte, qu'elle a jurée, ne vous tire pas le moindre cordon.

Mais si vous faites du tapage, la patrouille s'en mêle, et, grâce à elle, vous couchez, enfin, — à la salle Saint-Martin.

Du reste, vous devez à cette circonstance l'occasion d'une flanerie dont il n'est pas donné à tout le monde de jouir ; la flanerie de la salle Saint-Martin, espèce de place publique parfaitement pavée, complétement couverte et hermétiquement fermée, où vous rencontrez une foule de confrères en flanerie, les *tireurs*, les *bonjouriens*, les *charrieurs*, les *Américains*, etc., tous gens d'un commerce facile, peu fiers et très-familiers, qui mettent, du premier coup, les pieds dans le plat, et surtout les mains dans vos poches, gens que vous voyez là en véritable déshabillé moral et physique, sans gêne, sans art et sans fard, comme une petite maîtresse au bain, ce qui est, il est vrai, moins poli qu'instructif.

CHAPITRE XIII.

Les quais et les passages.



Pour le flaneur tous les lieux ont leur mérite : mais cependant il ne faut pas croire qu'il s'en aille au hasard, sans choix, sans préférence ; c'est bien un homme de trop de goût et d'esprit pour cela.

S'il sait parfaitement perdre son temps au besoin dans les rues désertes du Marais, dans les quartiers malsains du pays latin, il triomphe surtout dans les passages, il règne au Palais - Royal, et l'on s'écarte respectueusement devant lui sur le boulevard, le grand homme ! — on sait trop quelles précieuses

pensées l'occupent pour l'en distraire. — Il passe là entre la rue Grange-Batelière et la rue de la Chaussée-d'Antin, suivant lentement le boulevard, le cigare à la bouche. L'affairé trotte à grands pas, lui jette un regard de pitié, et se dit : Cet homme fume ou perd son temps. — Double erreur! — Cet homme flane. — Admirable occupation, que tu ne connaîtras jamais, esprit étroit, qui arpentes le bitume municipal, comme s'il s'agissait d'un *steeple chasse* à travers les boulevards; car, il faut le dire, au dix-neuvième siècle, dans le siècle des lumières, des becs de gaz et des lampes plus ou moins Carcel, il y a encore des gens qui croient que le boulevard est une grande rue qui conduit de la Madeleine à la défunte Bastille, qui prennent un passage pour abréger leur chemin, et traversent le Palais-Royal pour éviter les voitures. — Ces gens-là, je le déclare à regret, ont tout mon mépris, et le flaneur partage mon opinion : ce qui nous honore tous deux.

Si l'homme affairé, cette mouche qui bourdonne dans tous les coins de Paris pour le malheur des citoyens honnêtes, est regardé comme bien peu de chose par le flaneur, il a peut-être

encore moins d'estime pour le badaud avec lequel on l'a si impoliment confondu.

C'est dans les passages surtout qu'on peut juger l'abîme qui les sépare, Le badaud est là, qui regarde stupidement toutes choses, qui s'arrête sans choix devant le premier morceau de plâtre, décoré du nom de statuette ou de charge,



qui dévore du regard les billets de banque

et les piles de pièces de cinq francs du changeur avec une avidité indigne de l'âme généreuse du flaneur. Que celui-ci est différent ! s'il jette un coup d'œil chez Susse, du premier coup il s'arrêtera sur la plus élégante statuette de Barre, ou sur la charge la plus charmante et la plus spirituelle de Dantan. Il ne reste pas des heures entières à écouter l'accordéon qui souffle éternellement *Je vais revoir ma Normandie*, la *Folle*, ou quelque autre nouveauté du même genre; mais il verra tout d'abord la dernière caricature de Daumier, le plus nouveau débardeur de la bande carnavalesque de Gavarni.

Aussi, il faut le dire, son autorité est incontestée et respectée bien plus que celle d'aucun monarque constitutionnel ou non. Quand il s'arrête, on s'arrête à ses côtés; quand il sourit, on sourit ; quand il approuve, on approuve ; ce qui ne laisse pas de flatter infiniment son amour-propre. — Enfin, le passage est le séjour préféré du flaneur ; c'est là qu'il mène une délicieuse existence, émaillée de cigares et de coups de coude. L'amour, le tendre amour a pour lui sous la forme des vertus sémillantes, mais un peu fragiles, des

magasins de modes, des faveurs à nulles autres pareilles. — Parfois, aussi, il faut l'avouer, les susdites vertus, fortes de sa candeur et de sa générosité, lui rient au nez quand il l'allonge entre deux chapeaux; mais ce procédé peu délicat n'appartient qu'à des âmes excessivement médiocres. — Il pourrait se venger; il pourrait dire au grand brun qui vient solliciter une entrevue à la sortie de son étude, que le petit blond du magasin de nouveautés en a obtenu une le matin, à l'heure du déjeuner : il dédaigne de le faire, le grand homme !

Nous nous résumons. Sans les passages, le flaneur serait malheureux ; mais sans le flaneur, les passages n'existeraient pas. — Allez rue de Vendôme ; il y a là une espèce de grand corridor qui conduit au boulevard du Temple, le flaneur lui a refusé sa présence et son appui, et il est resté dans son obscurité et dans sa solitude. — O passage des Panoramas, passage de l'Opéra, si la reconnaissance n'était pas une chimère, on lirait sur votre fronton : — Aux Flaneurs les Passages reconnaissants !

Quand les lilas fleurissent, que les feuilles s'entr'ouvrent, le flaneur généralement a besoin de respirer les brises embaumées du prin-

temps, de réjouir son âme du spectacle de la nature; et il se rend immédiatement sur le boulevard où il établit son domicile politique et civil jusqu'au mois d'octobre. Mais, hélas! chaque année lui enlève une de ses jouissances les plus chères. On a d'abord supprimé les parades qui formaient, depuis la Gaîté jusqu'à la Bastille, un véritable spectacle gratis (il est des jours de profonde mélancolie où ce mot gratis sourit particulièrement au flaneur malheureux) qui égayait sa mélancolie et chassait les noirs soucis qui parfois le poursuivent; il disait alors: J'ai un spleen quelconque, je vais au boulevard du Crime et des saltimbanques, et il était guéri. Puis on a, sous prétexte d'embellissements, abattu les arbres qui avaient résisté à toutes les révolutions pour leur substituer des sortes de manches à balais revêtus d'une guérite verte. — La guérite est fort à la mode au point de vue de l'art et du conseil municipal; enfin on a renversé toutes ces petites terrasses, où, chaque soir, les marchands de la rue Saint-Denis, les négociants retirés, sous l'aspect de magnifiques gardes nationaux, ou sous tout autre déguisement analogue, entourés de leurs épouses

et de leurs jeunes moutards, consommaient leur bière et s'abandonnaient aux charmes de



la musique ambulante, spectacle bien capable d'égayer un esprit observateur et vertueux.

Sous prétexte d'embellissements, qu'a-t-on laissé au flaneur? Les bureaux de tabac, les marchands de contremarques et le Journal du soir : telle est à cette heure sa triple distraction; il fume son cigare, marchande une stalle meilleur marché qu'au bureau, achète le *Moniteur parisien*; et, le cœur paisible, l'âme satisfaite, va se coucher en se disant : Je n'ai pas perdu ma journée.

CHAPITRE XIV.

Les quais, les Tuileries et les Champs-Élysées.



Si vous suivez toute la ligne des quais, depuis Bercy jusqu'aux Invalides, vous remarquerez qu'ils ne sont guère fréquentés que par de très-vieux flaneurs, qui achèvent de descendre le fleuve de la vie et celui de la Seine, en marchandant tous les vieux bouquins qui depuis un temps immémorial ont pris possession de tous les parapets.

Cependant le quai de l'Horloge, ou si vous aimez mieux des Morfondus, est, dans les grands froids, le but de la promenade de bon nombre d'autres flaneurs de tout âge, qui vont constater les degrés de froid au thermomètre de l'ingénieur Chevallier.



A cela vous me direz que tous les thermomètres du monde remplacent parfaitement celui de l'ingénieur Chevallier qui, après tout, n'est pas

le seul inventeur de la spécialité, — c'est vrai, mais le flaneur n'aurait pas l'agrément de dire à ses connaissances : — Nous avons eu aujourd'hui onze degrés au-dessous de zéro, à midi ; je l'ai vu moi-même au thermomètre de l'ingénieur Chevallier.

Parlez-moi des Tuileries et des Champs-Élysées ! Voilà des lieux de promenades où l'on trouve du moins tout ce qui fait le charme des flaneurs, — nous voulons dire des femmes, des arbres, des enfants, de la foule, et Polichinelle !

Allons à la terrasse des Feuillants par la place Vendôme... Suivons les larges trottoirs de la rue de la Paix et les arcades de la rue Castiglione ; ce chemin est déjà une promenade fort agréable pour peu que vous aimiez les magasins les plus riches ; regardez à droite, à gauche, et partout vous verrez briller le luxe des boutiques ; les glaces, les marbres, les bronzes réservés autrefois aux seuls palais, ornent aujourd'hui les magasins de toute nature. Traversons la rue Rivoli, mais choisissons bien notre moment, si nous ne voulons pas être écrasés par les innombrables voitures qui se dirigent incessamment sur les environs de Paris. Ce n'est pas le

seul danger qu'on ait à redouter, les voitures évitées, la vie sauvée, il faut encore sauver sa bourse, tâche assez difficile, au milieu des industriels de toute nature qui encombrent les trottoirs, depuis la barrière du Trône jusqu'à la barrière de l'Arc-de-l'Étoile, marchands de chaînes de sûreté, de vraies cigarettes d'Espagne, et le marchand de papier à lettre qui vous poursuit partout de son éternel *six feuilles pour un sou.*



Nous voici enfin arrivé à la grille des Tuileries devant deux sentinelles dont la consigne est sévère, car au jardin des Tuileries, comme dans certains bals de société, *une mise décente est de rigueur*. Ces sentinelles incorruptibles arrêtent au passage les casquettes, les vestes, les paquets et les chiens qui ne justifient pas de leurs moyens d'existence, c'est-à-dire qui ne sont pas tenus en laisse par leurs maîtres.

C'est au mois de novembre que commence le printemps de la terrasse des Feuillants : les premiers promeneurs arrivent sur la terrasse en même temps qu'au théâtre Favart arrivent les Italiens, ces véritables hirondelles d'hiver. Rien de varié comme le coup d'œil qu'offre cette promenade par une belle journée d'hiver, lorsque les rayons du soleil, parvenant à percer l'enveloppe du brouillard qui couvre le ciel de Paris, viennent dorer les grilles des Tuileries. Les nombreux et brillants équipages encombrent la rue de Rivoli; les chasseurs aux plumes vertes et ondoyantes abaissent le marchepied sur lequel s'appuie à peine le pied mignon de la Parisienne. C'est alors que la terrasse des Feuillants est le lieu de rendez-vous non-seulement de tout Paris fashionable, mais même de toute l'Europe

élégante. A côté de la mélancolique Anglaise aux yeux bleus, à la peau blanche et rose, aux longues boucles soyeuses qui encadrent un de ces charmants visages comme aimait à les reproduire le pinceau de Lawrence, on aperçoit l'Espagnole à l'œil noir, au pied mignon, à la chevelure d'ébène, au teint doré par le chaud soleil de Madrid ou de Grenade ; puis arrive une blonde Allemande, que suit une Italienne aux charmantes épaules; plus loin, vous rencontrez la Polonaise proscrite près de la Russe orgueilleuse, et la fraîche Hollandaise près de la pâle, nonchalante et toujours gracieuse créole.

Dès qu'arrivent les premiers jours du printemps; dès que les tilleuls laissent entrevoir leurs jeunes feuilles verdoyantes, toute cette foule élégante descend les escaliers de la terrasse, et les petits pieds mignons et les bottes vernies viennent fouler le sable de *l'allée des Orangers* ou *de l'allée du Printemps*, deux noms charmants, n'est-ce pas, et bien faits pour attirer les jolies promeneuses, et par conséquent les flaneurs parmi lesquels se distingue le flaneur artiste, flaneur solitaire qu'on voit étendu nonchalamment sur deux, trois ou quatre chai-

ses, riant dans sa barbe et lorgnant impitoyablement tous les ridicules dont il se souvien-



dra en temps opportun. C'est tout près de l'allée du Printemps, à l'angle du petit jardin du roi de Rome, que se trouve cet arbre singulier qui le premier, et long-temps avant les autres, annonce le printemps aux habitants de Paris; jamais le vingt du mois de mars n'arrive sans que ce marronnier, surnommé l'*arbre du 20 mars*, n'étale ses feuilles vertes aux pre-

miers et faibles rayons du soleil printanier. Alor les charmants enfants des Tuileries viennent former une ronde joyeuse autour de leur arbre favori, et, leurs petites mains entrelacées, ils tournent en chantant une de ces chansons traditionnelles de notre enfance. Les promeneurs, attirés par les éclats de leur joie naïve, viennent aussi lever les yeux vers les feuilles qui s'entr'ouvrent, et saluent avec joie ces premiers messagers du printemps.

En nous rendant près de l'arbre du 20 mars, nous avons passé devant un bon nombre de statues, et comme moi sans doute vous avez remarqué que presque toutes sont dans une pudique nudité. En un siècle comme le nôtre où le plus mince romancier prétend *moraliser les masses*, il est assez singulier que l'on ne trouve rien de mieux à exposer aux premiers regards de nos jeunes filles que des Hercule ou des Apollon, qui n'ont pour tout costume qu'un arc ou un javelot

Nous voici dans la grande avenue, et la grande avenue des Tuileries semble être encore à cent lieues de la terrasse des Feuillants; le promeneur de la grande avenue est généralement simple soldat, et soldat *simple* à la 1re du 2e,

du 25[e] ou de tout autre régiment : les jours où il ne monte pas la garde pour la patrie, le militaire français vient aussi faire son tour aux Tuileries. En société de deux ou trois amis, il se promène gravement en partant du pied gauche, le schako légèrement incliné en arrière, les mains derrière le dos à l'instar de Napoléon et une petite branche verte dans la bouche, ce qui n'est plus à l'instar de Napoléon. Le guerrier français affectionne la grande avenue par deux raisons : par ce qu'il aime la gloire et l'amour, et il trouve l'amour et la gloire dans la grande avenue ; la gloire lui apparaît au loin sous la forme de l'arc de triomphe de l'Etoile, et l'amour est tout près sous le simple costume de bonne d'enfant. Les bancs de la grande avenue ont été les témoins de plus d'un tendre aveu, plus d'un *Antony* à la tête brûlante et au casque de cuir bouilli a fasciné le cœur d'une faible femme; bien certainement c'est dans la grande avenue des Tuileries que Charlet, caché derrière un arbre, aura croqué cette célèbre déclaration d'amour commençant par ces mots : *J'ai lu, mademoiselle, dans les papiers publics que nous étions réduits à trois bataillons !*

Il n'y a rien de séducteur comme le Français en général, et le guerrier français en particulier; heureusement, bien heureusement pour la morale publique, l'entrée des Tuileries est interdite aux marchands de coco, boisson nationale, et première séduction d'un brûlant amour; sans cela, comme l'a fort bien dit Brutus, la vertu des bonnes d'enfants ne serait qu'un vain mot!

Pour achever de faire connaissance avec les Tuileries, il ne nous reste plus qu'à visiter la *Petite Provence*, ce lieu de prédilection de l'enfance et de la vieillesse, ces deux âges qui ont si besoin du soleil; mais nous sommes arrivé trop tard pour jouir du coup d'œil qu'offre cette partie du jardin. La nuit s'approche, le tambour de la retraite a sonné, la grille n'attend plus, pour se refermer sur les promeneurs congédiés, que la sortie des cinquante ou soixante promeneurs qui sont arrivés dans les Tuileries dès le lever du soleil, et qui n'en sortent qu'après le coucher du même astre!

Nous voulons parler des infortunés débiteurs, qui sont venus chercher dans le jardin royal un refuge inviolable contre les poursuites des gardes de commerce! Quand les Tuileries sont

fermées, le flaneur se jette dans les Champs-Elysées qui lui offrent une foule d'autres distractions, depuis le théâtre du Cirque-Olympique jusqu'au théâtre de Polichinelle !

Il étudie avec une persévérance digne d'éloges les deux longues lignes de gaz qui conduisent à l'arc de triomphe de l'Étoile ; parfois même, entraîné par ses méditations poétiques et gaziformes, il se trouve à l'entrée du bois de Boulogne : heureusement que la Charte de 1830 prohibe essentiellement les promenades nocturnes, sans cela notre flaneur s'en irait ainsi jusqu'à Saint-Cloud ; pour se consoler il se rejette de nouveau dans les Champs-Élysées qui, à cette heure, lui offrent tous les charmes de la solitude, de rares patrouilles de municipaux, et de fréquentes rencontres d'industriels de grand chemin.

Aussi, rappelé cette fois à la réalité qui peut à chaque instant se présenter à lui sous la forme d'un gourdin beaucoup trop noueux, il ne respire librement que quand il contemple l'obélisque et le tourlourou qui défend nuit et jour la grande borne égyptienne contre les amateurs fanatiques qui seraient tentés de l'emporter, car l'aiguille de Luxor a plus que

tout autre monument le privilége d'exciter l'admiration du badaud archéologique, qui à



toute force veut expliquer ou se faire expliquer les hiéroglyphes plus ou moins égyptiens qui font la joie de M. Raoul Rochette.

Puis, quand les jambes commencent à refuser leur service et menacent de se dérober sous le flaneur qui en a fait un usage trop prolongé, tous les plaisirs ne sont pas encore finis ; grâce aux cafés en plein vent ou pour huit sous, le flaneur se procure l'agrément d'une chaise, d'une table, d'une bouteille de bière et de deux chanteuses ; ou bien il *honore de sa présence* le cirque des Champs-Élysées, car *Favori*, *Partisan, Capitaine*, tous les chevaux sauteurs, gastronomes ou savants, sont les amis naturels du flaneur qui connaît par son nom le personnel entier de Franconi, depuis Baucher, Auriol et les clowns, jusqu'au moucheur de quinquets.



CHAPITRE XV.

Conseils à l'usage des Flaneurs novices.



oulez-vous faire une simple promenade, — sortez avec un ami.

Tenez-vous à flaner, — sortez seul. Oreste et Pylade, Castor et Pollux, St-Roch et son chien, — vingt autres personnages, plus ou moins historiques, dont l'amitié est célèbre dans l'histoire, ne seraient jamais parvenus à flaner en paix pendant huit jours de suite.

Vous aimez Polichinelle,



pendant que votre ami n'affectionne que les boutiques de marchandes de modes ; — vous resteriez deux heures devant les caricatures d'Aubert, tandis que votre compagnon n'aime à regarder que les statuettes de chez Susse : — vous voudriez suivre une simple grisette, pendant que votre coflaneur vous ferait écraser,

ou, pis que cela, éclabousser par la voiture d'une grande dame qu'il aurait voulu admirer de trop près.

Pendant que l'un tirerait à droite, l'autre tirerait à gauche ; et une flanerie pareille serait capable d'user en moins de rien l'amitié la plus grande et les manches d'habit les plus solides.

S'il est déraisonnable de flaner en compagnie d'un ami, il est impossible de flaner en compagnie de plusieurs amis : la flanerie n'est plus qu'une rapide promenade.

Les flaneries faites en compagnie d'une femme sont encore bien plus à éviter.

— Comment ! même avec une jolie femme ? me dites-vous.

— Oui, monsieur ; et surtout avec une jolie femme !

Car les femmes ne comprennent les flaneries et les stations que devant les chapeaux des marchandes de modes et les bonnets des lingères, — à moins pourtant que ce ne soit devant les cachemires et autres bagatelles, dont l'aspect seul donne le frisson à tout mari, ou à tout autre jeune Français exerçant un emploi à peu près analogue.

Quand on conduit sa femme ou sa maîtresse aux Tuileries ou au spectacle, ce qu'il y a de plus économique c'est de prendre une voiture.

Le malheureux qui veut faire cette économie de trente-deux sous court risque de payer en place un chapeau de trente-deux francs, — ou de passer pour un avare, ou pour un être masculin bien peu galant. — Et alors le risque est encore bien plus effrayant pour l'avenir; — c'est à en faire dresser les cheveux sur... le front! C'est à en rêver séparation de corps, juges, avocats, avoués;



c'est à en avoir le cauchemar.

Si vous êtes obligé de flaner avec un importun, qui s'est attaché à vos pas et à votre bras, — en attendant que vous ayez trouvé un motif quelconque pour vous en débarrasser, ayez toujours soin de lui offrir le bras de manière à ce que vous gardiez vous-même le côté du trottoir le plus rapproché des boutiques ; — vous aurez l'air de faire une politesse à votre co-flaneur, qui vous garantira parfaitement de toutes les éclaboussures des cabriolets et omnibus : — il vous aura du moins servi à cela.

Si vous tenez absolument à vous débarrasser d'un de ces importuns que l'on rencontre à presque tous les coins de rue, — amis intimes dont on sait à peu près le nom. — A l'éternelle question qu'il ne manquera pas de vous adresser, en vous prenant le bras, question qui est celle-ci : — *Où allez-vous ?* répondez : — *Je vais chercher de l'argent chez plusieurs personnes qui m'en doivent, je n'ai plus le sou.*

Vous pouvez être certain que votre ami, fût-il même le plus intime, vous quittera immédiatement, de crainte que vous n'ayez l'idée de lui emprunter cinq francs.

Le flaneur qui a pour principe d'aller tou-

jours tout droit devant lui est digne tout au plus de devenir un jour cocher d'omnibus ; — et encore sur la ligne des boulevards.

L'homme qui sort de chez lui à dix heures du matin, en se promettant de flaner jusqu'au soir, doit plutôt se dire qu'il va s'ennuyer jusqu'au soir — ou qu'il va ennuyer ses amis ;



le plus grand charme de la flanerie c'est d'être imprévue ; et le flaneur qui goûte le plus

de plaisirs est celui qui sort de chez lui pour aller à un rendez-vous d'affaires ou qui est toujours sous le coup d'un travail quelconque.

Voyez plutôt les petits clercs d'avoués et les employés dans les bureaux, qui trouvent moyen de mettre trois heures pour faire une course qui demanderait dix minutes au commissionnaire du coin.

Pour peu que vous teniez à votre foulard, à votre montre, à vos pans d'habit et à vos côtes, ne vous fourrez jamais dans la foule qui encombre les abords d'un feu d'artifice.

Par les mêmes raisons que ci-dessus, ne vous risquez jamais dans le passage des Panoramas le jour du Mardi-Gras.

Si vous avez la vue basse, gardez-vous bien de lorgner jamais une vieille femme ou un sergent de ville. — D'abord ce sont des points de vue fort désagréables ; — ensuite ces deux classes, pour lesquelles je professe beaucoup de vénération du reste, — croient toujours qu'on veut les insulter ; et rien n'est plus dangereux que la colère d'une vieille femme, si ce n'est celle d'un sergent de ville.

Si vous avez la faiblesse d'aller régler votre montre sur le coup de canon du Palais-Royal,

méfiez-vous des gens qui s'approchent de vous sous le prétexte de régler aussi leur montre sur la vôtre ; — car très-souvent il arrive que c'est la vôtre qui finit par aller avec la leur. Heureux si votre bourse ne s'est pas dérangée du même coup.

A moins de vous prendre pour un jobard pur sang, je n'ai pas besoin de vous recommander de ne jamais acheter les lunettes en or ou autres bijoux qu'un monsieur vient de trouver à l'instant dans la rue, et qu'il vous propose à vil prix. — Si vous donnez cent sous, vous êtes volé de cinq francs.

Il vaut bien mieux acheter cinq exemplaires de la *Physiologie du Flaneur*.

Terminons par quelques remarques et aphorismes de notre ami Ch. Philipon, qui connaît la flanerie pour l'avoir long-temps pratiquée :

L'homme affairé regarde sans voir, — l'oisif voit sans regarder, — le flaneur voit et regarde.

Ne flane pas ou ne sait pas flaner, celui qui marche vite, — celui qui bâille dans la rue, — celui qui passe à côté d'une jolie femme sans la regarder, devant un étalage ou près d'un saltimbanque sans s'arrêter.

Le vrai flaneur a le droit d'ignorer le grec ,

le latin, les mathématiques et les autres superfluités scientifiques ; mais il doit connaître toutes les rues, toutes les boutiques de Paris, savoir au juste quelle est la plus jolie chapelière, modiste, charcutière, limonadière, etc., etc. Il doit être parfaitement au fait de tous les tours de passe-passe des prestidigitateurs, escamoteurs, banquistes, marchands de chaînes de sûreté, etc., etc. Il doit savoir par cœur toutes les affiches de la capitale, celles des docteurs Albert et Giraudeau, médecins brevetés pour les traitements sans mercure et sans guérison; — celles de M. Leperdriel, breveté pour les taffetas et les petits pois ; — celles de M. Darbo, nourrisseur, breveté pour sa tétine, etc., etc. Il doit connaître tout cela et bien d'autres choses encore, car il devient polyglotte par la seule pratique de la flanerie : à force de lire sur les carreaux des marchands

ENGLISH SPOKEN HERE,

ou bien

QUI SI PARLA ITALIANO,

il prend une teinture de l'anglais et de l'italien, et comme il n'a pas la prétention de tra-

duire Shakspeare ou le Dante, il s'en tient là ; mais ce qui vaut mieux, il connaît toutes les beautés de sa langue maternelle, il comprend le charabias politique,—il *maquille le truc* (1) des filous et ne les laisse pas *effaroucher* (2) sa *toquante* (3) ; la langue des galopins, la belle langue des *muche*, *mache*, *mar*, n'a point de mystère-*muche* pour un flane-*mar*,— et si le cocher de coucou dit, en parlant de lui, à son camarade(4) : « Ce Lobard-j me lonne-d « lent-c sous de lop-tr, » il comprend qu'il vient de commettre une erreur arithmétique.

Vous voyez bien que le flaneur a l'esprit fort cultivé : aussi n'est-il pas un sot.

Le sot se promène, il ne flane jamais.

L'homme bête flane quelquefois, —l'homme d'esprit flane souvent.

Le vrai flaneur va dans un sens jusqu'à ce qu'une voiture qui passe devant lui, un embarras quelconque, un étalage qui fait le coin

(1) Il parle l'argot.

(2) Voler.

(3) Sa montre.

(4) Cette charmante phrase se prononce ainsi : *Ce Lobarji me lonnedé lentcé sous de loptre*, et signifie : Ce Jobard me donne cent sous de trop.

d'une rue, une poussée, un coup de coude lui imprime une autre direction. D'accident en accident, de poussée en poussée, il va , vient , revient et se retrouve ou très-près ou très -loin de chez lui , suivant la volonté du hasard.

Tel flaneur sort de sa maison pour prendre l'air avant le déjeuner, qui, le soir, se trouve chez un de ses amis à Vincennes. — Il y couche, se remet en route le lendemain matin, et arrive pour dîner.... chez un ami de Vaugirard.

L'homme qui, se promenant avec plusieurs personnes, s'imagine flaner, est un niais : on ne flane que seul ou en compagnie d'un autre flaneur, au plus. — On ne flane que hors de chez soi, — l'homme qui croit flaner dans sa maison se trompe , il ne fait que muser.

Le musard est celui qui dit : « Je m'en vais, je m'en vais,» et qui retient toujours son interlocuteur par un bouton de son habit.

Le musard babille et ne pense guère , le flaneur pense beaucoup et parle peu.

Le musard est le singe du flaneur, il en est la caricature et semble fait pour inspirer le dégoût de la flanerie.

Quand j'aurai quitté les affaires, dit le naïf

épicier, je serai joliment flaneur, et le pauvre épicier se retire un jour du commerce, tue le temps à grand'peine, mais reste Gros-Jean comme devant.

C'est que, pour flaner, il faut un fonds, une richesse que la vente du raisin sec, de la chandelle et des paquets de ficelle ne saurait donner.

Le véritable flaneur ne s'ennuie jamais, il se suffit à lui-même et trouve dans tout ce qu'il rencontre un aliment à son intelligence.

Voyez, par exemple, un honnête épicier arrêté devant une boutique, quelle idée cette étoffe nouvelle va-t-elle éveiller dans sa tête ? — Ceci est joli — ou cela n'est pas beau, — une robe semblable plairait à ma femme ou ne lui plairait pas : cela dit ou pensé, notre homme passe. Un flaneur survient, et il s'arrête deux heures devant le même objet. Pourquoi ? C'est qu'il voit dans cette même étoffe bien d'autres sujets de réflexion que son naïf prédécesseur ! Il contemple l'aspect général du dessin, l'effet de la couleur, le mariage des tons qui composent l'ensemble ; — il voit dans le goût de ce dessin une direction nouvelle, ou un retour au goût d'une autre époque ; son esprit abandonne

l'étalage du marchand, remonte au producteur, se reporte aux moyens de la fabrication, passe en revue les débouchés de la fabrique et suit le manufacturier sur les places de Leipsig, de Londres et de Saint-Pétersbourg; enfin, le même morceau d'étoffe lui présente mille sujets de réflexion, que l'autre spectateur n'avait pas même soupçonnés, et lui fournit l'occasion d'un long voyage dans le monde imaginaire, le monde brillant, le meilleur et surtout le plus beau des mondes possibles.

De tout ce qui est dit ici et de tout ce qui en est la conséquence logique, il résulte que celui-là ne mérite pas le beau nom de flaneur, qui ne possède pas les qualités suivantes:

De la gaieté dans l'occasion,

De la réflexion au besoin,

De l'observation toujours,

Quelque peu d'originalité,

Un esprit mobile,

Plus ou moins d'instruction,

Et surtout une conscience qui le laisse en repos.

Comment s'étonner, après cela, que tant de gens veuillent être flaneurs quand même! Chacun cherche à s'habiller le mieux possible et à

cacher ses imperfections; chacun travestit ses vices en vertus, et veut être plus ou moins flaneur.

Demandez à ce paresseux pourquoi il ne travaille pas, — à cet artiste incomplet pourquoi il ne termine jamais un tableau, — à ce benêt qui bâille aux corneilles ce qu'il fait dans la rue, — ils vous répondront tous : nous flanons.

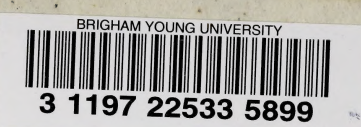
Arrière !

Vous, flaneurs ! j'aimerais mieux encore appeler flaneur l'agent de police consigné sur le trottoir, — l'homme-affiche qui circule sur les places publiques, le conducteur d'omnibus qui passe 14 heures sur 24 à aller et venir sur la même ligne, ou même le factionnaire qui baguenaude devant sa guérite.



TABLE.

FIN.


BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22533 5899

